7
13-D

k Bibliotheca
ori Coll. Rom.
Societ. Jesu

72.2.48

I-15-60-50-52

R-304

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE
DE LA
REPUBLIQUE
DE GENES,

Comprenant tout ce qui s'eſt paſſé depuis 1436. juſqu'en 1624.

BIBLIOTECA NAZ. VITTORIO EMANUELE

TOME SECOND.

Bibliot. Colli Secv. Nom. Soc Jesu

A PARIS,
Chez DENYS DU PUIS, ruë ſaint Jacques, à la Samaritaine.

M. DC. XCVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

SOMMAIRE

DU

HUITIE'ME LIVRE.

NIcolas Fregoſe prend le Château neuf de Naples. Thomas Fregoſe eſt élû Doge, & ſe démet peu de temps aprés de ſa dignité. On établit le Conſeil des quarante-quatre de la Maiſon de Saint Georges. Loüis Fregoſe ſuccede à ſon frere. Thomas Fregoſe eſt élû Doge aprés lui. Mahomet II. prend Conſtantinople. La Republique de Genes cede à la Maiſon de Saint Georges toutes les places qu'elle avoit au Levant. Pierre Fregoſe remet l'Etat de Genes ſous l'obeïſſance du Roi Charles VII. Les François maſſacrez. Le Gouverneur François ſe retire au Châtelet. Spintee Fregoſe eſt élû Doge. La Ville ſe ſoûmet à Fran-

çois Sforce. Le Pape Sixte IV. permet aux Genois de faire des Docteurs en Droit. Les Turcs prennent pluſieurs places ſur les Genois au Levant. Proſper Adorne eſt fait Gouverneur de Genes. Il établit un Tribunal de trente Citadins. Robert de Saint Severin défait les Milanois. L'Isle de Corſe retourne ſous l'obeïſſance des Genois. Innocent VIII. eſt fait Pape. Les Florentins ôtent aux Genois Pietra-Santa. Le Cardinal Fregoſe ſoûmet la Ville de Genes à Loüis Sforce. Ludovic Sforce s'accommode avec le Roi Charles VII. Jean Adorne épouſe la fille de Robert de Saint Severin.

HISTOIRE
DE
GENES,
CONTENANT
Tout ce qui s'eſt paſſé depuis l'an 1436. juſqu'à 1419.

SECONDE PARTIE.

LIVRE HUITIE'ME.

LEs anciennes diviſions des familles firent cauſe que la Ville de Genes retourna ſous le joug qu'elle avoit ſecoüé. La faction de Guarcio étoit toûjours fort puiſſante, & Inard, quoi que fort vieux, en étoit demeuré le chef; mais celle de Fre- 1436.

1436. goſe l'emportoit extrêmement au deſſus des autres, à cauſe de la valeur & du credit de ceux de cette Maiſon. Thomas Fregoſe qui avoit ſoûmis l'Etat de Genes au Duc de Milan, & qui étoit depuis peu revenu de Sarzana, y tenoit le premier rang. Ces deux chefs voyant le peuple moins ſenſible à la douceur de la liberté qu'il ne le devoit être, réveillerent leurs deſſeins ambitieux, & ſongerent à lui donner de nouvelles chaînes. Neanmoins les Guarcio ne reſterent pas long-temps ſur la ſcene, ils cederent la place aux Adornes, qui diſputerent long-temps contre les Fregoſes, à qui demeureroit la ſouveraine puiſſance.

1437. En 1437. les chefs de ces deux factions voyant que le peuple ſe laſſoit de l'adminiſtration des défenſeurs de la liberté, le firent aſſembler dans l'Egliſe de ſaint Cyr, & donnerent au Gouvernement ſon ancienne forme; mais comme ils ne pûrent ſe réſoudre à ceder l'un à l'autre, ils conſentirent qu'Inard de Guarcio fût élû Doge. Aprés cette élection les huit Proviſeurs ſe démirent de leur autorité, & retournerent chez eux pour y mener une vie privée. Guarcio ne conſerva pas long-tems cette dignité: les amis de Fregoſe qui ſouhaitoient de l'en voir revêtu, pu-

blierent que ce Doge étoit trop caſſé pour gouverner l'Etat dans un tems ſi fâcheux. Quoi que pluſieurs condamnaſſent ces diſcours ſéditieux, les partiſans de Fregoſe ne laiſſerent pas de venir à bout de leur deſſein par la force & par le credit de leur chef. Guarcio fut enfin obligé de ceder la place à ſon concurrent, qui prit poſſeſſion de la dignité Ducale. 1437.

Les eſprits s'étant réunis par cette élection, on ſongea à s'oppoſer aux armes du Duc; on leva de nouvelles troupes en Toſcane, & on fit embarquer Angelo Dentato, pour tâcher de jetter du ſecours dans Albengue. Dentato s'étant approché ſans bruit de la place, avertit par un ſignal les aſſiegez, qui lui donnerent moyen d'y entrer. Jean Pervicé & Barthelemi Doria qui s'étoient ſignalez dans la défaite du Roi d'Aragon, y firent encore paſſer quatre vaiſſeaux chargez de munitions de guerru & de bouche.

Peu de jours aprés les Ambaſſadeurs qu'on avoit envoyez à Florence & à Veniſe, revinrent à Genes, & porterent au Senat les traitez qu'ils avoient ſignez avec ces deux Republiques, & par leſquels ils avoient conclu une ligue pour dix ans. En conſequence de ce traité, les Florentins envoyerent aux Genois deux mille hommes

1437. qu'ils s'étoient chargez d'entretenir. On prétendoit les joindre à ſix mille Arbalêtriers qui étoient venus d'ailleurs, & les faire marcher contre Piccinin, mais ce ruſé Capitaine en ayant eu avis leva le ſiege d'Albengue, & ſe retira. Les habitans de cette Ville ſe voyant en liberté, députerent au Senat pour lui demander quelque dédommagement, & ils obtinrent pluſieurs exemptions en conſideration de leur fidelité. Il ne reſtoit plus aux Genois pour reparer leurs pertes paſſées que de recouvrer Porto-Venere & Lerice, qui étoient encore entre les mains du Roi d'Aragon, & la fortune qui commençoit de les favoriſer voulut encore leur accorder cette grace. Alphonſe ayant été obligé d'employer toutes ſes forces pour le recouvrement du Royaume de Naples, fut contraint d'abandonner ces deux places.

Le Doge aprés avoir dompté tous ceux qui s'oppoſoient à ſon élevation, trouva des ennemis dans ſa propre famille. Jean-Baptiſte Fregoſe ſon frere, indigné de ce qu'il ne lui avoit pas départi des charges, comme il y étoit obligé par la proximité du ſang, conjura contre lui avec les creatures du Duc de Milan. Il prit ſon temps lorſqu'il étoit hors du Palais, & y étant entré avec pluſieurs hommes bien armez,

s'en ſaiſit & ſe fit élire Doge. Thomas Fregoſe qui avoit engagé dans ſes interêts les principaux de la Ville, ne tarda guere à l'en chaſſer, & à rentret dans la ſuprême Magiſtrature. Quelques-uns de ſes amis lui conſeillerent de faire mourir ce frere, qui violant les droits du ſang l'avoit voulu perdre ; mais bien loin de ſuivre leur conſeil, il le reçut d'une maniere obligeante, & le combla de nouvelles faveurs pour lui faire honte de ſon injuſtice. 1437.

Pendant que ces révolutions troubloient le repos des Genois, René d'Anjou qui étoit allé à Paris pour demander du ſecours à Charles VII. Roi de France, revint en Provence, où il prépara une flotte pour marcher contre Alphonſe qui s'étoit emparé du Royaume de Naples ; mais comme il n'avoit pas aſſez de bâtimens, il fit demander au Doge quelques-unes des galeres de la Republique. Le Doge lui en accorda ſept, dont il donna le commandement à ſon frere pour l'éloigner par un employ honorable. Cependant comme il auroit pû s'en ſervir à ſon préjudice, il le fit accompagner par quatre Conſeillers, ſans l'avis deſquels il ne lui étoit pas permis de rien entreprendre. L'armée de René d'Anjou s'étant renduë à Naples avec les ſept galeres & cinq autres qu'il avoit équi-

pées à Marſeille, y fut reçû comme Roi
1437. legitime. Lorſqu'il ſe vit en poſſeſſion du Royaume, il crut n'avoir plus beſoin des ſecours étrangers, & renvoya Fregoſe avec de grands témoignages d'amitié. A peine les Genois ſe furent-ils remis à la voile, qu'Alphonſe qui avoit encore de grandes intelligences dans Naples, parut à l'entrée du port avec une puiſſante flotte. René en ayant eu avis, prit à ſon ſervice quatre galeres de celles que le Doge avoit envoyées contre les Corſaires Catalans, ſous les ordres de Nicolas Fregoſe. Ce jeune homme qui étoit plein de cœur fut bien-aiſe de ſe ſignaler en cette occaſion. Alphonſe étoit encore maître du Château de Naples, ce qui incommodoit extrêmement René; cependant il n'étoit pas aiſé d'emporter ce poſte, parce qu'il falloit auparavant prendre la tour de ſaint Vincent, bâtie ſur un rocher eſcarpé. Fregoſe ſe chargea de cette entrepriſe, & s'étant rendu maître de la tour, fit enſuite creuſer par ſes Matelots un profond foſſé pour empêcher le ſecours par terre, & le fortifia enſuite avec des redoutes. Quelques jours aprés il fit approcher ſes galeres du Château d'une telle maniere, que les hunes s'élevoient au deſſus des tours, & qu'elles ne pouvoient pas être incommodées

dées par l'artillerie de la place. Il la fit battre en même-tems avec ſes courſiers & avec ſes machines qui jettoient de groſſes pierres auſſi peſantes que des boulets. Alphonſe qui n'étoit pas fort éloigné de Naples aiant apris le mauvais état où étoient les aſſiegez, eſſaya de les ſecourir, & de forcer le retranchement défendu par les Genois ; mais il ne put en venir à bout, ce qui cauſa une grande ſatisfaction à René & aux Napolitains. Le Roi d'Aragon aprés avoir donné pluſieurs aſſauts & toûjours avec perte, ſe remit à la voile, ce qui obligea les aſſiegez à capituler, & de rendre le Château à Fregoſe. 1437.

En 1441. Alphonſe ayant mis ſur pied une puiſſante armée, les Genois ſe liguerent avec le Pape Eugene pour lui faire la guerre par mer & par terre. Ils équiperent à communs frais une flotte, dont le commandement fut donné à Jean Baptiſte Fregoſe frere du Doge. Les Nobles ſe plaignirent de ce qu'on affectoit de diſtribuer tous les emplois aux Citadins. Jean Antoine de Fieſque qui avoit prétendu à cette charge, témoigna un grand reſſentiment de ce que Fregoſe lui avoit été preferé, & réſolut de s'en vanger. Comme il avoit beaucoup d'amis il conjura avec 1441.

eux & avec le Duc de Milan, pour exci-
1441. ter quelque émotion dans la Riviere de Levant ; ce qui replongea la Republique dans ſes premiers malheurs. Alphonſe qui avoit été informé de la ligue du Pape avec la Republique, aſſiſta ſous main les mécontens, & fit un grand accueïl à ceux qui ſe refugierent auprés de lui. Galeot Marquis de Carreto en fit de même, & leur fournit des vivres & des vaiſſeaux auſſi bien que le Roi d'Aragon. Le Doge ſe voyant obligé de ſe défendre contre ſes ennemis domeſtiques, ne put ſatisfaire au traité qu'il avoit fait avec le Pape, ni mettre ſur pied les troupes dont ils étoient convenus. Eugene n'entra pas dans les raiſons du Doge, & ſe plaignit de ſa negligence, croyant avoir été joüé. Cependant comme Alphonſe avoit achevé de conquerir tout le Royaume de Naples, les Confederez ne ſe crurent plus obligez d'envoyer de ſi grands ſecours à René d'Anjou. Ce Prince s'étoit retiré avec quelques Seigneurs François dans le Château neuf qui lui étoit reſté ſeul, d'un Etat ſi floriſſant ; il fut même contraint de l'abandonner, & de s'en retourner en Provence ſur deux gros vaiſſeaux de guerre que le Doge lui avoit envoyez en partant; il laiſſa ce Château entre les mains d'Antoine Calvo Genois, qui lui avoit

preſté de notables ſommes pour fournir aux frais de cette derniere guerre. 1441.

Quelque-temps aprés le Duc de Milan ayant fait la paix avec les Florentins & les Venitiens, ſe ligua avec Alphonſe. Ces deux Princes avoient également ſujet de ſe plaindre du Doge, il avoit uſurpé une partie des Etats de l'un, & favoriſé les ennemis de l'autre. Dans le temps que le Doge ſe preparoit à ſoûtenir la guerre contr'eux, il perdit ſon frere, ce qui fut pour lui un grand ſujet d'affliction, parce qu'ils s'étoient reconciliez & réunis, & qu'il pouvoit en tirer un grand ſecours contre ſes ennemis, qui craignoient la valeur du défunt.

Cependant Jean Antoine de Fieſque ne s'endormit pas, il avoit fait preparer des batteaux de pêcheurs ſur leſquels il devoit s'embarquer pour entrer la nuit dans la Ville, & ſe ſaiſir enſuite du Palais. Le Doge en ayant été averti fit redoubler ſa garde, qui demeura ſous les armes toute la nuit; mais les conjurez ne parurent qu'à la pointe du jour, du côté de la Camoglia, & mirent pied à terre auprés de Nôtre-Dame des Graces, où ils attendirent que leurs amis euſſent fait ſoulever le peuple. Toute la Ville fut en allarme à leur arrivée, & le Doge qui n'avoit que peu de 1442.

1442. monde auprés de lui, ſe trouva fort embaraſſé. Le nombre des conjurez croiſſoit de momens en momens, ce qui obligea le peuple de ſe declarer en leur faveur. Ils attaquerent incontinent le Palais, & s'en étant rendus maîtres, ils obligerent Fregoſe d'en ſortir. Il ſe retira d'abord chez Raphaël Adorne ſon ancien ami; mais ne s'y croyant pas en ſureté, il gagna pendant la nuit ſa maiſon de Sarzana. Aprés que le bruit fut appaiſé, on changea pour la troiſiéme fois la forme du Gouvernement: comme Fregoſe l'avoit reduit de huit à un ſeul, de Fieſque le fit paſſer d'un ſeul à huit. Ces nouveaux Magiſtrats prirent le nom de Capitaines de la liberté, & furent moitié Nobles & moitié Citadins; mais ils ne pûrent s'accorder; de Fieſque qui s'étoit mis du nombre ayant voulu faire paſſer les autres par tous ſes ſentimens; & ainſi il fallut revenir à l'état Deſpotique. On élut un Doge qui fut Raphaël Adorne, Docteur en Droit, qui eut l'avantage de tranſporter encore une fois la dignité Ducale dans ſa maiſon. Son élevation donna de la jalouſie aux autres familles. Perrin Fregoſe neveu de Thomas, voulut briguer contre le Doge, & n'y ayant pas réuſſi, fut declaré rebelle. Le Duc de Milan qui connoiſſoit l'eſprit en-

trepſenant de ce jeune homme, l'appuya contre Adorne, eſperant profiter de leur diviſion : il lui donna pour cet effet la Ville de Novi, afin qu'elle pût lui ſervir de retraite, & qu'il fût en état de faire des courſes juſqu'aux portes de Genes. Fregoſe ne trompa pas l'eſperance du Duc, il ſe mit en campagne, & attaqua indifferemment tous ceux qu'il rencontra ſur le grand chemin. D'un autre côté Jean Antoine de Fieſque affligé du mauvais ſuccez de ſa conjuration, partit ſecretement de la Ville, & ſe rendit maître de Riccio & de Porto-Fino dans la riviere de Levant, d'où il fit ſortir les garniſons de la Republique. Le Doge craignant les ſuites de cette revolte dans un temps où il avoit à ſoûtenir une guerre étrangere, s'accommoda avec Fieſque & avec le Roi d'Aragon. Pour contenter l'ambition de ce dernier, il s'engagea de lui payer tous les ans au nom de la Republique & par maniere de reconnoiſſance un vaſe d'or du poids de ſix marcs. A l'égard de Fieſque, il lui accorda de grands privileges, afin qu'il pût vivre dans Genes avec quelque diſtinction. Ce Traité calma tous les troubles, & rétablit le commerce qui avoit été interrompu depuis long-temps. La maiſon de ſaint Georges reprit ſon ancien credit, & on s'empreſſa. 1442.

d'y apporter de l'argent de tous côtez. Comme l'occupation des huit Protecteurs déja établis augmenta, on jugea à propos
1444. en 1444. de créer ſous eux un corps de huit autres Citadins, pour terminer les affaires qui n'auroient pû être expediées pendant l'année. On appelle encore aujourd'hui ce Bureau, le College des Quarante-quatre, à cauſe de l'année de ſon erection. Depuis ce temps-là Adorne gouverna paiſiblement la Republique juſqu'en 1447. il eut ſeulement quelque chagrin à eſſuyer de la part du Roi d'Aragon, qui étant paiſible dans ſon Royaume de Naples, prétendit que les Genois lui préſentaſſent le vaſe d'or ſtipulé par le dernier Traité, à un certain jour de l'année, en preſence de toute ſa Cour, ce qu'on ne voulut pas lui accorder, & ainſi on en vint à une rupture. Alphonſe refuſa ſur ce même pretexte de rendre à la Republique la galere Squarciafica, priſe quelques jours auparavant par deux des ſiennes.

1447. Ces trois années de calme étant paſſées, les troubles domeſtiques recommencerent. Pluſieurs Citadins qui étoient mal ſatisfaits du Gouvernemẽt d'Adorne, lui perſuaderent qu'il devoit pour le bien de ſa patrie ſe démetre de ſa charge, & rétablir la Republi-

que dans ſa premiere liberté. Le Doge ſoit qu'il aimât le repos ou qu'il ne ſe crut pas aſſez puiſſant pour ſe maintenir dans ce poſte, fit ſon abdication dans les formes ordinaires, & on nomma douze perſonnes pour reformer le Gouvernement; mais incontinent aprés, au lieu de ſuivre ce plan, on élut pour Doge Barnabé Adorne. Raphaël Adorne voyant qu'on lui avoit donné le change, & qu'on avoit mis en ſa place ſon parent, crut avoir été joüé par ceux qui lui avoient propoſé de rentrer dans une vie privée. Comme les choſes qui ſe font contre les regles ordinaires ne ſont pas de longue durée, Barnabé Adorne ne conſerva pas long-temps une charge qu'il avoit obtenuë par artifice; au bout de trente jours les Fregoſe conſpirerent contre lui. Le Doge étoit ſoûtenu par le Roi d'Aragon, qui pour entretenir les diviſions des Genois lui envoyoit inceſſamment des troupes & de l'argent, ce qui lui donna moyen de ſe maintenir dans ce poſte. Jean Fregoſe ne perdit pas l'eſperance de le ſupplanter malgré tous ces ſecours; il s'embarqua une nuit ſur une galere avec quatre-vingts dix hommes choiſis, & ayant mis pied à terre ſans obſtacle, il attaqua le Palais. Adorne reſiſta courageuſement avec ceux qui ſe trouverent auprés de lui; mais

1447.

il ne laiſſa pas d'en être chaſſé. Fregoſe ſe
1447. fit incontinent élire Doge, & appella auprés de lui ſon frere Perrin, dont il connoiſſoit la valeur, & le declara Capitaine de la Liberté. Aprés que le nouveau Doge ſe fut bien affermi dans ſa dignité, & qu'il eut étouffé toutes les conjurations qui ſe tramoient contre ſa perſonne, il voulut par quelque glorieux exploit montrer au peuple qu'il n'étoit pas indigne du rang où il avoit été élévé.

1449. Galleot Marquis de Carreto s'étoit emparé de Finaro, & incommodoit extrememment la Ville par ſes courſes, il avoit même pris depuis peu de jours le vaiſſeau nommé Calvo, chargé de riches marchandiſes. Ces hoſtilitez firent connoître au Doge la neceſſité qu'il y avoit de chaſſer le Marquis de ce poſte; il en fit la propoſition au Senat, qui ordonna la levée des troupes & de l'argent neceſſaire pour cette expedition. Auſſi-tôt que cette réſolution fut priſe, le Doge leva ſept mille hommes, la pluſpart Arbalêtriers. Il s'étoit acquis tant d'autorité auprés du peuple, que luy ayant fait connoiſtre combien le Fort du Châtelet étoit neceſſaire à la défenſe de la Ville, il le fit conſentir à ſon établiſſement, & ayant découvert que les Catalans ſecouroient ſous main le Marquis de Carreto

pour les en punir, il fit saisir les rentes qu'on leur payoit sur la maison de saint Georges. Tout le monde attendoit avec impatience le succez d'une guerre pour laquelle on avoit fait de si grands preparatifs. Mais la mort impreveuë du Doge rompit, ou du moins fit differer cette entrepriſe. On rendit à cet illuſtre Magiſtrat les honneurs funebres avec une pompe convenable à la dignité qu'il avoit exercée. Le peuple enſuite pour témoigner combien il avoit été ſatisfait de ſon adminiſtration, voulut que Loüis Fregoſe ſon frere, quoi qu'abſent, fût élû pour remplir ſa place; on lui fit une celebre députation pour le prier de venir prendre poſſeſſion de cette charge. Peu de temps aprés que Loüis eut été couronné, il envoya ſon frere Perrin avec l'armée pour aſſieger Finaro. Marc de Carreto ennemi de Galleot ſe declara en faveur des Genois, & leur donna de ſi puiſſans ſecours, que le Marquis ſe vit contraint dans moins de huit jours de rendre la place à diſcretion. On délibera dans le Senat ſi on la raſeroit, & aprés pluſieurs conteſtations il fut réſolu qu'on en démoliroit ſeulement la Citadelle. 1449.

Si cette conquête fut utile & glorieuſe à la Republique, elle coûta cher à Loüis Fregoſe; le peuple conçût une ſi haute

1449. eſtime pour Perrin, que le croyant incomparablement plus capable de le gouverner que ſon frere, il le ſouhaitta pour Doge. Loüis ne voulut pas s'opiniâtrer contre le caprice de cette multitude, & ſe démit volontairement de ſa dignité. On n'auroit pas neanmoins jetté les yeux ſur Perrin, ſi ſon oncle Thomas eût accepté cette charge qu'on lui envoya offrir à Sarzana par une celebre députation ; mais comme il étoit déja vieux il la refuſa, & ſe contenta de la voir dans ſa famille. Alphonſe & les autres Princes voiſins qui connoiſſoient la ſageſſe & la valeur de Perrin Fregoſe, ne furent pas contens de ſon élection, parce qu'ils jugerent que l'eſtime qu'on avoit pour ſa perſonne feroit ceſſer toutes les partialitez. Le Doge ayant découvert que le Roi d'Aragon aſſiſtoit tous les mécontens, jugea qu'il devoit ſe montrer ſevere dans le commencement de ſa Magiſtrature, pour rompre les caballes. Galleot de Maré fut le premier qui reſſentit les éfets de ſa rigueur ; c'étoit un Senateur dont les importans ſervices ſembloient ſolliciter le Doge à lui faire grace ; neanmoins il ferma les yeux à toutes ces conſiderations, & fit pendre ce malheureux avec ſa robe dans la place de ſaint François. Ce triſte ſpectacle donna tant de compaſſion à tous ceux qui y

assisterent, que les plus insensibles ne pûrent retenir leurs larmes.

Le Doge qui ne vouloit pas manquer à toutes les choses de bienséance, envoya quatre Ambassadeurs, du nombre desquels fut Nicolas Fregose Capitaine de la Ville, à l'Empereur Frederic IV. qui étoit venu en Italie pour y recevoir la Couronne Imperiale. Il renforça aussi en même-tems les garnisons de Pietra-Santa & de Final, parce que ces deux places étoient menacées par les François, que le Marquis de Carreto avoit sollicitez. 1452.

En 1453. il fut obligé de pourvoir à une autre affaire bien plus importante : on lui manda de Constantinople que Mahomet II. Empereur des Turcs, voulant achever de détruire l'Empire d'Orient, s'étoit mis en campagne avec une puissante armée pour assieger cette superbe Ville. Il n'eut pas plûtôt reçu cette mauvaise nouvelle, qu'il fit partir Jean Justiniani avec ce qu'il put assembler de troupes & de vaisseaux, pour tâcher de la secourir, puisque la conservation de Pera en dépendoit. Justiniani fit dans cette occasion tout qu'on pouvoit attendre d'un grand Capitaine ; mais ayant été blessé dans une sortie, il ne fut plus en état de servir le reste du siege. Les Chrêtiens s'apperçurent bien- 1453.

1453. tôt de la perte qu'ils avoient faite, & ne pouvant plus reſiſter aux frequents aſſauts des Turcs, ils furent contraints de ceder à la bonne fortune de Mahomet, & de lui abandonner la poſſeſſion de Conſtantinople. Les habitans de Pera ne ſe voyant pas en état de reſiſter à ce vainqueur, lui ouvrirent les portes. La perte de cette place, où les Genois avoient attiré tout le commerce du Levant leur cauſa un ſenſible déplaiſir. Ces malheurs & les continuelles diviſions dont la Republique de Genes étoit travaillée, l'obligerent d'abandonner à la maiſon de ſaint Georges, Jaffe & les autres Villes qu'elle tenoit ſur la Mer Majeure, comme elle lui avoit déja cedé l'Iſle de Corſe, afin que cette Compagnie les défendit contre les Aragonois, qui par leurs pirateries infectoient toutes les mers du Levant.

1454. En 1454. il y eut une ligue entre Alphonſe Roi d'Aragon, le Pape Nicolas V. Sigiſmond Mala-teſta, & Aſtor de Fenza, pour vingt-cinq ans, dans laquelle on ne voulut pas recevoir les Genois. Alphonſe en fut cauſe, il étoit au deſeſpoir de ce que la Republique de Genes étoit paiſible ſous le Gouvernement de Perrin Fregoſe, & il voulut faire un dernier effort pour la détruire. Il envoya en 1455. Villamarin Capitaine d'une grande reputa-

tion, avec une puiſſante flotte, pour bloquer le port de la capitale, pendant que ſon armée de terre venoit l'aſſieger. Les mécontens s'étoient rangez ſous ſes enſeignes, & entr'autres Raphaël & Barnabé Adorne, avec Jean Antoine de Fieſque. Le Doge ne s'étonna pas de ces grands preparatifs, & ſe diſpoſa avec tout le flegme d'un grand homme à défendre ſa patrie; il craignoit moins les ennemis du dehors que ceux du dedans, & comme il avoit intereſt de s'aſſurer contre ceux à qui ſa grandeur étoit ſuſpecte, & de penetrer leurs intentions, il feignit de ſortir de la Ville, & de marcher contre les Eſpagnols. Il fit enſuite volte-face tout d'un coup, & ſe retira dans le Fort du Châtelet avec tant de promptitude, que peu de gens en eurent connoiſſance. Cet artifice lui réuſſit; ſes ennemis le croyant hors de la Ville, ſe mirent à courir par les ruës, en criant, Vive Adorne & le Roi Alphonſe, & marcherent contre le Palais pour s'en ſaiſir. Les troupes que le Doge avoit laiſſées pour le défendre, ſoûtinrent pendant le reſte du jour l'effort des conjurez. A l'entrée de la nuit, le Doge ſortant du Châtelet avec des ſoldats tout frais, vint fondre ſur les ennemis, repetant pluſieurs fois le nom de Fregoſe, & les eut bien tôt diſſipez. Il 1455.

1455. en tua un grand nombre, & fit pluſieurs priſonniers, qui furent peu de temps aprés punis du dernier ſupplice. Cette action de prudence & de valeur n'étouffa pas ſeulement toutes les ſemences de diviſion dans la Ville, elle donna encore tellement l'épouvante aux étrangers, que perdant l'eſperance d'eſtre ſecourus par les mécontens, ils abandonnerent l'entrepriſe. La flotte qui avoit déja paru devant le port de Genes, ſe retira incontinent, & il ne reſta que quelques galeres pour pirater le long de la côte.

1458. En 1458. le Roi d'Aragon & les mécontens renouvellerent leurs efforts contre le Doge, qui ne ſe croyant pas en état de leur reſiſter, s'aviſa d'un moyen pour ſe garentir du péril qui le menaçoit. Il envoya quatre Ambaſſadeurs à Charles VII. Roi de France, pour lui offrir la Souveraineté de Genes. Ce Prince qui connoiſſoit l'inconſtance de cette Nation n'y voulut pas d'abord preſter l'oreille; mais Jean d'Anjou Duc de Lorraine, fils de René Roi de Sicile, à qui ces Ambaſſadeurs s'addreſſerent, croyant que les Genois pourroient lui aider à recouvrer ſon Royaume de Naples, importuna tellement le Roi de France, qu'il lui donna l'Archevêque de Reims, Saint Vallier Tennegui du Châtel,

Senêchal de Provence, & Jacques Cœur grand Treſorier, pour aller en ſon nom prendre poſſeſſion de cet Etat. Le Duc étant arrivé à Marſeille avec tous ces Seigneurs, envoya devant à Genes ſur une galere, Guillaume de Poitiers, fils naturel du Duc de Valentinois avec 300. hommes. Fregoſe ayant reçu ce ſecours fit arborer les armes de France ſur le port & ſur les murailles; il alla enſuite par toutes les ruës ſuivi des trois cens François, & fit main baſſe ſur tous ceux qui ſuivoient le parti des Adornes. Lorſqu'il ſe fut défait de ſes ennemis, & qu'il ſe vit maître de la Ville, il congedia Guillaume de Poitiers & ceux de ſa ſuite, diſant qu'il ne vouloit plus reconnoître le Roi de France pour ſon Souverain. 1458.

Lors qu'Alphonſe le vit privé de cette protection, il renvoya Villamarin à Genes avec vingt vaiſſeaux & dix galeres, pendant que les deux Adornes marchoient par terre, ſuivis d'un camp volant. Le Doge en ayant eu avis, écrivit au Duc de Lorraine, qui étoit encore à Marſeille, pour s'excuſer de ſa perfidie, & pour le prier de venir le défendre contre les uſurpateurs du Trône de ſon pere. Ce Prince n'écoutant que ſa haine contre les Aragonois accepta cette propoſition, & vint à Genes accompagné

BIBLIOTECA NAZ. ROMANA VITTORIO EMANUELE

1458. de quantité de Gentilhommes François. Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé le Doge fit fortifier le port avec des chaînes & des poutres, pour en défendre l'entrée aux ennemis, & il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit ſervir à ſa défenſe. La fortune fit plus pour lui que ſa prudence, & il ſe vit bien-tôt délivré d'inquiétude par la mort d'Alphonſe. Son fils Ferdinand qui avoit ſuccedé à tous ſes Etats, ne voulut pas ſitôt ſonger à des guerres étrangeres, & rappella auprés de lui les troupes de ſon pere. Les Adornes furent tellement accablez de ce cruel revers, qu'ils ne ſurvêcurent que peu de jours à la perte qu'ils venoient de faire, ce qui acheva d'aſſurer la puiſſance de Fregoſe.

Si le Doge aprés tant de troubles ſe vit pendant quelque tems en repos, il eut beaucoup à ſouffrir de la peſte dont la Ville fut extrémement affligée cette année. Il ſe trouva auſſi fort en peine faute de fonds pour payer les dettes qu'il avoit été obligé de contracter pendant la guerre. Le Gouverneur, que Jean d'Anjou lui avoit laiſſé en partant de Genes pour aller trouver ſon pere, lui aida à y ſubvenir, engageant François Sforce alors Duc de Milan, à preſter à la Republique une ſomme conſiderable. Quoi que ce Duc n'aimât pas les François, il n'oſa refuſer ce ſervice à leur

prieres. Comme il n'étoit pas encore bien affermi dans ſa nouvelle domination, il craignit de s'attirer de ſi puiſſans ennemis. Quelque temps aprés Jean d'Anjou étant de retour à Genes, ne voulut plus partager la Souveraine puiſſance avec Fregoſe, & ceſſa de l'aſſiſter d'argent, pour le rendre mépriſable au peuple. Fregoſe voyant qu'il perdoit ſon credit ſe retira à ſa terre de Novi, & remit la Ville entre les mains du Duc de Lorraine, moyennant une ſomme qu'il promit de lui payer. Quelque temps aprés voyant que ce Prince n'y ſatisfaiſoit pas, il lui parla avec ſi peu de reſpect, qu'il fut contraint pour l'en punir de chaſſer de la Ville ſes freres & tous ſes parens. Fregoſe irrité d'un traitement ſi rude, alla trouver Sforce, à qui il promit de le rendre maître de Genes, par le moyen des intelligences qu'il y avoit, s'il vouloit ſe liguer avec lui contre les François. Sforce ne rejetta pas abſolument cette propoſition; mais auſſi il ne voulut pas entreprendre legerement une guerre qui pourroit lui faire perdre ſes Etats; il jugea plus à propos de ſe ſervir du nom de Ferdinand Roi de Naples, qui à cauſe des anciennes querelles qu'il avoit avec la maiſon d'Anjou, ne feroit aucune difficulté d'attaquer le Duc de Lorraine. Il envoya pour cet

1458.

1458. effet à Naples, un homme habile qui n'eut pas de peine à perſuader cette entrepriſe à Ferdinand. Il avoit déja été averti des preparatifs que le Duc de Lorraine faiſoit à Genes, pour le recouvrement du Royaume de ſon pere; & ainſi il ne fut pas fâché de trouver une occaſion ſi favorable pour prevenir ſon ennemi. Il envoya incontinent de l'argent à Fregoſe, qui s'étant ligué avec Jean Philippe de Fieſque ennemi des François, leva un petit corps d'armée, & marcha contre la Ville de Genes au commencement de l'année

1459. 1459. Les mécontens ſe logerent à Albaro, d'où ils faiſoient à toute heure des courſes juſqu'aux Faux-bourgs. Le Duc de Lorraine qui ne ſe tenoit pas aſſuré de la fidelité des Genois, ſe contenta de faire bien garder toutes les portes, ſans ſe mettre en peine d'aller combattre les rebelles. Fregoſe de ſon côté n'oſoit attaquer la Ville, parce qu'il n'avoit pas aſſez de troupes; neanmoins ayant été averti qu'il devoit arriver un grand ſecours au Duc de Lorraine, tant des troupes que ſon pere lui envoyoit de Provence, que de celles que Charles VII. avoit fait lever, il crut devoir auparavant faire un dernier effort. Il s'approcha ſans bruit des murailles à l'entrée de la nuit, & ayant fait commen-

cer l'aſſaut, il fit crier par tout le nom de Fregoſe, afin d'obliger ſes partiſans de ſe ſoulever; mais perſonne ne prit les armes en ſa faveur. Fieſques s'étant opiniâtré au combat juſqu'au jour, y fut bleſſé d'un coup de coulevrine, & porté à ſon logement où il mourut peu d'heures aprés. Cet accident fut cauſe que tous ceux de ſa maiſon ſe retirerent à leurs terres. Fregoſe ayant eu avis qu'il venoit du côté d'Aſte trois cens hommes au ſecours des Genois, fit ſonner la retraite. Il prit la route de Seſtri de Levant, & trouvant cette Ville mal gardée, il s'en ſaiſit auſſi bien que du port. Peu de temps aprés il gagna Chiavari par intelligence. Le Duc de Lorraine ne le voulut pas laiſſer long-temps maître de ces deux poſtes, qui auroient pû ſervir de retraite à Villamarin, que Ferdinand avoit envoyé au ſecours des rebelles, & qui s'avançoit à grandes journées. Il fit d'abord partir ſa Cavalerie, pour aller s'oppoſer au paſſage des Napolitains, & il équipa une flotte compoſée de dix galeres & de deux vaiſſeaux, pour porter les munitions ſous les ordres de Jean Coſſa, qui étoit depuis peu de retour de Provence. Coſſa s'étant mis à la voile aborda à Porto-fino, qui venoit de ſe rendre à Fregoſe, & la remit ſous l'obéïſſan-

1452.

1459. ce de ſon Maître, auſſi bien que toutes les autres dont les mécontens s'étoient emparez. Fregoſe ne ſe trouvant pas en état de reſiſter à de ſi grandes forces, ſe retira en Lombardie à ſa terre de Novi. Coſſa n'ayant plus d'armée en tête, ſongea à recouvrer Nole, dont le Marquis de Carreto s'étoit emparé pendant les dernieres revolutions. La place étoit forte & la ſaiſon avancée, ce qui faiſoit juger au Conſeil de guerre cette entrepriſe difficile; mais la fortune ſurmonta ces difficultez. Villamarin qui étoit dans la riviere de Levant avec douze galeres, alla à Nole pour s'y pourvoir de vivres, Coſſa en ayant eu avis réſolut de le ſurprendre en cet endroit: il vogua avec tant de diligence, qu'il arriva auprés de la flotte de Villamarin avant qu'il eût eu avis de ſon départ. Cet Eſpagnol craignant d'être enfermé dans le port, gagna promptement la haute mer. Coſſa ne pût le ſuivre, parce que ſes galeres étoient trop peſantes; mais s'étant apperceu que les habitans de Nole étoient dans une grande conſternation, il profita ſi bien de cette favorable conjoncture, qu'il ſe rendit maître du port & de la Citadelle, ſans que le Marquis de Carreto eût le loiſir de ſecourir la place.

Le Duc de Lorraine aprés avoir dompté tous les rebelles, & gagné par ſes manie-

res insinuantes l'amitié des Genois, jugea qu'il étoit temps de travailler à la conquête du Royaume de Naples. Il fit équiper dix galeres & trois vaisseaux de guerre qu'il remplit de bonnes troupes, & de toutes les munitions necessaires. Il emprunta aussi des Directeurs de la Maison de saint George soixante mille ducats, & en tira autant de la bourse de ses amis pour fournir aux frais de la guerre; les Provenceaux lui envoyerent encore douze galeres, & il donna le commandement de toute la flotte à Jean Cossa, dont il avoit déja éprouvé la fidelité. Il avoit depuis longtemps averti Charles VII. de son dessein, & ce Prince lui avoit envoyé pour commander dans Genes en son absence, Loüis de la Valée, homme d'un grand merite, & qui avoit eu plusieurs emplois importans. Jean d'Anjou n'attendoit plus qu'un vent favorable pour s'embarquer; mais il changea de dessein sur l'avis qu'il reçût que Fregose levoit des troupes à la sollicitation de Ferdinand, pour venir attaquer la Ville aussi-tôt qu'il en seroit parti. Fregose qui étoit déja dans la Valée de Pozzeveri, s'avança jusqu'à deux mille de Genes, pour donner le loisir à ses amis de former quelque entrepriſe. Il eut avis que le Duc de Lorraine avoit déja fait partir sa flotte 1459.

1459. pour aller chercher celle d'Aragon, qu'on disoit être auprés de Ligourne : ce qui lui fit juger l'occasion favorable pour attaquer la Ville. Il s'approcha sans bruit des murailles, la nuit du treize au quatorze de Septembre du côté de la montagne de Pietra-minuta, & l'ayant trouvée mal gardée, il y fit appliquer des échelles ; il entra dans la Ville sans resistance, & donna l'allarme par tout. Le Duc se repentit d'avoir fait partir la flotte ; mais comme il n'y avoit plus de remede, il ne laissa pas de marcher contre les mécontens avec ce qu'il pût ramasser de Citadins. Il les trouva retranchez sur la coline de Pietra-minuta, où ils attendoient une partie de leurs troupes qui étoient demeurées derriere, & observoient la contenance des habitans. Le Duc ne jugea pas à propos de les attaquer dans un poste si avantageux pendant l'obscurité, outre qu'il avoit déja perdu quelque monde en passant dans la place de sainte Marthe, où une partie des ennemis étoient en bataille. Dés que le jour parut l'escarmouche commença entre les deux partis ; mais le Duc n'ayant pû obliger Fregose de quitter son poste, n'osa hazarder de l'y forcer. Les mécontens prenant avantage de sa retenuë, le pousserent jusqu'à la place qui étoit défenduë par le

fort du Châtelet. Les amis du Duc lui conſeilloient de ſe retirer dans ce fort en attendant quelque ſecours ; mais il ne voulut pas donner cet avantage à ſes ennemis, & demeura toûjours en bataille. Comme ce Prince étoit inſtruit des diverſes factions qui partageoient la Ville, il ſe ſervit d'un artifice qui lui réüſſit. Ayant été averti que Paul Adorne venoit d'arriver ſur une galere, il fit incontinent crier ſon nom par toute la Ville. Fregoſe en prit l'allarme, & craignant que ſi Adorne faiſoit prendre les armes à ceux de ſon parti, il ne recueillit ſeul le fruit de toutes ſes peines, & ne ſe fit élire Doge, il deſcendit de la coline pour l'aller combattre. Le Duc qui ne s'étoit ſervi du nom d'Adorne, que pour obliger Fregoſe de quitter ſon poſte, le chargea dés qu'il le vit dans la plaine. Fregoſe qui s'apperceut bien-tôt de la faute qu'il avoit commiſe, voulut ſe ſaiſir de la porte de ſaint Thomas, de peur d'être attaqué par derriere ; mais ſe voyant repouſſé vigoureuſement par la Valée à qui la garde en avoit été commiſe, il fut contraint de retourner à ſon premier poſte. Comme il avoit combattu pendant vingt-quatre heures toûjours à pied, il ſe trouva las, & ſe fit donner un cheval. Il ſe mit incontinent à la tête de ſes gens, qu'il tâcha d'a- 1453.

nimer de l'action & de la voix. En paſſant
1459. auprés du corps de garde de la porte Del-Campo, il vit que le guichet étoit ouvert : il s'expoſa par une bravoure hors de ſaiſon à un peril qui lui fut funeſte, ſans conſiderer qu'il laiſſoit la pluſpart de ſes ennemis derriere lui dans la place de ſainte Marthe. Aprés avoir chargé ſon frere Maſſino de garder ce paſſage, il alla par toute la ville accompagné de trois ou quatre de ſes amis ſeulement, croyant que le reſte de ſes troupes le ſuivroit ; mais un gros de François qui venoit de la place leur ferma le chemin, & obligea Maſſino d'abandonner le poſte qu'il gardoit. Fregoſe s'étant apperceu que perſonne n'avoit marché aprés lui, voulut regagner le guichet pour ſe ſauver ; mais il le trouva fermé : il paſſa enſuite à la porte ſaint Eſtienne, & tâcha de forcer le corps de garde. Le Duc de Lorraine qui venoit d'arriver en cet endroit, lui donna ſur la tête un coup de ſa maſſe d'armes, & quoi qu'il en fût demeuré étourdi, ayant repris ſes eſprits, il ne laiſſa pas de retourner vers la porte ſaint André ; mais on lui jetta en cet endroit tant de pierres des murailles, qu'on l'abattit de ſon cheval, & il fut en même tems foulé aux pieds par les chevaux qui lui écraſerent la tête.

Le

Le Duc fit enlever ſon corps, & ordonna qu'on le portât au Palais; mais en chemin pluſieurs perſonnes qui en avoient reçû quelque déplaiſir pendant ſa magiſtrature, tâcherent de s'en venger ſur ſon cadavre, & le percerent de mille coups. Ceux qui avoient ſuivi Fregoſe ayant appris ſa mort voulurent ſe ſauver; mais comme ils trouverent les portes fermées, ils furent preſque tous pris ou tuez. Maſſino & Roland Fregoſe ſe rendirent aux François, & eurent le lendemain la tête tranchée, le Duc ayant jugé cet exemple neceſſaire à ſa ſeureté. Jean d'Anjou aprés avoir vaincu tous ſes ennemis, crût pouvoir pourſuivre ſon entrepriſe de Naples; mais il ne fut pas plûtôt hors de la Ville, que les troubles recommencerent. Comme le treſor public ſe trouvoit épuiſé par les grandes dépenſes qu'il avoit fallu faire, la Valée fut obligé de chercher de l'argent dans la bourſe des particuliers qui n'en donnerent qu'en petite quantité. Ce moyen lui ayant manqué, il eut recours à de nouvelles impoſitions qui lui attirerent la haine du peuple, & fournirent aux mécontens des pretextes pour cabaler contre lui. 1459.

Le reſte de l'année ſe paſſa aſſez tranquillement; mais en 1460. le Gouverneur commença de perdre une partie de 1460.

1460. ſon autorité. Il demanda quelques vaiſſeaux dont le Roi ſon Maître avoit beſoin, pour s'en ſervir dans la guerre qu'il avoit contre les Anglois. Le Senat le refuſa abſolument, ſur deux pretextes également mal fondez. L'un qu'on en avoit beſoin pour le commerce; & l'autre que le Roi d'Angleterre ne manqueroit pas de ſaiſir tous les effets des negocians de Genes, s'il apprenoit que la République eût donné des navires à ſon ennemi. D'un autre côté le peuple ſe plaignit que la Valée ſoûtenoit la Nobleſſe à ſon prejudice, & demanda qu'il revoquât les exemptions qu'il leur avoit accordées. Le Gouverneur n'ayant pas voulu y conſentir, la populace aprés avoir fait diverſes aſſemblées ſeditieuſes, ſe porta aux dernieres violences. Un vil Artiſan eut aſſez d'inſolence pour dire qu'il n'étoit plus queſtion de déliberer, & que cette querelle ne devoit être décidée que par les armes. En achevant ces paroles il ſortit dans la ruë, & ſe mit à crier, Vive le peuple. Si la Valée ſe fût d'abord oppoſé à cette ſedition, il l'auroit appaiſée dans ſa naiſſance; mais il la negligea tellement, qu'il donna le loiſir aux habitans du Fauxbourg ſaint Eſtienne de s'aſſembler à grandes troupes: le nombre en augmenta tellement, qu'il fut impoſſible de les reduire,

il laiſſa ces ſeditieux exercer impunément leur violence dans la Ville, & ſe retira dans le fort du Châtelet. Cette canaille ne trouvant plus perſonne qui s'oppoſât à ſa fureur, commit des cruautez inoüies. Les Chefs des factions jugeant cette occaſion favorable pour s'emparer du gouvernement revinrent à la Ville : quoi qu'on en eût fait punir un grand nombre, il en reſtoit encore aſſez pour cauſer de grands deſordres. Paul Fregoſe Archevêque de Genes frere de Perrin, & Proſper Adorne ſe mirent à la tête des mutins, ce qui ôta l'eſperance aux Citadins bien intentionnez d'appaiſer la ſedition. Ces deux Chefs qui avoient l'un pour l'autre une haine ſecrette, formerent deux partis qui ſe chargerent reciproquement avec une fureur inconcevable. La pluſpart des Citadins inclinerent plus vers Adorne que vers Fregoſe ; parce que ce dernier avoit autant d'ambition que ſon frere en avoit fait paroître juſqu'à la mort ; outre qu'il étoit à craindre qu'il ne voulût venger la fin tragique de Perrin. Pluſieurs Citadins pouſſez par ces conſiderations, tâcherent d'accommoder Adorne avec les François. L'Archevêque ayant penetré cette negociation, ſortit de la Ville, & ſe retira en une maiſon de campagne qu'il avoit aſſez proche des Faux bourgs, 1460.

pour y attendre le ſuccez de cette intrigue.
1460. Le départ de Fregoſe abattit le courage de ſes partiſans, & rendit les Adornes plus fiers, & ainſi ils devinrent les maîtres de la Ville. Elle parut plus tranquille pendant quelque temps ; neanmoins le peuple craignant que cette faction ne ſe réunît avec les François, & que les Nobles ne rétabliſſent leur autorité, reprit les armes, & recommença ſes violences : il aimoit beaucoup mieux obéïr à ces anciens tyrans, qu'aux François : ce qui venoit de la haine contre les Nobles que le Duc de Lorraine favoriſoit. Les Chefs des deux factions connoiſſant l'intention du peuple qu'ils rendoient inutile par leur jalouſie, ſe reconcilierent ; ils s'aboucherent ſur ce projet hors de la Ville, & reſolurent dans cette conference de faire un Conſul entierement populaire, afin d'avoir plus de facilité de chaſſer les François. Ils revinrent incontinent dans Genes, & ayant fait aſſembler la populace, ils la firent conſentir de mettre l'autorité ſouveraine entre les mains de huit Artiſans, qui gouverneroient la République en qualité de Capitaines, en attendant qu'on eût élû un Doge. Le lendemain aprés que ce nouveau Tribunal fut établi, Adorne & Fregoſe parurent dans les ruës à la tête de leurs

partiſans. Les Nobles en furent extrémement affligez ; parce qu'ils ſe virent entierement exclus des Charges. Les deux Chefs firent incontinent aſſembler le grand Conſeil, pour y chercher les moyens de ſe rendre maîtres du Châtelet, & proceder à l'élection d'un Doge : l'Archevêque conſentit qu'Adorne fût élevé à cette dignité, aux mêmes conditions que Georges & Raphaël Adorne ſes predeceſſeurs, l'avoient exercée. 1460.

François Sforce Duc de Milan, apprit ce changement avec une joye ſenſible, dans l'eſperance que les François qu'il n'aimoit pas ſeroient bien-tôt chaſſez de toute l'Italie. Il aſſiſta les chefs des factions de tout ſon pouvoir, à la premiere ouverture qu'ils lui en firent. Il leur envoya des troupes pour attaquer le Châtelet, qui étoit en état de faire une longue reſiſtance, y ayant une forte garniſon. Tandis que le Doge faiſoit preparer les choſes neceſſaires pour attaquer ce Fort, il reçut un ſecours de mille hommes que le Duc lui envoya, ſous la conduite de Thomas Rattino. Ce Prince lui fit auſſi repreſenter par ſon General, qu'il lui étoit neceſſaire pour le ſuccez de ſon entrepriſe de demeurer toûjours uni avec l'Archevêque. Adorne ſuivit le Conſeil du Duc, & agiſſant

1460. de concert avec Fregoſe, fit faire des barricades autour du Châtelet, pour empêcher les François d'entrer dans la Ville. Il mit auſſi trois cens hommes d'élite dans le Couvent & dans l'Egliſe des Cordeliers, qui delà tiroient à couvert ſur leurs ennemis. Il fit dreſſer pluſieurs batteries, qui commencerent de foudroyer le Fort. Les François lui répondirent incontinent avec leur canon, qui renverſa toutes les maiſons voiſines. Le Doge connoiſſant qu'il perdroit trop de monde s'il pretendoit inſulter la place, réſolut de la prendre pied à pied. Comme il craignoit que les François ne fiſſent venir du ſecours de Savone, dont ils étoient encore maîtres, il envoya un parti pour ſurprendre la Ville avant que les ennemis en euſſent renforcé la garniſon: celui qu'il avoit chargé de cette commiſſion, trouva la place ſi bien munie, & les habitans ſi fidelles à leur Souverain, qu'il fut contraint de s'en revenir ſans rien faire. Ces révolutions affligerent extrememement le Roi de France, mais encore plus René Roi de Sicile, parce qu'il les regarda comme un obſtacle à la conquête de ſon Royaume de Naples. Ces conſiderations firent réſoudre les deux Rois à envoyer de puiſſans ſecours à la Valée, avant qu'il eût perdu le Fort du

Châtelet. René fit pour ce deſſein équiper à Marſeille dix galeres ſur leſquelles il embarqua mille hommes. Charles leva ſix mille chevaux en Dauphiné, qui prirent leur route par les montagnes. Toutes ces troupes ſe rendirent à Savone, où elles furent encore augmentées par pluſieurs Volontaires de la Ville. La nouvelle de la marche de ce ſecours allarma extremement les Genois, à qui la valeur des François n'étoit que trop connuë, & la déſunion des chefs augmenta encore le deſordre. Sforce qui n'ignoroit pas que leur mes-intelligence étoit capable de ruiner ce parti, manda les deux chefs à Milan, & les exhorta de tout ſon pouvoir à ſe reconcilier; il leur repreſenta que tant qu'ils ſeroient unis, la puiſſance de leurs ennemis ne ſeroit pas à craindre, & leur promit de leur continuer ſon aſſiſtance. Auſſi-tôt qu'Adorne & Fregoſe furent de retour à la Ville, ils travaillerent conjointement à avancer le ſiege du Châtelet, & à ſe mettre en état de ſoûtenir celui dont ils étoient menacez par les François. Les Nobles qui ſouffroient à regret l'inſolence du peuple, n'oublierent rien pour rompre l'union des deux chefs, & pour renouveller leur défiance par de faux rapports; mais tout ce qui venoit de leur part 1460.

1460. étant ſuſpect à l'un & à l'autre, cet artifice n'eut pas un grand éfet.

Cependant le Duc de Milan envoya aux Genois Marc Pio avec un Regiment de Cavalerie, qui arriva fort à propos, parce qu'il n'y en avoit point dans la Ville; il leur avoit auſſi fait tenir de l'argent; mais comme il ſe trouva bien-tôt dépenſé, le Doge fut contraint d'en chercher dans la bourſe des Citadins, de peur d'irriter le peuple par de nouvelles impoſitions. Les chefs ayant appris que les François s'avançoient par mer & par terre, partagerent leurs emplois; l'Archevêque ſe chargea de défendre la Ville avec l'élite de la jeuneſſe populaire. Pio s'alla poſter ſur les éminences qui ſont autour de Genes avec les troupes du Duc, pour défendre ces paſſages. Adorne avec le reſte des ſoldats & des milices promit de viſiter tous les poſtes, d'empêcher le deſordre, & de faire venir les convois neceſſaires. Le Roi de Sicile qui commandoit ſa flotte en perſonne, vint aborder à la plage de ſaint Pierre d'Arena, & l'armée de terre alla loger à Conigliano. Fregoſe qui ſe ſervoit mieux de l'épée que du bâton paſtoral, ſortit de la Ville à la tête des Volontaires & de la Cavalerie, commandée par Carpi. Toute ſa réſolution ne

put obliger ſes troupes de tenir ferme devant les François. A peine en eurent elles ſoûtenu les premiers efforts, qu'elles tournerent le dos & regagnerent la Ville à toute bride, pourſuivies par leurs ennemis, qui leur tenoient l'épée dans les reins. Si pendant ce deſordre les galeres euſſent attaqué le port, les François ſeroient demeurez maîtres de la Ville; mais les Nobles qui étoient dans leur armée les en détournerent, dans la crainte que leurs maiſons ou celles de leurs amis ne fuſſent pillées : neanmoins les François ſe ſaiſirent du Couvent de ſaint Benigne, & des éminences qui ſont aux environs, & s'y logerent. Lorſque les Genois furent revenus de leur premiere frayeur, ils firent volte face, & ayant eſcarmouché quelque-tems avec la Cavalerie ennemie ſans aucune perte; ils rentrerent dans la Ville auſſi contens que s'ils avoient gagné la bataille. 1460.

Les François ayant tenu Conſeil pour chercher les moyens de ſecourir le Châtelet, de la conſervation duquel dépendoit le ſuccez de cette guerre, ils réſolurent de laiſſer la plaine à main droite, & de cottoyer les montagnes. Pour l'exécution de ce deſſein ils diviſerent leur Cavalerie en trois eſcadrons, & ſe mirent

en marche. Le premier étoit moitié d'Ar-
1460. balêtriers & moitié de Chevaux-legers. Le ſecond avoit ſoin d'eſcorter l'artillerie, & le troiſiéme qui formoit l'arriere garde, étoit compoſé de Lanciers & de Gendarmes. Les Genois avoient tenu à peu prés le même ordre ; ils avoient fait prendre le devant à leurs gens de Trait & aux Chevaux-legers, qui joignirent leurs ennemis à my-côte. Fregoſe étoit ſur le haut de la coline avec les Volontaires & les troupes de Milan; la Milice ſe diſperſa par la montagne pour battre l'eſtrade. Adorne mit des corps de garde vers le port, afin de reſiſter aux troupes de Sicile, de peur que les François ne ſe ſaiſiſſent des poſtes oppoſez au Fort ; il demeura dans le Palais avec ſes gardes pour marcher où la neceſſité l'appelleroit. Les François ayant pouſſé vigoureuſement l'avant garde des Genois, l'enfoncerent, & ayant traverſé la montagne, paſſerent juſqu'à la ſeconde ligne qui étoit poſtée ſur une coline plus élevée que la premiere. Fregoſe les voyant avancez fit faire grand feu de ſon artillerie, pour les empêcher d'approcher ; ils ne laiſſerent pas neanmoins de faire les derniers éforts afin de gagner la hauteur ; mais la chaleur exceſſive à laquelle ils n'étoient pas accoûtumez, la ſoif, la laſſitude, & la peſan-

teur de leurs armes leur nuisirent beaucoup. Les Milanois aprés les avoir fait reculer plusieurs fois, les pousserent enfin jusqu'au valon qui est entre les deux montagnes où le combat recommença l'épée à la main, avec plus d'opiniâtreté qu'auparavant. Fregose ennuyé de leur resistance, se servit d'un artifice qui lui donna la victoire. Il avoit fait courir le bruit avant le combat qu'il attendoit un grand secours de Lombardie, le hazard voulut qu'il artiva pendant la mêlée trois Officiers du Duc de Milan, d'une assez grande reputation : il les pria de monter sur l'éminence, & faire signe du chapeau à un gros de paisans qu'il avoit exprés fait venir en cet endroit, pour persuader que c'étoit les troupes du Duc. Les deux partis furent trompez par cette fausse apparence. Les Genois en reprirent une nouvelle ardeur, & les François s'épouventerent, croyant qu'ils alloient être chargez par des troupes fraîches. Ils tournerent le dos, & se voyant poursuivis par les milices qui étoient demeurées sur la montagne, ils se renverserent sur la bataille & sur l'arriere garde qu'ils mirent en desordre; enfin la consternation devint generale, toutes les troupes s'étant mises en fuite, la victoire demeura entiere à Fregose. Le Roi de Sicile ne voulut recevoir 1460.

1460. dans ſes galeres aucun des fuyards, diſant que leur lâcheté les rendoit indignes d'aucun ſecours. Il fit pour cet éfet éloigner la flotte de la plage, & leur ôta par ce moyen tout eſpoir de ſalut. Les François perdirent en cette occaſion plus de deux mille cinq cens hommes, tant de ceux qui furent tuez dans le valon ou en s'enfuïant, que de ceux qui furent noyez en voulant monter ſur les galeres.

Le gain de cette bataille cauſa la diviſion des deux chefs. Fregoſe ſe voyant délivré de la crainte des François, ne put ſe reſoudre à voir jouïr Adorne du fruit de ſes travaux. Quoi qu'il eût pris le parti de l'Egliſe, il n'en avoit pas moins d'ambition, le credit qu'il s'étoit acquis auprés des troupes lui fit juger qu'il viendroit aiſément à bout de ſon concurrent. Adorne ayant été averti de ſon deſſein, redoubla la garde du Palais: il envoya enſuite dire à Fregoſe qu'il n'étoit pas à propos qu'il rentrât dans la Ville avec tant de ſoldats, & qu'il devoit licentier les troupes étrangeres qui étoient inutiles, puiſqu'il n'y avoit plus d'ennemis à combattre. Quoi que Fregoſe connût bien les intentions du Doge, il feignit de les ignorer, parce qu'il n'avoit pas encore pris toutes ſes meſures & promit de faire ce qu'on ſouhaiteroit de

lui. Cependant il s'assura de Barthelemi Doria qui commandoit deux galeres sur la côte, & ils entrerét ensemble déguisez dans la Ville sur une barque de pêcheurs, pour conferer avec leurs partisans. Doria s'y rendit ensuite avec les galeres où il avoit fait embarquer plusieurs Nobles, qui prétendoient profiter de la desunion des chefs. Le Doge surpris de l'arrivée des ennemis qui venoient attaquer le Palais du côté de la mer, envoya Charles Adorne son frere, pour leur en disputer l'entrée. Charles aprés une foible resistance abandonna ce poste, & sortit de la Ville. Les troupes du Duc de Milan ne prirent point de part dans cette querelle, & attendirent paisiblement le succez du combat. Les Fregoses se voyant maîtres de la Ville, voulurent faire élire un Doge de leur famille. L'Archevêque à cause de sa profession ne voulut pas qu'on l'élevât à cette dignité, & la fit conferer à Spinet Fregose son cousin. Le choix qu'il avoit fait de Spinet donna de la jalousie à ses autres parens. Loüis Fregose qui avoit autrefois possedé cette dignité étoit alors à Sarzana, où il avoit recueilli la succession de Thomas Fregose son pere, fameux par les longs démêlez qu'il avoit eus avec les Adornes. Loüis n'étoit ni moins brave ni moins habile que l'Arche- 1460

1460. vêque ; mais il étoit moins ambitieux, ce qui lui avoit donné beaucoup d'amis. La plûpart des Citadins qui craignoient l'humeur altiere de Paul Fregoſe, jetterent les yeux ſur Loüis, & le firent revenir de ſa ſolitude. Comme les François étoient encore maîtres du Châtelet, & que la flotte du Roi de Sicile n'étoit pas fort éloignée du port, il étoit à craindre que la diviſion des deux freres n'expoſât la Ville aux dernieres infortunes ; cependant ce fut ce qui la ſauva. Les François aprés avoir ſouffert les incommoditez ordinaires pendant un long ſiege, livrerent la place à Loüis Fregoſe, du conſentement du Roi de Sicile & de la Valée, pour éviter de tomber entre les mains de l'Archevêque, dont ils craignoiét l'humeur imperieuſe. On dit que les Nobles qui avoient plus de liaiſon avec Loüis qu'avec ſon frere avoient beaucoup contribué à cette capitulation. Paul Fregoſe voyant le parti de ſon frere plus fort que le ſien, abandonna les intereſts de Spinet, & ainſi Loüis fut élu d'un conſentement univerſel. Aprés qu'il fut paiſible dans ſa charge, le Roi de Sicile s'en retourna à Marſeille, & la Valée, à Savone, pour conſerver cette place à ſon maître, puiſque c'étoit la ſeule qui lui reſtoit.

1462. En 1462. Paul Fregoſe s'ennuyant

de n'avoir point de part au Gouvernement de la Republique ſongea aux moyens de dépoüiller ſon frere de cette dignité. L'inconſtance des Genois lui rendit cette entrepriſe facile, & lui donna moyen de ſurprendre le Palais. Comme il avoit obtenu la dignité Ducale par la violence, il ne la put conſerver que pendant un mois tout au plus. Le même peuple qui l'avoit voulu pour maître le dépoſa, & ſupprimant le nom de ſa charge, en partagea l'autorité à quatre Artiſans, à qui il donna le nom de Capitaines pour cacher la baſſeſſe de leur origine : cependant ces Capitaines ne furent que peu de jours dépoſitaires de la ſuprême puiſſance qu'ils rendirent à Loüis Fregoſe. 1462.

En 1463. Loüis XI. qui venoit de ſucceder à Charles VII. Roi de France, connoiſſant que la Ville de Savone, qui lui reſtoit ſeule de tout l'Etat de Genes, ne lui apportoit aucun profit, & lui cauſoit beaucoup de dépenſe, s'en accommoda avec Sforce Duc de Milan, & lui ceda tous les droits qu'il pouvoit prétendre ſur cette Republique. Ce Prince qui étoit un fort grand politique, connut bien-tôt qu'il ne pouvoit tirer aucun avantage de la ceſſion que le Roi tres-Chrétien lui avoit faite, s'il n'entretenoit la diviſion qui étoit dans 1463.

1463. la famille des Fregoſes, parce que la faction des Adornes n'avoit preſque plus de credit. Il ſe ſervit des Nobles pour menager cette intrigue, & réveilla par leur moyen les pretentions de l'Archevêque contre ſon frere. Paul Fregoſe n'eut pas de peine à s'élever à la dignité Ducale, parce que le peuple étoit déja las du Gouvernement de Loüis. Ce Prelat pour s'affermir dans le poſte qu'il venoit d'occuper, employa l'autorité du Pape Pie II. qui confirma ſon élection par un bref.

Pendant ces troubles le Duc de Milan s'empara inſenſiblement de toutes les places fortes de l'Etat de Genes; il prit d'abord poſſeſſion de Savone & de la Citadelle, en vertu de la ceſſion que le Roi de France lui en avoit faite: il obtint enſuite Albengue & toutes les autres Villes de cette Riviere, par l'entremiſe de Jean Marquis de Carreto, & de Lambert Grimaldi Seigneur de Monaco. La plûpart des Citadins furent bien aiſes de le voir maître de ces places, afin qu'il pût borner l'autorité de Paul Fregoſe, qui s'étant ligué avec Biet de Fieſque chef de cette famille, avoit entierement renverſé l'ordre de la Juſtice, & ne vouloit plus ſuivre que ſon caprice. Les charges n'étoient conferées qu'à des ſcelerats & à des ſeditieux, les crimes demeu-

roient impunis; les Magiſtrats n'étoient plus obéïs ni reſpectez; le peuple ſe voyoit tous les jours accablé de nouvelles impoſitions; la vengeance étoit tolerée; tous les droits divins & humains violez, & la Ville pleine de deſordre & de confuſion. Les principaux Citadins avoient été obligez pour ſe délivrer de ces malheurs, de ſe condamner à un exil volontaire, & les rentes de la maiſon de ſaint Georges ſe donnoient au denier vingt-quatre. Ces fâcheux changemens firent ſouhaiter à ceux qui aimoient le repos, que le Duc de Milan devint Souverain de l'Etat de Genes. Ce Prince qui étoit trop habile pour ne connoître pas ces favorables diſpoſitions, fit offrir à l'Archevêque par Georges Annon ſon Agent, une ſomme conſiderable s'il vouloit lui livrer le Fort du Châtelet. Cette négociation n'ayant pas réuſſi, il employa toute ſon adreſſe pour gagner Biet de Fieſque, Spinet Fregoſe & Proſper Adorne, qui étoient les ſeuls capables de balancer l'autorité du Doge. Dans cette vûë il donna au dernier la Ville d'Ovada, aprés qu'il ſe fut aſſuré que ces trois chefs ne lui ſeroient pas contraires. Il envoya quelques troupes dans la valée de Pozzeveri, ſous les ordres de Gaſpard Vimercato, Capitaine d'une grande reputation, & à qui il avoit l'obligation de la

1463.

1463. Souveraineté de Milan. Vimercato s'étant logé à Cornigliano y attendit le reſte de l'Infanterie qui devoit venir de Savone joindre ſon armée. Pluſieurs Nobles ſe rendirent auprés de lui dans ce même poſte, & entr'autres Jerôme Spinola & Paul Doria. Le Doge ſe voyant abandonné par Biet de Fieſque qu'il avoit crû entierement dévoüé à ſes intereſts, & ayant apris que les deux Rivieres s'étoient declarées en faveur du Duc, ſortit de la Ville aprés avoir laiſſé le ſoin à ſon frere Pandolphe & à Barthelomée ſa belle ſœur, veuve de Perrin, femme d'un courage intrepide, de défendre le Fort du Châtelet avec cinq cens hommes dont la garniſon étoit compoſée. Il s'embarqua ſur une galere qu'il fit ſuivre de trois autres, appartenantes à des particuliers dont il s'étoit emparé. A l'égard de la Ville qui étoit entierement dégarnie de troupes, il l'abandonna à la conduite de Jean Galeas Fregoſe, qui étoit auſſi ſon frere.

Vimercato qui ne pouvoit penetrer le motif d'une conduite ſi extraordinaire, ne s'approcha des murailles qu'avec crainte, de peur que cette retraite ne cachât quelque artifice. Neanmoins Biet de Fieſque s'étant ſaiſi de la porte ſaint Eſtienne, fit ceſſer ſa défiance. Il reſolut d'attaquer la

Ville ; mais il ne voulut pas prendre ſa route du côté du Ponant, de peur d'avoir à combattre les païſans des valées voiſines ; il aima mieux faire le tour des montagnes, quoi que le chemin fût plus difficile, & aller par derriere joindre Fieſque qui l'attendoit dans Genes ſur la montagne de Carignan. Pendant qu'il marchoit il envoya de l'autre côté Donat de Milan, avec quelque Infanterie, pour tenter ce paſſage. Donat n'y trouva aucune reſiſtance, parce que l'épouvante étoit par toute la Ville ; il ſe ſaiſit de la porte de ſaint Thomas, & enſuite de celle Del-campo, ce qui donna plus de facilité à Vimercato de s'approcher du Palais. Il le trouva abandonné par Jean Galeas Fregoſe, qui s'étoit retiré dans le Fort du Châtelet. Ce General ſe voyant maître de la Ville, ſe mit à crier, Liberté, pour ſe rendre agreable au peuple ; il mit neanmoins garniſon dans le Palais & dans la Tour de ſaint André, afin d'être en état de s'oppoſer à Fregoſe, qui tenoit le Fort, & aux étrangers qui s'étoient aſſemblez autour du Couvent des Cordeliers. Le peuple inconſtant comme à ſon ordinaire, accourut en foule au Palais pour feliciter Vimercato, ſur l'heureux ſuccez de ſon entrepriſe : aprés l'avoir conduit dans la ſalle avec des acclamations & des cris d'al- 1463.

1463. legreſſe ils lui remirent entre les mains le ſceptre & les autres marques de Souveraineté, pour lui témoigner qu'ils ſe ſoûmettoient volontairement au Duc ſon maître.

Aprés cette ceremonie, Vimercato ne ſongea plus qu'à s'emparer du Fort du Châtelet; mais comme il y avoit dedans une forte garniſon, il ne put en venir à bout par la force. Jean Galeas Fregoſe qui eſperoit toûjours d'être ſecouru par ſon frere, ſe défendit vigoureuſement, & ne voulut entendre à aucun accommodement. Vimercato le voyant inébranlable, eſſaya de perſuader ſa belle ſœur, en qui il eſperoit de trouver moins de fermeté, à cauſe de la foibleſſe de ſon ſexe. Il lui fit propoſer de lui rendre les Villes de Novi & d'Ottagio; ce qu'elle accepta, & promit de rendre le Châtelet, à condition qu'outre cela on lui payeroit quatorze mille ducats pour l'indemniſer de certaines prétentions qu'elle avoit ſur ce Fort. Le traité ayant été ſigné, cette Dame introduiſit dans le Châtelet les troupes du Duc, ſans la participation des autres chefs, qui furent contraints d'en ſortir.

Les Genois ſe voyant entierement ſoûmis à Sforce, lui envoyerent à Milan une celebre Ambaſſade, compoſée de vingt-

quatre Citadins du premier ordre, & de plus de deux cens d'un rang inferieur. Le Duc pour leur faire plus d'honneur ordonna aux Princes ſes enfans, au Senat & à toute ſa Nobleſſe d'aller au devant d'eux. Rien ne fut plus ſuperbe que cette entrée, les Ambaſſadeurs étoient en robe de ceremonie, & les Milanois avoient des habits où l'or & l'argent brilloient de tous côtez. Jean Galeas fils aîné du Duc, marchoit le premier, ayant à ſa gauche un des Ambaſſadeurs, & ainſi par ordre, chaque Genois étant accompagné par un Milanois. Les Ambaſſadeurs furent logez dans le Palais du Comte de Carmagnole, & défrayez pendant trois jours aux dépens du Duc, le quatriéme ils furent menez à l'audience, dans une grande ſalle où l'on avoit élevé deux eſtrades couvertes de riches tapis. Le Duc étoit au milieu ſur un trône, ayant à ſes côtez la Ducheſſe & ſes enfans, & un peu plus bas les Magiſtrats de la Ville: le reſte de la ſalle étoit occupé par un grand nombre de Gentilhommes & d'Officiers. Les Ambaſſadeurs s'étant approchez du trône en faiſant les reverences ordinaires, Jean-Baptiſte Gualno Docteur en Droit, preſenta le ſceptre au Duc, & portant la parole, lui témoigna que la Republique eſperoit ſous ſa

1463

protection ſe relever de ſes diſgraces paſ-
1463. ſées. Il lui repreſenta enſuite l'avantage qu'il trouveroit dans la poſſeſſion d'un Etat riche, puiſſant & fameux par pluſieurs conquêtes. Jean Serra auſſi Docteur en Droit, offrit à ce Prince l'étendart de ſaint Georges, & lui dit qu'en devenant Souverain de l'Etat de Genes, il prendroit part à l'honneur que la Republique avoit acquiſe, en délivrant la Terre Sainte de la tyrannie des infideles. Le Duc garda le ſceptre, & donna l'étendart à ſon fils aîné. Il répondit enſuite aux Ambaſſadeurs, qu'en ſe faiſant leur Souverain, il avoit moins ſongé à étendre les bornes de ſes Etats, qu'à les délivrer des cruelles partialitez qui avoient cauſé tous leurs malheurs, & que s'ils vouloient à l'avenir obéïr à ſes ordres, il les rendroit heureux. Ces Ambaſſadeurs lui prêterent enſuite le ſerment de fidelité au nom de la Republique. Aprés qu'ils ſe furent repoſez encore quelques jours à Milan, le Duc fit Chevaliers les principaux d'entr'eux, & les renvoya tous à Genes chargez de preſens, & contens de ſa generoſité.

1465. Les Genois commencerent à joüir d'une heureuſe tranquilité ſous la domination de ce ſage Prince. Les Nobles furent rapellez de leur exil; les charges & les honneurs

également distribuez entre les deux ordres, sans examiner autre chose que le merite, & on ne songea plus qu'à exterminer les tyrans. On envoya François Spinola avec quatre vaisseaux de guerre contre Paul Fregose, qui faisoit des courses le long de la côte, & avoit combattu pendant trois jours quatre vaisseaux marchands, auprés du port de Ville-franche. Fregose ayant apris que Spinola venoit lui donner la chasse, se retira vers l'Isle de Corse, d'où il passa en Sicile & puis en Sardaigne. Spinola l'ayant joint aprés plusieurs fuites, auprés de la même Isle de Corse, ne pût l'obliger à combattre. Ce Prélat fugitif se jetta dans sa chaloupe, & se sauva à terre, abandonnant ses galeres à la discretion du vainqueur. Spinola retourna ensuite à Genes, faisant remorquer aprés lui les quatre galeres qu'il avoit gagnées, pour marque de son triomphe. Peu de jours aprés, les Genois pour témoigner au Duc combien ils étoient satisfaits de sa domination, lui cederent la Souveraineté de l'Isle de Corse; mais il la rendit à la maison de saint Georges, ne voulant pas diminuer le Domaine de cette fameuse banque. 1465

En 1466. le ciel jaloux de la felicité dont les Genois avoient joüi sous le regne de François Sforce, leur enleva ce bon 1466.

1466. Prince, qui fut regretté univerſellement de tout le monde. Pendant ſon regne il rendit la juſtice avec tant d'exactitude, que perſonne ne pût lui reprocher que la faveur lui eût fait pancher la balance du méchant côté, & il n'exigea jamais des Genois d'autres ſubſides que ceux qui étoient neceſſaires pour entretenir les garniſons, & payer les appointemens du Gouverneur. Auſſi-tôt que le Senat eut appris ſa mort, il envoya quatre Ambaſſadeurs à Milan pour faire les complimens de condoleance à Blanche, veuve de ce Prince, & à Jean Galeas ſon fils; comme auſſi pour leur jurer fidelité & obéïſſance au nom de la Republique. Jean Galeas ne les reçût pas avec la même bonté & la même franchiſe dont ſon pere avoit accoûtumé d'uſer avec tout le monde, ce qui donna quelque chagrin au Senat. Dans ce changement de Gouvernement les Catalans s'étant aviſez de troubler le commerce avec quatre vaiſſeaux; Lazare Doria fut commandé avec ſix de la Republique pour les aller combattre; mais il fit une fauſſe route & ne pût les joindre. Aprés avoir demeuré quelque-temps en mer pour les chercher, & pris quelques vaiſſeaux marchands de cette Nation, il s'en retourna à Genes.

En 1471. Jean Galeas ſe broüilla avec ſa mere, & l'obligea par ſes mauvais traitemens de ſortir de Milan. Il alla enſuite avec ſa femme & ſes enfans à Florence, pour y accomplir un vœu, & au retour il paſſa par Genes. Quoi que les Genois lui euſſent fait tous les honneurs poſſibles, & lui euſſent meublé magnifiquement le Palais où il alla loger; neanmoins il n'en témoigna aucune reconnoiſſance: aprés y avoir ſejourné trois jours ſeulement, ſans ſe laiſſer voir preſque à perſonne, il s'en retourna à Milan, laiſſant tout le monde fort mal ſatisfait de ſa fierté. Il voulut traiter ces peuples en eſclaves, & leur fit des demandes peu raiſonnables. Il leur témoigna ſouhaiter qu'ils bâtiſſent à leurs dépens un Arcenal capable de tenir cinquante galeres. Cette propoſition fut renvoyée au Senat pour en déliberer; mais aprés qu'elle y eut été examinée, on la rejetta comme préjudiciable à la Republique, qu'elle auroit engagé dans une dépenſe exceſſive. Le Duc voulut auſſi étendre l'enceinte de la Citadelle, mettre garniſon dans la Ville, & la charger de nouvelles impoſitions; ce qui lui fut pareillement refuſé. 1471.

Dans le même temps François de la Rouere né à Savone, ayant été élevé au

Pontificat ſous le nom de Sixte IV. le Senat lui envoya huit Ambaſſadeurs pour le feliciter ſur ſon exaltation. Ce Pontife les reçut avec de grands témoignages de bienveillance, & accorda pluſieurs privileges à la Republique, promettant de la gratifier dans toutes les occaſions qui s'en preſenteroient.

1474. En 1474. le Duc de Milan voulant mettre l'Iſle de Chio en état de ſe deffendre contre les Infideles, qui la menaçoient d'un ſiege, fit équiper vingt galeres à Genes, en partie à ſes dépens, & en partie à ceux du public, levant pour cet effet une impoſition extraordinaire; il témoigna ſouhaiter qu'on lui envoyât tous les ans de nouveaux Citadins en qualité d'Ambaſſadeurs, & le Senat voulut bien lui donner cette ſatisfaction. 1475. En 1475. on lui députa quatre des principaux de la Ville; Lazare Doria y étant enſuite allé tout ſeul, le Duc conferа avec lui ſur les grands deſſeins qu'il avoit d'étendre ſes conquêtes en Levant; mais comme il avoit l'eſprit foible, il ne prit aucune réſolution. Les Infideles ſceurent bien profiter de ce retardement. Mahomet II. Empereur des Turcs lui enleva Jaffe & toutes les autres Villes, ſcituées ſur la Mer Majeure. A l'égard de la premiere de ces places, on prétend que ce fut par intelli-

gence avec Aubert Squarciafico qui y commandoit. Comme il y avoit ſujet de craindre que l'Iſle de Chio ne tombât auſſi entre les mains des Turcs, on y envoya quantité de munitions de guerre & de bouche ſur quatre vaiſſeaux de guerre, commandez par les deux Juſtiniani, Spinola & Negro. On aprit quelque-temps aprés que Squarciafico avoit été puni de ſon infidelité, & qu'ayant été mené à Conſtantinople avec les autres Officiers qui étoient dans Jaffe, on les avoit enfermez dans le Château des Sept Tours: perſonne ne prit ſoin de les racheter, & ils y finirent leurs jours malheureuſement. 1475.

Le Duc étoit d'une humeur ſi bizarre qu'on ne ſçavoit quelles meſures prendre avec lui. Il vouloit avoir connoiſſance de toutes choſes; ſur la moindre difficulté il falloit lui dépêcher de nouveaux Ambaſſadeurs, & la plûpart du temps il les renvoyoit ſans avoir pris aucune réſolution. En 1476. on lui en députa douze, moitié Nobles, moitié populaires, qui en revinrent ſi mal ſatisfaits, qu'ils diſpoſerent tous les eſprits à renoncer à ſon obéïſſance. Le Duc ayant été averti de ce qui ſe tramoit; crut ne pouvoir mieux s'aſſurer contre cette revolte qu'en fortifiant le Châtelet. Cette place étoit éloignée de la mer, 1476.

1476. comme on le peut voir encore par les ruines qui en reſtent ; ainſi on ne pouvoit l'attaquer de ce côté-là. Neanmoins pour mettre ce Fort en état de ne rien craindre, il réſolut de faire tirer une muraille juſqu'au rivage, par le conſeil de Scipion Palavicin, à qui il avoit donné le Gouvernement de Genes ; mais comme il falloit qu'elle traverſât toute la Ville, ce qui ne pouvoit ſe faire ſans la défigurer, & ſans abattre pluſieurs Palais magnifiques, & quantité d'autres maiſons, tout le monde s'y oppoſa. Palavicin pour venir à bout de cette entrepriſe, tâcha de mettre la diviſion entre les Nobles & le peuple; il ſe mit enſuite en devoir de commencer cet ouvrage, & fit tirer un cordeau pour en prendre l'alignement. Quoi que tous les Citadins viſſent à regret tous ces preparatifs, ils n'oſerent d'abord en rien témoigner, à cauſe de la diviſion qui étoit entr'eux. Lazare Doria fut le premier qui leva le maſque, & ne pouvant ſouffrir un projet ſi préjudiciable à la liberté de ſa patrie, il coupa la corde dont on ſe ſervoit pour prendte le plan. Palavicin ſe perſuada que Doria ne s'étoit pas porté à une action ſi hardie ſans être ſoûtenu par un parti conſiderable, & dans cette crainte il n'oſa ſortir de ſon Palais le reſte du jour, abandonnant entierement

le ſoin de cet ouvrage. Le Duc ayant apris qu'on n'y travailloit plus, voulut en ſçavoir la raiſon. Quoi que le Senat craignît ſon emportement, il ne laiſſa pas de lui envoyer huit des principaux Citadins pour l'informer des motifs qui avoient donné lieu à tout le monde de condamner cette entrepriſe. Ces Ambaſſadeurs ayant été conduits à l'Audience, le plus ancien prit la parole avec une modeſtie fiere, & lui dit en ſubſtance que les Genois n'ayant pû s'accorder entr'eux ſur la forme du Gouvernement, s'étoient donnez au feu Duc pour mettre fin à leurs diſſentions; Que depuis dix ans qu'ils s'étoient ſoûmis à la maiſon de Sforce, ils n'avoient rien fait contre ſon pere ni contre lui, qui pût faire ſoupçonner leur fidelité; qu'ainſi il étoit inutile de les tenir en bride par de nouvelles fortifications; Que ce n'étoit pas les Citadelles, mais l'amour des peuples qui faiſoient regner les Princes heureuſement ſur leurs ſujets; Et enfin que les Genois reſſembloient à ces fleurs odoriferantes, qui exhalent un parfum agreable, quand elles ſont maniées délicatement, & ſentent mauvais lorſqu'on les froiſſe entre les mains. 1476.

Le Duc qui étoit auſſi timide qu'inconſtant, témoigna être ſatisfait de ce diſcours, & ne penſa plus à la muraille; cependant

1476. les diviſions que Palavicin avoit ſemées entre la Nobleſſe & le Peuple commencerent d'éclater peu de tems aprés le retour des Ambaſſadeurs. La populace s'étant aſſemblée pour voir quelques galeres qu'on équipoit, prit les armes avec grand bruit, non ſeulement contre les Nobles, mais encore contre les Officiers du Duc. Jean Galeas ayant été averti de ce deſordre, réſolut par le conſeil d'Angelo-Stufa, Réſident des Florentins auprés de lui, de reduire ces mutins par la force. Stufa n'inſpira ce deſſein au Duc, que dans la vûë d'irriter davantage les Genois contre lui, & les porter enſuite à ſe donner à ſes ſuperieurs. Jean Galeas avoit déja levé trente mille hommes pour cette expedition; mais ſoit qu'il craignît la dépenſe, ou qu'il doutât du ſuccez, ou enfin qu'il ſe fût rendu au conſeil de ſes principaux Miniſtres, qui n'approuvoient pas cette guerre; il licentia ſes troupes, & n'y penſa plus. Les Genois ayant apris ces grands preparatifs, s'accommoderent entr'eux, & réunirent leurs eſprits & leurs forces contre le Duc. De tous ceux qui furent appellez à ce Conſeil, perſonne ne parut plus zelé pour la liberté de ſa patrie que Jerôme Gentilé, fils d'André; il forma un deſſein digne de ſon grand courage, & aprés l'avoir communiqué à quelques jeunes gens des meil-

leures familles de la Ville, il le mit à exécution. Au mois de Juin pendant les grandes chaleurs il assembla dans un Village qui lui appartenoit, quelques uns de ses amis dont il connoissoit le courage, & se rendit avec eux à la Ville pendant la nuit, feignant d'avoir choisi cette heure comme plus commode à marcher en cette saison, sans avoir aucun dessein que de se divertir. Ainsi il s'approcha doucement d'une des portes, & s'en étant saisi, se mit à crier, Liberté. Plusieurs personnes s'éveillerent, & connoissant sa voix se joignirent à lui. Tout favorisoit son dessein, & si dans l'épouvente où étoit le Gouverneur il eût attaqué le Palais, comme il l'avoit resolu, il s'en seroit rendu maître aisément; mais croyant avoir assez fait d'avoir posé des corps de gardes à toutes les portes, il se retira chez lui, s'imaginant que dés qu'il seroit jour tout le monde se declareroit en sa faveur. Mais bien loin de cela l'ardeur des siens se ralentit, plusieurs l'abandonnerent, & il ne fut plus en état d'accomplir son dessein. Il se retira vers la porte saint Thomas, par où il étoit entré, en attendant une meilleure occasion de remettre sa patrie en liberté. Plusieurs Citadins se rendirent au Palais, auprés de Guy Visconti, Lieutenant du Duc, qui étant fort vieux 1476.

1476. & peu accoûtumé à ces émotions populaires, ſe trouvoit dans une étrange apprehenſion. Il exhorta tous les Senateurs à pourvoir à la ſureté de ſa perſonne, & à perſiſter dans l'obéïſſance qu'ils devoient à ſon maître, les aſſurant qu'ils n'avoient rien à craindre de ſa part, puiſqu'il avoit déja licentié toutes ſes troupes. Les Citadins qui compoſoient cette aſſemblée, touchez des paroles du vieillard, députerent huit perſonnes de leur corps à Gentilé, ſous l'eſcorte de quelques ſoldats, pour lui perſuader de quitter les armes. Cette députation n'eut pas l'effet qu'on s'en étoit promis. Gentilé reçut fort mal les Citadins, & les renvoya ſans leur promettre aucune choſe: il eut neanmoins plus de déference pour vingt-quatre Artiſans qui vinrent lui faire la même priere de la part du peuple. Il ſe rendit à leurs inſtances, & aprés leur avoir repreſenté qu'ils ſe trouveroient mal de lui avoir donné ce conſeil, il conſentit de ſe retirer, à condition qu'on lui feroit donner par le Duc une amniſtie pour lui & pour ſes complices, & qu'on lui payeroit ſept cens ducats qu'il diſoit avoir dépenſez pour les frais de l'armement. Aprés qu'on lui eut compté cette ſomme il ſortit de la Ville, & s'en retourna à ſon Village. Jean Galeas ayant été informé du ſuccez de cette négociation, ap-

prouva le Traité, à la reſerve de l'argent qu'il ne voulut pas rembourcer, pretendant qu'il y avoit de la foibleſſe de recompenſer un homme qui s'étoit revolté contre lui. Quelque mine que fît le Duc, il avoit toûjours envie de ſe rendre entierement maître de Genes par la force, & il en ſeroit venu à bout s'il n'avoit été prévenu par la mort qu'il reçut de la main de ſes propres ſujets, en la maniere ſuivante. 1476.

Ce Prince étoit haï de tout le monde à Milan, parce qu'il étoit cruel & qu'il s'abandonnoit à ſes plaiſirs ſans aucune retenuë. Il ne ſe contentoit pas d'obtenir des faveurs des Dames, il faiſoit conſiſter ſa principale ſatisfaction à les publier. On le ſoupçonnoit encore d'avoir fait empoiſonner ſa mere avant qu'elle ſe retirât de ſa Cour. Toutes ces conſiderations porterent Charles Viſconti, Jean André d'Amprugnano & Jerôme Olgiato, de conſpirer contre lui. Ils avoient étudié tous trois ſous Collocy de Mantouë, qui leur avoit inſinué dés leur plus tendre jeuneſſe que l'Etat Démocratique étoit preferable au Monarchique. Comme ils étoient imbus de ces fauſſes maximes, ils ſe perſuaderent qu'il leur ſeroit glorieux de délivrer leur patrie de la tyrannie du Duc. Ils ſe confirmerent encore dans ce pernicieux deſſein, par les mauvais trai-

1476. temens qu'ils en reçûrent chacun en leur particulier. Viſconti & Olgiato crurent devoir l'immoler à leur honneur, parce qu'il s'étoit trop fait aimer de leurs femmes, & Amprugnano entra dans ce complot, pour ſe vanger du refus qu'il lui avoit fait de l'Abbaye de Miramont, qui étoit à ſa nomination. Toutes les fois que les trois conjurez étoient enſemble, ce qui arrivoit fort ſouvent, ſans qu'on en prît ombrage, à cauſe de leur ancienne amitié, ils ne s'entretenoient que des moyens d'exécuter leur entrepriſe. Il n'étoit plus queſtion que de choiſir le tems & le lieu propre a commettre ce parricide. Dans le Palais : la retraite étoit difficile, ils pouvoient manquer leur coup & s'expoſer inutilement. Ils ne trouvoient pas moins de difficulté dans les ruës, lorſque le Duc ſortoit pour aller à la promenade Aprés pluſieurs conteſtations ils réſolurent de le tuer à la premiere ceremonie où il ſeroit obligé de ſe trouver, parce qu'il leur ſeroit plus aiſé de ſe cacher dans la foule. Lors qu'ils furent demeurez d'accord de toutes les circonſtances, ils ſe promirent reciproquement que ſi l'un des trois étoit arrêté avant ou dans le moment de l'action, les autres ne laiſſeroient pas d'exécuter leur deſſein. Ils choiſirent le jour de ſaint Eſtienne, qui eſt le lendemain de Noël, pour af-

1476.

ſaſſiner le Duc, parce qu'il avoit accoûtumé de ſe rendre le jour de cette fête à l'Egliſe Cathedrale, avec un grand cortege. Ils firent dés le matin prendre les armes à quelques uns de leurs meilleurs amis & de leurs domeſtiques les plus affidez, ſous pretexte qu'Amprugnano vouloit faire travailler à un aqueduc ſur une de ſes terres malgré un voiſin qui vouloit s'y oppoſer. Les conjurez entrerent dans l'Egliſe avec cette eſcorte, feignant de vouloir prendre congé du Duc. Ils aſſemblerent encore pluſieurs de leurs amis ſous divers pretextes, afin de s'en ſervir pour changer la forme du Gouvernement, lorſqu'ils auroient poignardé Jean Galeas. Comme ils s'étoient rendus à l'Egliſe de bonne heure, aprés avoir entendu la Meſſe ils étoient dans une grande inquietude, en attendant l'arrivée du Duc.

Le Duc en ſortant de ſon Palais eut pluſieurs preſſentimens du malheur qui le menaçoit, & cependant il ne put l'éviter: il mit ſuivant ſa coûtume une cotte de maille ſous ſes habits; mais ayant ſenti qu'elle le bleſſoit, il l'ôta enſuite. Il voulut entendre la Meſſe dans ſa Chapelle; mais on ne trouva point ſon Chapelain, qui étoit allé la dire à ſaint Eſtienne, où il avoit fait porter tous les ornemens. Il pria l'Evêque de Cô-

1476. me d'être ſon Aumonier ; mais il ne put lui rendre ce ſervice, parce qu'une legere indiſpoſition l'avoit obligé de manger un morceau de pain avant que de ſortir. Le Duc ſe voyant contraint d'aller à l'Egliſe, fit venir Jean Galeas & Hermes ſes deux enfans, qu'il embraſſa comme s'il eût été aſſuré de ne les revoir jamais. En ſortant du Palais il marcha entre les Ambaſſadeurs de Ferrare & de Mantouë. Cependant les conjurez pour ne donner aucun ſoupçon par un trop long ſejour dans l'Egliſe, & pour ſe garantir du froid qui étoit fort aſpre ce jour-là, ſe retirerent à la chambre de l'Archiprêtre leur ami particulier. Dés qu'ils connurent par le bruit que faiſoient les Gardes que le Duc arrivoit, ils retournerent à leur poſte. Amprugnano & Olgiato ſe rangerent ſur la droite au paſſage du Duc, & Viſconti ſe mit à la gauche. Les Gardes étant déja paſſez, comme ce Prince avançoit entouré d'une grande foule de Courtiſans, Amprugnano & Olgiato s'en approcherent, feignant de lui faire faire place. Ils le fraperent les premiers avec leurs poignards. Amprugnano lui donna deux coups dans le ventre, & un dans la gorge. Olgiato lui en porta un auſſi à la gorge, & un autre dans le corps. Viſconti qui étoit demeuré derriere, plongea deux fois ſon fer dans les reins du Duc, & le

lui enfonça juſqu'à la garde. Tout cela ſe fit ſi promptement, que ce malheureux Prince fut porté par terre avant qu'on ſe fût apperçû du deſſein des conjurez. Le Duc n'eut le temps que d'invoquer le nom de la ſainte Vierge, & mourut dans le même inſtant. On vit dans un moment plus de mille épées tirées dans l'Egliſe, chacun couroit deça & dela, ſans que pas un ſçeût où il adreſſoit ſes pas, tant la confuſion étoit grande. Les Gardes qui avoient reconnu les aſſaſſins les ſuivirent de fort prés. Ampugnano en voulant ſortir de l'Egliſe s'embaraſſa les jambes dans les juppes des femmes qui s'enfuïoient. Ce contretemps donna moyen à un Maure qui portoit les livrées du Duc, de l'arrêter & de le tuer. Viſconti fut auſſi maſſacré dans l'Egliſe; mais Olgiato s'étant mêlé dans la foule, trouva moyen de ſe ſauver. Il avoit l'eſprit ſi égaré, que ne ſçachant où ſe retirer, il alla droit chez lui. Son pere & ſes freres ne le voulurent pas recevoir. Sa mere plus indulgente l'envoya chez un Prêtre de ſes anciens amis, à qui elle le recommanda. Ce bon Eccleſiaſtique lui ayant donné ſa ſoutane, le conduiſit dans un lieu écarté, où il le tint caché pendant deux jours, en attendant l'occaſion de le faire ſortir de la Ville. Olgiato s'impatientant dans ſa retraite, ou peut-être craignant

1476

1476. d'engager ce Prêtre dans ſon malheur, voulut chercher un autre azile; mais il tomba entre les mains de la Juſtice. Il fut incontinent interrogé par le Juge, & découvrit tout le détail de la conjuration. Il ne montra pas moins de réſolution en ſouffrant la mort, qu'il en avoit témoigné en exécutant ſon execrable deſſein. Lorſqu'il ſe vit tout nud entre les mains du Boureau pour être écartelé, il prononça ces paroles latines, qui furent les dernieres de ſa vie. *Mors acerba vita perpetua ſtabit vetus memoria facti. La cruauté de mon ſupplice me fera obtenir la vie éternelle, & tranſmettra à la poſterité la gloire de mon action.*

La nouvelle de l'aſſaſſinat commis en la perſonne du Duc, fut portée avec beaucoup de diligence & de ſecret à Jean François Palavicin, qui étoit alors Gouverneur de Genes. L'émotion qu'il fit paroître en liſant la lettre qui lui apprenoit ce malheur, fit ſoupçonner aux aſſiſtans qu'il étoit arrivé à Milan quelque choſe d'extraordinaire. Toute la Ville fut en allarme, & chacun chercha à deviner ce que ce pouvoit être. Palavicin fit auſſi-tôt aſſembler le Senat; mais il ne voulut pas d'abord declarer la mort de ſon maître; il dit ſeulement que ce Prince avoit été bleſſé par

deux ou trois ſcelerats ; mais qu'il ignoroit l'état de ſes bleſſures ; cependant il exhorta l'aſſemblée, en cas que Dieu voulut diſpoſer de la perſonne du Duc, à conſerver la même fidelité à Jean Galeas ſon fils aîné, à qui ſes Etats appartenoient par droit de ſucceſſion. Il pria auſſi le Senat de prendre toutes les précautions neceſſaires pour empêcher que le peuple ne ſe mutinât. Les Senateurs qui avoient jugé par l'affliction qui paroiſſoit ſur le viſage de Paiavicin, que le Duc n'étoit plus en vie, ſe trouverent extrémement embarraſſez, parce qu'ils ſçavoient que tout le monde étoit mal ſatisfait de la domination du deffunt ; ils ne laiſſerent pas de choiſir huit d'entre eux, à qui ils donnerent le ſoin de prévenir les troubles que cette mort auroit pû cauſer. Ces Commiſſaires aprés avoir cherché les fonds neceſſaires pour fournir aux dépenſes neceſſaires, firent venir des troupes étrangeres, & cependant obſerverent les démarches de chaque particulier. 1476.

La nouvelle de la mort du Duc ayant été publiée au commencement de l'année 1477. l'orage qui avoit long-tems grondé éclatta enfin avec beaucoup de bruit. Les ſeditieux n'étant plus retenus par le nom & par l'autorité de Jean Galeas, n'eurent aucune conſideration pour ſes enfans, 1477.

1477. qui n'étoient pas en âge de ſe faire craindre. Les chefs des factions qui avoient juſqu'alors gardé le ſilence, & demeuré paiſiblement dans le lieu de leur exil, revinrent à la Ville pour y faire agir leurs partiſans. Jean-Baptiſte de Guarcio qui étoit devenu le chef de cette famille, fut le premier qui prit les armes. Ayant eu avis que le Gouverneur faiſoit venir quelques troupes de Milan pour la ſureté de ſa perſonne, il alla les attendre au deſſus de Giogo avec une troupe de païſans des valées, & les obligea pour la plûpart de s'en retourner. Quoi que pluſieurs condamnaſſent cette entrepriſe, elle ne laiſſa pas de donner courage aux autres, qui voyant la foibleſſe de Viſconti, parlerent avec plus de liberté contre le Gouvernement. Cependant il n'arriva d'abord rien de conſiderable, parce que le peuple attendoit le retour des autres chefs des factions, & ne vouloit auparavant prendre aucune réſolution. Charles frere de Proſper Adorne étoit plus irrité qu'aucun autre contre les Sforce, parce que le dernier Duc avoit injuſtement fait enfermer ce même Proſper dans le Château de Cremone, & l'y avoit retenu, quoi qu'il eût donné la liberté à tous les autres priſonniers. Charles Adorne pour ſe venger de cet affront, tâcha de faire ſou-

lever les païſans de la valée de Pozzeveri. Les ſujets des Fieſques, pretendant avoir été maltraitez par le feu Duc, s'aſſemblerent de leur mouvement à Recco, pour en chaſſer la garniſon que ce Prince y avoit fait mettre quelque temps avant ſa mort: mais comme Biet & les autres chefs de cette famille étoient encore à Rome, où ils s'étoient retirez pendant la vie du Duc, pour ſe mettre à couvert de ſes violences, ces païſans chercherent un chef pour les commander. Ils envoyerent à Genes quelques uns d'entr'eux pour prier Jean Georges qui y étoit reſté, de vouloir ſe mettre à leur tête. Mathieu de Fieſque qui avoit plus d'âge & d'experience que Jean Georges étant revenu de Lombardie, prit avec lui le commandement de ces milices. Comme il n'y avoit point de temps à perdre, il les fit partir une nuit au commencement de Mars, & marcher à Genes du côté de Carignan. Auſſi-tôt qu'il fut arrivé au pied des murailles, il ordonna qu'on y appliquât les échelles, & commanda cinquante hommes des plus hardis pour entrer par là dans la Ville, ſe ſaiſit de la porte de l'Annonciade, & alla enſuite ouvrir aux autres, qui étoient demeurez derriere. Auſſi-tôt que ces hommes détachez furent dans la Ville, quantité de peuple ſe joignit 1477

1477. à eux en criant, Liberté, & les obligea de marcher vers le Palais. Ils trouverent en chemin les gardes du Gouverneur qu'il fallut combattre. Ces gardes neanmoins firent peu de reſiſtance, voyant arriver Mathieu de Fieſque, ils ſe retirerent au Palais en bon ordre. Mathieu de Fieſque ne voulut pas les pourſuivre, comme il lui auroit été facile; il aima mieux employer ſes ſoins à faire prendre les armes au peuple; il paſſa toute la nuit à courir les ruës, ſans que perſonne voulût ſe rendre auprés de lui, par le peu de confiance que le peuple avoit à la Nobleſſe; même pluſieurs lui déclarerent qu'ils ne marcheroient pas s'il n'avoit un chef populaire. Fieſque ſe voyant abandonné voulut ſortir de la Ville; mais Pierre Doria qui n'étoit pas plus ſatisfait que lui du Gouvernement des Sforces, l'arrêta, & l'obligea de demeurer. L'action de Doria fit effet, le peuple s'imagina que tous les Doria étoient entrez dans ce concert, ce qui le fit réſoudre à ſe déclarer. Les Artiſans s'aſſemblerent en grand nombre, & allerent attaquer le Palais du côté de ſaint Laurent. Quoi qu'il y eût dedans une garniſon de mille hommes, Viſconti ne ſe tint pas en ſureté, & ayant pris ſon temps lors que les mutins s'étoient un peu éloignez pour attaquer quelques Tours voiſi-

1477.

nes qui les incommodoient, il ſe coula doucement avec toute ſa garniſon dans le Fort du Châtelet. Le trajet n'étoit pas long, cependant il ne laiſſa pas de courir grand danger d'être aſſommé des pierres qu'on lui jetta par les fenêtres, ou d'être mis en pieces par ceux qui le pourſuivoient. A peine eût-il abandonné le Palais, que le peuple y entra en foule & ſe mit à le piller : ce qu'il fit avec tant d'inſolence, qu'il emporta juſqu'aux portes & aux fenêtres. Comme cette multitude n'avoit point de chef qui pût donner des bornes à ſon avidité, il étoit à craindre qu'elle n'exerçât les mêmes violences dans les autres maiſons de la Ville. Les plus habiles étoient fort empêchez à ſe déterminer ſur la forme qu'il falloit donner au Gouvernement. Les Nobles avoient les armes à la main auſſi bien que le peuple, & ainſi il falloit contenter les deux partis, ce qui étoit fort difficile. On en vint neanmoins à bout, malgré la repugnance qu'avoit la populace de ſe ſoûmettre aux Nobles, & les Nobles d'obéïr au peuple, même les autres familles de ceder à celle des Fieſques. On établit un Conſeil compoſé de huit Citadins & des deux Fieſques, à qui on donna l'autorité Souveraine, en attendant que Biet qui étoit déja parti de Rome fût arrivé. On y ajoû-

1477. ta Ceva Doria & Jerôme Grimaldi, de peur que les autres familles ne ſe plaignissent d'être excluës du Gouvernement.

A peine ce Tribunal fut établi que tous les exilez revinrent à Genes. Biet y arriva le premier, & y fut reçû avec de grandes acclamations, il prit ſa place dans le Conſeil, au lieu de Mathieu & de Charles de Fieſque, qui lui cederent ſans repugnance, à cauſe de ſon âge & de ſa réputation. Peu de jours aprés, on vit auſſi revenir Paul Tomaſin & Jean Galeas Fregoſe; ils furent ſuivis par Charles Auguſtin & Jean Adorne, qui ſe retirerent au Couvent de ſaint Benigne. L'arrivée de ces Citadins dont on connoiſſoit l'humeur inquiete, allarma extremement les Officiers du nouveau Conſeil, qui craignoient avec raiſon de nouveaux troubles, dans le temps que les Officiers du Duc étoient maîtres de la Citadelle, & qu'on les menaçoit d'être bien tôt aſſiegez par une armée qui venoit de Lombardie. L'artillerie du Fort avoit déja renverſé pluſieurs maiſons, & tué quantité de monde dans les ruës. Les ſoldats de la garniſon faiſoient à toute heure des ſorties, & ramenoient avec eux beaucoup de priſonniers, ce qui rempliſſoit la Ville de frayeur. Dans la conſternation où tout le monde étoit, ſi les chefs des factions euſſent

renouvellé leurs anciennes pratiques, ils auroient infailliblement achevé de déſoler leur patrie. Les nouveaux Magiſtrats pour détourner cet orage, obligerent les Fregoſes de demeurer hors de la Ville, & ainſi tout demeura paiſible. 1477.

On ne tarda guere à voir arriver Robert de ſaint Severin, Capitaine d'une grande reputation, à la tête de l'armée de Milan; il avoit avec lui Ludovic & Octavian Galeas freres du deffunt Duc, & Regens de ſes Etats, pendant la minorité de leurs neveux, conjointement avec la Ducheſſe doüairiere leur belle ſœur. Comme les trois chefs n'ignoroient pas que le veritable moyen de vaincre les Genois, étoit de tourner contr'eux leurs propres armes, avant que ſe mettre en campagne ils donnerent la liberté à Proſper Adorne, priſonnier depuis long-temps à Milan. Ils tâcherent enſuite par mille careſſes de lui faire oublier les mauvais traitemens qu'il avoit reçus du défunt Duc, & l'ayant mené avec eux, ils lui promirent le Gouvernement de la Ville, ſi par ſes intelligences il leur facilitoit le moyen de la prendre. La nouvelle de l'approche de cette armée redoubla l'épouvante des Genois, & les Magiſtrats craignirent que la faction des Adornes ne ſe joignît au parti des Sforces,

1477. ce qui auroit cauſé un grand embarras, parce qu'il auroit fallu ſe deffendre en même temps contre les ennemis étrangers & contre les domeſtiques. Le Conſeil s'aſſembla incontinent pour déliberer ſur les moyens de ſoûtenir le ſiege. Jamais il ne s'étoit vû une armée ſi leſte que celle des ennemis; outre ſaint Severin & les deux Sforces, elle avoit pour Officiers Generaux Jean Jacques Trivulce, Jean Palavicin, qui avoit été long-temps Gouverneur de Genes, & Donato Ponti, qui avoit commandé les armées du Duc François. Quantité de Gentilhommes Milanois y étoient venus ſervir en qualité de volontaires. Le Marquis de Montferrat y avoit joint quelques troupes, & les Spinola qui avoient été exclus de leur païs y avoient ammené tous leurs Vaſſeaux. Les Genois avoient réſolu de ſe poſter ſur les montagnes dont la Ville eſt entourée, comme ils avoient fait au dernier ſiege des François; mais cet expedient ne leur réuſſit pas de même, parce qu'il y avoit alors plus d'étrangers à leur ſervice, que l'armée de Milan étoit beaucoup plus forte, & qu'il y avoit dans le Châtelet une garniſon de deux mille hommes. Les Magiſtrats dans la crainte que les Fregoſes ne ſe joigniſſent à leurs ennemis, les firent revenir dans la Ville, & donne-

rent le commandement de leurs troupes à Biet de Fiesque, dont la fidelité leur étoit connuë. Lors que ce General apprit que les ennemis approchoient, il alla en personne se saisir de la Redoute du Castellaccio, gardée par les soldats du Fort, pour leur ôter ce passage. Il marcha ensuite contre les ennemis, avec les troupes de la Ville & les étrangers qui étoient à la solde de la Republique; il trouva qu'ils avoient déja passé le Giogo, & qu'ils étoient entrez dans la valée de Pozzeveri. Prosper Adorne qui commandoit l'avantgarde, étendit son front jusqu'à la mer. Charles Adorne pour donner courage aux soldats qui gardoient le Châtelet, & leur prescrire l'ordre qu'ils devoient tenir, s'en approcha la nuit à la faveur des tenebres, & il s'aboucha en cet endroit avec quelques Populaires qui tenoient son parti. Il vint quelques jours aprés un nouveau secours aux assiegez. Benoist Spinola qui étoit parti avec deux galeres, pour porter à Civita-Vechia les Ambassadeurs qui alloient feliciter le Pape sur son exaltation, revint en diligence à Genes, sur la nouvelle qu'il reçut du siege. Il fut joint en chemin par Philippe Lomelin, qui commandoit deux autres galeres. Ils allerent ensemble attaquer celles des ennemis, & leur donnerent la chasse jus- 1477.

1477. qu'au Couvent de ſaint André de Seſtri, où l'armée de terre étoit campée. Les Milanois en prirent extremement l'épouvante, parce qu'à l'entrée de la nuit ils virent la montagne oppoſée couverte de feux, ce qui leur fit croire l'armée des Genois beaucoup plus forte qu'elle n'étoit. Ils avoient réſolu de monter ſur la côte pendant l'obſcurité; mais aprés avoir paſſé la valée de Pozzeveri, ils jugerent plus à propos de s'arrêter dans le valon, & d'y attendre le jour. La jeuneſſe de la Ville s'étoit logée ſur la coline du Promontoire, où elle s'étoit retranchée avec de profonds foſſez, & avoit fermé l'entrée du camp par où les ennemis pouvoient venir, avec des troncs d'arbres. Jean-Baptiſte Guarcio, chef de cette famille s'étoit avancé avec un corps des milices de ces valées, pour deffendre ce paſſage. A la pointe du jour ils commencerent à monter la montagne en bon ordre, pendant que Charles Adorne étoit allé par un autre chemin avec quelques troupes, pour tâcher de ſe jetter dans le Châtelet. Biet de Fieſque aprés avoir donné les ordres neceſſaires vers Pozzeveri, alla avec un détachement pour couper chemin à Adorne. Cependant le combat commença dans le valon. Les Milanois qui étoient du côté de la Riviere forcerent le retranchement des Genois, & gagnerent

gagnerent la hauteur; neanmoins les premieres troupes des Genois ayant été soûtenuës par d'autres, les rompirent & les obligerent de jetter leurs boucliers pour s'enfuïr avec plus de viteſſe. Donato Conti qui commandoit l'Infanterie les rallia, & les ayant ramenez au combat, les obligea de reprendre ce poſte malgré leur laſſitude & la vigoureuſe réſiſtance des Genois. Saint Severin ſe ſervit d'un artifice qui lui réuſſit; il fit mettre pied à terre à ſes gendarmes. Quoi que la peſanteur de leurs cuiraſſes les empêchât de marcher auſſi vîte que ſon Infanterie, ils en eurent beſoin pour ſe deffendre contre les traits & les machines des Genois. Cependant la peine qu'ils eurent à monter la montagne les auroit entierement rebutez, s'ils n'avoient appris que Charles Adorne aprés avoir défait Biet de Fieſque, s'étoit ſaiſi de la porte ſaint Thomas. Cette nouvelle leur fit reprendre courage, & abbatit celui des Genois. Il eût été facile de les rompre entierement, mais les chefs de l'armée de Milan ne voulurent pas hazarder leurs troupes ſans neceſſité, étant aſſurez de l'entrée de la Ville. Ils en laiſſerent une partie dans le poſte où elles étoient pour ſe rafraîchir, & firent marcher Proſper Adorne par le 1477.

chemin qui étoit déja libre. Dés qu'il fut
1477. arrivé à Genes, il fit crier, Vive Adorne, & Vive Spinola, n'oſant prononcer le nom de Sforce, qui étoit encore trop odieux au peuple. Il parcourut aiſément toutes les ruës, parce que les chefs des Genois voyant la Ville gagnée, avoient cherché à mettre leurs perſonnes en ſureté, même Biet de Fieſque s'étoit retiré à ſon Château. Proſper Adorne marcha enſuite au Palais, ſuivi d'une ſi grande foule de peuple, qu'il avoit peine à ſe faire paſſage, tant cette Nation aime le changement. Aprés que ſaint Severin & les autres Officiers Generaux furent entrez dans la Ville, on ſongea à regler le Gouvernement; Proſper Adorne fut declaré Gouverneur au nom du jeune Duc, ſuivant la promeſſe qu'on lui en avoit fait. On accorda enſuite une amniſtie à tous ceux qui avoient pris les armes contre les Sforces. Lorſqu'on la publia Adorne fit une harangue à la loüange du Duc : il repreſenta au peuple l'obligation qu'il avoit à ce Prince, de preferer la clemence à la rigueur, & l'exhorta à lui être fidelle. Aprés qu'Adorne eut choiſi les Conſeillers qui devoient l'aſſiſter dans l'adminiſtration de la juſtice, il pourvût au payement des troupes, qu'il licentia enſuite pour décharger la Ville de leur loge-

ment. Voilà comment les Sforces recouvrerent la Souveraineté de Genes. 1477.

Biet de Fieſque qui s'étoit retiré à une de ſes terres, de peur que les ennemis ne s'en emparaſſent, y aſſembla environ cinq mille hommes, tant de ſes vaſſeaux que des jeunes gens de la Ville; il ſe rendit avec ſes troupes à Savignan, Château bâti à l'entrée de la valée, afin d'en diſputer le paſſage aux Milanois. Il attira dans ſon parti Jean-Baptiſte Guarcio qui ayant beaucoup d'amis du côté de Pozzeveri lui promit d'obliger les païſans de cette valée de favoriſer ſon deſſein. Cependant Guarcio ne tint pas parole à Fieſque, qui étant abandonné par ſon compagnon, fut aiſément vaincu par les Milanois. Si les ſoldats de Fieſque n'avoient connu le païs, il ne s'en ſeroit pas ſauvé un ſeul, parce que les Milanois étoient trois contre un. Ces fuyards avec leur chef gagnerent par des chemins détournez Savignan & Montaggio. Les Milanois vouloient attaquer ces deux Châteaux; mais Fieſque s'accommoda avec eux, en leur livrant Montaggio qui étoit le plus important; ils l'obligerent encore d'aller avec eux à Milan comme priſonnier, ſur la promeſſe qu'ils lui firent de le relâcher auſſi-tôt qu'il y ſeroit arrivé. Dans cette extremité Fieſque fut contraint d'accepter

cette condition, quoi que fort dure.

1477. Pendant que les Sforces triomphoient de leurs ſujets rebelles, la diviſion ſe mit dans leur famille à Milan, ce qui cauſa encore de nouvelles revolutions à Genes. La Ducheſſe Bonne mere du jeune Duc, à la perſuaſion de Siecco Simonetta, Secretaire de ſes commandemens, & pour qui, à ce que l'on diſoit, elle avoit des ſentimens qui alloient au delà de l'eſtime; voulut avoir ſeule l'adminiſtration de l'Etat, & ne pouvoit ſouffrir les remontrances de ſes beaux-freres, qui partageant avec elle l'autorité, blâmoient avec trop d'aigreur les étroites liaiſons qu'elle avoit avec ce favori. Les deux Princes avoient pour eux Robert de ſaint Severin, Donato Conti, & les autres vieux Officiers de guerre qui étoient jaloux de la faveur exceſſive de Simoneta. La Ducheſſe s'en étant apperçûë, fit arrêter Conti, ce qui donna l'allarme aux autres. Ils ſortirent de Milan, dans la crainte que le priſonnier ne révelât à la Regente ce qu'ils avoient tramé contr'elle. Octavian Sforce un des deux Princes ſe noya en paſſant la Riviere d'Adda, & les autres conjurez furent releguez en divers lieux. On découvrit que Biet de Fieſque avoit quelque intelligence avec eux, ce qui fut cauſe qu'on le retint priſonnier, con-

tre la parole qu'on lui avoit donnée de lui rendre la liberté. Jean Alvigi de Fieſque ſon frere, indigné de cette trahiſon, réſolut de s'en vanger. Il aſſembla pour cet effet quelques troupes, avec leſquelles il prit pluſieurs Châteaux; mais ſe voyant ſur le point d'être attaqué par Jean Palavicin, que la Ducheſſe avoit envoyé contre lui, avec deux mille hommes de pied & quatre compagnies de Chevaux-legers; il s'accommoda avec ce General, & lui rendit toutes les places qu'il avoit priſes. 1477.

On accuſa d'abord Proſper Adorne d'avoir favoriſé Fieſque, dans la vûë de lui donner une de ſes filles en mariage, ce qui fut cauſe que la Ducheſſe réſolut de lui ôter le Gouvernement de Genes. Cependant comme on craignoit que le peuple ne prît les armes en ſa faveur, on chercha les moyens de le chaſſer de ce poſte, ſans rien hazarder. Voici comme on s'y prit. Thomas Fregoſe dont la mere étoit de l'Iſle de Corſe, & qui n'avoit pas moins d'ambition que les autres de ſa famille, avoit tâché de faire ſoulever contre le Duc cette même Iſle, qui avoit été cedée à ſon pere par les Directeurs de la maiſon de ſaint Georges. Comme il y avoit beaucoup de parens du côté de ſa femme, il lui fut aiſé d'y lever des troupes, avec leſquelles il s'empara de

1477. plusieurs places. La Ducheſſe ſous pretexte de la guerre qu'elle vouloit faire aux rebelles de Corſe, fit entrer dans Genes Ambroiſe Langaſio, avec deux mille hommes de pied, dont il avoit ordre de ſe ſervir pour dépoſſeder Adorne; mais ſoit que la Ducheſſe eût changé de ſentiment, ou que Langaſio ne ſe crût pas en état avec ſi peu de forces d'executer une entrepriſe ſi hardie, il embarqua ſes troupes ſur quatre galeres, & paſſa effectivement dans l'Iſle de Corſe. Quoi qu'Adorne eût eu quelque connoiſſance du deſſein de la Ducheſſe, il crut inutile d'en témoigner ſon reſſentiment, puiſque le peril étoit paſſé. Il eſt vrai qu'il n'eut plus la même affection qu'il avoit témoignée juſqu'alors pour la maiſon des Sforces. Il ſouffrit ſans y apporter aucun remede que les païſans maltraitaſſent les Milanois, qui étoient en garniſon dans les places de la Riviere de Levant, & dans les Châteaux des Fieſques. Ces ſoldats pour uſer de repreſailles, pillerent Recco, Chiavari, & Oneigle, ce qui ne contribua pas peu à rendre la domination du Duc odieuſe aux Genois, comme Adorne le ſouhaitoit.

Ce n'étoit pas aſſez d'avoir entretenu ces ſemences de diviſion, il avoit beſoin d'un ſecours étranger pour ſe mettre en état de

prendre les armes contre le Duc. Il envoya pour cet effet ſecretement François Spinola, au commencement de l'année 1478. à Ferdinand Roi de Naples, qu'il ſçavoit être ennemi des Sforces, pour lui demander ſa protection. Spinola étant parti de Genes ſous un autre pretexte, ſe rendit auprés de Ferdinand, qu'il trouva dans une diſpoſition telle qu'il pouvoit ſouhaiter. Ce Prince étoit ſur le point de declarer la guerre aux Florentins, qui s'étoient liguez contre lui avec les Venitiens & la Ducheſſe de Milan. Ferdinand qui ſçavoit que l'argent eſt le nerf de la guerre, renvoya Spinola avec deux galeres & une ſomme conſiderable pour faire des levées. Cette négociation ne put être ſi ſecrete que la Ducheſſe n'en fût avertie. Cette Princeſſe jugeant à propos de prévenir Adorne, envoya à Genes l'Evêque de Côme en habit déguiſé, avec ordre de conferer avec les Nobles & les Citadins qui tenoient ſon parti, ſur les moyens de dépoſſeder ce Gouverneur. Auſſi-tôt que ce Prelat fut arrivé, il convoqua au nom du Duc, le Senat & tous les Citadins qui pouvoient favoriſer ſon deſſein, dans l'Egliſe de ſaint Cyr. Aprés avoir fait lecture de ſes lettres de créance, il leur déclara qu'Adorne ayant conſpiré contre l'Etat, la Régente avoit 1478.

1478. jugé à propos de lui ôter le Gouvernement de Genes, & l'en avoit pourvû lui-même. Il pria enſuite tous les aſſiſtans de lui prêter main forte pour l'exécution de ſes ordres. Ce diſcours ſurprit extremement toute l'aſſemblée, il fut écouté avec divers ſentimens. Quoi que la pluſpart & principalement les Nobles fuſſent réſolus de favoriſer l'Evêque, parce qu'il étoit de leur intereſt de maintenir l'autorité du Duc; neanmoins ils ne convinrent pas des moyens dont il falloit ſe ſervir. Quelques-uns vouloient qu'on allât trouver ſans bruit Adorne au Palais, pour le prier civilement de ſe démettre de ſa charge. Les autres au contraire ſoûtenoient qu'ils devoient s'y rendre les plus forts, afin d'être en état d'obliger Adorne d'obéïr; qu'ainſi il falloit prendre une partie de la garniſon du Châtelet, & ſe faire accompagner par tous leurs amis, & par les partiſans des Doria. Les Senateurs n'ayant pû s'accorder, réſolurent de differer l'exécution de cette entrepriſe, juſqu'à ce qu'on eût penetré quel parti le peuple pourroit prendre en cette occaſion. Ceux qui s'étoient chargez de cette commiſſion rapporterent à l'aſſemblée qu'il n'y avoit rien à eſperer de ce côté-là, parce que la plûpart des Artiſans étoient déja las du Gouvernement des

Sforces, & inclinoient du côté d'Adorne. 1478.

Ce Gouverneur ayant été informé de ce qui ſe tramoit contre lui, craignit qu'on ne le chaſſât par force du Palais. Pour ſe garantir de ce peril, il manda tous ſes amis & ſes partiſans, qui étoient la plûpart de la baſſe populace. Lorſqu'ils furent aſſemblez, il leur repreſenta que la Ducheſſe de Milan, à la ſollicitation des Nobles, vouloit le dépoüiller de cette dignité, afin de pouvoir plus aiſément les opprimer. Il les pria enſuite d'y faire réflexion, ne voulant rien entreprendre contre leur ſentiment, & leur promit de leur continuer ſes ſervices avec le même zele juſqu'au dernier moment de ſa vie. Cette harangue fit tant d'impreſſion ſur les eſprits foibles de cette canaille, qu'ils prirent incontinent les armes contre les Nobles. Ils ſe porterent à de ſi grandes violences, que tous ceux qui s'étoient aſſemblez dans ſaint Cyr furent contraints de s'enfuïr, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. L'Evêque de Côme avec les perſonnes les plus conſiderables de cette aſſemblée, gagna au plus vîte le Fort du Châtelet. Lors que la fureur du peuple fut appaiſée, quelques Citadins ſe rendirent au Palais, & tâcherent d'accommoder ce different. Ils commirent cette négociation à

1478. ſix d'entr'eux, qu'ils nommerent Pacificateurs. Ces Commiſſaires établirent un Conſeil de trente perſonnes, moitié Marchands & moitié Artiſans, dont Adorne fut declaré chef, pour chercher les moyens de s'oppoſer à la tirannie des Sforces. Il y fut réſolu que les Nobles ſeroient exclus de toutes les charges, & qu'ils ne ſeroient appellez au Conſeil, que lors qu'on voudroit faire quelque impoſition dont ils devroient payer leur part. Ceux qui s'étoient retirez dans le Fort du Châtelet ayant appris cette déliberation, firent tirer le canon contre la Ville, ce qui la remplit de confuſion. L'allarme fut encore bien plus grande, lorſqu'on apprit que la Ducheſſe envoyoit une armée pour châtier les rebelles; les nouveaux Magiſtrats ne perdirent pas un moment, & ſe préparerent à la deffenſe. Ils creérent un nouveau Tribunal de dix perſonnes, ſous le titre de Défenſeurs de la liberté. Ils députerent enſuite à ſaint Severin, qui s'étoit retiré à Aſte depuis ſa diſgrace, pour le prier de venir commander leurs troupes, eſperant que dans le chagrin qu'il avoit contre la Ducheſſe, il ne ſeroit pas fâché de trouver une occaſion de ſe venger des mauvais traitemens qu'il en avoit reçû. Saint Severin accepta avec joye cette propoſition, & s'étant rendu à Genes, prit la conduite

de cette guerre. Ce grand Capitaine pour répondre à la haute eſtime que les Genois avoient conçuë de ſa perſonne, fit prendre les armes à tous les habitans qui étoient en âge de ſervir, & leur ordonna de ſe ſaiſir de l'Egliſe de ſaint Cyr, & des maiſons voiſines, par leſquelles la garniſon de la Citadelle avoit accoûtumé de paſſer pour faire des courſes dans la Ville. Il fit enſuite fortifier ces poſtes, & commanda qu'on abbatit pluſieurs Palais, ſans épargner l'Egliſe qui fut profanée. Le Roi de Naples qui avoit pris avec chaleur la protection des Genois, outre les deux galeres qu'il leur avoit déja accordées, leur en envoya encore ſept autres. Loüis Fregoſe qui avoit été pluſieurs fois Doge, s'y embarqua. Ce Prince lui recommanda en partant d'inſinuer au peuple qu'il devoit ſe réunir avec les Nobles, dont la plûpart avoient eté releguez par un eſprit de défiance. Le Pape voulut auſſi entrer dans cette ligue, & envoya un Legat à Genes, pour aſſurer le Senat qu'il l'aſſiſteroit de tout ſon pouvoir. 1478.

Cependant l'armée de Milan, compoſée de quinze mille hommes de pied & de deux mille chevaux; outre un grand nombre de païſans, commandez par pluſieurs bannis, ſe mit en marche ſous les ordres

1478. d'un fils naturel du feu Duc. Les Genois n'avoient dans leur Ville que mille hommes de troupes étrangeres; tout le reſte conſiſtoit en quelques milices, levées aux environs de la Ville, & à un gros de païſans de la Riviere de Levant, que Jean Alvigi & Mathieu de Fieſque avoient amené avec eux. Saint Severin qui ſçavoit que pour donner reputation à ſes armes, il valoit mieux aller au devant des ennemis, que de les attendre dans la Ville, fit prendre à ſes troupes la route de la valée de Pozzeveri, dans le deſſein de deffendre le paſſage des montagnes. Il ne fit aucune difficulté de ſe mettre en campagne, quoi qu'il laiſſât derriere lui les Forts du Châtelet & de ſainte Catherine, dont les Milanois étoient toûjours les maîtres. Aprés qu'il ſe fût campé dans un valon, il en fit fermer toutes les avenuës, avec de profonds foſſez à l'entrée du chemin qui va à Biſagno. Il fit audelà du foſſé, élever un rempart qui pouvoit ſervir de muraille, & diſtribua des troupes pour la défenſe de tous ces poſtes. Il plaça le reſte ſur la montagne de Promontorio, & ſur les côteaux voiſins. Aprés qu'il eut ainſi fortifié ſon camp, il y attendit les ennemis ſans en ſortir. Les Milanois qui connoiſſoient l'experience de

saint Severin, aprés avoir passé le Giogo, marcherent avec plus de précaution. Ceux qui gardoient les retranchemens des Genois eurent tant de frayeur à l'approche d'une si puissante armée, que lorsqu'ils virent paroître les coureurs, ils furent sur le point d'abandonner leur poste, & de prendre la fuite. Saint Severin & les autres Officiers leur firent tant de honte de leur timidité, qu'ils les obligerent d'y retourner. Saint Severin s'avisa d'un artifice pour les obliger de combattre avec plus de résolution. Il fit courir le bruit que la Duchesse avoit écrit à l'Evêque de Côme, que son intention étoit d'abandonner la Ville au pillage, & de la priver de tous ses privileges, afin de la gouverner ensuite avec plus d'autorité. Cette nouvelle irrita tellement les Genois, qu'il n'y en eut pas un qui n'aimât mieux se faire tailler en pieces, que de se reduire à une telle servitude. Saint Severin voyant ses troupes dans une si belle disposition, les tira de leurs retranchemens, & en fit marcher une partie vers les passages les plus difficiles. Il commanda aux premiers Bataillons d'engager l'escarmouche à coups de traits & d'arbalêtres; mais ils furent poussez par les Milanois avec tant de vigueur, qu'ils furent contraints de regagner leurs

1478.

retranchemens. Les Milanois étoient déja
1478. montez ſur le rampart qui couvroit leur camp, lors que les Genois qui étoient ſur la montagne, vinrent fondre ſur eux, & les mirent en deſordre; neanmoins les Milanois s'étant ralliez ſoûtinrent le combat pendant ſept heures, & n'ayant pû entrer dans le camp des ennemis, ſe retirerent en bon ordre vers le Giogo, pour s'en retourner en Lombardie. Les Genois vouloient les pourſuivre, & ſaint Severin eut beaucoup de peine à moderer leur ardeur, & les retenir. Les Milanois ayant appris dans leur retraite qu'il étoit entré dans le port de Genes quatre vaiſſeaux & autant de galeres, que le Roi de Naples avoit envoyez au ſecours de la Ville, en prirent tellement l'allarme, qu'ils ſe ſeroient débandez, ſi leur General n'en avoit mé pluſieurs à coups d'épée, pour ſervir d'exemple aux autres. Lors que les Genois qui les regardoient de deſſus leurs remparts, s'apperceurent de leur deſordre, il fut impoſſible à ſaint Severin de les arrêter; ils pouſſerent de grands cris en ſigne de victoire, & marcherent vers les ennemis avec tant de réſolution qu'ils les mirent en fuite. Il en demeura ſix cens ſur la place; tous les autres, à la reſerve des Officiers qui ſe ſauverent par la viteſſe de leurs chevaux, de-

meurerent priſonniers. Ils furent vendus comme des eſclaves aux Napolitains, qui les mirent ſur leurs galeres pour renforcer leurs chiourmes. De toute cette grande armée il ne retourna à Milan que cinq cens hommes de pied & mille chevaux qui avoient déja paſſé le Giogo avec le bagage avant le combat. Cette victoire donna moyen à Jean Alvigi de Fieſque de regagner la Ville de ſaint Laurent & les Châteaux de Savignan & de Montogio, qu'il avoit été contraint de ceder au Duc de Milan; & enfin dans peu de jours il ne lui reſta plus dans tout l'Etat de Genes que les Forts du Châtelet & de ſainte Catherine, dans leſquels il y avoit de fortes garniſons: Les Genois auroient emporté ces deux poſtes, s'ils avoient ſceu profiter de l'épouvante où étoient ceux qui les gardoient; mais les anciennes partialitez ayant recommencé, ils tournerent contre eux mêmes les armes qu'ils devoient employer contre leurs ennemis. Dans le conſeil de guerre, qui étoit compoſé de douze Citadins, les ſentimens ſe trouverent ſi fort partagez, qu'il fut impoſſible d'y prendre aucune réſolution. Les Nobles qui étoient pour la plûpart exilez, ſe voyant maltraitez par ceux qui gouvernoient l'Etat, tâcherent d'entretenir cette diviſion. Cepen- 1478.

1478. dant ils négocierent ſecretement avec la Ducheſſe, pour obtenir la liberté de Biet de Fieſque, par l'autorité duquel ils eſperoient ſe rétablir dans la Ville. Pour engager la Régente à leur accorder ce qu'ils ſouhaitoient, ils lui firent eſperer que Fieſque par ſon credit obligeroit les Genois de lever le ſiege qu'ils avoient mis devant les deux Forts. La Ducheſſe ſe laiſſa perſuader à ces eſperances flateuſes, ſans conſiderer qu'un homme de cœur oublie mal aiſément les injures qu'il a reçûës. Elle rendit la liberté à Fieſque, comme elle en avoit été ſollicitée; mais il ne fut pas plûtôt de retour à Genes, qu'il ſe ligua avec les ennemis de la Ducheſſe.

Lors qu'elle ſe vit ſi cruellement trompée, elle crut devoir pratiquer les Citadins, puiſqu'elle ne pouvoit plus compter ſur les Nobles. Elle s'imagina que Jean-Baptiſte Fregoſe fils de Perrin, étoit plus propre à ſes deſſeins qu'aucun autre, à cauſe de ſes anciennes inimitiez contre les Adornes. Dans cette vûë elle envoya un homme exprés à Novi, où il étoit alors, & lui fit faire de ſi grandes promeſſes, qu'il ſe diſpoſa à retourner à Genes avec pluſieurs de ſes partiſans. Il alla d'abord au Fort du Châtelet, pour conferer avec le Gouverneur, & ſe rendit enſuite dans la place de ſaint François, qui eſt devant ce-

Fort, avec tous ſes amis. Il y fit aſſem- 1478.
bler pluſieurs autres perſonnes de ſa faction, & ſçut ſi bien perſuader le peuple, que les mêmes qui venoient de hazarder leurs vies pour chaſſer les Milanois de leur Etat, ſe rangerent auprés de lui. Il fit entendre à cette multitude qu'il lui ſeroit plus avantageux de dépoüiller Adorne de l'autorité ſouveraine, & de l'en revêtir lui même, que de le continuer dans les fonctions de ſa charge, puiſque la maiſon des Fregoſes n'étoit pas moins ennemie de la Nobleſſe que celle des Adornes; & qu'ils auroient cet avantage en lui conferant la dignité Ducale, qu'il obligeroit les Milanois de ſortir des deux Forts qu'ils occupoient, & de leur rendre leur liberté toute entiere. Cette harangue fit tant d'effet, que tous ceux qui l'avoient écouté lui promirent de ſe rendre bien armez auprés de la Citadelle au premier coup de canon. Fregoſe étant retourné dans le Fort du Châtelet, obligea le Gouverneur de lui remettre ce poſte & celui de ſainte Catherine entre les mains, ſur l'aſſurance qu'il lui donna que la Regente en ſeroit toûjours la maîtreſſe. Adorne, ſaint Severin, & les autres ennemis des Sforces ayant été avertis de ce qui ſe paſſoit, furent extrémement fâchez de cette révolution, qui rendoit toutes leurs pei-

1478. nes inutiles. Ils ne laiſſerent pas neanmoins de donner tous les ordres neceſſaires pour s'oppoſer à Fregoſe avec leurs ſoldats : ainſi la guerre recommença entre les deux factions plus cruelle qu'elle n'avoit jamais été. Fregoſe avoit réſolu de ſortir de la Citadelle avec ſes amis, pour ſe ſaiſir du Palais Ducal : il avoit pour cet effet aſſemblé beaucoup de troupes dans le Palais de ſaint Thomas, où toute ſa famille logeoit depuis long-temps. L'autre faction ayant marché en même-temps vers la Citadelle, le combat fut extrememement ſanglant de part & d'autre. Adorne deffendit le Palais Ducal avec beaucoup de courage, pendant que ſaint Severin & Jean Alvigi de Fieſque faiſoient tête aux ennemis du côté de Saſſatello, & que Biet deffendoit le fauxbourg de ſaint Eſtienne. Loüis Fregoſe qui n'avoit pris aucun parti attendit la déciſion du combat dans la maiſon des Juſtinian, où il s'étoit retiré. Ceux qui étoient ſortis du Palais de ſaint Thomas, aprés avoir reſiſté quelque temps à Saſſatello, furent mis en fuite par les troupes que ſaint Severin & Jean Alvigi de Fieſque commandoient; pluſieurs demeurerent priſonniers, qu'Adorne fit pendre pour intimider les autres. Fregoſe ayant appris la défaite des ſiens, n'oſa pas avancer davantage, & retourna

dans la Citadelle. Cependant la cruauté qu'Adorne avoit exercée contre les priſonniers le rendit tellement odieux, que tout le monde réſolut de le dépoſer d'un commun conſentement. Biet de Fieſque voyant les eſprits dans cette diſpoſition, s'aboucha avec Fregoſe auprés du Châtelet, par l'entremiſe de Jean Doria : ils firent un traité portant que Fregoſe demeureroit Gouverneur de la Ville au nom du Duc ; qu'on payeroit à Fieſque pour certaines prétentions ſix mille ducats, & qu'on lui remettroit entre les mains le Fort de ſainte Catherine. Adorne ayant appris cet accommodement, & ne ſe trouvant pas en état de reſiſter tout ſeul à ſes ennemis, abandonna le Palais ; il fut pourſuivi par le peuple avec tant de fureur qu'il fut contraint de ſe jetter dans la mer auprés de la Darſe pour ſe ſauver, comme il fit, ſur les galeres de Naples qui étoient dans le port. Fregoſe ayant été conduit au Palais fut élû Doge d'un commun conſentement ; mais il ne ſe vit pas plûtôt revêtu de l'autorité ſouveraine, qu'il oublia ce qu'il avoit promis au peuple, & rapella tous les Nobles de leur exil, pour reconnoître les obligations qu'il leur avoit. Outre les anciens il établit un Tribunal qu'il nõma della Balia, compoſé de huit perſonnes, moitié No- 1478.

bles, moitié Citadins. Aprés que tous ces
1479. troubles furent appaiſez, le nouveau Doge envoya des Ambaſſadeurs à Loüis XI. Roi de France qui ſe plaignoit de ce que les Genois s'étoient liguez avec Ferdinand Roi de Naples, pour lui en faire des excuſes, & en rejetter toute la faute ſur Proſper Adorne, qui avoit alors l'autorité ſouveraine. Le Doge obtint auſſi du Pape Sixte IV. la confirmation des privileges accordez à la Republique par ſes predeceſſeurs, & le chapeau de Cardinal pour Paul Fregoſe Archevêque de Genes.

1480. En 1480. le Sultan Mahomet II. ayant attaqué l'Iſle de Rhodes, le Pape envoya à Genes le Cardinal Savelly en qualité de Legat, pour y lever des troupes contre les Turcs, aux dépens du Saint Siege; le Doge fit équiper pour cette ſainte entrepriſe vingt-deux galeres, qui furent toutes commandées par des Capitaines de la Nation, ſous les ordres du Cardinal Fregoſe, que le Pape en fit General. Ce Cardinal aprés avoir reçû la benediction de ſa Sainteté, alla dans la Poüille pour aider au Roi de Naples à recouvrer Tarente & quelques autres places que les Infideles lui avoient priſes. Cependant tous ces preparatifs de guerre furent inutils, parce que la mort de Mahomet fit manquer l'entre-

priſe de Rhodes. On équipa cette même année quatre vaiſſeaux, à la ſollicitation d'un Jacobin reputé pour un ſaint, afin de reprendre Metelin dans l'Archipel. Pluſieurs perſonnes devotes de l'un & de l'autre ſexe, contribuerent de leur bourſe à cet armement; mais quand la flotte fut en état, on abandonna ce deſſein. 1480.

Peu de temps aprés les diſſentions recommencerent à Genes, le Cardinal Fregoſe & Auguſtin Ludovic qui commandoit les Gardes entretenus pour la défenſe du Palais, devinrent jaloux de la conſtance du Doge, & ayant réſolu avec quelqu'autres Citadins de la même famille de le faire dépoſer; ils firent entrer dans ce concert Lazare Doria, homme d'une grande reputation. Ils ne voulurent pas neanmoins attaquer le Doge à force ouverte, de peur d'exciter une ſedition, & réveiller la faction contraire; ils jugerent plus à propos de ſe couler adroitement dans ſa chambre, & de ſe ſaiſir ſans bruit de ſa perſonne. Sur ce plan le Cardinal qui logeoit avec lui dans le Palais, feignant de l'accompagner à ſon appartement, le fit arrêter par quelques-uns des conjurez qu'il y avoit fait cacher, & l'y retint priſonnier. Il ne lui fut pas difficile de réuſſir dans cette entrepriſe, parce que le Capitaine des Gardes

1480. qui auroit pû ſeul s'y oppoſer, étoit de la conſpiration. Quand les conjurez furent maîtres de la perſonne du Doge, ils l'obligerent de leur livrer toutes les places, & de ſe démettre entre leurs mains de ſa dignité. Le Cardinal ſe fit élire à ſa place, & le fit bannir de la Ville. Comme c'étoit un homme de lettres, il compoſa pendant ſon exil une ſatire contre le Cardinal ſon oncle, dans laquelle il repreſentoit ſa trahiſon d'une maniere fort ingenieuſe.

Sixte IV. étant mort, le Cardinal d'Amalfi qui étoit de la famille des Cibo, une des plus illuſtres de Genes, fut élevé au Pontificat ſous le nom d'Innocent VIII. le Doge lui envoya douze Ambaſſadeurs tous conſiderables par leur merite & par leur naiſſance, pour le feliciter ſur ſon exaltation. Ces Ambaſſadeurs obtinrent de ſa Sainteté tous les privileges qu'ils lui demanderent, & retournerent à Genes fort ſatisfaits de l'accueïl qu'ils en avoient reçûs.

Les troubles domeſtiques étant appaiſez, la guerre s'alluma au dehors entre les Genois & les Florentins, au ſujet de Sarzana, qu'Auguſtin Fregoſe avoit cedée à la maiſon de ſaint Georges, au préjudice du dernier Traité fait avec la Republique de Florence. Ces peuples pretendant recouvrer

Sarzana par la force, firent couler quelques troupes du côté de Piſe; mais jugeant qu'il étoit neceſſaire pour cette entrepriſe qu'ils fuſſent maîtres de Pietra-Santa, ils en réſolurent le ſiege. Les Genois ayant eu avis de la marche des Florentins, firent partir quelques compagnies d'Infanterie pour renforcer les garniſons de Lerice & de Sarzana, pendant que Dominique Doria alloit en diligence avec un camp volant au ſecours de Pietra-Santa. Le Doge envoya auſſi par mer à Livourne Conſtantin Doria, avec dix galeres & quatre vaiſſeaux, pour faire une diverſion. Les Florentins avoient déja dreſſé une batterie ſur une éminence, d'où ils foudroyoient Pietra-Santa, quand Dominique Doria y arriva; ce Genois y jetta bien-tôt un ſi puiſſant ſecours, qu'il crut pouvoir enſuite à la faveur de l'armée navalle, former quelque entrepriſe. Il prit la route de Rocca Vadana, dont il ſe rendit maître en fort peu de temps, & en donna le pillage à ſes ſoldats; mais il fut obligé d'abandonner cette place à l'approche de Bononian Jean Filiaſſo, qui s'avança pour le combattre. Cependant Conſtantin Doria s'étant approché de Livourne avec ſa flotte, fit mettre en batterie ſix gros canons, avec leſquels il en- 1480.

1480. dommagea entierement une des Tours qui deffendoient le port.

D'un autre côté les Genois qui étoient dans Pietra-Santa repousserent vigoureusement les Florentins. Un jour ayant fait une sortie ils s'emparerent d'une Redoute qui couvroit la batterie des ennemis, ce qui leur donna tellement l'épouvante, qu'ils furent sur le point de lever le siege. Cette nouvelle ayant été portée à Florence, le Senat envoya au camp Antoine Paccio & Bernard Nerone, avec une voiture d'argent pour payer les troupes. Ces deux Commissaires firent tant de honte aux soldats de leur lâcheté, qu'ayant repris courage ils attaquerent la Redoute, & en chasserent les Genois. Cet avantage neanmoins coûta cher aux Florentins, qui perdirent en cette occasion le Comte Antoine Marcian, qui y fut tué d'un coup de canon. Peu de temps aprés Laurent de Medicis étant arrivé au camp, fit tellement avancer les travaux, que les assiegez furent contraints de capituler & de rendre la place à composition. Les Commissaires neanmoins n'eurent pas le plaisir de voir cet heureux succez auquel ils avoient si genereusement contribué, étant tous deux morts de maladie avant la fin du siege.

Les

Les Adminiſtrateurs de la Maiſon de S. Georges avoient envoyé un nouveau ſecours à Pietta-Santa ſous les ordres de Ludovic Fregoſe; mais il arriva trop tard. On fit le procés à Antoine Montalde, à Lazare de Maré & à Auguſtin Ravaſchiero, qu'on accuſoit d'intelligence avec les ennemis, & d'avoir laiſſé perdre la place par leur lâcheté. Le dernier en ayant été convaincu, eût peu de temps aprés la tête tranchée dans le Château de Lerice. 1486.

Les Genois ne furent pas plus heureux à l'attaque de Livourne, qu'ils l'avoient été à la défenſe de Pietra-Santa, ayant été contraints de s'en retourner ſans rien faire. D'un autre côté Laurent de Medicis étant tombé malade au camp, les Florentins n'oſerent entreprendre le ſiege de Sarzana, & conſentirent à la paix, qui fut concluë à Rome par l'entremiſe du Pape. Lazare Doria, qui étoit alors Ambaſſadeur auprés de ſa Sainteté n'y contribua pas peu, par ſes ſoins. Il fit entendre au Pape qu'ayant deſſein de déclarer la guerre au Roi de Naples, il devoit ſouhaiter que ces deux Republiques fuſſent d'accord; ce qui fût cauſe qu'il employa toute ſon adreſſe & ſon autorité pour faire réuſſir cet accommodement. Les principales conditions de ce traité furent, que les Florentins rendroient à

1486. la Maiſon de S. Georges le Fort de Serſanello, dont ils s'étoient mis en poſſeſſion ; qu'ils renonceroient à toutes les prétentions qu'ils avoient ſur Sarzana, & que Pietra-Santa leur demeureroit. Cependant quoi qu'ils euſſent ratifié le traité, ils refuſerent de rendre Serſanello comme ils

1487. y étoient obligez. Même en 1487. aprés que Medicis fût gueri, ils aſſiegerent Sarzana. Le Doge envoya au ſecours de cette place Jean Aluigi de Fieſque avec trois mille hommes, qui s'embarquerent ſur dix galeres. Auguſtin Doria, François Spinola, & pluſieurs autres Nobles eurent ordre d'aller lever des troupes en Provence & en Piémont. Fieſque étant arrivé devant Sarzana, apprit que les ennemis s'étoient déja emparez des faux-bourgs, qu'ils avoient fait joüer une mine avec ſuccés, & qu'ils devoient le lendemain donner un aſſaut general. Ces nouvelles le firent reſoudre à attaquer les lignes ; mais ce fut avec tant de malheur, qu'il y demeura priſonnier avec ſon frere Biet, qui l'avoit voulu accompagner. Les aſſiegez ne laiſſerent pas de ſoûtenir l'aſſaut avec beaucoup de vigueur, & les repouſſerent avec une perte conſiderable. Jerôme de Negro qui étoit allé en Provence, arriva devant Sarzana avec deux mille hommes com-

mandez par Servon ; mais la place étoit en 1487.
ſi mauvais état, que Hector de Fieſque, Luc Pinello, & Lucain Stella, qui étoient dedans avec leurs compagniès, furent contraints de capituler, aprés avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre de fort braves gens, & ils obtinrent de Medicis qui venoit d'arriver au camp, une compoſition fort honorable. Voila comment finit la guerre des Florentins. La même année le Pape Eugene IV. qui avoit ſuccedé à Innocent VII. donna la Principauté de Forli à Jerôme Rouri Citadin de Savone ſon parent, en le mariant avec Catherine fille naturelle de Galeas Marie Sforce Duc de Milan. Rouri fit faire pluſieurs édifices magnifiques à Savone, mais il n'eût pas le loiſir d'en jouïr long-temps, ayant été aſſaſſiné dans ſon Palais par Checco de Lorſo, & d'autres conjurez. Sa veuve vengea ſa mort avec le ſecours du Duc ſon frere, & de Jean Bentivoglio Gentilhomme Boulonnois.

Les Adminiſtrateurs de S. Georges ne purent recouvrer les deux places qu'ils avoient perduës ; parce qu'il fallut pourvoir aux troubles de l'Iſle de Corſe, où Thomas Fregoſe qui avoit pris les armes, s'étoit joint à Paul Lecca. La flotte aprés la perte de Sarzana, alla dans cette Iſle,

1487. pour réduire les rebelles. Les Administrateurs de S. Georges ayant trouvé moyen d'avoir entre leurs mains Fregoſe, par les ſoins des Officiers du Podeſtat, le firent conduire au Château de Lerice. Le Doge n'oſant ſe venger de l'inſulte faite à ſon parent, attaqua tout le corps qui compoſoit le tribunal du Podeſtat. Il fit faire le procés à Tobie Lomelin, ſous prétexte d'une querelle particuliere, & aſſaſſiner dans ſon lit Agurto Grimaldi qui étoit un des principaux magiſtrats de cette compagnie. Cependant les galeres étant arrivées à l'Iſle de Corſe, les troupes qui étoient deſſus mirent pied à terre, & ayant repris les Châteaux de Lecca & de Ginerca dont les rebelles s'étoient emparez, ils acheverent enſuite de réduire toute l'Iſle.

Les guerres étrangeres ne furent pas plûtôt terminées, que les factieux recommencerent leurs pratiques. La tirannie du Cardinal Fregoſe l'avoit rendu ſi odieux à tout le monde, qu'il n'y avoit perſonne dans la Ville qui ne regretât la domination des Sforces. L'Etat de Milan étoit alors gouverné par Ludovic, qui avoit été rappellé par la Ducheſſe, à la perſuaſion d'Antoine Caſſo ſon Valet de Chambre. Ludovic s'empara de l'autorité ſouveraine, chaſſa la Regente, & fit trancher la tête à Simo-

netta ſon favori. Le Cardinal Fregoſe ayant été informé de ce changement, envoya huit Ambaſſadeurs au nouveau Regent pour le feliciter ſur ſon retour. Il voulut même, pour lui faire plus d'honneur, que ſon fils allât le ſaluer à Milan. Ce Prince qui étoit fort habile reçut fort bien les Genois, & maria la Princeſſe Claire fille naturelle du défunt Duc, avec Fregoſin frere du Cardinal, & le mariage en fut celebré avec beaucoup de pompe en preſence des Ambaſſadeurs. Cette alliance donna de l'envie à tous les Nobles, & principalement à Biet & Jean Aluigi de Fieſque, qui firent entendre aux autres que le Doge n'avoit cherché cet appui, qu'afin de pouvoir les traiter en eſclaves, & les fit reſoudre à chercher les moyens de le perdre. Les conjurez communiquerent leur deſſein à Jean Baptiſte Fregoſe, qui ayant été trahi par le Cardinal, comme nous l'avons dit ci-deſſus, en avoit toûjours conſervé du reſſentiment, & à Auguſtin & Jean Adorne chefs de cette famille, qui étoient alors retirez à leur Château de Silvano. Les Fieſques allerent les y trouver pour leur en faire la propoſition, & enſuite ils eurent enſemble diverſes conferences ſur ce ſujet. Ils aſſemblerent ſecretement des troupes dans ce Château; mais malgré toutes leurs pré- 1487.

1487. cautions, le Doge eût quelque connoiſſance de ce qu'ils tramoient. Il n'oſa faire arrêter les conjurez ; parce qu'il ſçavoit qu'il étoit plus craint qu'aimé : & faiſant ſuppléer l'adreſſe à la force, tâcha de les deſunir, & de gagner Biet de Fieſque. Biet ne donna pas dans ce piege, & ayant averti ſes compagnons des démarches du Cardinal Fregoſe, il les exhorta à avancer l'execution de leur deſſein. Quoi qu'il n'eût que cent ſoldats, il ne laiſſa pas d'entrer dans la Ville par la porte S. Eſtienne, qu'il avoit fait garder par ſes partiſans. Il ſe rendit d'abord à l'Egliſe, où il fut bientôt joint par ſon frere, & par les autres chefs, avec une grande eſcorte. Le Doge vouloit les attaquer avant qu'ils fuſſent tous aſſemblez, mais la nuit l'en empêcha, outre qu'il en fut détourné par quelques amis des Fieſques, qui lui firent eſperer qu'ils accommoderoient leur differents. Le Cardinal accepta cette ouverture ; parce qu'il fut averti que Jean Baptiſte Fregoſe étoit entré dans la conjuration, & qu'il craignît qu'il n'attirât à lui une partie de ſes partiſans. Cependant à la pointe du jour Jean Aluigi de Fieſque ayant reçu un nouveau ſecours, compoſé des payſans de ſes terres, perſuada aux autres conjurez d'attaquer le Palais, ſans differer davantage. Le

Cardinal les voyant arriver, ſe repentit d'avoir manqué l'occaſion de prévenir ſes ennemis pendant la nuit. Comme il n'étoit plus aſſez fort pour reſiſter à un parti ſi puiſſant, & qu'il ſe défioit de l'amitié du peuple, il ſe retira avec peu de ſuite dans le fort du Châtelet. Il ne s'en fallut gueres qu'en y allant, il ne tombât entre les mains de Jean-Baptiſte Fregoſe. Il eut en cette occaſion l'obligation de ſa liberté, & peut-être de ſa vie à Paul Doria, qui amuſa de parole ce jeune homme, pour donner le loiſir au Cardinal de ſe ſauver. Aprés que les conjurez ſe furent rendus maîtres du Palais, ils eurent beaucoup de peine à s'accorder entr'eux, & à trouver moyen de contenter les deux Adornes qui étoient arrivez depuis le combat commencé. Ils ne faiſoient aucune difficulté de ſe ſoûmettre aux Fieſques; mais ils ne pouvoient ſe réſoudre à voir Fregoſe au deſſus d'eux. Cependant comme il falloit attaquer le fort, ils convinrent entr'eux qu'on éliroit douze Citadins ſous le nom de Reformateurs & de Capitaines, qui demeureroient dépoſitaires du Gouvernement, en attendant qu'ils euſſent choiſi celui qui devoit avoir l'autorité ſouveraine, ou charger Jean Aluigi de Fieſque du ſoin du ſiege, parce qu'il avoit plus d'experience que Biet, & 1487.

on l'exhorta à ne perdre pas un moment pour réduire cette place, de peur que le Cardinal Fregoſe ne la livrât au Duc de Milan, ou à Ludovic qui étoit Regent de ſes Etats pendant ſa minorité.

1488. Le Cardinal pour être mieux en état de défendre ce poſte, avoit mis des ſoldats dans toutes les maiſons voiſines; ce qui étoit cauſe que les deux partis en venoient à toute heure aux mains: neanmoins les partiſans de Paul Fregoſe furent contraints d'abandonner ces maiſons, qui furent pour la plûpart brûlées ou démolies. Cependant ceux de la Ville ne pouvoient venir à bout de prendre le Fort; ce qui les embarraſſoit extrêmement. Comme ils ne ſçavoient à qui recourir dans un ſi preſſant malheur, aprés avoir ſi ſouvent changé de Maître, ils envoyerent des Ambaſſadeurs au Pape pour le prier d'avoir pitié de leur patrie affligée; mais ils n'en tirerent aucun ſecours. Ils s'adreſſerent enſuite à Charles VIII. Roi de France, & lui offrirent la ſouveraineté de leur Etat, pourvu qu'il voulût leur fournir de l'argent pour achever de réduire les rebelles. Quoi que ce Prince leur eût promis de les aſſiſter, l'éloignement rendit ce ſecours ſi lent, qu'ils furent contraints de retourner ſous la domination des Sforces. Ludovic qui avoit toû-

jours travaillé à les réduire ſous ſon obeïſſance, avoit ſous-main entretenu leurs diviſions, & envoyé ſur les frontieres de cet Etat Saint Severin avec un petit corps d'armée pour ſecourir le Cardinal. Ceux de la faction contraire, intimidez de la marche de ces troupes, dépêcherent Thomas Juſtiniani au Regent pour juſtifier leur conduite, & lui repreſenter qu'ils n'avoient pris les armes que pour ſe délivrer de la tyrannie de Fregoſe, & non pour ſe ſouſtraire de l'obeïſſance du Duc. 1488.

Ludovic ſur cette declaration envoya à Genes Corradulo Tanga, & Branda de Caſtiglion, perſonnes d'une prudence conſommée, pour recevoir au nom de ſon neveu, le ſerment de fidelité des Genois. La faction dominante nomma quatre Citadins pour conferer avec ces Commiſſaires, ils eurent beaucoup de peine d'obtenir des Genois ce qu'ils ſouhaitoient, parce que pluſieurs vouloient attendre les ſecours que le Roi de France leur avoit promis; neanmoins par leur addreſſe ils ſurmonterent ces difficultez. Ils fut enfin reſolu que Jean-Baptiſte Fregoſe s'abſenteroit de la Ville, pour éviter les effets de la haine qui étoit entre lui & le Cardinal. Qu'Auguſtin Adorne demeureroit pendant dix ans Gouverneur de la Ville, au nom du

1488. Duc; que les deux Fieſques jouïroient de tous leurs privileges; que le Cardinal Fregoſe rendroit la Citadelle, moyennant une penſion de ſix mille ducats, qui lui ſeroient payez tous les ans par le Duc, & dont douze des plus riches Citadins ſeroient caution; que le Duc demeureroit maître abſolu de la Ville, & de tout l'Etat de Genes, & que pour cet effet tous les Ordres lui prêteroient le ſerment de fidelité; qu'on lui envoyeroit ſeize Ambaſſadeurs, qui jureroient devant lui l'obſervation de ces conditions, & lui feroient ratifier le traité. Le même jour S. Severin prit poſſeſſion de la Ville, & du Fort qui lui fut remis entre les mains par le Cardinal, & ainſi tout demeura paiſible. Le Pape qui n'approuvoit pas cet accommodement, avoit envoyé le Cardinal de Coſence ſon neveu pour le traverſer. Ce Cardinal étoit demeuré à Rapallo en habit déguiſé, où il avoit tenu ſouvent des conferences avec Biet de Fieſque; ce qui ayant été découvert par les partiſans du Duc, ils en furent extrêmement irritez. Le Cardinal Fregoſe aprés avoir rendu la Citadelle, ne voulut pas demeurer davantage à Genes, & s'embarqua pour retourner à Rome. Il penſa perir en chemin, ayant été long-temps battu d'une furieuſe tempête,

De deux vaiſſeaux qu'il avoit menez, l'un alla échoüer contre les côtes de l'Iſle de Corſe, où il ſe perdit avec tout l'équipage; & l'autre que le Cardinal montoit, arriva fort mal-traité à Civita-vecchia. Peu de temps aprés il arriva à Genes un Commiſſaire du Roi de France, pour recevoir le ſerment de fidelité du peuple; mais comme l'accommodement étoit déja fait avec le Duc, on le renvoya avec de grandes excuſes. 1488.

Les Adornes qui avoient été long-temps dans l'oppreſſion, pendant que les Fregoſes avoient le deſſus, devinrent ſi inſolens ſous le Gouvernement d'Auguſtin, que ſi Stanga n'y eût remedié par ſa prudence, il ſeroit arrivé de grands deſordres. Ce Milanois ſçut manier avec tant d'adreſſe l'eſprit des Genois, dont il connoiſſoit le foible, qu'il leur fit en 1489. conclure une tréve avec les Florentins, n'y ayant eu aucun accommodement entre ces deux Republiques depuis la perte de Sarzana. Les Genois eurent bien de la peine à leur laiſſer une place ſi importante; mais le Duc la ſacrifia à ſes interêts particuliers. 1489.

Ce Prince ayant épouſé par ſes Ambaſſadeurs Iſabelle fille d'Alphonſe Duc de Calabre, elle paſſa par Genes en allant à Milan, & y reçut tous les honneurs qui

1489. étoient dus à ſon rang. Le Duc en fut ſi ſatisfait, qu'il déchargea les Genois pour un an du droit de Foyer que chaque maiſon avoit accoûtumé de lui payer; mais d'un autre côté la maiſon de S. Georges s'obligea de lui fournir annuellement vingt-cinq mille écus. Peu de temps aprés Saint Severin épouſa Jeanne Adorne fille du Gouverneur. Leur mariage fut celebré avec beaucoup de pompe, & on fit des joutes & des tournois pour honorer cette fête, tant dans la place de Sarzana, que devant le Palais. La Ville fit auſſi preſent aux nouveaux mariez de pluſieurs vaſes de vermeil doré, d'un travail admirable. Le Duc de Milan pour s'aſſurer davantage la poſſeſſion de cet Etat, en obtint l'inveſtiture de Charles VIII. à la charge de le tenir à foi & hommage de la Couronne de France, comme avoient fait ſes predeceſſeurs.

Les Genois ſouhaitoient extrêmement de recouvrer les places que les Florentins leur avoient enlevées à la derniere guerre; mais Ludovic qui gouvernoit l'état de Milan, ſous Jean Galeas devenu majeur, éludoit toûjours cette propoſition. Il renvoya exprés à Genes Caſtillon, pour y faire reſoudre la tréve que Stanga avoit déja fait conclure pour trois mois. Aprés pluſieurs

conteſtations, il fut reſolu qu'elle ſeroit continuée pour un an, le premier terme étant déja expiré. Dans le même temps, Beatrix d'Eſt femme de Ludovic, vint ſe divertir à Genes, où elle reçut tous les honneurs poſſibles. Peu de jours aprés on y reçut la nouvelle de la mort du Pape Innocent, qui n'y cauſa aucune affliction; parce qu'il avoit toûjours été contraire aux interêts de ſa patrie. Les Genois envoyerent des Ambaſſadeurs d'obedience à Roderic Borgia, qui avoit été élevé au Pontificat ſous le nom d'Alexandre VI. Ces Ambaſſadeurs eurent à Rome quelque conteſtation pour la préſceance avec ceux des Florentins; mais elle fut terminée en faveur des Genois. 1485.

En 1491. la peſte troubla la tranquillité dont la ville de Genes joüiſſoit, & emporta les quatre cinquiémes de ſes habitans. Le froid neanmoins fut ſi exceſſif pendant l'hyver, que la mer y gela auprés du Môle & des Ponts. On eût beaucoup de peine d'en retirer les vaiſſeaux, pour empêcher qu'ils ne fuſſent briſez par les glaçons. Cette même année François Ennetorelle de Valence, fameux Corſaire, aprés avoir fait pluſieurs priſes ſur les côtes de Genes, fut battu par la tempête, & alla échoüer à l'Iſle de Corſe, où étant demeuré pri- 1491.

sonier, il fut pendu peu de jours aprés.

1491. La Republique ayant eu quelque different avec Ferdinand & Isabelle Rois de Castille & d'Arragon, envoya François Marchesio & Jean-Antoine Grimaldi à leur Cour, pour traiter un accommodement. A leur retour ils porterent la nouvelle de la découverte qu'avoit fait Christophle Colomb, du nouveau monde. Voilà l'état où étoient les affaires des Genois, lorsque Charles VIII. arriva en Italie, pour faire la conquête du Royaume de Naples.

Fin du huitiéme Livre.

SOMMAIRE

DU

NEUVIE'ME LIVRE.

MAximilien d'Autriche achete Sarzana des Genois. Le Mole eſt continuè. Ambroiſe de Negro remet l'Iſle de Corſe ſous l'obèïßance des Genois. Genes ſe ſoûmet à Loüis XII. Jules II. de Savone eſt fait Pape. Paul de Novi, Teinturier eſt élû Doge. Le Roi Loüis XII. reprend Genes en perſonne. Les Genois chaſſent les François, & choiſiſſent pour Doge Jeannetin Fregoſe. Antoine Adorne eſt fait Gouverneur pour le Roy. Les Fieſques aſſaſſinent Zacharie Fregoſe. Octavien Fregoſe chaſſe les

SOMMAIRE.

Adornes. Il prend le Château de la Lanterne. Il défait les Fieſques & les Adornes.

HISTOIRE
DE
GENES,

CONTENANT

Tout ce qui s'eſt paſſé depuis l'an 1495. juſqu'à 1515.

LIVRE NEUVIE'ME.

LEs déreglemens de la Ducheſſe de Milan obligerent les deux Princes ſes beau freres de conjurer contre elle ; mais comme ſon parti étoit le plus puiſſant, elle les obligea de s'enfuir, & de la laiſſer ſeule 1495.

1495 en poſſeſſion de la Regence. Octavien ſe noya en voulant ſe ſauver. Ludovic plus heureux, aprés avoir demeuré exilé quelques années revint à Milan, & chaſſa la Ducheſſe. Il reſta ſeul Regent juſqu'à la majorité de ſon neveu. Quoi qu'alors il fût obligé de quitter cette qualité pour prendre celle de premier Miniſtre, ſon autorité ne reçût point d'alteration; il conſerva toute la puiſſance, ne laiſſant à Jean Galeas que le nom de Duc. Il ne ſe contenta point de ce poſte, ne pouvant ſouffrir ſur le trône ce Duc imaginaire à qui il étoit toûjours obligé de rendre quelque déference. Il voulut avoir un titre qu'il pût tranſmettre à ſa poſterité. Il étoit trop puiſſant pour craindre que quelqu'un osât s'oppoſer à ſon deſſein dans tout l'Etat de Milan; il n'avoit à craindre qu'Alphonſe Roi de Naples, qui avoit marié ſa fille avec le jeune Duc Alphonſe. Ce Roi ayant appris par une lettre de la Princeſſe que Ludovic traitoit ſi mal ſon mari, qu'il ne lui donnoit pas ſeulement les choſes neceſſaires pour ſa ſubſiſtance, dépêcha à cet ambitieux Miniſtre, Antoine & Ferdinand Guarcio. Cet Ambaſſadeur lui repreſenta que Jean Galeas étant ſon gendre, il étoit obligé de prendre ſes interêts, avec menace; que ſi Ludovic continuoit à le tenir dans la ſervitude comme

il avoit été depuis ſa majorité, il ſeroit obligé de recourir à des voyes plus violentes pour l'en affranchir. Ludovic au lieu de déferer aux remontrances du Roi de Naples, réſolut de lui donner tant d'affaires chez lui, qu'il n'eut pas le loiſir de ſonger à celles des autres. Il envoya pour cet effet en France Charles de Balbiano Comte de Bel-Joyeuſe, pour engager le Roi Charles VIII. à la conquête des Etats d'Alphonſe. Ce Comte repreſenta au Roi que Loüis XI. ſon pere ayant réuni à ſa couronne le Duché d'Anjou & le Comté de Provence qui lui appartenoient par droit de ſucceſſion, & par la diſpoſition qu'en avoit fait en ſa faveur Charles d'Anjou, dernier de cette branche; il avoit auſſi acquis les droits que le même Charles avoit ſur le Royaume de Naples, & que ces droits étoient inconteſtables, puiſque la Reine Jeanne n'avoit pû ceder ſa couronne à Alphonſe Roi d'Aragon, & qu'elle avoit même revoqué ſa donation en faveur de Loüis d'Anjou. Charles VIII. ſe laiſſa perſuader par ces raiſons, & plus encore par le deſir ardent qu'il avoit de ſignaler ſa valeur au delà des monts. Il conclud un traité avec le Comte de Bel-Joyeuſe, portant que Ludovic ſeroit obligé de donner paſſage à ſes troupes par l'Etat de Milan; 1495.

1495. de joindre à l'armée de France cinq cens hommes d'armes entretenus à ſes dépens ; de permettre au Roi d'équiper à Genes autant de vaiſſeaux qu'il voudroit, & de lui payer deux cens mille ducats avant qu'il ſortît de ſon Royaume. Le Roi s'engagea auſſi de ſa part de maintenir Ludovic dans la Souveraineté de Milan ; & d'entretenir deux cens Lances dans Aſte, Ville appartenante à Loüis Duc d'Orleans ſon heritier preſomptif, & de donner à Ludovic aprés qu'il auroit conquis le Royaume de Naples, la Principauté de Tarente. Ce dernier article demeura ſecret, & fut ſtipulé par un écrit particulier.

Ludovic en conſequence de ce Traité, fit équiper à Genes quatre gros vaiſſeaux & douze galeres, pour les joindre à la flotte du Roi, qui étoit déja prête à faire voile, & n'attendoit à Marſeille qu'un vent favorable. D'un autre côté Alphonſe pour donner auſſi à ſon tour de l'occupation à Ludovic, ſe ligua avec le Pape Alexandre VI. & engagea par ſon autorité le Cardinal Fregoſe & Biet de Fieſque, qui étoient alors à Rome, d'exciter de nouveaux troubles à Genes. Ces deux rebelles allerent joindre la flotte que le Roi de Naples avoit fait équiper pour cet effet, & dont il avoit

donné le commandement à ſon fils Ferdinand & à ſon frere Frederic; ils firent voile vers le Golphe de Baies, avec trente-cinq galeres, quatorze vaiſſeaux de guerre, & pluſieurs moyens bâtimens; ils allerent ſe pourvoir des choſes qui leur manquoient à Livourne, & aprés s'y être rafraîchis quelques jours; ils côtoyerent la Lunigiane, & aborderent enſuite à Porto-Venere. Ils en formerent le ſiege; mais Balbi qui étoit Gouverneur de cette place, la défendit avec tant de courage, qu'il les obligea de ſe rembarquer, aprés avoir perdu beaucoup de monde. La flotte d'Alphonſe entra enſuite dans le Golfe de Rapallo. Frederic s'empara aiſément de la Ville qui en porte le nom, & la fit fortifier, parce qu'elle étoit ſans murailles. Pendant que ce Prince perdoit un temps ſi précieux à des conquêtes de peu d'importance, Loüis Duc d'Orleans qui s'étoit déja rendu à Aſte, alla à Genes pour faire declarer cette Ville en faveur du Roi de France. Il avoit mené avec lui ſept Compagnies de Suiſſes, commandées par Antoine de Boiſſac, Bailly de Dijon. Saint Severin y avoit auſſi conduit une Cornette de Cavalerie & quelques Regimens d'Infanterie. Le Duc d'Orleans ſur l'avis de la priſe de Rapallo, s'embarqua ſur la flotte de Genes, compoſée de 1495.

douze navires & de dix-huit galeres. Les
1495. Suiſſes paſſerent à Rapallo ſur des chaloupes, & les Italiens firent le voyage par terre. Aprés que toutes les troupes furent arrivées, les Genois voulurent avoir l'avant-garde, & attaquerent les retranchemens des ennemis. Les Napolitains leur en épargnerent la peine, & marcherent au devant d'eux. Cependant cette genereuſe ardeur ne leur dura guere; aprés le premier choc ils ſe mirent en fuite; il en reſta un grand nombre ſur la place, & ceux qui ſe ſauverent des mains des Genois, allerent donner dans les bataillons des Suiſſes qui les taillerent en pieces. Jules des Urſins Fregoſin, & Laurent Fregoſe furent au nombre des priſonniers, Biet de Fieſque ſe ſauva à peine tout nud avec ſon fils, n'ayant pas voulu s'habiller pour être moins connu des païſans. Les Suiſſes étant arrivez à Genes chargez de butin, commirent tant de déſordres, que le peuple ne pouvant les ſouffrir, prit les armes contre eux; ſi le Doge & Stanga ne fuſſent accourus pour appaiſer ce deſordre, il n'en ſeroit pas échapé un ſeul. Aprés cette défaite Frederic reprit la route de Livourne, & y ayant demeuré quelques jours, renvoya ſes vaiſſeaux à Naples, parce qu'il n'étoit pas aſſez fort pour tenir la mer; il

1495.

ſe remit à la voile avec dix galeres ſeulement, dans le deſſein de combattre celles de France, ſi elles ſe pouvoient ſeparer des navires, parce qu'il étoit ſuperieur en nombre. D'un autre côté le Duc d'Orleans alla à Milan, pour s'aboucher avec Ludovic, & ſe rendit enſuite à Genes, où il fut reçû avec de grandes acclamations de joye.

Peu de temps aprés Charles VIII. arriva à Aſt, où il apprit la défaite des Napolitains devant Rapallo. On lui avoit preparé une magnifique reception à Genes; mais il paſſa par la Toſcane, & ſe contenta d'envoyer à cette Ville l'Evêque de Paris & le Prince de Salerne, afin d'engager les Genois à prendre les armes en ſa faveur contre les Florentins. Pour les y porter plus fortement il les fit aſſurer qu'il leur renderoit Sarzana & Pietra-Santa, lors qu'il les auroit conquiſes. Pendant qu'on déliberoit ſur cette propoſition dans le Senat, on y eut avis que le Roi étoit déja maître de toute la Toſcane, & qu'il étoit alors à Piſe. Les Genois lui dépêcherent incontinent quatre Ambaſſadeurs à Florence, avec ordre de l'y attendre, & de lui demander la reſtitution des deux places qui appartenoient à la Republique. Cependant Ludovic qui étoit allé trouver le Roi à

1495. Aſt avec la Princeſſe Beatrix ſa femme, le ſuivit juſqu'à Pavie. Il y apprit la mort de ſon neveu, que tout le monde croyoit avoir été procurée par ſes ordres. Cette nouvelle l'obligea de retourner à Milan, pour s'y faire reconnoître en qualité de Duc. Il n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il y entendit publier l'heureux ſuccez des armes de Charles. Lorſqu'il apprit qu'il avoit fait la conquête du Royaume de Naples, la valeur de ce Prince lui devint ſuſpecte. Dans la crainte qu'il ne voulût étendre ſes conquêtes ſur le reſte de l'Italie, il changea de parti & fit une nouvelle ligue avec le Pape, le Roi d'Eſpagne & les Venitiens. Charles afin de s'en venger envoya le Duc d'Orleans avec une partie de ſon armée, pour lui diſputer le Duché de Milan, ſur lequel il avoit de juſtes prétentions du chef de Valentine Viſconti ſa mere, & ce Duc commença par la priſe de Novare. Cependant Charles aprés s'être fait couronner à Naples, revint à Piſe, où les Cardinaux de la Rouere & Fregoſe lui firent eſperer la conquête de Genes, par les intelligences qu'eux & Biet de Fieſque y avoient. Le Roi ſe laiſſa perſuader par ces mécontens, & envoya avec eux ſix-vingts lances & cinq cens fantaſſins qui lui étoient arrivez depuis peu par mer, ſous les ordres de Phi-

lippe de Breſſe, frere du Duc de Savoye, quoi que ſes Officiers Generaux lui repreſentaſſent qu'il ne pouvoit ſans danger affoiblir ſon armée. Il manda aux Gendarmes de Vitelli qui ne pouvoient arriver aſſez à temps pour le joindre, de ſuivre la même route, & il ordonna à Miolano qui commandoit la flotte reduite à ſept galeres, deux gallions & deux frégates, de gagner la Riviere de Ponant pour apuyer ſes entrepriſes. Cependant le Roi étant parti de Piſe envoya demander paſſage aux Confederez pour s'en retourner en France, & quoi qu'il n'en eût reçû aucune réponſe; il ne laiſſa pas de ſe mettre en marche. L'armée des Princes liguez voulut l'arrêter auprés de Fournouë; mais aprés un combat fort opiniâtré, il contraignit ſes ennemis de lui laiſſer le paſſage libre. Philippe de Breſſe & Miolano ne furent pas ſi heureux. Les Adornes & les Spinola ayant aſſemblé dix mille hommes, combattirent le premier, & mirent ſes troupes en fuite. François Spinola dit le Maure, aprés avoir défait la flotte de Miolano, reprit Rapallo, & mit en fuite les François qui avoient mis pied à terre. Il les pourſuivit tout le long de la valée de Pozzeveri, où les païſans en firent un grand carnage. Le Doge en ayant eu avis, ordonna qu'on permît 1495.

aux François de continuer leur voyage.

1495. Quoi que les Venitiens fuſſent liguez avec le Duc de Milan, ils ne laiſſerent pas d'engager les Turcs à attaquer l'Iſle de Chio. Le Doge en ayant été averti envoya Thomas Juſtinian au ſecours de cette Iſle, avec cinq vaiſſeaux; il accorda auſſi aux Piſans un ſecours de munitions & d'argent pour ſoûtenir la guerre qu'ils avoient contre les Florentins, qui tenoient encore le parti des François. Ce ſecours leur vint ſi à propos, qu'ils obligerent leurs ennemis à les laiſſer en repos.

1496. En 1496. le Gouverneur que les François avoient laiſſé à Sarzana, voyant qu'aprés le départ du Roi, Alphonſe avoit recouvré ſon Royaume de Naples, rendit la place à Chriſtophle Catanée & à François Lomelin, que le Doge avoit envoyez pour négocier avec lui. Ce Traité fut conclu moyennant vingt-cinq mille ducats, & fit échoüer le deſſein que les Venitiens avoient de s'emparer de cette place. Adorne prétendoit obtenir Pietra-Santa par la même voye; mais il fut prévenu par les Luquois qui traiterent avec le Marquis d'Entragues qui y commandoit. Ils envoyerent enſuite un Ambaſſadeur à Genes, pour en faire des excuſes au Senat. Le Doge écrivit au Duc de Milan, pour le prier d'interpoſer

ſon autorité auprés des Luquois, afin de les obliger de rendre cette place, ou de ſouffrir que les Genois s'en fiſſent faire raiſon par les armes. Ludovic n'ayant pas répondu favorablement à cette lettre, il fut propoſé dans le Senat ſi on devoit entrer dans la nouvelle ligue que ce Prince avoit fait contre les François. Le Doge fut d'avis que la Republique ſe ſeparât des interêts du Duc, & Eſtienne Juſtinian qui ſe trouva d'un ſentiment contraire, s'échauffa tellement à le ſoûtenir, qu'il eut quelques paroles avec le Doge. Ce démêlé auroit eu des ſuites fâcheuſes, ſi leurs amis communs ne les euſſent accommodez. 1496.

En 1497. Jean Loüis de Fieſque fut commandé pour aller combattre les Armateurs de Marſeille, qui rompoient tout le commerce des Genois. Ce General étant tombé malade en chemin, on envoya pour remplir ſa place Paul de Negro. Peu de temps aprés Biet de Fieſque, frere de Jean Loüis mourut de maladie à Verceil, & ne fut regretté de perſonne, à cauſe de ſon humeur inquiete. 1497.

Le Duc de Milan étant arrivé quelque-temps aprés à Genes, dans le deſſein d'y paſſer le carnaval, plus de cinq cens jeunes hommes de la Ville allerent au devant de lui juſqu'à Rivarolle, tous en habits

de ſoye ou d'écarlatte. On meubla plus de
1497. cent Palais qu'on avoit preparez pour ſa ſuite, & on le conduiſit au Palais Ducal, deſtiné pour ſon logement. Pendant le ſejour qu'il y fit on le régala de divers ſpectacles, & on lui fit voir tout ce qu'il y avoit de curieux dedans & dehors la Ville. Il ſe montra ſi careſſant à tout le monde, qu'il remit par ſes civilitez les Genois dans ſes interêts. Il fit faire pluſieurs réparations à l'Arcenal & en d'autres lieux publics : il fit auſſi augmenter le nombre des Prêtres qui deſſervoient l'Egliſe où ſont conſervées les cendres de ſaint Jean-Baptiſte ; aprés quoi il s'en retourna à Milan, ſuivi d'un grand cortege.

Les Adminiſtrateurs de la maiſon de ſaint Georges aiant eu avis que Paul Lercaro avoit repris les armes dans l'Iſle de Corſe, y envoyerent pour le combattre Ambroiſe de Negro, qui s'y porta avec tant de valeur, qu'en peu de jours il réduiſit ce rebelle à la remettre entre ſes mains. Les Adminiſtrateurs de ſaint Georges pour reconnoître ce ſervice, accorderent à Negro une penſion conſiderable pendant ſa vie, & firent ériger ſa ſtatuë en marbre dans le Palais où ils s'aſſembloient.

Les Princes d'Italie ayant été avertis que Charles VIII. ſe preparoit à repaſſer les

monts, tâcherent de fortifier leur ligue, & y firent entrer l'Empereur Maximilien, qui pour cet effet ſe rendit à Genes. Les Florentins ayant appris qu'il y étoit arrivé, lui envoyerent des Ambaſſadeurs pour le prier de faire en ſorte que les Piſans qui s'étoient mis ſous la protection des Confederez, rentraſſent ſous leur obéïſſance. Maximilien leur répondit que leurs Superieurs ne devoient attendre de lui aucune grace, tant qu'ils perſiſteroient dans l'alliance qu'ils avoient faite avec les François; & qu'aucontraire ils devoient être perſuadez qu'on les traiteroit en ennemis. Cette menace fut ſuivie des effets; l'Empereur s'embarqua à Genes, & alla avec pluſieurs vaiſſeaux & ſix galeres qu'il avoit fait équiper, tant dans cette Ville qu'à Veniſe, au port de la Spezzia, afin d'entreprendre le ſiege de Livourne, où les Venitiens & le Duc de Milan devoient envoyer une puiſſante armée par terre. Les Confederez trouverent cette Ville pourvûë des choſes neceſſaires pour ſoûtenir un long ſiege. Elle fut encore ſecouruë par cinq vaiſſeaux & par autant de gallions, que le Roi de France avoit fait partir de Marſeille, pour porter un convoy à Gayette, qui étoit aſſiegée par Ferdinand fils & ſucceſſeur d'Alphonſe Roi de Naples. Cette flotte entra dans le

1497.

1497. port de Livourne, à la vûë de celle de l'Empereur, à la reſerve d'un vaiſſeau chargé de bled qui fut pris par les ennemis. Maximilien ne laiſſa pas de faire mettre à terre une partie de ſes troupes, & de battre la place avec l'artillerie de ſes vaiſſeaux, du côté de Magnano. Elle fit un ſi grand feu qu'elle ruina la Palazotte & une Tour qui regardoit la mer. Les aſſiegez voyant toutes leurs défenſes raſées, étoient ſur le point de capituler, lorſqu'il s'éleva un orage impetueux qui obligea l'Empereur de ſe retirer. Cette tempête fit perir le Grimaldi, que ce Prince avoit monté pendant le voyage, vis-à-vis de la Tour neuve, & deux galeres de Veniſe vers la pointe de ſaint Jacques; le reſte de la flotte arriva à Piſe dans un ſi grand deſordre, qu'il fallut beaucoup de temps pour la radouber. Aprés le départ de l'Empereur les Florentins recouvrerent un vaiſſeau qui leur avoit été pris par les Imperiaux.

Charles VIII. qui avoit entierement perdu le Royaume de Naples, que Ferdinand avoit achevé de reduire ſous ſon obéïſſance, par la priſe de Gayette, réſolut d'attaquer Genes, pour ſe venger de la perfidie du Duc de Milan, & ſe délivrer des courſes de ſes Armateurs. Il eſperoit former un puiſſant parti dans cette Ville,

par le moyen de Jean-Baptiſte Fregoſe & du Cardinal de ſaint Pierre aux liens, qui étant de Savone y avoit beaucoup d'habitude. Il croyoit encore profiter de la diviſion qui étoit entre Jean Loüis de Fieſque & le Doge, & s'imaginoit que les Genois ne ſeroient pas fâchez de changer de maîtres, parce qu'ils avoient toûjours conſervé quelque chagrin contre le Duc de Milan, depuis qu'il leur avoit refuſé la permiſſion de tirer Pietra-Santa des mains des Luquois par la voye des armes. Ludovic ayant été averti du deſſein du Roi ſe raccommoda avec les Venitiens, qui l'accuſoient d'avoir conſeillé à l'Empereur le ſiege de Livourne, ce qui ne plaiſoit pas à cette Republique, ne lui étant pas avantageux d'avoir un ſi puiſſant voiſin. 1497.

Le Roi de France de ſon côté envoya à Aſt mille lances avec trois milles Suiſſes, & pareil nombre de Gaſcons; il ordonna à Trivulce General de ſes armées en Italie, de s'aller mettre à leur tête, & de joindre Fregoſe & le Cardinal de ſaint Pierre, pour enſuite prendre la route de Genes. Il lui manda que le Duc d'Orleans ne tarderoit guere à ſe rendre à l'armée, en attendant qu'il pût lui-même ſe mettre en campagne pour entrer dans le Duché de Milan. Le Roi dé-

1497. pêcha auſſi-tôt Octavian Fregoſe aux Florentins, pour leur perſuader d'attaquer la Lunigiane & la Riviere de Ponant, pendant que Jean-Baptiſte Fregoſe entreroit dans celle de Levant, avec ſept galeres. Ludovic voyant fondre ſur lui une ſi grande tempête, ne perdit pas courage; il obligea Fieſque qu'il avoit reconcilié avec le Doge de marcher contre Trivulce, avec ce qu'il trouva de troupes prêtes. Il fit équiper de concert avec les Venitiens une flotte à laquelle Frederic oncle du Roi de Naples, joignit ſix galeres. A l'égard du Pape, quoi qu'il fût toûjours de la ligue, il ſe contenta d'y contribuer de ſes prieres.

Trivulce ſe rendit d'abord à Novi, dont le Château dépendoit toûjours de Fregoſe, quoi que Ludovic tint garniſon dans la Ville pour s'en aſſurer. Le Comte de Cayaſſe qui y commandoit pour le Duc de Milan, avec ſa Compagnie de Gendarmes de ſoixante maîtres, deux cens Chevaux-legers, & cinq cens hommes de pied, ne jugeant pas qu'il fût en ſon pouvoir de défendre cette place avec ſi peu de troupes, l'abandonna & ſe retira à Seravallé. Cette conquête quoi qu'elle n'eût point coûté de ſang, ne laiſſa pas de mettre en réputation les armes du Roi, & de donner

moyen aux François de mettre à contribution tout le païs des environs : elle porta un grand préjudice aux Genois, parce qu'elle ferma le paſſage au ſecours qu'ils attendoient de Milan. 1497.

Pendant que Trivulce faiſoit rafraîchir ſes troupes à Novi, le Cardinal de ſaint Pierre aux Liens marcha vers Savone, avec deux cens lances & trois cens hommes de pied, & prit en paſſant Vintimille : enſuite ayant eu avis que Jean Adorne s'avançoit avec l'armée de Genes, il ſe retira à Altaré, place du Montferrat, à huit mille de Savone. Cependant Trivulce qui ſçavoit qu'il importoit beaucoup au ſuccez de l'entrepriſe dont il étoit chargé, d'empêcher la communication du Milanois avec l'Etat de Genes, ſe ſaiſit de Boſco, bourg aſſez bien fortifié auprés d'Alexandrie. Jean Baptiſte Fregoſe l'y alla trouver, pour s'excuſer de ce qu'il n'avoit pû rien faire : il lui dit que ceux de ſon parti n'avoient pas voulu ſe declarer, & qu'il n'avoit pû obliger les Florentins d'attaquer la Riviere de Levant, comme ils s'y étoient engagez. Le Cardinal de ſaint Pierre aux Liens joignit auſſi l'armée du Roi, commandée par Trivulce; aprés avoir pris quelques petites places appartenantes au Marquis de Final, pour ſe venger de ce

1497. qu'il l'avoit empêché de former le ſiege de Savone. Cependant Trivulce au lieu de ſe porter à quelque entrepriſe conſiderable aprés cette jonction, ſe contenta de brûler les faux-bourgs de Caſtellate, Ville proche de Boſco, & s'en retourna à Aſt, parce que les vivres lui manquerent, & qu'il eut avis que les Confederez aſſembloient une armée conſiderable autour d'Alexandrie. Voilà quel fut le ſuccez de l'entrepriſe de Genes: on prétend qu'elle eût réuſſi ſi Trivulce eût d'abord marché vers cette place avec le Cardinal de ſaint Pierre aux Liens, ſans diviſer leurs troupes comme ils firent.

1499. Charles VIII. étant mort à Amboiſe en 1499. le Duc d'Orleans lui ſucceda, ſous le nom de Loüis XII. Comme le Duché de Milan lui appartenoit du chef de Valentine Viſconti ſa mere, il repaſſa les monts, & le conquît dans une ſeule campagne, auſſi bien que l'Etat de Genes, dont il donna l'adminiſtration à Philippe de Ravaſtein. A l'égard de Pietra-Santa, il garda cette place comme un dépoſt, en attendant qu'il ſe fût éclairci des droits que les Genois & les Lucquois y avoient pour la rendre à ceux à qui elle appartenoit. Il y établit pour Gouverneur Beaumont, qui ſe contenta de mettre garniſon

dans le Château, & laiſſa les Luquois maîtres de la Ville, à la recommandation du Cardinal d'Amboiſe, qui protegeoit cette Republique. Cependant Loüis XII. ayant joint à la conquête du Duché de Milan celle du Royaume de Naples, perdit l'un & l'autre avec la même facilité. Aprés le départ des François on croyoit que l'Italie alloit joüir d'un entier repos, lorſque les Florentins & les Piſans y cauſerent de nouveaux troubles. Les Genois & les Luquois prirent le parti des derniers. Renier de la Sacette, Officier de grande reputation dans l'armée d'Eſpagne, mena par mer deux cens chevaux au ſecours de Piſe, que les Florentins tenoient aſſiegée. Les Genois y envoyerent un Commiſſaire avec mille hommes, pour tâcher d'obliger les ennemis à lever le ſiege. D'un autre côté Bardelle, fils d'un Citadin de Porto-Venere, qui avoit armé en courſe un gallion & quelques brigantins, avec leſquels il s'étoit rendu redoutable ſur la Mediteranée, ſe chargea de pourvoir la place de vivres, & y fit entrer adroitement pluſieurs convois. Les Florentins ayant obtenu de Frederic Roi de Naples trois galeres qui étoient à Marſeille, donnerent la chaſſe à Bardelle, pour empêcher qu'ils ne ſecouruſſent les Piſans. Neanmoins ce Corſaire

1499.

qui ne manquoit pas d'inventions, trouva
1499. moyen de faire entrer quelques barques dans l'embouchure de l'Arno, d'où il les fit paſſer à Piſe. Quelque-temps aprés les Florentins prirent Libra-fracta, & ayant fait le dégât autour de Piſe, ils reduiſirent les aſſiegez à la derniere extrémité. Ils s'aviſerent encore d'une ruſe pour les priver entierement des convois qu'ils recevoient par mer: ils avoient réſolu de détourner le cours de l'Arno, qui paſſe auprés des murailles de Piſe, & prétendoient aprés l'avoir coupé auprés de la Tour de Fagiano, qui eſt à cinq mille de la Ville, le conduire par une autre route dans l'étang qui eſt entre Piſe & Livourne; mais cette entrepriſe qu'ils avoient heureuſement commencé ne leur réuſſit pas, parce que l'étang où ils vouloient faire entrer les eaux de l'Arno ſe trouva plus haut que ſon canal; ainſi ils furent contraints d'abandonner ce deſſein, aprés y avoir fait des dépenſes extraordinaires. Comme un malheur n'arrive preſque jamais ſeul, les Florentins eurent un autre diſgrace; les trois galéres qu'ils avoient envoyées à Ville-franche, pour ſe ſaiſir d'un navire chargé de bled, que les Piſans y faiſoient conduire, aprés avoir été long-temps battuës d'une furieuſe tempête, allerent échoüer auprés de Rapallo; il ne

ſe ſauva que le Commandant avec les Pilotes qui gagnerent la terre à nage. Les Florentins voyant qu'ils ne pouvoient reduire cette Ville par la force, tâcherent d'en venir à bout par l'artifice. Ils offrirent aux habitans de leur donner le droit de bourgeoiſie ; mais la haine étoit ſi grande entre les deux Nations, que les aſſiegez ne voulurent entendre à aucun accommodement; les Piſans même offrirent aux Genois, autrefois leurs plus grands ennemis, de ſe donner à eux. Cette propoſition qui ſembloit avantageuſe à la Republique, ne fut pas approuvée de tout le monde ; cependant elle ne laiſſa pas de paſſer, quoique Jean Loüis de Fieſque s'y fût oppoſé fortement : tout ce qu'il put obtenir fut qu'on ne rendroit aucune réponſe aux Piſans ſans en avoir eu la permiſſion du Roi de France, de qui l'Etat de Genes dépendoit encore. Le Senat lui députa pour cet effet des Ambaſſadeurs, avec ordre de lui repreſenter que ſi on refuſoit l'offre des Piſans, il étoit à craindre que dans le deſeſpoir où ils étoient, ils ne ſe donnaſſent au Roi d'Eſpagne, ce qui porteroit un grand préjudice aux affaires des François en Italie. Encore que ces raiſons déterminaſſent Loüis XII. à rejetter cette propoſition, il jugea qu'il y auroit de l'imprudenſe

1499.

ce à augmenter la puiſſance des Genoi, qui étant naturellement inquiets, pouroient un jour ſe revolter, & ſeroient plus difficiles à reduire quand ils auroient joint à leur Etat celui de Piſe. Ces conſiderations l'obligerent de renvoyer ces Ambaſſadeurs ſans leur rien accorder. Quoi que depuis le mauvais ſuccez de cette négociation les Genois n'euſſent envoyé que de foibles ſecours aux Piſans, ils ne témoignerent aucune foibleſſe. Ils firent un jour une ſi furieuſe ſortie ſur les Florentins, ſous la conduite de Tarlatin, un de leurs plus braves Officiers, qu'ayant nettoyé la tranchée, ils les obligerent de lever le ſiege.

1506. Ce que Loüis avoit prévû de l'inconſtance des Genois arriva en 1506. Ils refuſerent de lui obéïr, & chaſſerent le Gouverneur qu'il y avoit établi, de la maniere que je vais l'expliquer. Le peuple conſervoit toûjours la même averſion contre les Nobles, & ne pouvoit ſouffrir que les dignitez fuſſent partagées également entre les deux ordres. Pluſieurs Artiſans prévenus de ce ſentiment, prirent les armes contre les Gentilhommes, en tuerent un de la famille des Doria, & en bleſſerent pluſieurs autres. Les Citadins s'aſſemblerent pour faire ceſſer ce deſordre; mais il leur fut impoſſible de faire retirer les mutins, qu'en leur

leur promettant qu'on confereroit à l'avenir les deux tiers des charges aux Populaires, & que les Nobles n'y entreroient que pour l'autre tiers. Roccabertin qui commandoit dans la Ville pour le Roi de France, en l'abſence de Raveſtin, fut contraint d'approuver cette déliberation, pour éviter un plus grand mal. Les factieux prenant avantage de la facilité qu'on avoit euë de leur accorder ce qu'ils ſouhaitoient, renouvellerent la ſedition peu de jours aprés, & pillerent les maiſons de pluſieurs Nobles, ce qui obligea les autres de ſe retirer à leurs terres. Raveſtin aiant appris en France, où il étoit allé faire un voyage, juſqu'où le peuple mutiné avoit porté ſon inſolence, revint à Genes avec cent cinquante chevaux, & ſept cens hommes de pied. Il crut d'abord pouvoir par ſon autorité faire ceſſer le deſordre : mais lorſqu'il vit que la douceur & la force lui étoient également inutiles, il ſe retira dans le Fort du Châtelet. Le peuple devenu plus hardi par ſa retraite, commit le Gouvernement de la Ville à huit perſonnes du plus bas ordre, à qui il donna le nom de Tribuns, pour relever la majeſté de leurs charges. Le peuple ne ſe contenta pas d'être le maître de la capitale, il voulut étendre ſon pouvoir ſur le reſte de l'Etat de Genes : il s'empara 1506.

1506. de la Spezzia, & de quelqu'autres places de la Riviere de Levant, dont Jean Loüis de Fieſque étoit Gouverneur pour le Roi. Fieſque prit incontinent la poſte pour s'aller plaindre à la Cour de cette violence, tant en ſon nom, que des autres Nobles, & tâcha de faire entendre au Roi le préjudice qu'elle apportoit à ſon autorité. Le peuple envoya auſſi des députez à Loüis, pour lui perſuader qu'ils n'avoient pris les armes que lorſqu'ils s'étoient vûs opprimez par la tyrannie des Nobles: qu'ils s'étoient emparez de la Spezzia pour aſſurer leur commerce, & qu'ils n'en ſeroient pas moins ſoûmis aux ordres de ſa Majeſté. Quoi que le Roi fût plus diſpoſé à favoriſer la Nobleſſe que le Peuple, il ſe crut neanmoins obligé de diſſimuler, parce que le parti de la multitude étant le plus fort, il craignit que les Genois ne ſe donnaſſent à l'Empereur Maximilien. Dans cette vûë il promit de pardonner aux ſeditieux, & d'approuver la déliberation qui avoit été faite pour la diſtribution des charges, pourvû qu'on remît entre les mains de ſes Officiers la Spezzia, & les autres places dont le peuple s'étoit ſaiſi. Il renvoya même avec ces députez Michel Riccio Docteur en Droit, & bani de Naples, pour aſſurer le peuple de ſes bonnes intentions. Cependant la fa-

cilité du Roi au lieu de produire l'effet qu'il s'en étoit promis, en eut un tout contraire. Les Tribuns contre l'avis du Senat refuſerent de rendre les places, & même commanderent des troupes pour aller attaquer Monaco, qui appartenoit à Lucian Grimaldi. Raveſtin fit tout ſon poſſible pour rompre cette entrepriſe; mais n'en ayant pû venir à bout, il s'en retourna en France pour demander au Roi une armée capable de reduire les mutins, laiſſant cependant Roccabertin à Genes pour y commander en ſon abſence. 1506.

Le Roi ayant été averti de la continuation de ces mouvemens, réſolut d'aller en perſonne châtier les rebelles: ils ne manquerent pas d'être informez des preparatifs qu'on faiſoit en France contr'eux; mais leur obſtination étoit ſi grande, qu'ils ne laiſſerent pas de continuer le ſiege de Monaco avec pluſieurs Vaiſſeaux, & ſix mille hommes de milices, commandez par Tarlatin General des Piſans, que cette Republique leur avoit envoyé. Cependant le Gouverneur du Châtelet de ſon propre mouvement, & ſans avoir reçû aucun déplaiſir du peuple, fit tirer toute ſon artillerie contre la Ville & contre le port. Roccabertin craignant que les Genois ne le vinſſent forcer dans ſon Palais, pour ſe ven-

1506. ger de cette hoſtilité, ſe jetta dans le Fort avec ſes Gardes.

Les mutins aprés avoir tenu Monaco aſſiegé pendant pluſieurs mois, leverent le ſiege à l'approche de Guy d'Alegre, qui vouloit ſecourir la place, avec toute la Nobleſſe du païs. Le peuple irrité de ce mauvais ſuccez, & de la nouvelle qu'il reçut de l'approche de l'armée de France, perdit tout le reſpect qu'il devoit à ſon Souverain: il arracha les armes du Roi de tous les lieux publics, & élut pour Doge Paul de Novi Teinturier en ſoye: ce qui parut d'autant plus extraordinaire aux gens de bien, que cette dignité n'avoit jamais été conferée qu'à des Citadins, dont le corps tenoit un milieu entre la Nobleſſe & le Peuple. Les mutins pouſſerent encore plus loin leur inſolence: ils firent publier une déclaration, portant, que la Ville étoit libre, & qu'elle ne ſeroit plus à l'avenir ſujette à aucun Prince étranger; neanmoins peu de jours aprés ils arborerent les armes de l'Empereur. Ce Prince en ayant été averti, pour obliger ſes nouveaux ſujets à lui être plus fideles, fit prier le Roi par ſon Ambaſſadeur de pardonner aux Genois; ce qui fit juger à ſa Majeſté que Maximilien fomentoit tous ces troubles, & peut-être de concert avec le Pape.

Les Genois firent venir dans leur Ville Tarlatin & Jacques Corſe, deux des meilleurs Officiers qui fuſſent en Italie en ce temps-là, & leur commirent le ſoin de leur défenſe. Jacques Corſe reſta dans Genes, & Tarlatin marcha avec quelques troupes pour tâcher de jetter du ſecours dans Vintimille, qui étoit aſſiegé par un détachement de l'armée de Trivulce. Aprés le départ de Tarlatin, Jacques Corſe attaqua le Fort du Châtelet, qu'il fit battre avec pluſieurs pieces de canon; mais les murailles étoient ſi épaiſſes, qu'il ne put y faire bréche; d'ailleurs les François fatiguerent tellement les Genois par leurs ſorties, que Jacques Corſe deſeſpera de prendre la place par la force. Dans cette extremité il eut recours à l'artifice; il fit dire ſous-main aux aſſiegez que les troupes qui avoient été deſtinées pour leur ſecours, avoient été défaites; que le camp du Roi avoit été pillé, & que tous les paſſages étoient ſi bien munis, qu'il ne devoient pas en attendre un nouveau. Ce ruſé Capitaine joignit ſi bien les menaces aux promeſſes, qu'il obligea les François à capituler. Il leur accorda une compoſition honorable; mais elle leur fut mal gardée. Quoi qu'il leur eût promis de les laiſſer ſortir avec armes & bagages, il les fit tous tailler en pié- 1506.

1506. ces. La fureur des Genois fut ſi grande, qu'ils emplirent du ſang de ces malheureux une chaudiere, dans laquelle ils firent gloire de tremper leurs mains. Ils n'épargnerent pas même les femmes ni les enfants, qui par la foibleſſe de leur ſexe ou de leur âge, devoient plûtôt exciter leur compaſſion que leur colere.

Aprés que les Genois eurent pris le Fort qui étoit ſur la montagne, ils attaquerent celui de la plaine, joignant le Couvent des Cordeliers; ils monterent ſur les murailles, & planterent des échelles ſur le toit du Couvent, pour trouver moyen d'entrer dans la place. Les François les repouſſerent d'abord à coups de traits, de pierres & de mouſquets; mais les Genois aprés avoir abbatu le cloître des Religieux, monterent plus aiſément à l'aſſaut. Ils ſe ſervirent enſuite de beliers, & de toutes les autres machines qui étoient alors en uſage, pour renverſer les murailles. Les aſſiegez de leur côté firent grand feu de leur canon ſur la Ville, & abbatirent pluſieurs maiſons : ils ſoûtinrent divers aſſauts, & toûjours avec ſuccez, jettant ſur les Genois du ſouffre, de l'huile boüillante & de la poix fonduë.

Pendant que les François ſe deffendoient ainſi dans le Fort, Loüis XII. qui avoit

déja paſſé les monts pour venir châtier les rebelles, arriva à Aſt; il y fit quelque ſejour pour donner le loiſir aux Princes d'Italie de le venir joindre : Les principaux furent Alphonſe d'Eſte Duc de Ferrare, François de Gonzague Marquis de Mantouë, & Guillaume Marquis de Montferrat. 1506.

Auſſi tôt que les Genois eurent appris l'arrivée du Roi de France, ils lui envoyerent ſix de leurs principaux Citadins, pour lui repreſenter que ce n'étoit pas contre ſa Majeſté qu'ils avoient pris les armes, mais contre les Nobles, qui s'étant emparez de l'autorité Souveraine, les traitoient avec une hauteur inſuportable : qu'ils n'avoient pas chaſſé ſes Officiers, mais qu'ils s'étoient eux-mêmes retirez volontairement. Que ſa Majeſté n'avoit qu'à ordonner tout ce qu'il lui plairoit, qu'ils lui obéïroient aveuglément, pourvû qu'elle les protegeât contre la violence des Nobles. Le Roi connut aiſément que toutes ces ſoûmiſſions ne tendoient qu'à l'amuſer, en attendant qu'ils euſſent reçû les ſecours qui devoient leur venir de Florence & de Rome, & pour avoir le loiſir de fortifier tous les paſſages par où les François pouvoient s'approcher de la Ville : le Roi même fut averti qu'ils avoient rapellé les troupes qui

1506. étoient occupées au ſiege de Monaco, & celles qu'ils avoient envoyées contre le Marquis de Vintimille, pour ſervir à leur propre défenſe, ſçachant qu'ils ſeroient bien-tôt aſſiegez par mer & par terre. Loüis regardant cette Ambaſſade comme une nouvelle injure, ne voulut pas entendre ces Députez, & les renvoya avec des paſſe-ports, afin que le droit des gens ne fût pas violé en leurs perſonnes. Tous les païſans des environs de Genes prirent tellement l'épouvante à l'approche des François, qu'ils conduiſirent dans la Ville tous leurs beſtiaux, & y porterent leurs meubles. Les Genois qui étoient aſſez occupez à ſe défendre, laiſſerent en repos ceux qui étoient dans le Fort; ils ſe contenterent de bâtir deux Redoutes ſur le haut de la montagne, d'où ils eſperoient battre les François avec plus de commodité à coups de traits & de mouſquets, lorſqu'ils paſſeroient dans la valée qui eſt au deſſous, eſperant par cet artifice les empêcher d'approcher de leur Ville. Elle eſt bâtie dans une plaine vers le Midi, entre deux colines, qui s'avançant dans la mer comme deux caps, la commandent de tous côtez. On n'y peut arriver que par deux valées; celle de Biſagno qui eſt au Levant, & celle de Pozzeveri qui regarde le Ponant, & conduit au faux-bourg de ſaint

Pierre d'Arena & au Fare : tout le reſte eſt entouré de la mer. Il y avoit des Forts ſur ces éminences ; mais ils étoient au pouvoir des François. 1506.

Le Roi ne voulant point perdre de temps fit avancer Charles d'Amboiſe Marêchal de France, avec ſon armée, ne reſervant auprés de lui que ſa maiſon. Le Marêchal paſſa ces montagnes ſteriles, ayant laiſſé derriere lui tout ſon bagage, afin d'être moins embaraſſé dans les défilez qu'il falloit paſſer. Il remplit tout le païs d'épouvante, & ſe ſaiſit de quelques Châteaux qu'il trouva ſur ſa route. Aprés avoir forcé tous les paſſages, il vint camper à Rapallo, Village dans la valée de Pozzeveri ; il défendit ſous de rigoureuſes peines à ſes ſoldats de ſortir du camp pour aller butiner, afin de les tenir dans la diſcipline. Aprés qu'il eut fait poſer des corps de garde dans les lieux neceſſaires, il viſita lui-même tous les quartiers ; il ordonna aux Officiers de demeurer dans leurs poſtes, & de ſe contenter de repouſſer les Genois, en cas qu'ils deſcendiſſent de la montagne, en attendant que le Roi qui étoit demeuré à Aſt avec les Seigneurs de ſa Cour, arrivât au camp. Ce Prince avoit avec lui huit Cardinaux, & entr'autres Georges Cardinal d'Amboiſe Archevêque de Rouën, & Legat Apoſtolique au-

1506. delà des monts, & Pierre Poncheri Evêque de Paris, & Chancelier de Milan. Le Roi paſſa à Fornari, & laiſſant Dertone à gauche, arriva à Alexandrie le 11. de Mai. Il y reçut un Ambaſſadeur de l'Empereur Maximilien, qui ayant été conduit à l'Audience, le pria de la part de ſon maître de ſe deſiſter de l'entrepriſe de Genes : il lui repreſenta que s'il avoit quelques prétentions ſur cette Republique, il devoit les pourſuivre par les voyes de droit à la Diéte Imperiale, puiſque l'Etat de Genes étoit un fief de l'Empire. Il declara enſuite au Roi que s'il continuoit de faire la guerre aux Genois, Sa Majeſté ſeroit obligée de prendre leur défenſe. Le Roi répondit en ſouriant à l'Ambaſſadeur que l'Empereur pourroit connoître dans huit jours à qui des deux les Genois devoient obéïſſance. Que ſes ancêtres avoient été maîtres de la Ville & de tout l'Etat de Genes, avant que l'Empire fût tombé entre les mains des Allemans. Qu'on ne pouvoit pas dire que les Empereurs depuis qu'ils avoient été chaſſez de l'Italie par les Barbares, euſſent jamais eu aucune juriſdiction ſur ces peuple. Que dans le temps même que les Ducs de Milan en avoient été Souverains, ils avoient tenu cet Etat à foi & hommage des Rois de France, & que comme les Empereurs

n'avoient jamais prétendu aucun droit de Souveraineté ſur ce Royaume ; auſſi les ſujets ni les vaſſaux de cette Monarchie ne s'étoient jamais pourvûs à la Diéte pour y faire juger leurs conteſtations, n'ayant point d'autres Juges que le Parlement de Paris, à qui ſeul la connoiſſance en appartenoit. 1506.

Le Roi aprés avoir renvoyé l'Ambaſſadeur ſe rendit au camp, & ordonna au Marêchal d'attaquer les Forts que les Genois avoient ſur la montagne, & de ſecourir les François qui étoient aſſiegez dans celui de la plaine. Charles d'Amboiſe fit incontinent mettre en bataille l'armée, en preſence du Roi ſon maître : elle étoit compoſée de huit cens lances, de dix-huit mille Chevaux-legers, de ſix mille Suiſſes, & de pareil nombre de fantaſſins de differentes Nations.

Le Maréchal avoit choiſi pour le jour du combat le 25. Avril 1507. auquel on ſolemniſe la fête de ſaint Marc ; toutes choſes y étant diſpoſées, il détacha François de Gonzague Marquis de Mantouë, avec cinq cens maîtres, & le Colonel Mercato avec ſes Albanois, & leur ordonna de faire le tour de la coline pour aller prendre les ennemis en queuë, tandis qu'il les chargeroit pardevant. Il laiſſa une partie de ſa 1507.

1507. cavalerie dans la valée de Pozzeveri, pour garder ce paſſage, de peur que les Genois ne vinſſent attaquer les François de ce côté-là pendant qu'il eſſayeroit de gagner la montagne. Il donna le commandement de cette Cavalerie à d'Alegre, avec ordre de ſoutenir les hommes commandez, en cas qu'il les vît plier; mais de demeurer en ſon poſte s'il les voyoit vainqueurs de leurs ennemis; & il fit marcher l'avantgarde en bon ordre vers la coline. Dés que les Genois les virent monter, ils allerent au devant d'eux avec de grands cris, & mirent le feu à quelques pieces de campagne qu'ils avoient pointées ſur la hauteur. Cependant le Marquis de Mantoüe qui étoit arrivé par derriere ſur le haut de la montagne, ſe rendit maître du camp des ennemis, qui ne ſongeoient qu'à défendre le paſſage de la valée de Pozzeveri. Il les chargea enſuite avec tant de vigueur, que s'imaginant le nombre de leurs ennemis beaucoup plus grand qu'il n'étoit, ils ſe mirent en confuſion, & prirent la fuite: une partie ſe ſauva dans les montagnes voiſines, & le reſte dans le Fort du Châtelet; le fils du Marquis d'Alegre en pourſuivit quelques uns, avec un Regiment Gaſcon, juſqu'aux remparts de la Ville, ſur leſquels il planta ſon drapeau, pour en prendre poſſeſſion au

nom du Roi. D'un autre côté Jacques de Chabanes, à la tête de cinq cens maîtres à qui il avoit fait mettre pied à terre, gagna le haut de la coline, & ſe rendit maître du Fort que les Genois avoient abandonné. Ils perdirent en cette occaſion trois mille cinq cens hommes, qui furent tuez ſur la place, ou en s'enfuyant, ſans qu'il en coûtât aux François plus de trois cens, parce que leurs ennemis firent peu de réſiſtance; neanmoins Chabanes fut bleſſé à la gorge d'un coup de fléche, en combattant vaillament. 1507.

L'épouvante fut ſi grande à Genes que le Senat réſolut d'envoyer offrir la Ville au Roi. Eſtienne Juſtiniani fut chargé de cette commiſſion, avec pluſieurs autres Senateurs. Les Genois obtinrent du Maréchal une tréve de vingt-quatre heures, en attendant le ſuccez de cette négociation. Loüis refuſa d'entendre ces Ambaſſadeurs; mais ils eurent audience du Cardinal d'Amboiſe, ſon premier Miniſtre. Ils ſe jetterent à ſes pieds, & le prierent les larmes aux yeux, d'avoir pitié du malheureux état où ils étoient reduits: ils lui repreſenterent qu'ils n'étoient pas les maîtres dans leur Ville, & qu'ils étoient le plus ſouvent contraints d'obéïr aux caprices d'une populace inſolente. Que leur Etat étoit compoſé de

1507 trois ordres, de Nobles, de Citadins & de Populaires : que les Senateurs étoient tirez des deux premiers, & qu'encore que la jalouſie du Gouvernement les eût ſouvent diviſez & armez les uns contre les autres ; neanmoins la pluſpart des familles bourgeoiſes étoient alliées avec les Nobles; mais que l'Etat populaire qui comprenoit les Marchands en détail & les Artiſans, étoit le plus puiſſant par le nombre & par le frequent exercice des armes. Que ceux de cette troiſiéme claſſe avoient conſenti pendant les derniers troubles, que les Gentilhommes vécuſſent en ſeureté dans leurs Châteaux; mais que les Citadins, du corps deſquels ils étoient, n'ayant d'autre occupation que le commerce par mer & par terre, devoient s'intereſſer beaucoup plus que tous les autres à la conſervation d'une Ville qui renfermoit tous leurs effets. Que le Roi ne retireroit aucun avantage du pillage & de la déſolation de leur patrie. Que la clemence étoit la principale vertu des Souverains, toutes les autres leur étant communes avec leurs ſujets, & que c'étoit en la pratiquant qu'ils ſe rendoient les images de Dieu tout-puiſſant. Qu'il ne falloit employer la force des armes que contre ceux qui faiſoient réſiſtance ; mais qu'il étoit glorieux de pardonner à ceux qui étoient ſoûmis : & qu'il

ne devoit tourner la rigueur de ſa juſtice que contre les eſprits turbulens qui avoient cauſé la revolte. Ils conjurerent enfin le Cardinal, de conſiderer que l'honneur de leurs filles, alloit être expoſé à la brutalité du ſoldat inſolent; que leurs enfans, n'avoient d'autres défenſes que leurs pleurs, & que les lieux ſaints ſeroient profanez pendant ce deſordre. Le Cardinal aprés les avoir congediez alla faire rapport au Roi de tout ce qu'ils lui avoient dit: ce Prince examina dans ſon Conſeil s'il devoit accepter leurs ſoumiſſions, & ayant réſolu de leur pardonner, il renvoya Juſtiniani & ſes compagnons, avec de bonnes paroles; mais le peuple par ſa brutalité rompit ces favorables diſpoſitions. Les Artiſans abuſez par quelques ſeditieux, refuſerent de poſer les armes, s'imaginant que s'ils tentoient encore une fois la fortune contre les François, elle leur ſeroit plus favorable que par le paſſé. On leur avoit perſuadé que l'armée du Roi n'étoit pas auſſi forte que les Citadins le publioient. Que ce n'étoit plus ces mêmes troupes qui avoient conquis le Royaume de Naples & le Duché de Milan. Qu'il n'en reſtoit plus qu'une petite partie, parce que plus de la moitié avoient péri dans les combats, dans les aſſauts, & par

1507.

1507. la fatigue des marches ; outre que pluſieurs avoient deſerté, ſe voyant ſi proches de leurs frontieres, qu'on avoit été contraint de mettre à leur place des milices ſans experience. Qu'il ne reſtoit plus des vieilles bandes que des lanciers ou des cuiraſſiers, qui étant accablez ſous le poids de leurs armes, ne pourroient monter les affreuſes montagnes dont la Ville étoit entourée. Que les Genois au contraire avoient beaucoup d'Infanterie, qu'ayant connoiſſance des chemins ils s'ouvriroient un paſſage par les lieux les plus difficiles. Que ſi les François avoient eu quelque avantage au dernier combat, c'étoit moins par leur valeur que par la terreur panique des Genois, qui leur avoit donné la victoire. Ces flateuſes eſperances leur avoient tellement relevé le courage, qu'ils témoignoient une impatience extraordinaire de reparer l'affront de la derniere journée, & qu'ils regretoient les momens qu'ils perdroient à déliberer.

Pendant cette émotion populaire les Citadins ſe trouverent fort embaraſſez ; d'un côté ils craignoient que le Roi ne fût irrité contre eux, parce qu'ils lui avoient porté une parole qu'ils n'étoient pas en pouvoir de tenir : d'un autre côté ils connoiſſoient le peril où ils ſe ſeroient expoſez en combattant les deſſeins d'un peuple inſolent qui avoit les

armes à la main, & n'entendoit plus de raiſon. Ils voyoient les ſeditieux courir par toutes les ruës en menaçant & en battant ceux qui ne vouloient pas ſuivre leur exemple. Le lendemain les Artiſans bien réſolus de ſignaler leur valeur, ſortirent de la Ville en tumulte à la pointe du jour. Ils gagnerent le haut des montagnes par des routes qui n'étoient connuës qu'à ceux du païs, & laiſſerent un petit détachement à la garde des munitions. Dés qu'ils furent ſur l'éminence ils attaquerent le Fort dont les François étoient les maîtres, avec de grands cris ; mais ils trouverent plus de réſiſtance qu'ils n'avoient penſé. Cependant quelques coureurs de l'armée du Roi qui étoient allez butiner dans les faux-bourgs, ayant été pouſſez par ceux qui étoient reſtez pour la garde des magazins, donnerent l'allarme au camp. Sur cet avis tout le monde monta à cheval, & l'on entendit dire de tous côtez qu'il ne falloit donner aucun quartier à ces traîtres. Le Roi lui-même qui s'étoit éveillé au bruit, alla donner ſes ordres par tout, & chaſſa les Genois de la montagne: ils s'enfuïrent avec tant de deſordre, qu'ils ſe renverſerent les uns ſur les autres, & roulerent plûtôt dans les précipices, qu'ils ne deſcendirent. Les François les pourſuivirent juſqu'à la Ville ; mais leurs compa- 1507.

1507. gnons leur en fermerent les portes, ce qui fut cauſe qu'ils furent preſque tous taillez en pieces. Il n'en ſeroit échapé aucun, ſi les plus timides ne s'étoient ſauvez pendant le combat, par de certains détours dont ils avoient connoiſſance, & ne fuſſent rentrez par une porte oppoſée au chemin ordinaire. Cette précaution leur réuſſit, parce que les François ne voulurent pas s'engager dans ces longs défilez, & s'éloigner de leur camp.

La nuit ſuivante les ſeditieux ſortirent de la Ville avec leur bagage, leurs femmes & leurs enfans, ſous la conduite de Paul de Novi, qu'ils avoient élû pour leur chef; la pluſpart ſe retirerent à Piſe, & le reſte à d'autres places maritimes, les uns par mer, les autres par terre : ceux qui n'eurent pas le courage de ſe bannir volontairement de leur patrie, quitterent les armes, & ſe reconcilierent avec les Citadins. Le lendemain lorſque tout fut calme dans la Ville, le Senat envoya de nouveaux Ambaſſadeurs au Roi, pour le prier de leur pardonner; ils le trouverent à cheval qui faiſoit la revûë de ſon armée, & ſe jetterent le viſage contre terre, lui demandant grace avec un torrent de larmes. Ils s'excuſerent de ce qui étoit arrivé le jour précedent, ſur le caprice de la populace, qui aprés le mauvais

ſuccez de cette entrepriſe, étoit allé chercher un azile hors de ſon païs; de maniere qu'il ne reſtoit plus dans la Ville que de fideles ſujets, qui étoient tous preſts de lui jurer une obéïſſance aveugle. Ils proteſterent à ce Prince qu'il pouvoit entrer dans Genes quand il voudroit avec ſon armée, qu'il en trouveroit les portes ouvertes, & qu'ils ſe remettroient à ſa diſcretion, eſperant que ſa bonté Royale lui feroit préferer la clemence à la rigueur de la juſtice. 1507.

Quoi que le Roi trouvât la trahiſon des Genois indigne de pardon, il fut neanmoins touché des larmes de ces Ambaſſadeurs: aprés avoir pris des ôtages il ordonna au Marêchal d'Amboiſe d'entrer dans la Ville avec une partie de ſon armée. Il reſta cependant au camp avec les troupes de ſa maiſon, & la plus grande partie de l'Infanterie, en attendant que le Marêchal eût fait ſortir de Genes tous les étrangers qui y étoient en garniſon. Le Marêchal aprés s'être ſaiſi des principaux poſtes, fit porter toutes les armes des bourgeois à l'Arcenal, & leur ordonna de ſe loger au haut de leurs maiſons, qui ont pour l'ordinaire quatre ou cinq étages, afin de laiſſer les premiers libres aux ſoldats François, avec les ſalles & les offices. Il fit viſiter toutes les maiſons, pour voir s'il n'y étoit point reſté d'étrangers, &

1507. y mit des corps de gardes à toutes les portes, & des ſentinelles aux coins des ruës : il fit auſſi faire exactement la patroüille toute la nuit.

Le Roi ayant été averti que tout étoit preparé dans Genes pour le recevoir, y entra le lendemain Mercredi vingt-huitiéme d'Avril comme en triomphe. Les Compagnies d'ordonnance marchoient les premieres, compoſées de Lanciers & de Cavaliers armez de haches. Le Roi parut le dernier, entouré des Archers de ſa garde, le carquois ſur l'épaule, & l'arc à la main. Il étoit ſuivi de quelques pieces d'artillerie chargées à boulet, pour foudroyer les maiſons en cas que le peuple oſât ſe revolter. Toute l'Infanterie reſta dans les faux-bourgs, pour éviter l'embarras. Le Roi montoit un cheval d'Eſpagne, dont le crin deſcendoit juſqu'à terre; ſa houſſe étoit de brocard d'argent, ſemé d'abeilles en broderie d'or, avec cette deviſe en gros caractere *Non utitur aculeo Rex, cui paremus*; *Nôtre Roi n'a point d'éguillon.* Galeas de ſaint Severin précedoit ce Prince, monté ſur un Barbe, dont la houſſe étoit de velour violet, ſemée de fleurs des lys d'or, avec cette deviſe, *Neſcis quid veſper vehat; Tu ne ſçais pas le matin, ce qui doit arriver le ſoir.* Cinq cens Chevaux-le-

gers que le Marêchal d'Amboiſe avoit fait entrer dans la Ville le jour precedent, avoient mis pied à terre, & s'étoient rangez en haye le long des ruës par où le Roi devoit paſſer. Leurs Officiers qui étoient reſtez à cheval prirent les devants de la marche. Cependant les Genois qui s'étoient revêtus d'habits de deüil, ſe proſternerent le viſage contre terre, à la vûë de leur Souverain juſtement irrité, parce qu'ils étoient encore incertains de leur deſtinée : neanmoins aprés que le Roi eût fait publier qu'il leur accordoit l'amniſtie, on vit dans un inſtant la joye répanduë par toute la Ville. Démetrius Juſtiniani en fut excepté, comme étant le principal autheur de la ſédition, auſſi-bien que ceux qui par leur fuite s'étoient rendus indignes de pardon ; & entr'autres Paul de Novi qui s'étoit retiré à Piſe. Ce vil Artiſan qui de Teinturier s'étoit élevé à un rang fort approchant de la Souveraineté, fut quelques jours aprés envoyé au Roi, & reçut la peine que meritoit ſon crime. 1507.

Le lendemain Loüis ayant fait aſſembler le Senat, ſe fit apporter tous les anciens Regiſtres de ces déliberations, & les fit brûler en ſa preſence, afin qu'il n'y eût plus à l'avenir d'autres loix que celles que

1507. lui & ſes ſucceſſeurs impoſeroient au peuple de Genes. Il fit enſuite enregiſtrer une déclaration, portant que la Ville & l'Etat de Genes demeureroient à perpetuité réunis à la couronne de France; que les Genois lui demeureroient fideles, & qu'il auroit ſoin de les défendre comme ſes autres ſujets contre les ennemis qui oſeroient les attaquer; que tous les crimes commis pendant les derniers troubles ſeroient pardonnez; qu'il n'y auroit plus aucune partialité ni diviſion entre les trois ordres, & qu'ils vivroient à l'avenir dans une parfaite union; que les Genois feroient bâtir à leurs dépens une Citadelle auprés du Fort, ſuivant le plan que le Roi en donneroit; que la maiſon de ſaint Georges joüiroit de ſes anciens privileges; que les Genois payeroient la garniſon qu'il plairoit à ſa Majeſté laiſſer dans la Citadelle & dans leur Ville; qu'ils entretiendroient quatre galeres & quatre vaiſſeaux de charge, dont le Roi pouroit diſpoſer à ſa volonté; que la Ville ſeroit gouvernée par des Magiſtrats qu'on changeroit tous les ans; mais qu'ils ne pouroient rien réſoudre, ſoit pour la police ou pour la guerre, ſans le conſentement des Officiers de ſa Majeſté; que les Magiſtrats jugeroient tous les procez qui interviendroien

entre les particuliers ; que la Ville & l'Etat de Genes obéïroit au Marêchal d'Amboiſe, que le Roi avoit declaré ſon Lieutenant General dans tous ſes Etats audelà des Monts, & devant lequel il ſeroit permis aux Genois de relever les appellations des Sentences renduës par les Juges ordinaires. 1507.

Le Roi impoſa pour toutes peines à ces peuples de lui payer pour les frais de la guerre deux cens mille écus : il fit auſſi fondre toute l'ancienne monnoye, & en fit battre de nouvelle au coin de ſes armes, afin qu'il ne reſtât plus aucune trace de l'ancienne liberté de cette Republique.

En 1508. l'Empereur fit une tentative pour s'emparer de Genes, par l'intelligence qu'il avoit avec Paul Baptiſte Juſtiniani, & Fregoſin, qui en étoient bannis. Ces deux Citadins menerent à Caſenole, Ville appartenante à Ludovic de Gonzague, vaſſal de Maximilien, mille fantaſſins Allemans qui paſſerent avec une extréme diligence par des montagnes & des chemins preſque inacceſſibles ſur les terres des Venitiens, pour enſuite continuer leur route juſqu'à Genes. Mais Chaumont qui en étoit Gouverneur ayant été averti de leur marche, envoya à Parme un parti de Ca- 1508.

1508. valerie & d'Infanterie, pour s'oppoſer à leur paſſage. Les Allemans ſe voyant découverts, s'en retournerent en leurs païs par le même chemin; mais non pas avec la même diligence, ni avec le même danger, parce que les Venitiens pour le bien de la paix ſouffrirent qu'ils paſſaſſent ſur leurs terres. Il y avoit à Boulogne pluſieurs bannis de Genes; & comme cette Ville obéïſſoit au Pape Jule ſecond, cela fit voir au Roi que Sa Sainteté agiſſoit de concert avec l'Empereur. D'un autre côté le Pape ſe plaignoit que le Roi & les Venitiens avoient favoriſé les bannis de Forli, & leur avoient donné le moyen de rentrer dans la Ville. Qu'un Moine priſonnier à Mantouë, & accuſé de l'avoir voulu empoiſonner, avoit declaré par ſon interrogatoire qu'il avoit été ſollicité par Chaumont; le Pape envoya même au Roi ce Religieux par Achiles de Graſſy Evêque de Peſaro, qui depuis fut Cardinal, afin qu'il approfondît cet attentat. Quoi que le Roi connût les mauvaiſes intentions du Pape, il ne laiſſa pas pour faire connoître à tout le monde la ſincerité de ſa conduite, de faire decrer contre Bentivolio, qu'on accuſoit de complicité avec ce Moine.

1509. En 1509. Jules II. voulut auſſi ſurprendre

prendre Genes, & quoi que les Venitiens n'approuvaſſent pas cette entrepriſe, ils ne laiſſerent pas de joindre à la flotte de ſa Sainteté quatre gros vaiſſeaux de guerre. Pluſieurs banis de Genes s'embarquerent ſur cette flotte, & entr'autres l'Archevêque de cette Ville, qui étoit fils de Biet de Fieſque. Frederic Archevêque de Salerne, frere d'Octavian Fregoſe, alla dans le même-temps lever des troupes dans la Lunigiane, pour les mener par terre au ſiege de Genes. Chaumont ayant été averti du deſſein du Pape, envoya vingt deux galeres au devant de ſa flotte, compoſée de vingt-cinq galeres, une galeaſſe & trois navires Biſcains. Les deux armées s'étant rencontrées à la hauteur de Porto-Venere, ſe canonnerent pendant deux heures, aprés quoi celle du Pape prit la route de Seſtri dans la Riviere de Levant; elle ſe preſenta enſuite devant le port de Genes, dans lequel Jean Fregoſe entra ſur un brigantin; mais l'artillerie de la Tour Codita, obligea bien-tôt les ennemis de ſe retirer, aiant démâté deux de leurs galeres. La flotte du Pape prit enſuite la route de Porto-Venere; & aprés y avoir ſejourné quelques jours, s'en retourna à Civita-Vechia. Les vaiſſeaux Venitiés s'en étant ſeparez du conſentement de ſa Sainteté furent ſurpris auprés du Fare de Meſſine 1509.

1509. d'une furieuſe tempeſte, qui fit perir cinq galeres qui alloient de concerve avec les navires ; le reſte de la flotte fut porté ſur les côtes de Barbarie, & aprés avoir eſſuyé mille dangers, arriva enfin à Veniſe en fort mauvais état. L'Archevêque de Genes ayant appris le retour de la flotte du Pape, licentia les troupes qu'il avoit déja levées, à la reſerve de deux compagnies qu'il laiſſa à Bagno de la Porrete, ſous pretexte que les Florentins leur avoient refuſé paſſage ſur leurs terres. Voilà à quoi aboutit ce grand armement.

1511. En 1511. quelques brigues que fiſſent les ennemis de la France pour porter les Genois à la revolte, ils ne laiſſerent pas d'être fidelles au Roi ; ils leverent même à leurs dépens deux mille hommes de pied, pour la défenſe de leur Ville. Ils en donnerent le commandement à Jerôme de Fieſque, au bâtard de Savoye, & au Marquis de Finaro : neanmoins s'étant imaginez que ces trois chefs ſoûtenoient les Adornes, ils élurent huit Citadins à qui ils commirent tout le ſoin de la guerre, avec ordre de s'oppoſer aux Capelets, en cas qu'ils vouluſſent troubler le repos de l'Etat. Ils envoyerent auſſi des députez à Trivulce & au Marquis de la Palice, pour leur demander quelque ſecours ; mais ils n'en pûrent

rien obtenir. Au mois de Juin Jean-Baptiſte Fregoſe voulant profiter d'une conjoncture qui lui ſembloit favorable, pour ſe rétablir dans la dignité Ducale, s'approcha de Genes avec ſes freres, à la tête de cinquante hommes d'armes, & de cinq cens fantaſſins. Il envoya au Senat un trompette, avec une lettre du Cardinal de Zuric, Legat Apoſtolique en Allemagne & en Lombardie, & General des troupes de la Ligue, qui demandoit qu'on lui remît la Ville entre les mains. Comme cette lettre n'étoit pas addreſſée au Gouverneur François, mais ſeulement aux Anciens, on renvoya le trompette ſans réponſe, & même quelques Senateurs opinerent à le faire pendre. Le Gouverneur qui ne s'étoit pas fait aimer à cauſe de ſes exactions, ne ſe croyant pas en ſureté dans la Ville, feignit de s'aller promener, & ſe retira dans le Fort de la Lanterne, ce qui affligea extremement tous les Citadins : on lui offrit des ôtages pour le faire revenir ; mais il ne put s'y reſoudre, laiſſant la Ville ſans chef pendant trois jours, & dans de grandes allarmes. Cent Suiſſes que le Roi de France avoit envoyez quelques jours auparavant, pour garder le Palais, voyant qu'on ne vouloit pas les recevoir dans aucun des Forts, demanderent leur congé aux Genois ; ils l'obtinrent aiſément,

1511.

& furent eſcortez juſqu'à Nice. Le Gou-
1511. verneur qui étoit dans le Fort de la Lanterne incommodoit extremement la Ville, avec deux petits bâtimens qui étoient reſtez à ſa diſpoſition. Ces actes d'hoſtilitez porterent les Genois à recevoir Fregoſe, qu'ils élurent Doge le 29. de Juin. Il voulut incontinent faire attaquer les deux Forts de la Lanterne & du Châtelet; mais le Senat ne le jugea pas à propos. Les Genois ayant ſçu que le Legat cherchoit par tout de l'argent, lui envoyerent douze mille ducats par le Docteur Jean de Lerice, & par André Doria. Le Legat les exhorta par ſes lettres à attaquer les Forts. Ils s'y réſolurent enfin, & il les battirent avec ſix pieces de canon que le Pape leur avoit envoyées. Huit jours aprés que le ſiege fut commencé, un Cordelier qui étoit entré en négociation avec le Gouverneur du Châtelet, l'obligea de capituler. Il lui fit ſigner des articles, portant, qu'il rendroit la place moyennant douze mille ducats, & qu'il ſortiroit avec ſa garniſon tambour battant & enſeignes déployées. Aprés que ce Gouverneur eut reçu ſon argent, il s'embarqua ſur une galere qu'on lui donna, & s'en retourna en France. A l'égard du Fort de la Lanterne, on trouva moyen d'y faire entrer quelque ſecours par mer ſur deux ga-

leres de France, & ſur un vaiſſeau de Biſcaye. Le Roi ayant apris la revolte des Genois, fit arrêter tous les effets que leurs Marchands avoient dans ſon Royaume.

Cependant le Doge apprehendant que les Fieſques ne fuſſent d'intelligence avec les Adornes, pour remettre la Ville ſous l'obéïſſance du Roi, réſolut de s'en défaire. Jerôme de Fieſque étant allé voir le Doge avec deux de ſes freres, le 23. Mai 1512. eut dans la ſalle quelques paroles avec Jacques Lomelin: la querelle s'étant échauffée, ils mirent l'épée à la main. Le jeune Fregoſe prit le parti de Lomelin, & les deux Fieſques celui de leur frere. Dans un moment on vit cent épées tirées, & il y auroit eu beaucoup de ſang répandu, ſi au bruit qu'ils firent, le Doge ne fût ſorti de ſon appartement, & n'eût accommodé ce differend. Othon & Sinibalde de Fieſque, freres de Jerôme, croyant cette querelle accommodée, prirent chacun leur parti: l'un alla vers ſaint Laurent, & l'autre du côté de la Vialuta. Jerôme de Fieſque étant ſorti du Palais tout ſeul, fut aſſaſſiné dans la place par Zacharie Fregoſe, & par Fregoſin, freres du Doge. Jean Ambroiſe de Fieſque qui étoit avec Jerôme, reçut un coup d'épée au viſage, en le voulant défendre. Othon & Sinibalde ayant appris la 1512.

1512. mort de leur frere, ſe retirerent à leurs Châteaux, où ils chercherent les moyens d'en tirer vengeance. Le lendemain Antoine & Jerôme Adorne deſcendirent dans la valée de Pozzeveri, avec trois mille hommes de pied. Le Doge en ayant eu avis, envoya quelques troupes pour les combattre. Les deux partis en vinrent aux mains, au pied de la coline qui termine cette valée; mais avec tant de deſavantage pour les Fregoſes, que toute leur armée fut taillée en pieces. Zacharie Fregoſe s'étant ſauvé dans la maiſon d'un païſan, fut livré aux Fieſques. Les Adornes aprés cette victoire allerent au ſecours du Fort de la Lanterne, & obligerent ceux qui l'aſſiegeoient de ſe retirer. Le Doge voyant ſes ennemis vainqueurs par tout, s'embarqua avec ſes freres ſur un petit bâtiment qu'il avoit fait preparer auprés du port de Calvi, & alla joindre la flotte dans le même-tems. Les Adornes entrerent dans la Ville par la porte de ſaint Thomas, & les Fieſques par celle de Serchi. Antoine Adorne ayant montré au Senat des lettres du Roi, par leſquelles il l'établiſſoit Gouverneur de Genes, fut reconnu en cette qualité, & en prit poſſeſſion. Les Fieſques vengerent la mort de leur frere ſur Zacharie Fregoſe, qui ayant été percé de pluſieurs coups, fut

attaché par les pieds à la queuë d'un cheval, & traîné par toute la Ville. Les Genois établirent enſuite un nouveau Conſeil nommé della-Baglia, & envoyerent Melchior de Negroni, Anſaldo Grimaldi, Vincent Saüli, & Auguſtin Ferrari, au General de la flotte, pour l'obliger de revenir à Genes, & ſe ſoûmettre au Roi de France; mais comme il étoit lié d'intereſt avec les Fregoſes, ces députez n'en pûrent rien obtenir, on eut même bien de la peine à leur accorder la permiſſion de s'en retourner. Prejan, qui commandoit l'armée navale de France, aprés avoir pourvû le Fort de la Lanterne des choſes neceſſaires, s'en alla à la Spezzia. 1512.

Pendant que les Adornes rétabliſſoient l'autorité du Roi à Genes, les François perdirent la bataille de Novare contre les Princes Confederez. Octavian Fregoſe ſe ſervit de cette occaſion pour chaſſer les Adornes de la Ville. Il communiqua ſon deſſein à Hugues de Cardonne & au Marquis de Peſcayre, qui commandoient l'armée d'Eſpagne, & leur fit entendre l'avantage que tireroit leur parti de ce changement. Octavian fut écouté favorablement, & preferé à Jean-Baptiſte Fregoſe par trois raiſons. La premiere, parce que Jean-Baptiſte Fregoſe étoit haï du peuple,

à cauſe du meurtre de Jerôme de Fieſque.
1512. La ſeconde qu'Octavian étoit allié du Marquis de Peſcayre, & protegé par Julien de Medicis, frere de Leon X. Et la troiſiéme parce que les Genois avoient promis une montre aux Eſpagnols, quand Octavian ſeroit Doge. Le Marquis lui ayant donné des troupes ſuffiſantes pour faire réuſſir cette entrepriſe, il s'avança juſqu'à la valée de Pozzeveri. Antoine Adorne ayant eu avis de ſa marche, & ne pouvant plus eſperer aucun ſecours des François, en l'état qu'étoient leurs affaires en Italie, prefera le repos de ſa patrie à ſon intereſt particulier. Il ſe démit volontairement de ſa dignité, aprés l'avoir exercée vingt & un jour ſeulement, & ſortit de la Ville comblé de benedictions. Prejan abandonna auſſi la côte de Genes par ordre du Roi, aprés avoir muni le Fort de la Lanterne de toutes les choſes neceſſaires; ainſi Octavian Fregoſe ſe fit élire Doge ſans aucune contradiction.

Il y avoit déja vingt-ſept mois que les Genois tenoient le Château aſſiegé quand Fregoſe parvint à la Souveraine Magiſtrature: un Dalmatien qui commandoit un vaiſſeau du Roi, leur avoit ſouvent porté des rafraîchiſſemens. Un jour ayant fait le voyage à l'ordinaire, il aborda auprés du

Fort, & ayant fait aux assiegez le signal accoûtumé, il leur jetta un cable afin qu'ils tirassent à eux son vaisseau. Les François en vinrent heureusement à bout, malgré le grand feu de l'artillerie de la Ville, & on avoit déja mis à terre une partie des munitions qu'on leur apportoit, quand un jeune homme nommé Emanuël Cavallo, reprochant à d'autres garçons de son âge la tranquilité avec laquelle ils regardoient de dessus le port entrer ce convoy, les obligea de monter avec lui au nombre de trois cens, un autre bâtiment commandé par André Doria, Capitaine fort experimenté. Aprés qu'ils se furent mis à la voile, Cavallo fit prendre au Pilote un détour, pour gagner le vent. Le vaisseau ayant passé entre certains rochers & le navire du Dalmatien, non sans danger de se briser, Doria commanda qu'on l'accrochât. Cavallo sauta incontinent sur le bord des ennemis, & malgré le feu continuel que faisoient sur lui les François du Fort, coupa avec son sabre le cable qui tenoit le vaisseau du Dalmatien attaché à un des Bastions de la Ville. Pendant que les Genois entroient dans le vaisseau ennemi, l'artillerie du Château faisoit un grand ravage dans celui de la Ville, & Doria pensa y être tué d'un coup de canon. Le Dalma- 1512.

1512. tien voyant ſon vaiſſeau pris, ſe jetta dans la mer pour ſe ſauver dans le Fort; mais Juſtiniani y ſauta aprés lui, & l'ayant ſaiſi par les cheveux, l'obligea de ſe rendre. Cependant Cavallo s'étant rendu maître de ſon vaiſſeau, s'éloigna du Château à la portée du canon, & arriva heureuſement au port avec ſoixante François qui demeurerent priſonniers. On trouva dans ce navire cent tonneaux de vin, quantité de bled & de chair ſalée, trente caques de poudre, des armes, de toutes ſortes d'habits pour les ſoldats, & de l'argent pour leur payer leur ſolde. Ce fut une grande perte pour les aſſiegez; mais ils n'en parurent pas plus abbatus, & continuerent de reſiſter avec leur vigueur ordinaire.

Le Doge avoit eſſayé pluſieurs fois de miner le Fort, mais il y avoit trouvé des difficultez inſurmontables. La mer battoit au pied des baſtions, ce qui empêchoit le Mineur de s'y attacher. Le canon des aſſiegez renverſoit les chaloupes ſur leſquelles s'embarquoient ceux qui oſoient s'y hazarder; neanmoins Pierre Toſcan, habile Ingenieur, eſpera d'en venir à bout, par un moyen dont il s'aviſa. Il fit faire un vaiſſeau fort large & bas de bord, qu'il entoura de ſacs de laine, pour reſiſter aux

coups de l'artillerie. Il s'y embarqua avec ſes Mineurs, garni de tous les outils neceſſaires, & il ſe fit donner pour les ſoûtenir trente fuziliers commandez par Giganté Corſe, Capitaine d'une grande reputation; il n'y avoit plus qu'à trouver moyen d'approcher cette machine du Château. Il envoya pour cet effet pendant la nuit pluſieurs Matelots dans une chaloupe, avec ordre de jetter le plus prés qu'ils pouroient du Fort une anchre fort peſante, à laquelle étoit attachée une longue corde. Cela étant fait, ils rapporterent le bout de la corde au Toſcan; en même-temps il la fit tirer avec une poulie, & approcha par ce moyen ſon navire du Fort. Cet Ingenieur l'avoit déja avancé à la moitié du chemin, lorſque les François le découvrirent, ils firent en même temps porter quantité de bois ſur un de leurs Baſtions, & allumerent un grand feu, à la clarté duquel ils eurent moyen de battre avec leur artillerie le vaiſſeau du Toſcan. Du premier coup ils le percerent de part en part, & dans moins d'un quart d'heure, le mirent hors de ſervice. Les Mineurs & les ſoldats voyant qu'il alloit couler bas, ſe jetterent à l'eau & ſe ſauverent la plûpart dans des chaloupes qu'on fit partir du port pour les venir prendre. Corſe & le Toſcan gagnerent la 1512.

terre à la nage, malgré le feu des ennemis. A peine tous ceux qui étoient ſur ce vaiſſeau en furent ſortis, qu'il s'abîma & ne fut plus vû depuis. Voilà quel fut le ſuccez de cette entrepriſe.

1513. Cependant Jerôme Adorne & Scipion de Fieſque, ayant reçu quelque ſecours de Maximilien Sforce Duc de Milan & des Suiſſes, ſe mirent en campagne avec ſix cens hommes de pied, & quatre vingts chevaux: ils prirent Chiavari & Portofino le 11. Novembre 1513. Le Doge envoya contre eux Nicolas Doria, avec quinze cens fantaſſins. Ce General fut bientôt ſuivi par Frederic Fregoſe, frere du Doge, & Archevêque de Salerne, & par d'autres troupes. Ces deux Generaux voulurent reprendre Chiavari, & battirent la place pendant deux jours, étant ſoûtenus par André Doria qui commandoit la flotte; mais n'en ayant pû venir à bout, ils furent contraints de s'en retourner à Genes ſans rien faire. Aprés qu'ils ſe furent retirez, Adorne & Fieſque allerent camper à Biſagno avec dix mille hommes, entre les portes d'Erchi & d'Olmiſa. Le Doge en ayant eu avis, fit fortifier tout les poſtes autour de la Ville, qui lui ſemblerent foibles, afin de ſe mettre en état de ſoûtenir un ſiege: cependant Adorne & Fieſque

aprés avoir demeuré dix jours dans leur camp, en partirent avec tant de précipitation, qu'ils abandonnerent leur artillerie. Le lendemain de leur départ le Secretaire du Cardinal de Gurck eut audience au Senat, & lui rendit des lettres de l'Empereur, par lesquelles il demandoit de l'argent aux Genois pour faire la guerre aux Venitiens. Le Doge aprés avoir pris l'avis des Senateurs, répondit à cet Envoyé que la Republique n'y étoit pas obligée, par le traité qu'elle avoit fait avec S. M. I. & le renvoya avec cette excuse. 1513.

Le Doge voyant qu'il ne pouvoit reduire par la force les François qui étoient dans le Fort de la Lanterne, essaya de les affamer. Il fit équiper cinq galeres & un gallion qu'il joignit à sa flotte, pour combattre celle de France, & fermer le passage à un convoi qu'on y vouloit faire entrer. Les assiegez manquant de vivres, & n'esperant aucun secours, demanderent à parlementer. La capitulation fut enfin concluë, par l'entremise d'une femme de la Ville, qui y avoit quelques amis. Le traité portoit que s'ils n'étoient secourus dans le 26. d'Août, ils rendroient la place avec toute l'artillerie & les munitions, moyenant quoi on leur payeroit vingt deux mille ducats pour les montres qui leur étoient 1514.

1514. duës par le Roi. Les François donnerent pour ôtages trois de leurs principaux Officiers, & le Doge ſon frere Simonetta, avec Jérôme Fregoſe, François Grimaldi, & Martin Bottho. Au jour marqué la place fut renduë, au grand contentement du peuple, qui la raſa incontinent aprés. Cette même année les Genois envoyerent huit Ambaſſadeurs d'obédience au Pape, & Jean-Baptiſte Lazagina porta la parole. Adorne & Fieſque ayant aſſemblé cinq cens hommes de pied dans un Château appartenant au premier, ſur les frontieres du Montferrat, marcherent droit à Genes, eſperant d'y arriver de nuit, & de ſe rendre maîtres du Palais, par les intelligences qu'ils avoient dans la Ville; neanmoins les chemins ſe trouverent ſi mauvais que le jour parut lorſqu'ils arrivoient au Caſtellazzo. Ils firent alte, & tinrent conſeil ſur la montagne; les uns vouloient abandonner l'entrepriſe, & les autres ſoûtenoient qu'il falloit ſe mettre en embuſcade, & y paſſer le jour, pour continuer leur marche la nuit ſuivante. Cependant aucun des deux avis ne fut ſuivi, aprés pluſieurs conteſtations les conjurez réſolurent de pourſuivre leur chemin ſans s'arrêter. Ils arriverent à la Ville le 27. Decembre par la porte de Carbonara, dont ils ſe ſaiſirent ſans

peine. Ils prirent la route du Palais, en criant Vive Fieſque & Adorne, & ils ſe partagerent en deux troupes. Adorne & Fieſque prirent par ſaint Ambroiſe, & Auguſtin Magueri par la place Doria. Ce dernier eſſaya d'enfoncer la fauſſe porte, & de s'ouvrir par là un paſſage. Le Doge qui avoit été averti du deſſein des conjurez, avoit veillé toute la nuit en les attendant, & ne venoit que de s'endormir quand ils arriverent. Il s'éveilla au bruit qu'ils firent, en voulant enfoncer la porte. Il ſe leva incontinent, & ayant rangé ſes troupes en bataille dans la cour, il fit ouvrir la porte du côté de ſaint Ambroiſe, & ſortit par là avec ſon épée & ſa rondache, ſuivi d'une partie de ſes Gardes : le reſte alla cependant par ſon ordre du côté des Jacobins, pour attaquer Magueri. Ces derniers ayant paſſé derriere la maiſon du Podeſtat, allerent prendre les conjurez en queuë, & les ayant chargez vigoureuſement, les mirent en fuite. Le Doge de ſon côté combatit avec beaucoup de valeur les deux principaux chefs. Quoi qu'il eût reçû un coup de mouſquet qui lui perça ſa rondache, & le bleſſa à la main, il ne laiſſa pas d'avancer, & attaqua ſes ennemis avec tant de courage, qu'il les obligea de tourner le dos, ayant été fort bien ſecondé par Nicolas

1514

Fregoſe, qui commandoit la garniſon de la
1514. Ville. Les conjurez perdirent en cette occaſion vingt-cinq hommes qui demeurerent ſur la place. Adorne, Fieſque & Jean Camillo furent faits priſonniers & enfermez dans le Château, où ils furent retenus pendant pluſieurs mois. Quelques jours aprés Fabrice de Carreto, Marquis de Finaro, fut élû Grand Maître de Rhodes, de quoi on fit de grandes réjoüiſſances à Genes.

Fin du neuviéme Livre.

SOMMAIRE

DU

DIXIE'ME LIVRE.

OCtavien Frezoſe eſt fait Gouverneur par le Roi Loüis XII. André Doria défait les Turcs. Proſper Colonne rétablit Antoine Adorne. Le Pape Adrien va à Genes. Savone ſe ſoûmet aux François. André Doria avec la flotte de France, défait celle de Genes. La Ville retourne ſous l'obéïſſance des François. Philippe Doria défait la flotte d'Eſpagne. André Doria remet ſa patrie en liberté. Les Genois recouvrent Savone. Les

SOMMAIRE.

François pillent le Palais de Doria. L'Empereur Charles Quint va à Gencs par deux fois.

HISTOIRE DE GENES,

CONTENANT

Tout ce qui s'eſt paſſé depuis l'an 1515. juſqu'à 1553.

LIVRE DIXIE'ME.

1515. LE Comte d'Angoulême que nous appellerons François premier dans la ſuite de ce diſcours, ne fut pas plûtôt parvenu à la couronne, qu'il ſongea à recouvrer le Duché de Milan & l'Etat de Genes. Pour y réuſſir il ſonda l'Empereur & le Roi d'Eſpagne; mais n'ayant pû les engager à ſa-

voriſer ſes deſſeins, il prit des liaiſons avec
1515. les Venitiens, qui avoient intereſt de conſerver leur Etat de terre ferme, ſur lequel les Princes de la maiſon d'Autriche avoient des prétentions, & il s'adreſſa enſuite au Pape Leon X. On ſe contenta d'abord de lui demander qu'il demeurât neutre entre le Roi tres-Chrétien & Maximilien Sforce, & qu'il attendît que la fortune ſe fût déclarée, pour ſuivre le parti qu'elle favoriſeroit. On ne laiſſa pas de lui offrir pour obtenir cette neutralité, de lui rendre les Villes de Parme & de Plaiſance, que ſon predeceſſeur avoit détachées du Milanois, & que Maximilien Sforce y avoit depuis réunies, & de maintenir la maiſon de Medicis dans la Souveraineté de Florence. Le Pape y conſentit, aprés qu'on lui eut repreſenté qu'il ne trouveroit pas ailleurs les avantages que la France vouloit lui procurer pour l'autorité du ſaint Siege, & pour l'intereſt de ſa maiſon.

Quelque temps aprés le Roi tres-Chrétien voulant prendre de plus étroites liaiſons avec le Pape, envoya à Rome Guillaume Budé, le plus ſçavant homme de France, ſous pretexte de le feliciter ſur le Mariage de Julien de Medicis ſon frere, avec la Princeſſe Marguerite, ſœur du Duc de Savoye, & de Loüiſe, mere de

ſa Majeſté ; mais en effet pour conclure un traité avec le Saint Siege. 1515.

Budé acquit bien-tôt la familiarité du Pape, qui aimoit les belles lettres ; mais il n'en fit pas mieux les affaires de ſon maître. Les propoſitions dont il étoit chargé auroient été infailliblement écoutées, s'il étoit arrivé plûtôt à Rome ; mais le Pape avoit ſigné trois jours auparavant une ligue avec Albert de Carpy & Jerôme de Vic, Ambaſſadeurs de l'Empereur Charles-Quint, pour empêcher aux François l'entrée de l'Italie. Leon X. qui ne cherchoit qu'à amuſer Budé, l'auroit mené fort loin ſi la négociation n'eût été rompuë par l'arrivée d'un Courier, qui fit connoître à Sa Sainteté qu'on la trompoit, par la même voye qu'elle prétendoit ſurprendre l'Ambaſſadeur de France.

Le Pape n'avoit point en Italie de meilleur ami, ni d'homme de qualité dont il fît plus d'état que d'Octavien Fregoſe ; il l'avoit étudié juſqu'au fond de l'ame, & n'avoit rien oublié pour le gagner. Il avoit employé toute ſon authorité pour le faire établir Doge de Genes par les Eſpagnols, lorſqu'il ſurprit la Ville : il avoit obtenu pour lui cette grace, quoi qu'elle fût injuſte, & que le frere aîné d'Octavien demandât à rentrer dans cette dignité, qui

lui appartenoit legitimement, n'en ayant
1515. été dépoüillé que pour avoir ſuivi le parti d'Eſpagne.

Octavien de ſon côté avoit toûjours répondu parfaitement à l'amitié du Pape, & n'avoit reglé ſa conduite que par les intereſts de ſon bienfaicteur. Il avoit eu part à ſon exaltation en deux manieres, en lui gagnant des ſuffrages dans le Conclave, par l'intrigue de ſes émiſſaires, & en faiſant arrêter ſur mer quelques Cardinaux de la faction contraire, qui alloient à Rome à deſſein de traverſer ſon élection. Il avoit depuis gouverné l'Etat de Genes par les conſeils de ſa Sainteté, & découvert exactement toutes les tentatives que les François avoient faites pour le détacher des intereſts du ſaint Siege; mais l'amitié du Pape commença de lui être à charge, lorſqu'il vit que pour la conſerver il falloit courir riſque à tous momens d'être aſſaſſiné.

La France protegeoit contre lui les Fieſque & les Adornes, qui avoient été par deux fois ſur le point de ſurprendre la Ville; & comme il prévoyoit que ſes ennemis ne ſe laſſeroient pas d'entreprendre ſur ſa vie, tant qu'ils ſeroient appuyez par le Roi tres-Chrétien, il réſolut de leur ôter cette protection, & de la prendre

pour lui-même. Ce n'eſt pas que ce qu'il devoit au Pape ne lui revint en memoire, & qu'il n'y fît une ſerieuſe réflexion ; mais il ſuppoſa que ſon ingratitude ſeroit ſuffiſamment excuſée, quand on ſçauroit qu'il n'avoit abandonné ſon bienfaicteur que lorſqu'il n'avoit pû demeurer plus longtemps dans ſes interêts ſans péril. D'un côté le Duc Sforce étoit ſon ennemi déclaré, à cauſe des prétentions qu'il avoit ſur Genes, & des liaiſons qu'il avoit priſes avec les Adornes. D'un autre côté les Suiſſes avoient juré de ne lui pardonner jamais l'injure qu'il leur avoit faite, en s'addreſſant aux Eſpagnols plûtôt qu'à eux, pour être rétabli dans la dignité Ducale ; ainſi il étoit également aſſuré d'être chaſſé du rang où il étoit parvenu, par celui des deux partis qui auroit l'avantage. Le Connêtable de Bourbon qui le connoiſſoit particulierement, ayant penetré ſes intentions, tâcha de l'attirer dans le parti de François premier. 1515.

La ſeule circonſtance qu'il y avoit à craindre étoit qu'Octavien ne revelât au Pape, ſuivant ſa coûtume, les propoſitions qu'on lui feroit. Le Connêtable pour l'empêcher de commettre une faute qui auroit rompu toutes ſes meſures, au lieu de négocier pied à pied, lui offrit d'abord tout

1515. ce que le Roi vouloit employer pour l'attirer dans ſon parti. Il lui fit dire par un emiſſaire ſecret, que ſa Majeſté ne ſouhaittoit de lui, ſinon qu'il lui rendît hommage, qu'il lui donnât une place de ſureté dans l'Etat de Genes, & qu'il changeât ſa qualité de Doge en celle d'Adminiſtrateur perpetuel de ſon païs. On offrit en récompenſe de lui donner le collier de l'Ordre du Roi, une Compagnie de cent hommes d'armes, qui ſeroit entretenuë en paix & en guerre, une penſion de dix mille livres, & dix mille écus de rente en Provence, en cas qu'il fût chaſſé de Genes pour avoir changé de parti, & de riches benefices pour ſon frere, ſi les Eſpagnols lui ôtoient l'Archevêché de Salerne, qu'ils lui avoient donné.

Octavien perſuadé par la grandeur de ces établiſſemens, & plus encore par la connoiſſance qu'il prétendoit avoir de la ſincerité du Connêtable, ſe laiſſa vaincre. Bien loin d'avertir le Pape, il conſentit que le premier article du Traité fut, qu'il employeroit toute ſon induſtrie pour empêcher que ſa Sainteté n'en preſentît rien. Il tint parole, & amuſa le Pape par le même artifice qu'il amuſoit Budé; mais il ne put ébloüir Sforce, qui l'éclairoit de trop prés. Ce Duc eut avis qu'il y avoit un Gentilhomme

Gentilhomme du Connêtable caché dans le Palais d'Octavien, & dépêcha un Courier à Leon X. pour l'en avertir, & le conjurer de lui permettre d'employer quatre mille Suiſſes qui étoient à la ſolde de ſa Sainteté dans l'Etat de Genes, pour s'aſſurer de cette importante Ville en tout évenement. Le Pape n'eut point d'égard à la dépêche de Sforce, outre qu'il le ſoupçonnoit d'avoir par intervalle des accés de folie, il étoit encore informé de ſon averſion pour Octavien. Dans cette prévention il écrivit au Commandant des quatre mille Suiſſes, de les laiſſer dans leur quartier, & blâma Sforce d'avoir accuſé temerairement un homme de la fidelité duquel le ſaint Siege étoit preſt de répondre. 1515.

Cependant Budé qui ne ſçavoit rien du Traité de Genes, qu'on lui celoit auſſi-bien qu'aux autres Miniſtres du Roi tres-Chrétien, étoit fort embaraſſé : le Pape lui promettoit en ſecret qu'il ne ſe mêleroit pas de la querelle du Duché de Milan, & neanmoins ſa Sainteté faiſoit paſſer ſa Cavalerie ſous la conduite de Proſper Colonne, en Piedmont, pour garder le paſſage des Alpes. Julien de Medicis menoit le reſte des troupes de l'Egliſe en Lombardie, avec ordre de ſe loger ſi prés des Eſ-

1515. pagnols, campez auprés de Verone, qu'il les pût joindre au premier bruit de l'approche des François. Budé en avertiſſoit le Roi, & le conjuroit de le retirer d'une Cour où l'on n'avoit aucune ſincerité pour lui, mais le Roi à qui il importoit que ſon Ambaſſadeur fût abuſé, pour empêcher le Pape de découvrir la négotiation qu'on faiſoit à Genes, répondoit à Budé qu'il avoit tort de ſoupçonner la bonne foi de ſa Sainteté, & que Proſper Colonne n'alloit en Piedmont que pour ſauver du pillage des Suiſſes, les Etats du Duc de Savoye.

Cependant le Cardinal de Sion arriva dans le Milanois avec vingt mille hommes de cette Nation, qu'il avoit levez en partie de ſon credit, étant du même païs, & en partie de l'argent du Pape. Il paſſa de là dans le Piedmont, & établit ſon principal quartier à Suze, où aboutiſſoient les deux chemins les plus commodes pour aller par terre de France en Italie. Le Roi pour s'ouvrir un paſſage, fit embarquer Aymard de Prie, Officier de longue experience & de haute réputation, avec quatre cens Lances, & cinq mille vieux ſoldats ſur ſa flotte, pour les débarquer à Genes, où ſe joignant aux troupes qu'Octavien levoit, ſous pretexte de travailler

à ſa propre ſureté, il devoit entrer dans la partie du Milanois, qui eſt au deça du Pô, & ſurprendre enſuite les Villes de Tortone & d'Alexandrie ; par ce moyen on prétendoit obliger les Suiſſes à déloger de Suze, dans la crainte d'être attaquez en même-temps par devant & par derriere, ou à diviſer leurs forces pour en employer une partie à la défenſe de Milan, où le changement d'Octavien qui ſe declareroit alors pour la France, & l'approche de Prie jetteroit une conſternation generale. 1515.

Les François n'eurent pas neanmoins beſoin de ſe ſervir de cet expédient pour entrer en Italie, le Duc de Savoye fit avertir le Roi par le Comte de Morete, d'un paſſage qu'un païſan avoit découvert dans les Alpes. Sa Majeſté tres-Chrétienne aprés l'avoir fait reconnoître par Lautrech & Navarre, les y envoya avec l'élite de l'armée Françoiſe. Ces deux Generaux aprés avoir franchi ces deux hautes montagnes, prirent le chemin du Milanois. Les Suiſſes en ayant eu avis abandonnerent le pas de Suze & de Coni, pour courir à la défenſe de Milan. Peu de temps aprés on trouva moyen de les renvoyer chez eux ; mais ayant rencontré ſur la frontiere de nouvelles troupes qui venoient au ſecours de Sforce, ils revinrent ſur leurs pas au

nombre de quarante cinq mille, dans leſperance de prendre le Roi & toute ſa Cour, ſur l'avis qu'on leur donna qu'il s'étoit mis en marche pour venir en Italie.

1520. Cependant Octavien & de Prie exécuterent ce qui avoit été concerté; ils prirent Alexandrie, Tortone, & toute la partie du Duché de Milan qui eſt au deça du Pô. Aprés que le Roi eut défait les Suiſſes à Marignan, le Connêtable alla mettre le ſiege devant Milan, & dans peu de jours ſoûmit à l'obéïſſance de ſon maître le reſte de ce Duché, en partie par ſa valeur, & en partie par ſon adreſſe. Il fit perſuader à Sforce par ſon couſin Gonzague, de ceder au Roi tous ſes droits, moyennant un Duché de trente mille écus de rente, ou des Benefices de même revenu, en cas que ſa Majeſté aimât mieux lui procurer un chapeau de Cardinal. Mais le Roi ne joüit pas long-temps de cette conquête, il ſe laiſſa amuſer par le Pape, & aprés avoir laiſſé ſes troupes inutiles pendant toute la campagne, s'en retourna en France. Lautrech & le Maréchal de Foix, à qui il confia la défenſe de l'Etat de Milan, à la conſideration de la Comteſſe de Château-Brian leur ſœur, qu'il aimoit tendrement, laiſſerent perdre ce

Duché par leur mauvaiſe conduite, ou faute d'avoir eu à point nommé de l'argent que Semblançay Treſorier de l'épargne, devoit leur envoyer, & que la mere du Roi avoit diverti, pour ruiner auprés de ſon fils la Comteſſe, dont la faveur lui donnoit de la jalouſie : cette perte entraîna celle de Genes.

Dés le commencement de l'année 1521. les galeres d'Eſpagne & du Pape avoient penſé ſurprendre la Ville par les intelligences de Moron Chancelier de Milan, que François I. n'avoit pas eu le ſoin de ménager ; mais Octavien découvrit l'entrepriſe, & la fit manquer. Moron qui avoit pris d'étroites liaiſons avec Jerôme Adorne, ſe ſervit de lui pour faire revenir le dernier des Sforces, qui fut rétabli dans le Duché de Milan par Proſper Colonne, qui commandoit l'armée du Pape, & par le Marquis de Peſcaire, General de celle de Charles Quint. Ce même Colonne ſurprit enſuite Genes, par l'intelligence de Jerôme & Antoine Adorne freres. Il y avoit long-temps qu'ils ſollicitoient le General des troupes du ſaint Siege pour cette entrepriſe ; mais il n'y voulut entendre qu'après que Sforce fut rétabli, de peur que cette importante Ville ne tombât ſous la domination des Eſpagnols. 1521.

1521. Octavien Fregoſe qui avoit prévû l'orage dont il étoit menacé, n'oublia rien de ce que la prudence humaine pouvoit lui inſpirer pour s'en garentir. L'Archevêque de Salerne ſon frere lui avoit mené deux cens Lances, & ſes amis d'Italie lui avoient envoyé huit mille hommes de pied, qu'il avoit auſſi-tôt diſtribuez dans les principaux quartiers de Genes, ne ſe fiant pas aux habitans; quoi qu'il les eût gouvernez avec beaucoup de douceur, & qu'ils lui témoignaſſent autant d'affection qu'en pouvoit avoir un peuple jaloux de ſa liberté, & naturellement inconſtant pour un maître qu'il n'avoit pas choiſi; mais comme la France étoit ſa principale reſource, il avoit eu ſoin d'avertir François I. par un Courier exprés, de l'extremité où Genes étoit reduite. Le Connêtable qui s'intereſſoit à le favoriſer, parce que s'étoit par ſon canal qu'il auroit embraſſé le parti de la France, fit réſoudre dans le Conſeil que Claude d'Orleans Comte de Longueville, âgé ſeulement de 22. ans, Prince d'une belle eſperance, paſſeroit les Alpes avec quatre cens Lances & ſix mille hommes de pied François, pour s'oppoſer aux deſſeins de Colonne; mais de peur que ces troupes ne marchaſſent trop lentement, Navarre qui étoit alors à Marſeil-

le avec deux cens vieux ſoldats, eut ordre de s'embarquer avec eux ſur des vaiſſeaux longs, & de ſe jetter dans Genes, ce qu'il fit en peu d'heures à la faveur du vent ; mais il trouva la place aſſiegée du côté de terre par les Confederez, qui avoient preſque renverſé avec leur artillerie la porte de Codifano. 1521.

La preſence de Navarre n'empêcha pas les Genois d'envoyer Vivaldi, l'un de leurs plus conſiderables Citadins, vers Colonne & Peſcaire, pour capituler. Ces deux Generaux qui n'avoient alors deſſein que d'ôter aux François la commodité de Genes, ſignerent avec joye les articles qu'on leur preſenta. Ils contenoient, que Fregoſe & ſa garniſon ſortiroient de la place ſans que les Confederez y en puſſent mettre une autre ; qu'Antoine Adorne ſeroit élû Doge ; que la Republique prêteroit pour trois mois ſon armée navale à l'Empereur Charles Quint, & qu'elle reprendroit la forme du Gouvernement qu'elle avoit eu avant que les François fuſſent entrez en Italie. Mais les Eſpagnols qui reconduiſoient Vivaldi, voyant la bréche mal gardée, parce que la plûpart des défenſeurs aprenant que la capitulation étoit faite s'étoient écartez, y monterent & ſe jetterent dans la Ville, qu'ils ſaccagerent.

1521. Ils n'y trouverent de réſiſtance que dans un carrefour, où Navarre qui venoit d'entrer dans Genes avec ſes deux cens hommes, s'étoit retranché. Il ſoûtint pendant trois heures tout l'effort des ennemis, & ne ſe rendit qu'à condition d'être traité en priſonnier de guerre. Sans cette précaution les Eſpagnols lui auroient fait terminer ſes jours dans les plus cruels ſupplices, parce qu'étant né ſujet de l'Empereur, ils le regardoient comme un rebelle.

La Compagnie d'hommes d'armes du Comte de ſaint Paul ſe ſauva dans le Château. Fregoſe qui avoit la goute, fut obligé de ſe faire porter à la fenêtre de ſon Palais, & de demander le Marquis de Peſcaire, qui par bonheur n'étoit pas loin de là. Ce Marquis le fit ſon priſonnier, & le protegea contre la fureur des Adornes, qui autrement auroient aſſouvi contre lui la vieille haine de leurs maiſons. Mais il ne jouït pas long-temps de la vie que ſa prudence lui avoit conſervée, le chagrin de ſe voir dépoüillé, & ſes ennemis vainqueurs lui firent remonter la goute qui l'étouffa.

L'Archevêque de Salerne ſon frere eut le loiſir de s'embarquer avec toute la garniſon, & de faire voile du côté de Marſeille. Le pillage de Genes qui paſſoit pour

la plus riche Ville du monde, aprés Veniſe & Lyon, mit la deſunion entre les chefs des Confederez; Colonne accuſa Peſcaire d'avoir abandonné à la diſcretion du ſoldat inſolent, un magazin qui auroit fourni long-temps de quoi payer l'armée. Il lui reprocha d'avoir cherché l'amitié de l'Infanterie Eſpagnole par cette honteuſe voye; il le convainquit de perfidie par deux circonſtances, l'une qu'il avoit ſigné les articles de la capitulation, & l'autre qu'auparavant de les ſigner il avoit juré, que ſes gens n'entreprendroient rien ſur Genes, juſqu'à ce que Vivaldi eût été ramené à ſon logis. Peſcaire ne répondit que par la maxime, ſi ſouvent repetée dans les memoires de Comines, que qui remporte l'avantage à la guerre, doit auſſi en avoir tout l'honneur. Colonne le laiſſa joüir de ſa proye, & marcha du côté de l'Aſtezan, où ſes eſpions venoient de rapporter que le Comte de Longueville étoit arrivé avec ſa petite armée. Longueville le ſentant approcher, & n'étant pas aſſez fort pour le combattre, s'alla mettre à couvert ſous le canon de Villeneuve, d'où il ne partit que par l'ordre du Roi, qui le rappella en France, ſous prétexte que le motif de ſa marche avoit ceſſé par la ſurpriſe de Genes. 1521.

1522. Le Pape Adrien VI. qui avoit ſuccedé à Leon, voulut d'abord obſerver la neutralité, à la perſuaſion du Cardinal Soderin, à qui ſa Sainteté avoit donné l'adminiſtration de toutes les affaires du ſaint Siege; mais le Cardinal de Medicis qui avoit eu la même direction ſous le Pontificat de ſon oncle, trouva moyen de rendre Soderin ſuſpect, comme trop partial de la France, & l'ayant fait chaſſer du miniſtere, obtint le poſte dont il l'avoit éloigné. Dés que Medicis fut Cardinal patron, il engagea le Pape à conclure une ligue contre la France, avec l'Empereur, le Duc Sforce, & les Republiques d'Italie. Le Pape ſe chargea d'entretenir deux cens Lances, Charles Quint huit cens, Sforce & la Republique de Florence deux cens, outre les Chevaux-legers; dont ces quatre Puiſſances devoient lever autant que de Lances. Le Pape, l'Empereur & Sforce, promirent encore de fournir l'artillerie, d'en faire toute la dépenſe, & de contribuer de plus pour la ſubſiſtance de l'infanterie: le Pape vingt mille écus par mois, l'Empereur trente mille, Sforce & les Florentins vingt mille, les Republiques de Genes, de Sienne & de Luque dix mille. Outre cela les Genois en

particulier s'engagerent à équiper une flotte ſuffiſante pour garder leur côte, & chaque Confederé avança trois mois de ce qu'il devoit contribuer.

Le Roi tres-Chrétien avoit mis ſur pied une puiſſante armée, avec laquelle il prétendoit paſſer les Monts; mais la revolte du Connêtable de Bourbon l'obligea de reſter en France, pour prévenir les deſordres qu'il auroit pû cauſer dans ſes Etats. Cependant comme il ne laiſſa pas de faire marcher en Italie une partie des troupes qu'il avoit levées; il envoya les proviſions de General à l'Amiral de Bonnivet ſon favori, qui s'étoit déja rendu à Verceil, pour ſervir dans l'armée en qualité de volontaire. Bonnivet pour lors ſuivit les avis de Viſconti, qui ayant des prétentions ſur le Duché de Milan, ne ſouhaittoit pas que les François s'en rendiſſent maîtres, & par cette raiſon le conſeilloit mal. Il ne ſçut pas profiter du mauvais état où étoient les affaires des Confederez, & ruina celles du Roi; à quoi l'on peut ajoûter qu'il ne voulut pas aſſieger Milan, de peur d'expoſer la perſonne de la Signora Clarice qu'il aimoit, & qui ſe trouvoit renfermée dans cette Ville. 1523.

Adrien VI. étant mort le 13. Septeme

1523. bre de la même année 1523. l'Empereur employa toute ſon adreſſe pour avoir un Pape qui fût dans ſes intereſts. Le Cardinal de Medicis dont la faction étoit la plus forte, à cauſe du grand nombre des creatures de ſon oncle, fit entendre au Duc de Seſſa, Ambaſſadeur de S. M. I. que l'intereſt de ſon maître vouloit qu'il fût élevé au Pontificat, parce que les François qui venoient de perdre le Duché de Milan, ne pouvoient le recouvrer qu'en empêchant la communication de ce Duché avec le Royaume de Naples, par où l'on y faiſoit paſſer de temps en temps les meilleures troupes, & principalement la Cavalerie; que la Toſcane étoit cette ligne de communication, & que comme la maiſon de Medicis ne s'y étoit établie que par l'autorité du ſaint Siege, elle ne s'y pouvoit auſſi conſerver que par la même voye. Le Duc de Seſſa goûta ces raiſons, & aprés les avoir fait approuver aux Cardinaux de ſa faction, il prit des engagemens avec Medicis, pour l'obliger de demeurer toûjours attaché aux intereſts de ſon maître: lorſqu'il s'en crut aſſuré, il le ſervit ſi puiſſamment qu'il fut enfin élû Pape ſous le nom de Clement VII. Aprés ſon exaltation il ne ſe crut pas obligé d'obſerver ce qu'il avoit promis, & jugea plus

à propos de porter Charles Quint à s'accommoder avec François I. Il y auroit réuſſi infailliblement ſi l'alliance que l'Empereur venoit de conclure avec l'Angleterre n'eût rompu ſes meſures.

Charles Quint fortifié de ce nouveau ſecours, eſperoit de conquerir la France, il y fit entrer toutes les troupes qu'il avoit en Italie, ſous les ordres de Bourbon; mais comme il ne ſe tenoit pas aſſez aſſuré de ſa fidelité, il lui donna Hugues de Moncade pour ſurveillant. Bourbon vouloit aller droit à Lion, parce qu'ayant toutes ſes terres autour de cette grande Ville, il eſperoit de former un puiſſant parti; mais les ordres de l'Empereur l'obligerent de paſſer en Provence, par le Comté de Nice. Il y prit d'abord Arles & Toulon, & alla mettre le ſiege devant Marſeille, favoriſé par la flotte d'Eſpagne; mais la garniſon qui étoit de deux cens Lances, & de trois mille fantaſſins, ſe défendit ſi bien, qu'elle donna le loiſir à François I. d'amaſſer de l'argent, & de rétablir ſon armée. Il leva quatorze mille Suiſſes, auſquels il joignit ſix mille Allemans, qui lui furent menez par Sufolck & Vaudemont. Bourbon, dont l'armée s'étoit ruinée par la longueur du ſiege, ne ſe crut pas en état 1524.

1524. de reſiſter à de ſi grandes forces, & fit réſoudre la retraite.

Aprés qué les ennemis eurent repaſſé les monts, Bonnivet qui étoit revenu en France aprés la perte du Duché de Milan, perſuada au Roi de prendre le commandement de ſon armée, & d'aller lui-même à la conquête de ce Duché. Quoi que la moitié d'Octobre fût déja écoulée, & que l'hyver approchât, François I. voulut ſe mettre en marche, contre le ſentiment de ſes principaux chefs : lorſqu'il fut arrivé en Italie, au lieu de profiter du mauvais état où étoient les troupes de l'Empereur, commandées par Lanoy, & d'achever de les diſſiper pendant que les Eſpagnols étoient preſque tous nuds, & que les Allemans s'étoient retirez faute d'argent, il alla mettre le ſiege devant Pavie, par le conſeil du même Bonnivet. Bourbon & Peſcaire qui n'étoient pas en état de tenir la campagne, avoient jetté dedans trois cens Lances & cinq mille hommes de pied, ſous les ordres d'Antoine de Leve, qui de ſimple Cavalier, qu'il étoit dans l'armée de D. Fernand de Cordouë, s'étoit élevé par ſon merite à la charge de Colonel de la Cavalerie legere.

Ce ſiege dura ſi long-tems, que les Con-

federez eurent le loiſir de rétablir leurs affaires. Bourbon alla trouver le Duc de Savoye, qui n'étoit plus dans les intereſts de la France, depuis qu'il avoit épouſé Beatrix de Portugal. Il l'engagea à lui prêter les mêmes pierreries ſur leſquelles Charles VIII. avoit trouvé de l'argent à la banque de Genes, pour aller à la conquête de Naples. Il en tira de bonnes lettres de change, avec leſquelles il paſſa en Allemagne, & dans trois ſemaines il leva dix mille vieux ſoldats. Pendant que ces troupes marchoient en Italie, il alla dans le Duché de Virtemberg, où le Comte de Lodron faiſoit une levée de ſix mille hommes avec l'argent qu'il lui avoit envoyé. 1524.

Le Roi ayant eu avis du grand nombre de troupes qui venoit fortifier l'armée de ſes ennemis, réſolut de faire paſſer en Italie celles qui avoient défendu Marſeille; mais il fallut auparavant combattre la flotte Imperiale, commandée par Moncade. Cet Eſpagnol avoit pris Savone, & dominoit ſi abſolument la Riviere de Genes, qu'on ne pouvoit faire venir aucun ſecours par mer, qu'aprés l'avoir vaincu. André Doria qui commandoit les galeres de France, eut ordre de l'attaquer; quoi que ſa maiſon fut une des plus anciennes de Genes, il

étoit né avec ſi peu de biens, qu'il avoit
1524. été réduit dans ſa jeuneſſe à ſervir dans une galere en qualité d'Ecrivain, il s'étoit élevé par ſon merite aux premieres charges de la marine, aprés avoir paſſé par tous les degrez ſubalternes. Il ſervoit les Rois de France depuis trente-trois ans, & comme il n'y avoit point de Pilote Chrêtien qui eut autant de reputation & d'experience que lui, il n'y en avoit point auſſi qui eût obſervé avec autant d'exactitude les côtes d'Italie, & les divers vents dont elles étoient agitées en chaque ſaiſon. Dans la confiance que lui donnoit un ſi long uſage, il embarqua ſur ſa flotte à
1525. Toulon le 1. jour de l'année 1525. tout ce qu'il y avoit de vieilles troupes dans la Provence. Il demeura ſous le canon d'Antibes, juſqu'à ce que le vent qu'il attendoit ſe fût levé, & alla immédiatement aprés droit à Moncade, qu'il rencontra à la hauteur de Veroli. Le combat fut long & ſanglant; mais enfin Doria par ſes détours pouſſa les vaiſſeaux ennemis contre des écueïls qu'ils n'avoient pas aſſez bien reconnus, & les reduiſit à la neceſſité de ſe rendre. La victoire fut entiere, & tout ce qui ne coula point bas fut pris. Moncade fut trouvé ſur le vaiſſeau Amiral, qui étoit échoüé, & Doria devoit profiter

de ſa rançon, par un article de ſon traité avec la France, dans lequel il s'étoit reſervé la diſpoſition de tous les priſonniers qu'il prendroit, de quelque rang qu'ils fuſſent ; mais il ne laiſſa pas d'en faire preſent au Roi. Savone & les autres places de la Riviere de Genes furent recouvrées, & les François ayant le paſſage libre, mirent pied à terre au Golfe de la Spezzia, avec trois mille hommes, & ſe joignirent enſuite ſans obſtacle au Duc d'Albanie, qui devoit paſſer dans le Royaume de Naples pour faire une diverſion. 1525

Les Imperiaux étant venus pour faire lever le ſiege de Pavie, furent repouſſez ſi vigoureuſement qu'ils ſe mirent en deſordre : le Roi flatté de ce premier avantage voulut ſortir de ſes lignes, ce qui fut cauſe de la perte de la bataille & de la priſe de ce Prince. Il ſe rendit à Lanoy, & fut conduit au Château de Piſqueton. Bourbon & Peſcaire qui n'étoient pas contens de l'Empereur, avoient pris des meſures pour mettre François I. en liberté, & vouloient le faire conduire à Naples, pour être maîtres de ſa perſonne. Mais le Roi rompit ce deſſein par la réſolution qu'il prit de ſe faire conduire en Eſpagne, dans l'eſperance de conclure plus facilement lui-même ſon accommodement avec l'Empe-

reur, que par ſes Miniſtres. Il en fit la
1525. propoſition à Lanoy, qui l'accepta avec joye, de peur d'être obligé d'en laiſſer la diſpoſition à Bourbon & à Peſcaire, dont l'un commandoit l'armée de terre, & l'autre celle de mer. Tout ce qui pouvoit empêcher ce voyage étoit la flotte de France, en cas qu'elle eut voulu enlever le priſonnier; mais le Roi ſe chargea d'envoyer Montmorency à la Comteſſe d'Angoulême ſa mere, qui étoit Régente du Royaume, lui demander ſes galeres pour ſe faire porter à Naples.

La Régente ne jugea pas favorablement de l'intention du Roi; neanmoins comme il lui mandoit qu'il vouloit être obéï, elle dépêcha un Gentilhomme à André Doria, pour lui dire en ſecret que le Roi avoit demandé d'être transferé à Naples, & que les Eſpagnols y avoient conſenti, pourvû qu'on les aſſurât que la flotte de France ne ſe mettroit pas en devoir de l'enlever, & qu'on obligeât Doria de deſarmer ſix de ſes galeres, & à les prêter pour trois mois à l'Empereur, ſous une ſuffiſante caution. Doria prit ce menſonge pour une verité; mais il refuſa abſolument ſes galeres, quoi que le Gentilhomme lui offrit de lui mettre en main des gages plus précieux qu'elles ne valoient. Il

fallut prendre les ſix meilleures de celles du Roi, & les mettre au pouvoir de Lanoy, qui n'ayant qu'à monter deſſus, parce qu'elles étoient équipées & munies de toutes choſes, perſuada facilement à ſes collegues de lui laiſſer le ſoin de conduire leur priſonnier à Naples, puiſqu'il n'y avoit plus rien à craindre par mer. Ainſi Lanoy ſans avoir revelé ſon ſecret qu'à Alarcon, qui devoit l'accompagner dans ce voyage, conduiſit avec Bourbon & Peſcaire le Roi à Porto-fino. Il y trouva Montmorency avec les galeres de France vuides, & en l'état qu'il pouvoit ſouhaiter. Il fit premierement monter deſſus les Compagnies de Salſedo, de Corbera, & de Veracruz, qui lui étoient entierement dévoüées, & s'y embarqua enſuite avec le Roi. Il aſſura Bourbon & Peſcaire, en leur diſant adieu, qu'il les alloit attendre à Naples. Ces deux Generaux ſe preparerent pour l'y aller joindre, auſſi-tôt qu'ils auroient donné quelques ordres pour la ſureté du Duché de Milan, dans l'intention de s'emparer de la perſonne du Roi, & de le mettre en liberté, pourvû qu'il autoriſât l'uſurpation que Peſcaire prétendoit faire du Royaume de Naples, en lui cedant ſes droits, à condition d'en payer le tribut à la France, & qu'il rétablit en- 1525.

1525. tierement Bourbon, en lui donnant ſa ſœur en mariage.

Doria ne fut pas ſi facile à tromper, & ſoit qu'il eût preſſenti le deſſein de Lanoy, ou qu'il l'eût obſervé de trop prés pour ne pas juger qu'il prenoit la route d'Eſpagne ; il réſolut tout d'un coup d'enlever le Roi, & donna le ſignal du combat à ſes galeres. Lanoy qui n'avoit pas tant de courage que de fineſſe, le voyant approcher en contenance d'ennemi, lui manda que s'il le preſſoit trop, il le porteroit à la derniere extremité contre ſon priſonnier. Le Roi parut auſſi, & commanda à Doria qui étoit encore à ſes gages, de ſe retirer. Ce fier Genois obéït avec un dépit qui le porta le même jour à renvoyer ſes commiſſions à la Régente, & à paſſer du ſervice de la France à celui du ſaint Siege.

Le Roi n'eut pas toute la ſatisfaction de ſon voyage qu'il s'en étoit promiſe ; l'Empereur refuſa de le voir, & lui fit faire des propoſitions ſi déraiſonnables, que les Princes d'Italie, qu'on prit ſoin d'en informer, réſolurent de s'unir pour s'oppoſer aux progrés des Imperiaux. Le traité fut conclu avec Peſcaire, qui avoit toûjours le deſſein de ſe faire Roi de Naples, avec Moron pour le Duc Sforce, Montebona pour Clement VII. & Santi pour les Veni-

tiens. Les principaux articles furent ; qu'il y auroit ligue offenſive & défenſive entre les contractans, pour tâcher de chaſſer de l'Italie les troupes de l'Empereur, & que la France ſeroit invitée d'y entrer ; que Peſcaire en ſeroit chef, & qu'il ſepareroit autant qu'il lui ſeroit poſſible les troupes Imperiales dont il étoit aſſuré, afin d'accabler plus facilement celles qui refuſeroient de le ſuivre à la conquête du Royaume de Naples 1525.

Le Marquis de Leve Lieutenant de Peſcaire, ayant eu quelque ſoupçon de ce qui ſe tramoit, fit ſuivre Montebona & Santi, à qui l'on prit tous les papiers de la négociation, le dernier fut aſſaſſiné, & le premier ne fut plus vû depuis. Peſcaire ayant apris leur malheur, feignit de n'être entré dans ce traité que pour découvrir les ſentimens des autres, & évita par ce moyen le peril dont il étoit menacé. Il fit même arrêter Moron, pour mieux perſuader à l'Empereur la ſincerité de ſes intentions ; mais il ne joüit pas long-temps de ſa perfidie, & mourut bien-tôt aprés. Les Confederez voyant l'armée Imperiale ſans chef, crurent l'occaſion favorable pour l'opprimer. Le Pape & les Venitiens offrirent pour cet effet dix-huit cens Lances, deux mille Chevaux-legers, & vingt mille hom-

mes de pied. La France promit cinq cens hommes d'armes, & quarante mille écus par mois, pour entretenir un puiſſant corps de Suiſſes ; outre une armée navale pour attaquer Genes, & une autre de terre pour faire diverſion du côté de l'Eſpagne.

1526. L'Empereur voyant qu'il alloit perdre tout ce qu'il poſſedoit en Italie, s'il ne rompoit cette ligue, eſſaya de deſunir les Confederez. Il ſonda d'abord le Pape, qu'il crut le plus facile à gagner ; mais n'ayant pû le faire conſentir que Bourbon fût fait Duc de Milan, il réſolut de s'accommoder avec François I. Il conclud enfin un traité avec les députez de France, le 14. Fevrier 1526. portant qu'il y auroit paix perpetuelle entre les Couronnes, & qu'il ſeroit permis à chacune d'elles d'y faire comprendre ceux qu'il lui plairoit. Que le Roi dans le dix du mois de Mars prochain ſeroit mis en liberté ſur la frontiere de Fontarabie, à certaines conditions qui ne regardent pas cette hiſtoire.

1528. Doria connoiſſant parfaitement les intrigues de Genes & les inclinations de ſes Citoyens, aprés avoir abandonné le parti de la France, n'oublia rien pour les ménager. L'inconſtance des Genois ſeconda heureuſement ſes deſſeins, & comme il

avoit beaucoup d'amis & de partiſans ſecrets dans la Ville qui lui rendoient compte de tout ce qui s'y paſſoit, il confirma les uns dans le mécontentement de ceux qui les gouvernoient, & tâcha d'en faire naître dans l'eſprit des autres. Il perſuada au peuple que les François ne leur laiſſoient que le nom de liberté, pendant qu'ils exerçoient un pouvoir Deſpotique. Il repreſenta à la Nobleſſe qu'elle avoit laiſſé échaper de ſes mains le Gouvernement pour le transferer à des étrangers, & il inſinua à tout le monde de rentrer dans tous ſes avantages, par un changement qui ne dépendoit que de la volonté de ceux qu'il pouvoit rendre heureux. Sa caballe étant faite, il choiſit admirablement la conjoncture de la peſte qui avoit emporté les trois quarts de la garniſon de Genes, il s'en approcha, quoi qu'il ne pût mettre à terre que cinq cens hommes. Barbeſieu qui étoit dans le port ne l'eut pas plûtôt apperçû qu'il fit force de rames pour ſe réfugier dans Savone, ne doutant point qu'il n'y eut une conſpiration formée pour s'emparer de ſes galeres.. 1528.

Doria qui ne demandoit pas mieux, le laiſſa paſſer, mit pied à terre, rangea ſa petite troupe en bataille, trouva les portes ouvertes par ceux de ſon parti, qui avoient

1528. pris les armes au ſignal dont il étoit convenu avec eux, occupa les principaux quartiers, & ſe rendit maître de Genes ſans avoir tiré l'épée. Ce fut par la faute du conſeil de France, qui avoit negligé d'en renforcer la garniſon, ſur la vaine confiance que les ennemis n'oſeroient l'attaquer pendant que l'armée commandée par le Comte de ſaint Pol n'en étoit éloignée que de douze mille. Theodore Trivulce Gouverneur de Genes, ſe retira dans le Château, d'où il écrivit aux Confederez qu'il s'obligeoit de chaſſer à ſon tour Doria, pourvû qu'on lui envoyât trois mille hommes. Les François qui étoient dans l'armée des Confederez attachez au ſiege de Pavie, perſuadez de la bonne foi de Trivulce. ſolliciterent le ſecours qu'il demandoit; mais les Italiens les arrêterent, par la difficulté de trouver des barques ſuffiſantes pour paſſer le Pô. Le Comte de ſaint Pol obligé de déferer au plus grand nombre, avertit Montejean, qui étoit dans Alexandrie, de prendre les trois mille Suiſſes qui devoient paſſer par là, pour ſe rendre au camp, & les mener à Genes; & en cas qu'ils refuſaſſent de marcher pour une entrepriſe ſi dangereuſe, il lui marqua qu'il falloit les conduire devant Pavie, & que là on lui donneroit autant de François.

Aprés

Aprés la priſe de Pavie ſaint Pol alla lui-même au refus des Suiſſes pour ſecourir le Château de Genes; mais il y arriva trop tard. Trivulce avoit déja perdu par une capitulation honteuſe toute la gloire qu'il avoit acquiſe dans les dernieres guerres d'Italie. Comme il avoit été chaſſé de la Ville pour avoir negligé de rompre les cabales qui s'y étoient formées, quoi qu'il en eût été exactement averti en temps & lieu, il aima mieux livrer le Château afin de ſauver ſon argent, que de s'expoſer en tenant plus long-tems, au danger d'être enſeveli ſous les ruines de cette place ſi importante au ſervice du Roi ſon maître. Les François ne furent pas plûtôt chaſſez de Genes, que l'on entendit crier dans toutes les ruës le nom de Doria, les uns ſuivant dans ces acclamations leurs veritables ſentimens, les autres tâchant de cacher par des cris de joye diſſimulez, l'opinion qu'ils avoient donnée en diverſes occaſions, que leurs deſirs ne s'accordoient pas avec l'allegreſſe publique, & la pluſpart ne ſe réjoüiſſant de cette révolution, que parce qu'elle avoit la grace de la nouveauté. Doria ne laiſſa pas refroidir cette ardeur, & aſſembla la Nobleſſe pour lui remettre le Gouvernement entre les mains: il proteſta qu'il n'y pretendoit point d'au-

1528.

1528. tre part que celle qui lui ſeroit commune avec tous les autres Nobles. Il donna à la Republique la forme du Gouvernement qu'on y voit encore, & reçut de ſes Citoyens tous les témoignages de reconnoiſſance que meritoient ſes ſervices & ſon deſintereſſement. Il ſe retira enſuite dans ſon Palais, ſous prétexte d'y vivre en particulier pour éviter la jalouſie; mais en effet pour y goûter en repos le fruit de ſes peines paſſées. La Republique admira la ſage précaution dont il uſoit, & lui donna les titres de pere de la patrie, & de reſtaurateur de la liberté publique; même pour informer la poſterité des obligations qu'elle lui avoit, elle lui fit ériger une ſtatuë avec cette inſcription.

Andreæ Auriæ Civi Opt. Felicisſ. quæ Vindici atq. Autori publicæ libertatis: Senatus populuſque Genuenſis poſ.

Montejean ne fut pas plus heureux à jetter du ſecours dans Savone, que les Genois avoient auſſi-tôt bloquée: il ne put traverſer leur armée, ni tromper leur vigilance. Ce mauvais ſuccez ne ſervit qu'à lui donner moyen de former une autre entrepriſe plus hardie, qui lui acquit beaucoup de reputation. Il prit des meſures avec

Villaſerve pour enlever Doria dans ſon Palais, qui touchoit d'un côté au port, & de l'autre aux murailles de Genes. Il choiſit cinquante Chevaux & deux mille hommes de pied des plus agiles de l'armée Françoiſe, & ayant fait vingt-deux mille d'Italie en une nuit, arriva ſur le point du jour au rendez-vous : ſi c'eût été un quart d'heure plûtôt, il auroit executé ſon entrepriſe, parce que l'obſcurité étoit ſi grande, qu'elle lui auroit donné le loiſir de s'emparer de toutes les avenuës du Palais de Doria, avant que d'être vû. Mais un eſtafier ayant apperçu les François, éveilla ſon maître, qui n'eut le loiſir que de ſe ſauver en chemiſe par la porte de derriere, & de ſe jetter dans une chaloupe pour gagner ſes galeres. Son Palais fut pillé, & Montejean fit ſa retraite ſans perdre un ſeul homme. 1528.

L'année ſuivante le Comte de ſaint Pol eſſaya de ſurprendre Genes, il campa à Landriano le 20. de Juin ; mais il tomba la nuit une telle abondance de pluye, que l'armée Françoiſe fut contrainte de ſejourner le lendemain au lieu où elle ſe trouvoit, parce que d'un côté la riviere étoit débordée, & de l'autre les chemins extremement rompus empêchoient de traîner l'artillerie. Le mauvais 1529.

temps redoubla le 22. & fit perdre à ſaint Pol l'envie d'exécuter cette entrepriſe.

1530. En 1530. l'Empereur fut couronné à Boulogne; les Ambaſſadeurs de Genes & de Sienne s'étant trouvez à cette ceremonie, eurent diſpute pour le rang, & ſe battirent à coups de poing dans l'Egliſe de ſaint Pierre. Charles-Quint en ayant été averti, les fit chaſſer de l'Egliſe par ſes Gardes.

1532. En 1532. Doria étant allé avec la flotte Imperiale, compoſée de huit vaiſſeaux & de quarante huit galeres, au devant de celle des Turcs, commandée par Himeral Baſſa pour la combattre, fit rencontre de l'armée navale des Venitiens, qui étoit ſous le canon de Zantes. Capello qui en étoit Amiral, aprés avoir mis ſes galeres en bataille comme s'il eût voulu en venir aux mains avec Doria, lui envoya offrir toutes ſortes de rafraîchiſſemens, & s'excuſer de ce qu'il ne pouvoit ſe joindre à lui, à cauſe de l'ancienne alliance que la Republique avoit avec la Porte, & qu'elle avoit depuis peu renouvellée avec Soliman. Aprés ce compliment les deux flottes ſe ſeparerent. Doria ayant donné la chaſſe à Himeral, alla mettre le ſiege devant Coron, Ville de la

Morée, à douze mille de Modon. Elle étoit défenduë par huit Tours, & il y avoit une forte garniſon Turque, quoi qu'elle fût habitée par des Grecs. Doria fit remorquer ſes vaiſſeaux par ſes galeres, & les ayant attachées à des rochers, on jetta des pontons pour faciliter la deſcente de ſes troupes : on guinda auſſi deux fauconneaux ſur les hunes, de la galere Grimaldi & de la Rhodienne, afin de battre non ſeulement la Ville, mais auſſi la campagne voiſine. Aprés que les troupes eurent mis pied à terre, on diſtribua les attaques. Jerôme Tutanilla Comte de Sarno, qui commandoit l'Infanterie Italienne, fit dreſſer une batterie de ſept pieces de canon, qui tira en même-temps avec beaucoup d'effet, contre un Baſtion qui eſt au deſſus du Mole. Mendoce avec les Eſpagnols attaqua la courtine, qu'il eſſaya de prendre par eſcalade, & Doria choiſit ſon attaque entre les deux autres. A l'égard des galeres, celles du Pape avoient la droite; les Eſpagnoles la gauche, & celles de Rhodes étoient au milieu. La Ville de Coron fut battuë pendant pluſieurs jours de cinquante pieces de canon, avec tant de bruit, qu'on eût dit qu'on la vouloit reduire en poudre. Aprés que la batterie des Italiens eût fait bréche raiſonnable, ils monterent 1532.

1532. à l'aſſaut ; mais ils y trouverent tant de reſiſtance, qu'ils furent contraints de ſe retirer. Bochite Grec de nation, qui s'étoit diſtingué en Italie, à la tête d'une Compagnie de Chevaux-legers, & François Carnao Napolitain de la Ville de Capoüe, furent tuez en cette occaſion avec trois cens ſoldats : il y en eut plus de mille bleſſez, & entr'autres Alphonſe Capagni, Enſeigne d'une Compagnie d'Infanterie, qui eut un œil crevé & la langue coupée d'un coup de mouſquet. Mendoce tenta inutilement de gagner la courtine, il n'en put venir à bout, parce que les échelles ſe trouverent trop courtes. Les ſoldats qui étoient reſtez dans les galeres furent plus heureux, ils débarquerent au deſſous de la Ville. Un jeune Genois de baſſe naiſſance étant ſorti de la galere Grimaldi, alla planter un étendart ſur la muraille. Il fut ſuivi par un ſoldat du gallion de Trente, & par Lamba Noble Genois. Si le reſte des Italiens les eût ſecondez, la Ville auroit été priſe ce même jour, mais les autres s'amuſerent à piller les faux-bourgs, ce qui fit manquer une ſi belle entrepriſe. Le lendemain un gros de Turcs ayant tâché d'entrer dans la place, Theodore Spinola qui étoit à la tête du camp les chargea & les mit en fuite. Lazare Tubito vint

enſuite de Miſitra avec ſept cens Chevaux, & cottoyant le rivage ſans bruit, tâcha de ſe jetter dans la Ville. Mais ſe voyant battu par l'artillerie de la galere d'Eraſme Doria, il prit un grand détour & vint attaquer la tranchée du côté où étoit Spinola. Il enfonça d'abord tout ce qui s'oppoſa à ſon paſſage; mais le Comte de Sarno ayant envoyé trois cens fuſeliers au ſecours de Spinola, les Turcs furent pouſſez & mis en fuite avec grande perte: le cheval de Tubito ayant pris l'épouvente, le jetta dans un précipice, où il ſe mit en pieces. La défaite de ce ſecours obligea le Commandant de Coron de capituler, & la place fut renduë à condition que la garniſon ſortiroit avec armes & bagages. Aprés que Doria eut pris poſſeſſion de la Ville, il tint Conſeil de guerre pour réſoudre quelle operation on devoit faire. Le ſiege de Navarrins fut propoſé; mais celui de Patras fut jugé plus utile. Les Chrétiens trouverent la Ville baſſe abandonnée: le Château fit quelque reſiſtance; mais ayant été pris d'aſſaut le lendemain, le pillage en fut donné aux ſoldats. Doria emporta enſuite l'un des deux Châteaux des Dardanelles, celui qui regarde l'Aſie; mais comme il attaquoit le Château qui eſt oppoſé à l'Europe, ſes troupes ſe muti- 1532.

neterent, & le Comte de Sarno eut bien de la peine à les appaiſer. Pendant ce deſordre les Turcs y firent entrer un grand ſecours, ce qui fit manquer l'entrepriſe, & obligea Doria de s'en retourner en Italie.

1533. L'année ſuivante Doria alla ſecourir Mendoce, qui étoit aſſiegé dans Coron par Lafi-bey Sangiac de Gallipoli, avec quatre vingts voiles. Quoi que l'armée Chrétienne ne fût compoſée que de trente vaiſſeaux & de vingt-ſept galeres, Doria ne laiſſa pas de faire entrer un grand convoy dans la Ville, ce qui obligea les Turcs de lever le ſiege. Lorſque Doria s'en retournoit, trois galeres commandées par Adorne s'étant détachées de ſa flotte, furent priſes par Sinan Pacha, ſur les côtes de la Calabre.

1535. En 1535. Doria accompagna l'Empereur en Afrique, où ce Prince aprés avoir fait reparer le Fort de la Goulette, & la Ville d'Hyponne, rétablit Muley Huſſem dans ſon Royaume de Tunis, d'où il avoit été chaſſé par le Corſaire Haradin, dit Barberouſſe, qui s'en étoit fait Souverain.

1536. En 1536. Hercule Fregoſe & Guy Rincon eſſayerent de ſurprendre Genes: ils étoient entrez dans la valée de Pozzeveri,

quand André Doria du conſentement de l'Empereur, envoya au ſecours de ſa patrie Auguſtin Spinola & Antoine Doria avec ſept cens hommes détachez de l'armée Imperiale qui étoit alors ſur les côtes de Provence. Les deux Genois s'embarquerent ſur deux galeres & étant arrivez à Genes trouverent la Ville dans une ſi grande conſternation, que les femmes ſe ſauvoient dans les montagnes avec leurs enfans ſur leur dos. Rincon étoit arrivé à la porte de ſaint Thomas, & ſes ſoldats qui avoient planté leurs échelles contre les murailles, commençoient déja d'y monter, pendant que Fregoſe attaquoit la Ville du côté de Biſagno. Jean-Baptiſte Corſe nommé Fanno, aprés avoir ſoûtenu le premier choc des troupes de Rincon, étoit ſur le point d'abandonner ſon poſte, quand Spinola arriva au lieu du combat. Il arracha d'abord à un Enſeigne ſon drapeau, qu'il alloit planter ſur la muraille, & l'ayant percé de ſon épée, le fit tomber dans le foſſé. Hector de Naples qui étoit un des meilleurs Capitaines de Rincon, fut tué à ſes côtez. Rincon ſe retira en bon ordre, & ayant fait avertir Fregoſe de ſa retraite, s'en retourna en Piedmont. Ainſi les Genois furent délivrez de la frayeur qu'ils avoient euë. 1536.

1537. En 1537. Doria prit le Dragoman de Soliman, & défit douze galeres Turques auprés de Corfou.

1538. L'année ſuivante il donna bataille à Barberouſſe Roi d'Alger, & Amiral de la flotte de Soliman auprés de ſaint Maure. La fortune ne fut pas favorable à Doria; mais il ne montra pas moins de courage & de conduite dans ſa retraite, que dans ſes victoires precedentes. Il ne laiſſa pas même de prendre Caſtelnovo dans le Golfe de Cattaro, ſur la fin de la campagne. Barberouſſe ayant paſſé devant le port de Genes, envoya demander au Senat Hameth Reys Saleth, fils de Sinan Pacha, ce qui lui fut refuſé, parce qu'il s'étoit fait Chrétien; mais ce Corſaire commit de ſi grandes cruautez tout le long de la côte, pour ſe venger de ce refus, qu'on fut contraint de lui accorder ſa demande.

1541. Rincon avoit negocié avec tant d'adreſſe les affaires de France à Conſtantinople, que le Roi aprés l'avoir fait Gentilhomme de ſa Chambre, réſolut de l'envoyer à Soliman, non plus en qualité d'agent ſecret, mais comme Ambaſſadeur; & de peur que les Eſpagnols qui le haïſſoient, d'autant plus qu'il étoit de leur Nation, ne traverſaſſent ſon voyage, Ceſar Frego-

ſe que le Roi envoyoit en qualité d'Ambaſſadeur ordinaire à Veniſe, fut chargé de le conduire en ſureté juſques là. Fregoſe arriva le premier à Suze, parce qu'il y vouloit voir la Compagnie de Gendarmes, dont on venoit de lui donner le Commandement. 1541.

Langey Gouverneur de Turin, qui entretenoit des eſpions par toute la Lombardie, fut averti que le Marquis du Gaſt avoit diſpoſé des embuſcades vers les principales Rivieres du Duché de Milan: il étoit aiſé de deviner que le voyage de Fregoſe & de Rincon en étoient la veritable cauſe; mais il ne fut pas ſi facile de le perſuader aux deux Ambaſſadeurs. Langey leur écrivit de ne paſſer pas au delà de Rivolli, qu'il ne les eût entretenus, & les y alla attendre la nuit du premier Juillet 1541. Il leur montra des avis de bonne main, qui portoient, que le Marquis du Gaſt avoit ſçû qu'ils étoient dépêchez l'un à Veniſe, & l'autre à Conſtantinople; & qu'il en vouloit également à tous deux, l'un pour être Eſpagnol naturel, & l'autre pour être le ſeul banni de Genes, dont la hardieſſe & les intrigues donnoient de l'inquietude à Doria. Qu'on avoit prévû qu'ils traverſeroient le Duché de Milan par eau plûtôt que par terre,

1541. à cauſe que Rincon étoit ſi chargé de graiſſe qu'il ne pouvoit preſque plus monter à cheval. Langey ajoûta que ſi Fregoſe & Rincon vouloient ſe fier à lui, il les feroit paſſer, en trompant la vigilance des Eſpagnols; qu'un Capitaine de la garniſon nommé Hercule Viſconti, les iroit prendre le lendemain, auſſi-tôt que le Soleil ſeroit couché, & les conduiroit avant le point du jour au Château de la Siſterne, dans l'Aſtezan, où il y avoit une garniſon Françoiſe. Que les portes de cette place demeureroient fermées tant qu'ils y ſeroient, & qu'ils s'y repoſeroient en attendant l'entrée de la nuit; qu'ils continueroient leur route juſqu'au Château du frere de Viſconti, qui pour conſerver les biens de ſa maiſon, avoit ſuivi le parti d'Eſpagne; qu'ils y ſeroient en ſureté, & que la troiſiéme nuit ils entreroient dans le Plaiſantin, où ils n'auroient plus rien à craindre, parce que les Eſpagnols n'oſeroient les pourſuivre ſur les terres du ſaint Siege.

Cette offre paroiſſoit trop avantageuſe pour être refuſée: Rincon qui en devoit être le premier incommodé, fut ſur le point de l'accepter, aprés que Langey lui eut montré un cheval d'Eſpagne qui alloit l'amble, & fort aiſé à monter, qu'il

vouloit lui prêter. Mais Fregoſe ſe piqua d'honneur à contre-temps, & repartit que le Roi l'avoit chargé de la perſonne de Rincon, dont il étoit obligé de répondre. Que les Italiens n'étoient pas capables du crime dont on les ſoupçonnoit, & que quand il s'en trouveroit d'aſſez méchans, ce ne ſeroit pas le Marquis du Gaſt, qui avoit trop de probité & de ſoin de ſa reputation; que lui Fregoſe avoit promis au Roi de mener Rincon à Veniſe par le Pô, & qu'il n'attendoit pour partir que les barques que Langey devoit fournir. En achevant ces mots il mit l'ordre de ſa Majeſté entre les mains du Gouverneur de Turin. Rincon n'oſa le dédire, en partie par complaiſance, & en partie de peur d'être blâmé ſi leur voyage avoit un ſuccez malheureux; outre que la bienſéance n'y auroit pas été trop bien obſervée, en faiſant marcher des Ambaſſadeurs durant les tenebres. 1543.

Langey les voyant obſtinez dans leur premier ſentiment, fut contraint de faire équiper deux barques, & les pourvoir de huit bons rameurs. Fregoſe & Rincon s'embarquerent ſur la premiere avec le Comte Camille de Ceſſa, Lieutenant de la Compagnie du même Fregoſe, & l'autre ſervit à porter leur train. Ils ne furent pas

1541. plûtôt arrivez à la Tour de Simenne, près du Vorlin, qu'ils trouverent un nouveau Courier de Langey dépêché pour les avertir qu'on lui mandoit de toutes parts que les Imperiaux étoient au guet pour les aſſaſſiner ; qu'il n'y avoit plus de ſalut pour eux s'ils alloient plus loin, & que s'ils étoient déterminez à perir, ſur la fauſſe opinion de l'integrité pretenduë du Marquis du Gaſt, il ne falloit pas qu'ils hazardaſſent le ſecret du Roi, contenu dans leurs papiers ; que s'ils les lui vouloient confier, il les garderoit juſqu'à ce qu'ils euſſent traverſez le Duché de Milan, & les leur renvoyeroit enſuite ſi promptement, qu'ils les trouveroient à leur arrivée à Veniſe.

Fregoſe & Rincon eurent plus d'égard à la ſeconde partie de la lettre de Langey, qu'à la premiere, & furent plus diligens à mettre à couvert leur caſſette que leurs perſonnes. Ils la cacheterent & la firent porter à Langey par le Comte Pierre Gentilé, neveu du Comte Camille. Ils commanderent enſuite à leurs rameurs de voguer, & furent coupez à Cantalouë par des barques armées, qui ſeparerent celle des Ambaſſadeurs de celle de leur train, l'inveſtirent, s'en rendirent les maîtres, & la firent échoüer vers une Iſle deſerte.

Aprés avoir tué Rincon & Fregoſe, le Comte Camille & les quatre rameurs furent menez dans le Château de Pavie, & l'on y enferma avec eux les matelots des barques Eſpagnoles, afin qu'il ne reſtât aucun indice du meurtre. 1541

Toutes ces précautions ne pûrent dérober cet attentat à la pénetration & à la dépenſe que Langey faiſoit en eſpions : il découvrit que les aſſaſſins étoient des Cavaliers de la garniſon de Pavie, qui avoient demeuré trois jours & trois nuits dans leurs barques ; qu'on leur avoit porté à manger d'une hôtellerie prochaine, & que leurs chevaux durant ce temps-là avoient attendus au port de l'Etreille. Mais comme ces avis venoient par des voyes indirectes, & qu'ils ne pouvoient être revelez ſans perdre ceux qui les avoient donnez ; Langey choiſit cet autre expedient pour avoir la preuve du crime. Il envoya Termes au Marquis du Gaſt, pour lui dire qu'il venoit d'apprendre par les domeſtiques de Fregoſe & de Rincon, dont la barque s'étoit échoüée auprés d'un bois où ils s'étoient ſauvez, que celle de leurs maîtres avoit été inveſtie & détournée de ſon chemin par des gens armez : que le bruit couroit qu'ils avoient été tuez, & que bien loin de ſoupçonner ſon Excellen-

1541. ce de quelque complicité, il étoit perſuadé qu'elle en feroit une recherche ſi exacte, que le Roi tres-Chrétien ne ſeroit pas obligé d'avoir recours à d'autres voyes, pour tirer raiſon de la mort de ſes Ambaſſadeurs. Termes n'étoit pas encore à my chemin de Turin à Milan, quand il rencontra le Comte François de Landriano dépêché à Langey, par une contre-ruſe du Marquis du Gaſt, qui ne penſoit plus qu'à ſauver les apparences, ſuppoſant que le coup avoit été fait avec tant d'adreſſe & de ſecret, qu'il n'en reſteroit aucun indice. La lettre que portoit Landriano, contenoit que la femme de Fregoſe s'étoit venuë plaindre au Marquis du meurtre de ſon mari, & qu'il en avoit été d'autant plus ſurpris, qu'il le croyoit déja à Veniſe : qu'il étoit perſuadé que Langey lui rendroit aſſez de juſtice pour le croire incapable d'avoir trempé dans une action ſi lâche : que bien loin de l'avoir commandée, il n'avoit pas été moins touché de ce malheur, que s'il étoit arrivé à un de ſes enfans : qu'il prévoyoit aſſez l'importance de l'affaire pour la conſervation de la tréve, & qu'il alloit apporter toute la diligence imaginable pour l'éclaircir, que la juſtice de Milan s'étoit déja tranſportée ſur les lieux par ſon ordre, & qu'il conjuroit Langey de l'aſſi-

ter de ſes ſoins, afin que l'on pût faire une punition exemplaire des coupables. 1541.

Langey feignit de croire tout ce que lui mandoit le Marquis, de crainte qu'il ne le traverſât dans l'information qu'il avoit premeditée : il l'amuſa de cette ſorte, juſqu'à ce qu'il eut gagné un domeſtique du Caſtelan de Pavie, qui lima ſourdement une grille de la priſon où l'on avoit renfermé les rameurs de Fregoſe, les aſſaſſins & les autres, qui en ayant quelque lumiere, pouvoient ſervir à ſon deſſein. Le même domeſtique les fit tous ſauver, & leur donna de l'argent pour aller à Plaiſance, où Langey vouloit faire ſa procedure, comme en lieu neutre & ſeur. Toutes ces perſonnes dépoſerent les circonſtances du fait, avec une exactitude trop juſte pour être révoquée en doute. Il marquerent le nombre des aſſaſſins, leurs noms, de quelle nation ils étoient, combien de coups ils avoient portez, premierement à Rincon & depuis à Fregoſe. Comment ils avoient arrêté le Comte Camille & les autres perſonnes trouvées dans la même barque où ils les avoient menez, à quelle heure, en quel ordre, par quels ſentiers détournez, par quelle porte on les avoit fait entrer dans Pavie, à quelle heure ils étoient entrez en

1541. prison, à qui ils avoient été livrez, & combien ils y avoient demeuré.

L'évasion de tant de gens fit assez juger au Marquis que ce qu'il prétendoit cacher ne le seroit pas long-temps : neanmoins cõme il ne sçavoit pas encore que Langey y eût contribué, il n'apprehenda pas que le Gouverneur de Turin en profitât. Il continua de lui mander qu'il avoit découvert deux causes toutes differentes du meurtre, & qu'il ne restoit plus qu'à distinguer la vraye d'avec la fausse : l'une étoit fondée sur une querelle prétenduë de Fregose avec le Duc d'Urbain : l'autre ne consistoit qu'à des indices que les Genois avoient fait le coup. D'où le Marquis concluoit que ç'avoit été par l'ordre de Doria.

Langey persistoit à feindre en attendant que son information fût achevée, & ne cherchoit qu'à gagner du temps. Le Marquis y contribua sans y penser, en lui demandant la permission d'envoyer en France le même Comte de Landriano, pour representer son innocence à sa Majesté.

Le Roi s'expliqua en des termes dont le sens étoit, qu'il ne pouvoit croire que ses Ambassadeurs eussent été tuez, & qu'il aimoit mieux se persuader qu'ils avoient été arrêtez par des gens qui vouloient avoir

leurs chiffres & leurs inſtructions. Landriano retourné dans le Duché de Milan, trouva le crime averé, & l'information publiée à Plaiſance, d'ou l'on en avoit envoyé des copies autentiques dans toutes les Cours des Princes Chrétiens. Le Marquis ne penſa pour lors qu'à ſe défendre par un manifeſte, qui pour être extremement vain, ne laiſſoit pas d'ébloüir le vulgaire. Langey qui n'en vouloit pas avoir le démenti acheva de le confondre, en juſtifiant par de nouvelles informations que le crime avoit été commis par des Eſpagnols qualifiez qui étoient ſes Officiers, & réſidoient auprés de ſa perſonne. Qu'il y avoit eu pluſieurs allées & venuës du chef de l'entrepriſe vers le Marquis, & lettres ſur lettres du même Marquis à ce chef avant le meurtre : que ceux qui devoient exécuter le complot, aprés l'avoir formé avec lui dans ſon Palais, étoient ſortis de Milan par diverſes portes, & ſe rejoignant en chemin, étoient arrivez de nuit au Château de Pavie, où ayant pris d'autres Eſpagnols, ils s'étoient allez mettre en embuſcade ſur le lieu, & trois jours aprés ils avoient accompli leur deſſein ; & qu'enfin étant retournez vers le Marquis, ils lui avoient demandé recompenſe. Aprés des preuves ſi convaincantes, le Roi réſolut de décla- 1541.

rer la guerre aux Eſpagnols, pour tirer raiſon de l'injure reçuë en la perſonne de ſes Ambaſſadeurs, & fit entrer cinq armées par cinq endroits differents dans les Etats de l'Empereur.

1543. En Juin 1543. Charles-Quint s'embarqua ſur la flotte qu'André Doria lui avoit menée à Barcelone, & deſcendit à Genes. Il y trouva le Cardinal Farneſe & le Duc de Florence qui s'y étoient rendus pour le ſaluër. Ce Duc qui paſſoit pour le plus adroit politique d'Italie, avoit un motif de ſon voyage plus preſſant que celui de faire une civilité à ſa Majeſté Imperiale. On connut bien-tôt qu'il s'étoit admirablement prévalu de l'occaſion que la fortune lui avoit offerte pour ſe rendre Souverain abſolu, au lieu qu'il ne l'étoit auparavant que par bienſéance : la grace qu'on lui avoit faite étoit de la nature de celles que l'Empereur accordoit aux Souverains, & dépendoit en quelque maniere de lui, puiſqu'on avoit retenu d'une main, ce qu'on lui avoit donné de l'autre. On l'avoit à la verité inveſti de tout le domaine de Florence & de Piſe ; mais il étoit reſté des garniſons Imperiales dans les Citadelles de Florence & de Livourne. Comme ces places étoient les clefs de ces deux Etats, les troupes que l'Empereur avoit dans le Duché de Milan

auroient pû s'emparer de la Toſcane, à la premiere diviſion qui ſeroit ſurvenuë entre le nouveau Prince & ſes ſujets, jaloux de recouvrer leur liberté. Le pretexte que Charles-Quint avoit pris pour les garder étoit que le Duc n'avoit pas aſſez de credit dans la Toſcane pour les conſerver par lui-même. Ce pretexte n'étoit pas capable d'ébloüir un eſprit auſſi pénetrant que celui du Duc : il ſe gouvernoit depuis huit ans avec tant de prudence, que les Florentins n'avoient eu aucune occaſion de ſe plaindre de lui, ni de regreter leur ancien Gouvernement, & ainſi la protection de l'Empereur lui étoit inutile. Dans cette confiance il ſe hazarda de propoſer, & même de preſſer qu'on lui reſtituât les deux Citadelles. 1543.

Charles-Quint n'oſoit le mécontenter, parce qu'ayant deſſein de tourner ſes principales forces contre le Duc de Cleves, & enſuite contre la France, il ne pouvoit laiſſer en Toſcane un ennemi qui avoit prés de deux millions d'or dans ſes coffres, ſans hazarder le Duché de Milan : d'un autre côté la jalouſie de rendre le Duc indépendant étoit ſi forte dans l'ame de l'Empereur, qu'il épuiſa toutes les défaites que la politique pouvoit lui inſpirer pour s'exempter de reſtituer les Citadelles. Le Duc qui n'é-

toit pas moins habile que lui dans la ſcien-
1543. ce du cabinet, le ſuivit par tous les détours qu'il prenoit, à deſſein de donner le change, & le convainquit à ſes dépens de la verité de ſa deviſe, qu'un homme qui prenoit bien ſon temps en valoit deux. L'Empereur s'étoit imaginé que le Duc, dont l'humeur étoit ménagere, ne le rembourſeroit pas des frais qu'il prétendoit avoir faits pour la garde des places : il les demanda dans cette vûë ; mais le Duc ne s'amuſa pas ſeulement à les conteſter, quoi qu'il eût pû juſtifier par les quittances des Gouverneurs que c'étoit lui qui en avoit entretenu les garniſons. L'Empereur fit monter ſes frais à deux cens mille écus, & le Duc offrit de les payer content. L'Empereur demanda un preſt de pareille ſomme, & le Duc qui prévoyoit que ce ſeroit autant d'argent perdu, diſputa ſi bien le terrain, qu'il obtint une remiſe du quart. Enfin l'Empereur témoigna qu'il avoit beſoin des troupes de Toſcane, qui étoient alors les meilleures de l'Italie. Le Duc qui ſe promettoit d'en lever bien-tôt d'auſſi bonnes, les accorda ſans heſiter, & conſentit qu'Etienne Colonne ſon General, qui étoit le plus habile Officier de guerre qu'il y eût en Italie, prît parti avec ſa Majeſté Imperiale ; ainſi les difficultez ſe trouvant ſur-

montées à meſure qu'on les faiſoit naître, l'Empereur fut obligé preſque malgré lui de recevoir l'argent du Duc, & de lui rendre ſes Citadelles.

En 1544. Stroſſi en revenant de Piedmont avec l'armée de France, qui n'étoit plus que de cinq mille hommes, paſſa par Seravalé, dont Spinola étoit Seigneur. Ce Genois avertit les Imperiaux par un coup de canon, de l'arrivée de ces troupes. Les Imperiaux ſe mirent incontinent en marche : Rodolphe Baglioné qui menoit l'avantgarde, compoſée de Florentins & des troupes du Pape, commandées par Julien Ceſarini, qui faiſoient en tout trois mille hommes, ſe logea ſur une coline couverte de vignes. Il fut ſuivi par ce qui étoit reſté de l'Infanterie de Naples, après la bataille de Ceriſolles. Le Prince de Salerne menoit l'arriere-garde, avec le Colonel Hypolite de Correge, & le Comte de Nonclare, Colonel d'un autre Regiment. Magi commença l'eſcarmouche avec cent Chevaux, & envoya demander au Prince de Salerne cinq cens fuziliers. Magi n'ayant pas été ſoutenu à temps, fut contraint d'abandonner le paſſage d'une riviere qui ſeparoit les deux armées. Stroſſi entra le premier dans le gué, à la tête de ſon eſcadron, & pouſſa ſi vivement 1544.

ceux qui étoient ſur la coline, qu'il les mit
1544. en fuite, & leur prit ſept drapeaux avec deux pieces d'artillerie. Les Florentins ayant été mis en deſordre, Baglioné les rallia, & les ramena au combat. Ils furent ſoûtenus par Maleſpine, qui donna le loiſir au Comte de Lanoy & au Prince de Salerne de s'avancer. Stroſſi voyant ſon eſcadron plier, voulut ſe retirer à Novi; mais comme il faiſoit un mouvement pour prendre cette route, les Imperiaux chargerent ſes troupes en flanc, & acheverent de les rompre. Il n'y eut perſonne de conſideration tué dans ce combat qu'Uliſſes des Urſins; mais il y eut un grand nombre de priſonniers, & entr'autres le Duc de Somme, le Comte Georges Martinengo, & pluſieurs bannis de Naples.

1445. Toutes les tentatives que les étrangers avoient faites pour s'emparer de Genes, n'avoient pas réuſſi, comme on la pû voir. André Doria qui lui avoit procuré ſa liberté, ſe contentoit d'en joüir en repos. La Republique pour reconnoître les obligations qu'elle lui avoit, lui rendoit des honneurs extraordinaires; mais toutes ces déferences n'empêchoient pas que les principaux Citadins ne fuſſent ſcandaliſez par le choix de celui de ſes parens qu'il venoit d'adopter. Il avoit jetté les yeux ſur Jeannetin

Jeannetin Doria ſon couſin, dans un degré fort éloigné, âgé de vingt-huit ans ſeulement, & brave de ſa perſonne, mais inſolent & preſomptueux. Avec ces qualitez il ne pouvoit manquer de ſe rendre bientôt odieux dans une Republique où la Nobleſſe ne pouvoit ſouffrir aucune diſtinction. 1546.

On ne ſçait ſi Doria avoit ignoré les imperfections de Jeannetin, ou ſi les connoiſſant il les avoit imputées à ſa mauvaiſe éducation, & eſperé qu'il s'en corrigeroit. Thomas Doria pere de Jeannetin, s'étoit trouvé reduit à une ſi grande pauvreté, qu'il avoit été contraint de faire apprendre à ſon fils le métier d'ouvrier en ſoye, pour lui donner moyen de gagner ſa vie. Dans une profeſſion ſi peu conforme à ſa naiſſance il n'y avoit pas lieu de s'étonner qu'il eût pris une ſi mauvaiſe teinture: cependant ces grands défauts qui ſautoient aux yeux de tout le monde, n'empêcherent pas André Doria de le faire recevoir en ſurvivance de toutes ſes charges. Il lui avoit fait prendre parti avec l'Empereur, & des liaiſons fort étroites avec les Eſpagnols, afin que leur protection le maintînt aprés ſa mort dans le rang où il l'avoit élevé. Il accoûtuma inſenſiblement les Nobles de Genes à le traiter avec les mêmes reſpects,

1546. que s'il eût été beaucoup au deſſus d'eux par ſa naiſſance & par ſon merite. Jeannetin de ſon côté ne gardoit pas toute la moderation neceſſaire pour s'exempter de la jalouſie que ſon élevation pouvoit lui attirer. Bien loin de s'oppoſer aux déferences extraordinaires qu'on lui rendoit, il les recevoit comme un hommage qui lui étoit dû : par une conduite ſi irreguliere il ſe faiſoit beaucoup d'ennemis, & empêchoit qu'on ne s'empreſſât de lier commerce avec lui.

Le plus conſiderable d'entre ces Nobles étoit Jean Loüis de Fieſque, chef de la plus illuſtre & la plus ancienne maiſon de Genes : il contoit dans ſa maiſon deux Papes, & douze de ſes ancêtres Comtes Souverains de Lavagne, il joüiſſoit de plus de deux cens mille écus de rente : ſon eſprit étoit des plus élevez & des moins prévenus par les maximes ordinaires : il avoit de l'ambition & de la hardieſſe, & il ne lui manquoit aucune des qualitez naturelles & acquiſes, qui ſervent à l'exécution des plus grands deſſeins. L'oiſiveté dans laquelle vivoient tous les Nobles à Genes, ne convenoit guere avec ces heureux talens. Le Comte de Lavagne qui aimoit la gloire, n'y trouvant point d'occaſion de ſe faire diſtinguer de ceux qui ne le valoient pas, il ne penſoit qu'aux moyens

d'en faire naître quelques unes, & de forcer, pour ainſi dire, la fortune à lui rendre juſtice. Cependant le défaut des conjonctures propres à ſe ſignaler auroit mis des bornes à ſes deſſeins ambitieux, quoi qu'il n'eût encore que vingt deux ans, & il ſe ſeroit tenu dans le rang que les loix de ſon païs lui avoient donné, ſi l'élevation de Jeannetin ne lui eût fait perdre l'eſperance d'obtenir des emplois convenables à ſes belles qualitez. Comme l'adoption de Doria donnoit à Jeannetin, aprés lui, le commandement des armées de la Republique durant la guerre, & l'adminiſtration de la police pendant la paix, le Comte ne voyoit plus rien à quoi il pût prétendre, & tout ce qu'on lui pouvoit donner étoit au deſſous de lui. 1546.

Outre ce chagrin, il en eut un autre plus délicat & plus ingenieux à le tourmenter. Il avoit aſſez étudié Jeannetin pour connoître qu'il ne falloit attendre de lui qu'une extrême défiance, & par conſequent un abaiſſement continuel de ceux qui avoient du merite & de la capacité pour les affaires d'importance. C'étoit aſſez d'être grand par ſa naiſſance, & conſiderable par ſes bonnes qualitez pour donner de l'ombrage à ce preſomptueux, qui vouloit attirer à ſoi toute la reputation & toutes les forces de la Republique.

1546. Ces deux conſiderations jetterent le Comte dans le deſeſpoir de s'agrandir en ſervant ſa patrie, il crut devoir prévenir par ſon eſprit & par ſon courage les ſuites fâcheuſes de la grandeur de Jeannetin ſi contraires à la ſienne. Il ſe trouva dans la neceſſité de ruiner la puiſſance des Doria avant que le temps eût accoûtumé le peuple de Genes à la ſupporter. Comme il étoit impoſſible d'ébranler cette puiſſance par une autre voye qu'en changeant le Gouvernement de la Ville, il ne fit plus de ſcrupule de donner à la Republique une nouvelle forme: il diſſimula neanmoins ſon deſſein juſqu'à ce qu'il eût trouvé des perſonnes capables de le ſeconder; mais ſoit que ſes amis penetraſſent malgré lui les penſées qui occupoient ſon eſprit, ou qu'ayant les mêmes intentions, ils vouluſſent le porter à executer l'entrepriſe qu'il meditoit depuis long temps en ſecret; il y fut confirmé par les perſuaſions d'un plus grand nombre de perſonnes qu'il ne ſe l'étoit d'abord imaginé. Il fut ſurpris de trouver au nombre des mécontens pluſieurs Nobles qu'il avoit crû entierement attachez aux intereſts des Doria, & ce fut par ceux là qu'il ſe trouva plus puiſſamment ſollicité.

Le Comte bien loin de leur applaudir, les

écouta avec des marques de chagrin, qu'il étoit bien éloigné de reſſentir. Il prenoit garde neanmoins de ne les pas rebuter tellement qu'ils n'oſaſſent plus renoüer un ſemblable entretien. Il ne leur témoignoit pas ſeulement qu'il fût capable de faire la moindre reflexion ſur les ouvertures qu'on lui faiſoit, juſqu'à ce qu'il fût bien perſuadé de la ſincerité & de la conſtance de ceux qui lui avoient parlé. Sa prévoyance s'étendit enſuite au dehors: il ſongea à ſe mettre en état de s'oppoſer à la flotte d'Eſpagne, & aux troupes du Duché de Milan, qui ne pouvoient manquer d'aſſieger Genes auſſi-tôt qu'elle auroit changé de Gouvernement, puiſque le plus grand intereſt qu'avoit Charles Quint en Italie, conſiſtoit à maintenir la Republique dans l'état où Doria l'avoit miſe. Le Comte de Lavagne ne pouvoit ſoûtenir une ſi grande puiſſance, qu'en prenant des meſures avec la France, & s'aſſurant de ſon armée navale, & des forces qu'elle entretenoit dans le Piedmond, ce fut auſſi à quoi il s'appliqua. 1546.

Ceſar Fregoſe eut la premiere commiſſion de ſonder François I. ſur une matiere ſi délicate; mais l'obſtination qu'il eut à cacher le nom du chef de l'entrepriſe, & les meſures qu'on prenoit pour l'executer rendi-

1546. rent ſa négociation inutile. Fieſque au lieu de ſe rebuter du mauvais ſuccés de cette tentative, changea ſeulement d'Agent ; il envoya en France le Capitaine Gonzague, plus adroit & mieux inſtruit que Fregoſe. Gonzague ne s'amuſa pas à repreſenter au Conſeil d'Etat l'obligation que la France avoit aux Fieſques, & les grands ſervices qu'elle en avoit tirez dans les occaſions paſſées. Il dit ſeulement en peu de mots, que l'unique moyen de chaſſer l'Empereur du Duché de Milan, étoit d'ôter la communication de ce Duché avec le reſte de ſes Etats, en délivrant Genes de la tirannie des Doria, qui gouvernoient la Republique, ſuivant les ordres qu'il recevoient tous les huit jours d'Eſpagne.

Cette remontrance eut tout l'effet qu'on en pouvoit eſperer. Quoi que la mort du Chancelier du Prat & la diſgrace du Connêtable de Montmorency euſſent délivré Doria de ſes deux plus grands ennemis, ceux qui reſtoient dans le Conſeil ne lui furent pas plus favorables. Le Dauphin ne pouvoit ſouffrir que Doria lui retint l'Etat de Genes qui faiſoit une partie de la ſucceſſion de ſa mere ; le Comte de ſaint Pol à qui le Roi déferoit beaucoup, ſe ſouvenoit encore que le même Doria avoit été cauſe de ſa défaite & de ſa priſe à Landriano,

par l'avis qu'il avoit donné aux Eſpagnols des incommoditez de ſa marche. Le Cardinal de Tournon étoit piqué des obſtacles mis à ſon voyage de Rome, & l'Amiral Dannebaut ſe promettoit d'avoir le commandement de l'armée, qui ſeroit employée pour recouvrer le Duché de Milan, aprés la révolution de Genes : ainſi l'interêts des Miniſtres s'accordant avec celui de l'Etat, Gonzague fit aiſément approuver ſa propoſition. Il tira promeſſe que la France renonceroit en faveur du Comte de Lavagne, à tous les droits qu'elle avoit ſur Genes, immediatement aprés qu'il auroit executé ſon entrepriſe : il reçut le pouvoir neceſſaire pour appeller les troupes du Piedmont quand il ſeroit temps, & choiſit lui-même dans le port de Toulon les galeres & les vaiſſeaux qui devoient être équipez pour le même deſſein. 1546.

Le Comte aprés avoir pris ſes meſures avec la France ſongea à mettre le Saint Siege dans ſes intereſts, il ſe rendit à Rome ſous pretexte de divertiſſement ; mais en effet pour communiquer plus aiſément ſon deſſein au Pape Paul III. & pour s'inſtruire mieux des intentions de ſa Sainteté. Le Pape & Doria étoient mal enſemble, pour des intereſts qu'il eſt important d'éclaircir. Thomas pere de Jeannetin n'a-

1546. voit pas été le ſeul parent de Doria, à qui la fortune avoit été contraire. Imperialé Doria n'avoit pas été plus heureux, étant demeuré orphelin & ſans biens dans une ſi grande jeuneſſe. Il étoit pourtant aſſez bien partagé pour les qualitez de l'eſprit & du corps, ce qui avoit obligé Doria de lui donner de l'emploi ſur ſes galeres. Aprés y avoir ſervi long-temps & fait des gains conſiderables, il lui prit envie d'être Eccleſiaſtique. Doria bien loin de l'en détourner l'y confirma, en lui procurant l'Evêché de Lagone au Royaume de Naples. Imperialé ſe plut extremement dans ſon Dioceſe, ſoit qu'il aimât les délices, ou qu'il fût las de la vie tumultueuſe qu'il avoit menée. Il reſida dans ſon Evêché, il y tranſporta ſes effets, il y acheta de belles terres, & ſe ſouvenant ſur la fin de ſa vie des obligations qu'il avoit à Doria, il l'inſtitua par teſtament ſon heritier univerſel. Sa derniere volonté fut conteſtée par les Officiers du ſaint Siege, qui prétendirent que toute la ſucceſſion du deffunt appartenoit au Pape. L'affaire fut portée à Rome, où Doria qui trouvoit dans les mêmes perſonnes ſes Juges & ſes parties, perdit entierement ſa cauſe.

Le tribunal de la Rote en prononça la Sentence, ſans y apporter d'adouciſſement,

La Cour de Rome qui vouloit garder quelque ménagement avec Doria, lui offrit de lui laiſſer toute la ſucceſſion que ce jugement venoit de lui ôter, pourvû qu'il la voulut recevoir comme une pure grace du ſaint Siege. Doria le plus fier de tous les hommes à l'égard de ceux qui prétendoient prendre ſur lui quelque empire, quoi qu'il ne le fût pas naturellement, aima mieux renoncer à cet avantage, que l'accepter par une ſoumiſſion qu'il eſtimoit indigne de lui : il jugea plus à propos de ſe dédommager par une autre voye, & il prit ſi bien ſes meſures, qu'il enleva quatre galeres du Pape. Le Comte qui en étoit inſtruit, eſpera de tirer un grand avantage du chagrin du Pape : il s'adreſſa d'abord au Cardinal Auguſtin Trivulce, protecteur de France, qui paſſoit pour le plus éclairé du Sacré College. Trivulce ne reçut d'abord Fieſque que comme un homme qui lui étoit allié ; mais aprés qu'il fut informé de ſes deſſeins & des meſures qu'il avoit priſes, il tâcha de l'y confirmer, prit avec lui d'étroites liaiſons, & lui donna des moyens infaillibles pour obtenir des conferences ſecretes avec le Pape, ſans qu'il parût s'en mêler. Fieſque n'eut pas plûtôt entretenu deux ou trois fois ſa Sainteté, qu'il reconnut qu'elle ne ſouhaittoit pas moins que lui que Ge-

1546.

1546. nes changeât de Gouvernement, & que ſon averſion pour Doria n'étoit ni moins forte ni moins intereſſée que la ſienne; outre le motif general d'ôter à l'Empereur, déja trop puiſſant, un homme qui avoit rétabli ſes affaires en Italie, lorſqu'elles paroiſſoient deſeſperées. La maiſon des Doria étoit la ſeule qui ſe fût oppoſée depuis dix ans à l'élevation de celle du Pape; elle avoit empêché les Farneſes de chaſſer les Medicis de Florence, & de prendre leur place: elle avoit rompu la négociation du Saint Siege avc l'Empereur, pour obtenir l'inveſtiture du Duché de Milan, en faveur du Duc de Parme: elle avoit détourné ſa Majeſté Imperiale d'accorder l'inveſtiture de la Toſcane à Octavien Farneſe, en lui faiſant épouſer ſa fille naturelle, de peur que les forces de ce nouveau Souverain, jointes à celles de l'Etat Eccleſiaſtique, n'entrepriſſent ſur le Duché de Milan: elle avoit encore rendu inutile les deux entreveuës de ſa Sainteté & de l'Empereur, en perſuadant à ce dernier d'éluder autant qu'il pourroit l'agrandiſſement du même Octavien ſon gendre, dans la Lombardie, parce que rien ne ſeroit capable de demembrer de la Monarchie Eſpagnole ce qu'il tenoit dans l'Italie, tant que la Republique de Genes conſerveroit

la même forme du Gouvernement que Doria lui avoit donnée. 1546.

Le Pape informé par des voyes inconnuës, mais certaines, que c'étoit de la part de Doria que ces obſtacles étoient venus, fut ravi de trouver le Comte de Lavagne dans des diſpoſitions ſi conformes à ſes ſentimens; outre que l'entrepriſe qu'il avoit formée devoit le délivrer de ſon plus redoutable ennemi, ſans qu'il y contribuât. Elle obligeoit encore l'Empereur de recourir au ſaint Siege, s'il vouloit conſerver le Royaume de Naples & le Duché de Milan. Ces conſiderations porterent le Pape à fomenter l'ambition de Fieſque, & à lui fournir de nouveaux moyens pour entreprendre ſur Genes.

Le Cardinal Trivulce avoit d'abord regardé le projet de Fieſque, comme une idée également dangereuſe & chimerique, parce qu'il n'avoit pas crû qu'il fût de l'intereſt du Pape d'y concourir; mais lors qu'il fut mieux informé des ſentimens de ſa Sainteté, il examina avec plus de ſoin les meſures que le Comte avoit priſes. Il tâcha de lui en repreſenter les difficultez dans toute leurs étenduë, bien moins pour l'en détourner que pour l'exciter à les prévenir. Il lui remontra que le peril

qui ſe rencontroit dans l'exécution, étoit
1546. le moindre de ceux qu'il eut à ſurmonter, & qu'il y avoit bien plus de précaution à prendre pour ſe maintenir dans le poſte où tendoient ſes deſſeins, qu'à l'occuper: Que s'il n'avoit point d'autre but en ſurprenant Genes, que de ſupplanter les Doria, & de ſe mettre en leur place, il n'auroit pas une grande ſatisfaction de vivre dans une Republique, où il ne pouroit trouver aucun moyen legitime de s'élever: que ſon illuſtre naiſſance, & ſon merite éclatant metteroient fort peu de difference entre ſa perſonne, & celles des autres Nobles. Que s'il prétendoit ſe rendre Souverain de Genes, & ſe maintenir dans cet Etat, ſans chercher la protection de l'Empereur ou du Roi tres-Chrétien, quand il ſeroit aſſez heureux pour éviter la jalouſie de la Nobleſſe & la fureur du peuple, qu'il auroit privé de ſa liberté, il ne le ſeroit pas aſſez pour reſiſter aux Eſpagnols, s'ils s'obſtinoient à le ruiner: d'où le Cardinal Trivulce concl oit que ſi le Comte de Lavagne vouloit ſe conſerver dans le poſte qu'il vouloit occuper, il falloit neceſſairement qu'à l'exemple de Fregoſe, il ſe contentât de la proprieté de Genes, en rétabliſſant les François dans la Souveraineté de cet Etat; qu'alors le

Roi tres-Chrétien lui donneroit la paye & le commandement de ſix galeres entretenuës en tout temps, pour la ſeureté de la côte ; qu'il mettroit deux cens hommes de garniſon à ſon choix, dans ſa forteresſe de Montobio, le feroit Capitaine de cent hommes d'armes, & lui accorderoit une penſion de dix mille écus. 1546.

Le Comte qui avoit trop d'ambition pour ſe reſoudre à conquerir une Souveraineté pour autruy, ne put goûter cette propoſition ; cependant comme il avoit intereſt de ne pas rebuter les François, & de ne donner aucune atteinte à la négociation de Gonzague, il ſe contenta de remercier le Cardinal de ſes bons conſeils, & lui demanda du temps pour déliberer ſur une matiere ſi importante. Il eſt vrai qu'il eut peine lui-même à ſe déterminer, & que les raiſons alleguées par Trivulce, le firent long-temps balancer, s'il devoit prendre de plus forts engagemens avec la France, ou exécuter ſon entrepriſe avec ſes propres forces : il y eut même des momens où il fut tenté de l'abandonner entierement ; mais enfin ſes ennemis contribuerent ſans y penſer à faire ceſſer ſes incertitudes. Jeannetin porta ſon inſolence juſqu'à mépriſer generalement tout le monde ; il traita Fieſque depuis ſon retour de

1546. Rome avec tant de fierté, que ce Comte quelque diſſimulé qu'il fût, ne put s'empêcher d'en témoigner du reſſentiment : il lui échapa même des paroles, dont le ſens étoit qu'il ne conſentoit pas à la ſervitude de ſes Concitoyens.

Cependant le Cardinal Trivulce aprés avoir fait réflexion ſur ſon entretien avec le Comte, s'apperçut qu'il l'avoit trop preſſé, puiſqu'il étoit infaillible qu'il ſeroit obligé de ſe jetter entre les bras de la France, ne pouvant ſe maintenir autrement dans ſa nouvelle conquête. Le Cardinal pour reparer cette faute, envoya à Genes Nicolas Sfondrato Gentilhomme de Savone, & allié de Fieſque, pour lui déclarer que François I. ſe contentoit du traité de ſa Majeſté avec Gonzague, & ne demandoit autre choſe, ſinon que le Comte prît de ſi juſtes meſures pour l'exécution de ſon deſſein, que rien d'imprévu ne fût capable de le traverſer. Ce relâchement que Fieſque attribuoit à la generoſité du Roi, fit une telle impreſſion ſur l'eſprit de ce Comte, qu'il renvoya Sfondrato à Trivulce, avec ordre de l'aſſurer que la France auroit toûjours la meilleure part dans une choſe dont elle s'étoit ſi honnêtement deſiſtée ; mais Sfondrato n'étoit pas beaucoup éloigné de Genes quand Fieſque le

rappella, pour examiner de nouveau la réponſe qu'il venoit de lui faire avant que de le renvoyer au Cardinal. Il crut cette matiere trop importante pour ſe déterminer de lui-même, & voulut prendre les avis de deux perſonnes auſquelles il avoit une entiere confiance : l'un étoit Raphaël Sacco, Juge des terres de ſa maiſon, & qu'il ſçavoit être entierement dévoüé à ſes intereſts. Sacco s'étoit acquis de la creance par l'exactitude & la durée de ſes fideles ſervices : il avoit de la force & de la facilité dans l'expreſſion ; mais ſa timidité le rendoit abſolument incapable des conſeils violens. Si le Comte lui eût demandé s'il devoit exécuter ou abandonner l'entrepriſe, il eſt indubitable qu'il auroit employé toute ſon éloquence pour l'en diſſuader ; mais comme la propoſition ſe reduiſoit à ſçavoir s'il falloit ſe ſervir de l'aſſiſtance que les François offroient pour ſurprendre Genes, ou ſi le Comte ne devoit hazarder que ſa perſonne, & celles de ſes partiſans, Sacco répondit que ſi l'entrepriſe étoit entierement reſoluë, il étoit neceſſaire d'en partager le peril avec les François, ſur l'ancienne maxime qui défendoit de ménager ſes Alliez dans les conjonctures où l'on hazardoit ſes biens, ſa famille, ſa fortune & ſa vie : il ajoûta que la partie

1546.

1546. étoit trop inégale entre le Comte de Lavagne d'une part, & les forces d'Allemagne, d'Eſpagne & d'Italie de l'autre. Qu'une Ville pouvoit bien être ſurpriſe par un particulier, puiſqu'il n'avoit beſoin pour cela que d'intelligence ou de hardieſſe ; mais qu'il falloit immediatement aprés ſe reſoudre à perdre le fruit de tant de peines, ſi l'on ne s'étoit aſſuré par avance de ſecours & d'alliance.

Le Comte aprés avoir écouté Sacco, voulut conſulter Verrina, qui n'avoit pas moins de liaiſons, d'amitié & d'intereſt avec lui ; mais dont le genie étoit tout à fait contraire à celui du confident qui venoit de parler ; il avoit les ſentimens élevez, impetueux, & portez aux grandes actions ; mais il ne prenoit pas aſſez de ſoin d'en examiner la qualité ni les ſuites. Il avoit été toute ſa vie ennemi de Doria, & ne pouvoit par une autre voye, qu'en partageant leurs richeſſes avec Fieſque, payer les ſommes immenſes qu'il devoit à ſes creanciers, ni ſoutenir la prodigieuſe dépenſe à laquelle il s'étoit engagé : il ne s'amuſa pas à convaincre le Comte de la neceſſité d'exécuter une entrepriſe à laquelle il le croyoit réſolu ; il lui dit ſeulement qu'il n'étoit pas alors beſoin de plus grandes forces pour réuſſir dans ſon deſ-

ſein, que de celles qui dépendoient de lui, puiſqu'il n'y avoit que deux cens cinquante hommes dans Genes, & que les galeres de Doria étoient entierement deſarmées. Fieſque s'arrêta à ce dernier avis, & renvoya Sfondrato avec une lettre au Cardinal Trivulce, qui ne contenoit que des remercimens, & une aſſurance d'obſerver le traité de Gonzague. Il s'appliqua enſuite à accroître le nombre de ſes amis & de ſes partiſans, par des civilitez extraordinaires, & par des liberalitez inépuiſables. 1546.

Il prit une conduite moyenne, entre la negligence affectée & le trop d'empreſſement, quoi qu'il ne perdît aucune des occaſions qui pouvoient avancer ſon deſſein : il n'en parla jamais à contre-temps, & ne témoigna aucune impatience d'en voir le ſuccez. Il ne changea pas tout d'un coup ſa maniere de vivre : ſon eſprit ne parut ni inquiet ni trop occupé de ſes meditations. Il ne laiſſa rien échaper qui pût faire entrer en défiance les partiſans des Doria : plus il ſe ſentoit preſſé de ſon ambition, plus il témoignoit de pente pour le repos, & pour la douceur de la vie privée. Comme il avoit une adreſſe inimitable pour augmenter ſa reputation, il vêcut en ſorte que tout

1546. ce qu'on remarquoit de plus excellent en lui, paroiſſoit venir plûtôt du fond de ſon naturel, que d'une conduite étudiée. Il avoit l'abord toûjours familier, l'air ouvert, égal, agreable & même enjoüé. Sa civilité étoit ſi generale, que perſonne ne s'en retournoit d'auprés de lui ſans en être charmé; mais il ne laiſſoit pas de marquer ſon diſcernement par des diſtinctions obligeantes, qu'il regloit ſur le merite & la qualité de ceux qui l'abordoient. Il ne s'informoit des beſoins domeſtiques de ſes amis, & des perſonnes qui pouvoient lui être utiles, que pour les ſoulager : il les prévenoit ſouvent par des voyes cachées, pour épargner leur honte. Il gagnoit les pauvres par ſes largeſſes, & les riches par ſes honnêtetez : il étoit religieux dans ſes promeſſes, obligeant en toutes occaſions, ſans que le tems ni les obſtacles puſſent ralentir ſon ardeur. Sa maiſon & ſa table étoient ouvertes à tout le monde : ſa magnificence alloit juſqu'à la profuſion : il avoit tant d'averſion pour l'avarice & pour l'orgueil, qu'il ne pouvoit même ſouffrir ces défauts en la perſone de ſes domeſtiques. Enfin il ſçut ſi bien ménager les inclinations de ceux qui s'engagerent à le ſervir, qu'il n'y en eut aucun qui lui manquât de fidelité ou

de diſcretion, quoi qu'il eût beſoin de tant de perſonnes, que quand il n'y en auroit point eu d'infideles, il étoit mal aiſé qu'il ne s'en trouvât d'imprudens. Si la fortune ſeconda ſi bien ſes deſſeins, ſa conduite fut toûjours ſi égale, que les Doria ne prirent aucun ombrage des paroles que l'orgueil de Jeannetin lui avoit tirées de la bouche. Il les oublierent ſi bien, ou pour mieux dire, ils ſe laiſſerent endormir ſi profondement, qu'il fut impoſſible à leurs amis de les réveiller. Les Eſpagnols avoient preſſenti ce qui ſe tramoit, par le rapport de leurs eſpions, malgré les précautions que les Conjurez avoient priſes pour cacher leurs ſourdes pratiques. 1546.

Ferrand Gonzague, qui avoit ſuccedé au Marquis du Gaſt, au Gouvernement du Duché de Milan, fut averti qu'on tramoit quelque choſe pour changer l'adminiſtration de Genes. Il fit porter à Doria par ſon Secretaire Maona, le billet qu'il en avoit reçu, & luy envoya enſuite deux memoires ſur le même ſujet. Ils étoient capables d'inſpirer de la défiance au plus aſſuré de tous les hommes, & par conſequent plus que ſuffiſans pour réveiller de ſon aſſoupiſſement un vieillard qui ne pouvoit plus ſe garantir d'inſulte, que par

le miniſtere d'autruy. L'un s'étoit trouvé
1546. dans la poche de Ceſar Fregoſe, lorſque le Marquis du Gaſt l'avoit fait aſſaſſiner ſur le Pô : il contenoit le dénombrement des amis que la France avoit dans Genes, & Fieſque y étoit à la tête. On y ſuppoſoit que c'étoit le Seigneur d'Italie, ſur lequel François I. devoit faire plus de fond, & qu'il n'y en avoit point de plus propre pour ruiner les Doria par des voyes ſecretes.

L'autre memoire avoit été écrit par Langey, peu de temps avant ſa mort : il y marquoit tout ce qu'il avoit fait pour attirer Fieſque dans les intereſts du Roi ſon maître, les ſommes d'argent que ce Comte avoit touchées, & l'uſage qu'il en avoit fait. Langey avoit écrit à la fin de ce billet de ſa propre main ; que ce que l'on attendoit de Fieſque s'exécuteroit tôt ou tard, quoi qu'il parût difficile en toute maniere, & qu'il falloit ménager ce jeune Seigneur, pour empêcher qu'il ne ſe rebutât dans une entrepriſe capable d'intimider les plus hardis & les plus experimentez. Il eſt aſſez mal aiſé de comprendre comment une inſtruction ſi importante avoit échapé à l'exactitude de Langey, & étoit parvenuë entre les mains de ſes ennemis.

Il eſt à croire que cette reflexion rendit ſuſpect à Doria l'avertiſſement de Gonzague ; & comme il ſe vantoit de démêler tous les replis du cœur de Fieſque, il ne crut pas le devoir ſoupçonner ſur des témoignages qu'il croyoit ſuppoſez. Trois amis du même Doria, qui le prierent en même-temps de prendre garde à ſa perſonne, ne furent pas plus favorablement écoutez. Il perdit en cette occaſion ſa défiance naturelle, & s'abuſa lui-même pour être trop perſuadé de la juſteſſe de ſon diſcernement : il ſuppoſa que ſa longue experience, ſa profonde meditation, & ſon application continuelle, l'avoient tellement élevé au deſſus de ceux qui ſe mêloient de lui donner conſeil, qu'il ſe pouvoit deſormais repoſer ſur la foi de ſes propres lumieres, & negliger impunément celles d'autrui. 1546.

Le Comte qui n'étoit point traverſé avançoit tous les jours ſon ouvrage. Il ne s'amuſoit pas à gagner un grand nombre de Nobles, de peur que la jalouſie qu'ils concevroient de ſon élevation, ne les rendît infideles. Il jugea plus à propos de s'inſinuer dans l'affection du peuple, par une liberalité plus ſenſible qu'éclatante, & ſes amis en découvrirent bien-tôt l'occaſion. Les fileurs de ſoye qui forment un corps

de métier conſiderable dans Genes, ſe reſ-
1546. ſentoient alors plus que les autres Artiſans des miſeres paſſées : ils n'avoient pû encore ſe relever de l'extrême pauvreté où la ceſſation du commerce les avoit précipitez. Fieſque, ſous pretexte d'être touché de compaſſion, manda leur Conſul, pour apprendre de ſa bouche le détail d'une choſe dont il étoit pleinement informé. Il prit les noms des plus incommodez, & leur fournit de l'argent & des vivres en abondance : il les pria de ne point faire éclater ſes preſens, parce qu'il ſe contentoit de les ſecourir en ſecret, ſans en faire une vaine pompe. La douceur & la civilité dont il accompagna une liberalité ſi peu attenduë, acheverent de gagner ſi abſolument ces pauvres gens, qu'ils furent depuis entierement dévoüez à ſon ſervice.

Fieſque immediatement aprés s'appliqua à s'aſſurer des plus conſiderables Citadins. Il laiſſa pour cet effet couler inſenſiblement dans ſes diſcours des paroles de liberté, par leſquels ſans laiſſer penetrer ſes intentions, il ne laiſſoit pas de faire comprendre qu'encore qu'il fût du corps de la Nobleſſe, il étoit neanmoins touché de l'oppreſſion du peuple. Aprés avoir trouvé des alliez, des amis & des partiſans, il chercha des gens de guerre. Il ſe prévalut

adroitement d'une conjoncture aſſez legere qui avoit fait naître quelques ſemences de diviſion dans ſon voiſinage. Le Pape Paul III. avoit inveſti Pierre Loüis Farneſe, des Duchez de Parme & de Plaiſance. Le nouveau Duc qui n'avoit pas aſſez de revenu pour faire bâtir des Citadelles, & pour entretenir des garniſons dans ces deux Villes, craignit que les Palavicins, qui poſſedoient tout le territoire des environs, ne formaſſent quelque entrepriſe contre elles. Pour ſe délivrer de ces importuns voiſins, il demanda à rentrer dans ce Domaine, qu'il pretendoit avoir été aliené à vil prix. Les Palavicins puiſſans d'eux-mêmes, & ſoûtenus par les ennemis ſecrets du Pape, ſe mirent en devoir de ſoûtenir leur droit par les armes. Comme les terres de Fieſque n'étoient ſeparées des leurs que par un torrent, ils partirent de Genes au commencement de l'été de l'année 1546. Le prétexte étoit plauſible, & la raiſon d'Etat vouloit qu'il pourvût à la conſervation de ſes terres, pendant que ſes voiſins étoient armez. Pendant le ſejour qu'il fit à Lavagne, il remarqua les gens de ſervice qui ſe trouvoient alors entre ſes ſujets, & les accoûtuma aux exercices de la guerre, feignant que c'étoit afin

1546.

1546. qu'ils ne fuſſent pas ſurpris ſi elle paſſoit juſqu'à eux.

Il n'eut que le temps qu'il falloit pour connoître & pour exercer ſes ſujets. L'Empereur craignant que la diviſion des Farneſes & des Palavicins ne r'allumât la guerre dans l'Italie, lorſqu'il ſeroit occupé contre les Proteſtans d'Allemagne, ordonna à Ferrand Gonzague, Gouverneur de Milan, de diſpoſer les deux partis à l'accommodement, & de ſe declarer contre celui qui le refuſeroit. Le Duc de Parme par le conſeil du Pape, & pour ne s'attirer pas un ennemi ſi puiſſant, ne ſongea plus qu'à faire ſa condition meilleure, par un traité. Comme il connoiſſoit le genie de Fieſque, il lui fit l'honneur de le nommer pour arbitre. Il ne ſe trompa pas dans ſon choix, & Fieſque le ſervit avec tant d'adreſſe, qu'il lui fit obtenir des Palavicins, plus qu'il n'avoit eſperé. Les conferences qu'ils eurent enſemble à l'occaſion de ce démêlé, leur donnerent lieu à ſe faire une entiere confidence de leurs ſentimens. Le Duc en fit la premiere ouverture : & quoi qu'il fût accoûtumé à la diſſimulation, il ne put faire un ſecret à Fieſque du dépit qu'il avoit contre l'Empereur. Son mécontentement étoit fondé ſur ce que Charles

Charles-Quint ayant recherché ſon alliance, & donné ſa fille naturelle en mariage à ſon fils aîné, il ne laiſſa pas d'appuyer les Palavicins contre lui : il pouſſa ſi avant la ſincerité, qu'il avoüa qu'il n'attendoit qu'une occaſion pour s'en venger. 1546.

Le Comte de Lavagne fut ravi de trouver le Duc dans une diſpoſition ſi favorable ; mais il ne voulut pas s'ouvrir ſur ſes deſſeins, qu'aprés qu'il le vit content des avantages qu'il lui avoit procurez par l'accommodement. Quand l'arbitrage fut terminé, il l'informa à ſon tour des divers ſujets de plainte que lui donnoient les Doria, & de l'extremité où ſa patience étoit reduite : cette conformité de ſentimens plut extremement au Duc, pour des raiſons que Fieſque ignoroit encore ; outre la haine des Doria qui lui étoit commune avec le Pape, il prévoyoit qu'auſſi-tôt qu'il auroit perdu ſa protection, quelque ſoin qu'il prît pour s'établir dans les Duchez de Parme & de Plaiſance, les Eſpagnols travailleroient à l'en chaſſer : il étoit même perſuadé que s'ils n'étoient pas aſſez forts pour l'entreprendre, ils ſe reſoudroient plûtôt à partager ſa dépoüille avec le Pape futur, que de le laiſſer plus long temps poſſeſſeur de deux Villes, qui avoient fait autrefois partie du Duché de Milan.

1546. Le ſeul moyen de s'en garentir étoit de faire enſorte que l'Etat de Gênes changeât de maître, parce qu'alors ils ſongeroient plûtôt à conſerver leur bien, qu'à ravir celui de leurs voiſins. Ainſi au lieu d'appaiſer l'indignation de Fieſque, il l'irrita davantage, en lui repreſentant que ſi les deux tiers de l'Italie gemiſſoient ſous la tyrannie étrangere, les Doria en étoient la ſeule cauſe, puiſqu'ils avoient maintenus les Eſpagnols dans toutes leurs conquêtes.

Fieſque profita de l'occaſion, informa le Duc de ſon deſſein, & lui conta les meſures qu'il avoit priſes; il n'en fallut pas davantage pour lier entr'eux une amitié qui coûta la vie à l'un & à l'autre. Le Duc ayant été aſſaſſiné par l'ordre de l'Empereur, & le Comte ayant péri dans l'exécution de cette entrepriſe, comme on le verra dans la ſuite de cette hiſtoire. Ils ne ſe contenterent pas de concerter l'ordre qu'ils devoient tenir pour introduire dans Genes, quand ils en auroient beſoin, des gens de guerre, ſans qu'on s'en apperçût; ils convinrent auſſi des moyens pour retenir dans leurs terres au ſervice de Fieſque deux mille des meilleurs ſoldats que le Duc & le Palavicins étoient obligez de licentier. Leur prévoyance s'étendit plus loin, ils

prirent encore des meſures pour juſtifier la conjuration de Fieſque, auſſi-tôt qu'elle ſeroit exécutée, pour le faire reconnoître en qualité de Duc & de Souverain legitime de Genes par le ſaint Siege, & par les autres puiſſances de l'Europe, jalouſes de l'agrandiſſement de la maiſon d'Autriche, & pour engager tous les Italiens à le proteger, & à maintenir par une ligue la forme du Gouvernement qu'il auroit introduite dans ſa patrie. 1546.

Le Comte de Lavagne aprés avoir pris toutes ces précautions, retourna à Genes ſur la fin de l'Autonne. Il n'ajoûta rien à ſa vie ordinaire, qu'une diſſimulation plus exacte en ce qui regardoit la maiſon des Doria; il augmenta ſa véneration pour la perſonne d'André, il le cajola ſur la vigueur, & ſur la ſanté dont il joüiſſoit à l'âge de prés de cent ans: il lia une amitié tres étroite avec Jeannetin, pour faire connoître aux creatures de ſon oncle, que leur diviſion paſſée n'avoit ſervi qu'à les réunir plus fortement. Il feignit de briguer leur faveur, pour obtenir un emploi convenable à ſa qualité, dans la guerre de l'Empereur contre les Proteſtans. Pendant qu'il tâchoit d'ébloüir les partiſans de Doria, par ces complaiſances affectées, il inſinuoit à leurs ennemis que ſa perte

1546. étoit réſoluë il y avoit plus d'un an, dans l'eſprit de Jeannetin. Que cet homme injuſte & violent qui n'étoit retenu que par la prudence d'André, voyant ſon oncle ſujet à de grandes infirmitez, n'attendoit que ſa mort pour exterminer tous les Fieſques, & en avoit donné l'ordre par avance au Capitaine Lercaro : il en montroit des lettres vrayes ou contrefaites ſi finement, qu'il étoit impoſſible d'en découvrir la fauſſeté. Il prouvoit par ces lettres que le même Jeannetin avoit fait diverſes tentatives pour l'empoiſonner. Il prenoit un autre tour pour engager dans ſes intereſts ceux qui étoient zelez pour la liberté de leur patrie. Il leur montroit des billets d'un confident de l'Empereur, qui lui donnoit avis que la négociation de ce Prince avec les Doria, étoit fort avancée, & que Jeannetin ſeroit au premier jour inveſti de la Souveraineté de Genes, aux mêmes conditions que Côme de Medicis l'avoit été dix ans auparavant de celle de Florence. Par ces differens artifices Fieſque eſſayoit de perſuader aux uns & aux autres qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & qu'on ne pouvoit ſe garentir de la tirannie des Doria, qu'en leur ôtant promptement la vie.

Le Comte de Lavagne voyant que ſes

diſcours avoient diſpoſé les eſprits à ſeconder ſon deſſein, ne ſongea plus qu'à l'exécuter ſans differer davantage. Comme il falloit commencer par l'endroit le plus important & le plus difficile, qui étoit la ſurpriſe du port de Genes, Fieſque y avoit déja pourvû. Il avoit acheté quatre galeres ſous le nom de ſon frere Jerôme, qui s'étoit enſuite engagé à ſervir le Pape, aux mêmes conditions portées par les traitez que Doria avoit faits autrefois avec la France & le ſaint Siege. La Republique bien loin de s'y oppoſer, y avoit contribué, ſuppoſant que l'unique moyen de retenir les Nobles dans l'obéïſſance, conſiſtoit à les favoriſer dans les emplois qu'ils acceptoient chez les étrangers. 1546.

Le port de Genes étant ouvert par ce moyen aux galeres de Fieſque, non ſeulement pour le commerce, mais encore pour faire des courſes contre les Turcs : il en fit venir une, ſous pretexte de l'envoyer au Levant : il prit en même-temps l'occaſion d'introduire dans la Ville, ſans ſoupçon, une partie des ſoldats, qu'il faiſoit venir de ſes terres & de l'Etat de Plaiſance ; les uns entrerent comme étant de la garniſon, les autres comme avanturiers qui demandoient à prendre parti ; quelqu'uns en qualité de mariniers, & d'autres ſous pretexte

1546. de venir ſervir ſur les galeres en qualité de Volontaires. Ses trois amis, Sacco, Verrina, & Caleagno, le ſeconderent avec une adreſſe ſurprenante. Ils engagerent plus de dix mille hommes de main à ſervir aveuglément dans l'entrepriſe, & ſans en découvrir le veritable ſujet à aucun d'eux. Verrina fit couler inſenſiblement dans chaque Compagnie de la Ville quinze ou vingt ſoldats, ſujets du Comte, & en gagna pluſieurs de la garniſon. Il ſe fit promettre par les plus conſiderez & les plus entreprenans d'entre le peuple, toute ſorte d'aſſiſtance. Il exigea d'eux ce ſervice, ſous couleur qu'il vouloit recouvrer un Château qui lui appartenoit, ſaiſi par des Marchands de Florence ſes creanciers. Caleagno ſe chargea d'entretenir la correſpondance neceſſaire entre tant de perſonnes de nation & de mœurs differentes. Sacco prit le ſoin, non ſeulement de ce qu'il falloit pour leur ſubſiſtance, mais encore de leur fournir toutes choſes abondamment, autant qu'il ſe pourroit, ſans cauſer de ſoupçon.

Il ne reſtoit plus que le choix du jour de l'exécution. Verrina propoſa l'occaſion d'une premiere Meſſe, qui devoit être celebrée par un Eccleſiaſtique de qualité : les Doria y étoient conviez, & on étoit aſſu-

té qu'ils ne manqueroient pas d'aſſiſter à la ceremonie avec Adam Centurioné, & ceux d'entre les Nobles qui étoient les plus affectionnez à leur parti. On ne pouvoit trouver une conjoncture plus favorable, & Verrina leur ennemi particulier en demanda la commiſſion. Quoi que le Comte demeurât perſuadé qu'on ne pouvoit mieux choiſir le temps & le lieu, il eut tant d'horreur pour une propoſition par laquelle le plus auguſte de nos miſteres devoit être profané, qu'il la rejetta entierement. Verrina au défaut de cet expedient, mit en avant les nôces de Jules Cibo, Marquis de Maſſe & de Maleſpine, frere de la femme de Fieſque, avec la ſœur de Jeannetin. Le jour étoit déja pris, & toute la maiſon des Doria ne pouvoit apparemment éviter de tomber dans le piége, puiſque le Comte étant obligé par la coûtume du païs de faire un feſtin magnifique à ces nouveaux aliez, il étoit aiſé d'attirer dans ſa maiſon ceux qui le vouloient opprimer, & de les livrer aux coups des aſſaſſins. Fieſque n'approuva pas non plus cette ouverture, & ne voulut pas que ſa maiſon ſervît de theatre à cette ſanglante tragedie; outre qu'une affaire imprévûë empêcha Jeannetin d'y aſſiſter, en l'en- 1546.

gageant à faire un petit voyage hors de Gênes.

1547. Aprés pluſieurs autres propoſitions faites & rejettées, on choiſit la nuit du premier au ſecond de Janvier de l'année 1547. pour l'exécution de l'entrepriſe. Les ordres neceſſaires pour ce grand deſſein furent donnez avec autant de liberté d'eſprit, que s'il ne ſe fût agi que d'une affaire médiocre. Les trois amis de Fieſque aſſemblerent en divers lieux, ſans bruit & ſans confuſion, ceux qu'ils avoient pratiquez, lui laiſſant le ſoin de faire apporter ſecretement chez lui une grande quantité d'armes. Il envoya reconnoître de nouveau les lieux dont il falloit ſe ſaiſir, par les chefs qui en devoient avoir la commiſſion. Il fit paſſer peu à peu dans un corps de logis ſeparé du reſte de ſon Palais, l'élite des gens de guerre deſtinez à l'exécution, déguiſez en diverſes manieres.

Le jour marqué étant arrivé, Fieſque l'employa preſque tout entier, en attendant la nuit, à faire pluſieurs viſites indifferentes, afin de mieux couvrir ſon deſſein. Il alla même ſur le ſoir au Palais Doria, & ayant trouvé à ſon paſſage les enfans de Jeannetin, il eut aſſez de liberté d'eſprit & de diſſimulation pour les

prendre entre ſes bras l'un aprés l'autre, & les careſſer long-temps, en preſence de leur pere. Il pria enſuite Jeannetin de commander aux Officiers de ſes galeres de laiſſer partir la ſienne, qu'il diſoit devoir faire voile dans quelques heures, pour croiſer ſur les infideles du côté du Levant. Jeannetin ſe piqua de civilité, & donna des ordres plus amples qu'on ne les demandoit; cependant les gens que Fieſque avoit tirez de ſes terres, & ceux que le Duc de Parme lui avoit prêtez étoit entrez dans Genes en ſi grand nombre, qu'il auroit été difficile de les aſſembler, ſans que les eſpions des Doria y priſſent garde, ſi l'on n'eût pris des meſures pour éluder les avis que les mêmes Doria en pourroient recevoir. Dans cette vûë Fieſque fit accroire à Jeannetin qu'il prétendoit que la galere qu'il lui avoit permis de faire partir la nuit ſuivante pour le Levant, ſortit du port de Genes incontinent aprés le ſoleil couché; mais qu'il craignoit que ſi Doria venoit à le ſçavoir, il ne l'empêchât, quand ce ne ſeroit que pour la raiſon d'Etat, qu'il ne vouloit pas qu'un Amiral de l'Empereur, comme lui, laiſſât ſortir d'un port où il étoit le maître, une galere capable de rompre en piratant, la tréve que ſa Majeſté Imperiale avoit eu tant de peine à 1547.

conclure avec la Porte.

1547. Jeannetin ſurpris par un pretexte ſi plauſible, répondit à Fieſque que ſa prévoyance étoit aſſez bien fondée, & qu'il lui rendroit office auprés de ſon oncle, en cas de beſoin. A l'entrée de la nuit le Colonel Jocante, Corſe de nation, qui veilloit à ſon tour pour la ſureté de Genes, fut ſurpris de voir d'un côté que la pluſpart de ſes ſoldats avoient abandonné le poſte où il les avoit poſez, & que de l'autre côté il venoit de toute part au quartier de Fieſque un grand nombre de gens armez. Il alla auſſi-tôt en donner avis à Doria, qui manda à Jeannetin d'y prendre garde. Mais Jeannetin traita Jocante d'impoſteur, & répondit qu'il ſçavoit bien ce que c'étoit, & que l'on ne ſe mît en peine de rien. Doria plus prudent & plus défiant que ſon neveu, voulut approfondir cette matiere; mais aprés que Jeannetin lui eut redit la converſation qu'il avoit euë avec le Comte de Lavagne, il en demeura ſatisfait, ſuppoſant qu'il ſeroit en liberté de deſavoüer ce Comte, s'il entreprenoit quelque choſe au préjudice de la tréve.

Cependant Fieſque en ſortant du Palais de Jeannetin, avoit paſſé par la maiſon de Thomas Aſſerato, où il avoit trouvé plus de trente Nobles des familles nouvel-

les que Verrina y avoit aſſemblez ſur divers pretextes. Il les invita à ſouper ; il les mena dans ſa maiſon ; il s'entretint quelque temps avec eux de choſes differentes, & ne les quitta que pour envoyer Verrina viſiter les principaux quartiers de Genes. Il lui recommanda principalement de voir ſi l'on n'étoit dans aucune défiance dans le Palais Ducal, & dans celui des Doria. Verrina s'acquitta de ſa commiſſion avec toute l'exactitude d'un homme jaloux de l'exécution du deſſein, où il avoit le plus de part aprés celui qui l'avoit formé. Il rapporta que tout étoit dans un calme profond, & que les Doria ne s'attendoient à rien moins qu'à mourir, la Nobleſſe qu'à perdre l'autorité Souveraine, & le peuple qu'à changer de maître. 1547.

Fieſque voyant toutes choſes ſi bien diſpoſées, commanda qu'on fermât les portes de ſon Palais, & qu'on ne les ouvrît qu'à ceux qui voudroient entrer, ſans permettre qu'aucun en ſortît. Aprés avoir donné ſes ordres, il retourna ſans émotion vers les trente Gentilhommes qu'il avoit conviez. Il les trouva tout à fait étonnez de ne voir dans ſon Palais au lieu du ſouper qu'on leur avoit promis, que des viſages inconnus, des armes preparées, & des ſoldats attentifs au ſignal qu'on leur don-

neroit, ce qui le fit reſoudre à leur découvrir ſon deſſein, ſans differer davantage. Il fut aſſez éloquent pour les attirer dans ſon parti, & pour les joindre aux gens de guerre que ſes amis lui avoient menez. Il fit enſuite aux uns & aux autres un diſcours fort patetique, dont la ſubſtance étoit; que Genes n'avoit que trop long-temps gémi ſous la tyrannie des Doria, & qu'il n'y avoit pas un moment à perdre ſi on vouloit s'en délivrer. Que le port étoit aſſiegé par vingt galeres, & la Ville inveſtie par terre des troupes du Milanois. Qu'il n'étoit plus temps de plaindre en ſecret la chute prochaine de la Republique; mais de tout hazarder pour la prevenir, d'attendre l'effet du mal, mais d'y appliquer le remede, d'accepter l'eſclavage, mais de s'oppoſer à ceux qui travailloient depuis ſi long-temps à l'impoſer. Qu'il n'y avoit pas d'apparence de ſe ſoûmettre à des gens qui n'étoient pas nez pour commander, & que comme il leur ſuffiſoit pour être coupables de l'avoir entrepris, il n'en falloit pas auſſi davantage pour les punir, ni pour tirer d'eux une vengeance auſſi glorieuſe que legitime. Que le reſſentiment particulier étoit joint au zele du bien public, & que perſonne ne pouvoit negliger ſes intereſts, ſans tra-

1547.

hir ceux de ſa patrie. Fieſque ajoûta qu'il étoit prêt de leur montrer le chemin, & de ſe mettre à leur tête s'ils étoient diſpoſez à le ſuivre. Que les armes qu'ils voyoient devant eux les devoient animer, aprés les avoir ſurpris, & qu'elles ne pouvoient être plus utilement employées qu'à perdre leurs ennemis communs, puiſqu'ils ſe repentoient d'avoir rétabli la liberté dans Genes. Que le deſſein n'étoit ni dangereux ni difficile, puiſqu'il ne s'agiſſoit que de ſurprendre des gens endormis, & de s'emparer de vingt galeres deſarmées. Qu'il étoit ſûr par le bon ordre qu'on venoit de mettre à tout, qu'il étoit juſte à cauſe de l'oppreſſion de tous les gens de bien; & qu'enfin il étoit glorieux par la grandeur de l'entrepriſe. 1547.

Le Comte pour achever de reduire ceux qu'il avoit déja ébranlez par ſa harangue, leur montra trois ſortes de papiers qui juſtifioient qu'on en vouloit à ſa perſonne & à ſa maiſon. Les premiers contenoient un traité de l'Empereur avec les Doria, pour les inveſtir de la Souveraineté de Genes, & les meſures priſes pour faire avancer les troupes Eſpagnoles, lorſqu'il ſeroit temps d'en prendre poſſeſſion: les ſeconds n'étoient que des dépoſitions de trois hommes de la lie du peuple, & pourtant aſſez con-

1547. nus, qui confeſſoient avoir été ſubornez par les Doria pour empoiſonner Fieſque, & s'être mis trois fois en devoir de l'accomplir : les troiſiémes qui conſiſtoient en des ordres précis, écrits de la main de Jeannetin, s'adreſſoient à Lercaro, Capitaine de deux cens cinquante ſoldars, dont la garniſon de Genes étoit alors ſeulement compoſée ; il portoit qu'il eût à faire main baſſe ſur tous ceux de la maiſon de Fieſque, ſans en excepter les enfans, au moment qu'André Doria viendroit à mourir.

La lecture de ces papiers inſpira à toute l'aſſemblée une ardeur égale d'exterminer les tyrans, quoi que ceux qui la compoſoient y fuſſent pouſſez par trois motifs differents ; les uns agiſſoient par l'amitié qu'ils avoient pour Fieſque, & pour le venger ou le garentir de la mort ; les autres qui le connoiſſoient liberal étoient attirez par l'eſpoir de la récompenſe qu'ils en devoient tirer : les troiſiémes craignoient ſon reſſentiment, s'ils refuſoient de ſuivre ſa fortune, parce qu'ils ſçavoient qu'en de ſemblables occaſions on eſt obligé par politique de traiter d'ennemis ceux qui ne veulent pas être complices. Il n'y eut que deux perſonnes aſſez intrepides, ou peut-être aſſez imprudentes pour demander

qu'on les diſpenſât de s'engager dans la conſpiration, ſoit que leur profeſſion qui les exemtoit de s'expoſer aux perils, & leur humeur ennemie de la violence les rendiſſent incapables, comme ils le diſoient, de ſervir dans une actiõ ſi hazardeuſe, ou qu'ils couvriſſent de l'apparence d'une fauſſe peur, l'affection veritable qu'ils avoient pour la maiſon des Doria, & pour le Gouvernement. Fieſque ne témoigna aucun reſſentiment de leur refus, & au lieu de les ſacrifier au dépit de l'aſſemblée, qui demandoit inſtamment qu'on lui permît de les mettre en pieces, il ſe contenta de les faire enfermer dans une chambre, afin de leur ôter le moyen de découvrir ſon deſſein. 1547.

Le dernier appartement où le Comte entra, fut celui de ſa femme, ſœur du Prince de Maſſe; il la trouva dans une profonde triſteſſe, cauſée par le peril où elle voyoit courir un mari qu'elle aimoit tendrement: elle avoit ignoré juſques-là à quoi étoient deſtinez ces grands préparatifs, mais il lui en fit alors une entiere confidence. Comme l'amour qu'il avoit pour elle ne cedoit qu'à la ſeule ambition, il tâcha de diminuer ſes craintes par tous les moyens qu'il jugea les plus efficaces. Elle fit de ſon côté tous les efforts imagi-

1547. nables pour le détourner de ſon deſſein : elle voulut même tirer avantage du pouvoir de ſes charmes, & de l'éclat extraordinaire que ſa beauté empruntoit de ſa douleur. Mais il lui fit ſi bien comprendre l'impoſſibilité où il étoit de ſe retirer, au point que les choſes étoient engagées, & lui allegua de ſi fortes raiſons, qu'elle n'oſa plus le preſſer. Fieſque eut encore à ſoûtenir les remontrances de Panſa, qui arriva là deſſus ; mais ſe ſentant attendrir, il éluda par une prompte ſeparation les larmes de ſa femme & les conſeils de Panſa. Il rentra dans la ſalle, où il avoit laiſſé ſes amis, avec leſquels il prit un leger repas. Il fit auſſi-tôt partir cent cinquante hommes choiſis entre ce qu'il avoit de gens de guerre, pour aller dans la partie de la Ville, qu'on appelle le bourg, où il les devoit ſuivre, accompagné de la Nobleſſe de ſon parti. Corneille ſon frere naturel qui devoit les conduire, eut ordre lors qu'il ſeroit arrivé au bourg d'en détacher trente hommes ſous un Lieutenant, & de les envoyer ſe ſaiſir de la porte de Laré. Jerôme & Ottobon, freres legitimes de Fieſque, n'attendoient que le ſignal d'un coup de canon, qui devoit être tiré de la galere du Comte, pour ſe rendre maîtres de la porte de ſaint Thomas. Verrina qui

commandoit cette galere, s'étoit engagé de fermer en même-temps l'entrée de la Darce, & de s'emparer des vingt galeres de Doria qui étoient alors deſarmées. Le Comte aprés avoir reduit le bourg en ſa puiſſance, ſe propoſoit d'aller par terre à la porte de ſaint Thomas, & de laiſſer en paſſant des corps de garde à Laré, à ſaint André, à ſaint Donat, & à la place des ſauvages. Comme le point le plus important de l'entrepriſe conſiſtoit à s'emparer en toutes manieres de la porte de ſaint Thomas, parce que ſi l'on la manquoit ceux de la galere de Fieſque ne pouroient avoir de communication avec les autres conjurez, on envoya une nouvelle troupe ſous Vincent Calcagno, pour ſoûtenir les deux freres du Comte; en cas qu'ils fuſſent repouſſez. Outre cette précaution, on prit encore toutes celles que l'induſtrie & la prudence la plus rafinée pouvoient inventer. D'un côté Thomas Aſſerato s'obligea de ſurprendre cette porte ſans bruit, en s'y preſentant avec ſes troupes, ſous pretexte d'en viſiter la garde, & en diſant le mot qu'il ſçavoit, parce qu'il avoit charge ſous Jeannetin. De l'autre côté Scipion Borgognino, ſujet de Fieſque, & ſoldat fort déterminé, fut commandé pour ſe jetter dans la Darce, avec des felouques

1547.

armées. Il devoit mettre pied à terre auprés de la même porte, afin de l'attaquer par dedans, pendant qu'Aſſereto la forceroit par dehors, s'il n'avoit pû la ſurprendre à la faveur du mot. Jerôme & Ottobon étoient chargez d'aller enſuite au Palais des Doria qui en étoit proche, & de faire main baſſe ſur l'oncle & ſur le neveu. Cependant comme il y avoit lieu de craindre que Jeannetin ne s'éveillât au bruit qu'on feroit aux portes en les enfonçant, & ne ſe mît ſur la felouque de Loüis Giulia, on en fit paſſer de ce côté-là trois autres bien armées, pour s'y oppoſer aux ordres particuliers que l'on vient de rapporter. On enjoignit au General de tous les conjurez d'appeller le peuple au nom de Fieſque, & de l'inviter à recouvrer ſa liberté, afin que les Citadins dont on avoit gagné l'affection, ne fuſſent ni intimidez ni ſurpris; & que connoiſſant l'auteur de l'entrepriſe, ils la ſecondaſſent, ou qu'au-moins ils ne ſe miſſent pas en devoir de la traverſer. Aprés ce plan general, il faut voir comme il fut exécuté.

1547.

Verrina n'eut pas plûtôt donné le ſignal que le bâtard de Fieſque ſurprit ceux qui gardoient la porte de Laré, & s'en rendit maître ſans peine. Jerôme & Ottobon ſuivis de Calcagno, & de ſoixante ſoldats

choiſis, n'eurent ni le même bonheur ni la même facilité devant la porte de ſaint Thomas : ils la trouverent gardée par le Capitaine Lercaro & par ſon frere, qui connoiſſant l'importance de ce poſte, ne negligerent rien de ce qui pouvoit ſervir à ſa conſervation. C'étoient deux des plus vaillans hommes de l'Etat de Genes, qui s'étoient donnez à André Doria, pour faire fortune, & ſervoient Jeannetin par reconnoiſſance des bien-faits qu'ils avoient reçûs de ſon oncle. Ils ſçavoient qu'en défendant la porte de ſaint Thomas ils ſauveroient la vie & la dignité de leurs bien-faicteurs. Le nom de Fieſque qu'ils entendoit crier de tous côtez, leur fit aſſez connoître que le ſalut des Doria dépendoit uniquement de leur réſiſtance. Cette ſeule conſideration les engagea dans un combat qui auroit été long, ſi la deſertion d'une partie de leurs ſoldats, qui étoient de l'intelligence, n'eût rendu la partie trop inégale. Ceux qui étoient demeurez fideles à leurs Officiers, voyant leurs compagnons tourner leurs armes contre eux, lâcherent le pied, & prirent la fuite. Lercaro demeuré ſeul, fut pris, aprés avoir vû ſon frere renverſé mort d'un coup de pique. 1547.

Jeannetin réveillé par le bruit qu'on

faiſoit d'un côté à la porte de ſaint Tho-
1547. mas, & de l'autre ſur le port attaqué par Verrina, ces deux lieux étant fort proches de ſon appartement, ſe leva à la hâte : il ne ſe fit accompagner que d'un page, qui portoit un flambeau devant lui, & courut à la porte de ſaint Thomas. Les conjurez qui venoient de s'en rendre maîtres, le diſtinguant à la faveur de cette lumiere, laiſſerent approcher la victime qui ſe preſentoit elle même pour être immolée, & lui donnerent mille coups aprés ſa mort. L'imprudence de Jeannetin qui ſembloit devoir attirer la perte de Doria, ou du moins la rendre inévitable, fut la ſeule cauſe de ſon ſalut, & ne ſervit qu'à lui ôter un heritier indigne de lui. On a déja remarqué que le Comte de Lavagne avoit ordonné à Jerôme ſon frere puîné, de forcer le Palais des Doria, auſſi-tôt qu'il ſe verroit maître de la porte de ſaint Thomas. Jerôme ſe diſpoſoit à cette ſeconde attaque, lorſque Jeannetin vint s'offrir à ſes coups. Sa colere étant appaiſée par ſa mort, il ne ſongea qu'à s'emparer des richeſſes dont il avoit beſoin, étant le cadet de ſa maiſon. Il craignit que le Palais des Doria ne fût pillé, s'il exécutoit les ordres de ſon frere, & ſe ſoucia fort peu de ſe défaire d'André Doria, qu'il croyoit

incapable d'aucune entrepriſe, à cauſe de ſon grand âge. Il apprehendoit auſſi que les conjurez, occupez aux ſoins de s'enrichir, ne l'abandonnaſſent, & donnaſſent le temps aux Genois de recouvrer leur liberté auſſi promptement qu'ils l'avoient perduë. Ces deux motifs l'arrêterent inutilement à la porte de ſaint André, pendant qu'André Doria ne voyant point revenir Jeannetin, & ſe doutant du malheur qui lui étoit arrivé, montoit à cheval, & ſe retiroit en toute diligence dans un Château qu'il avoit à ſept lieuës de Genes. Il aima mieux ſe ſauver par terre, que de ſe refugier dans ſes galeres, parce qu'il jugea ſagement par la ceſſation du bruit ſur le port, que les ennemis quels qu'ils fuſſent, car il ne les connoiſſoit pas encore, s'en étoient emparez. 1547.

Aſſerato & Borgognino avoient été moins prévoyans & plus exacts dans leur attaque : ils avoient tué ceux qui s'étoient obſtinez à défendre la porte de la Darce, & pouſſé ſi vivement les autres, qu'ils s'étoient enfin aſſurez d'un lieu ſi important. Ottobon de Fieſque étoit allé ſur le port, à deſſein de joindre ſon frere aîné, & ne le trouvant point, étoit demeuré pour garder le même port, & pour la ſureté des galeres conquiſes. Cependant Je-

1547. rôme de Fieſque avec deux cens hommes d'un côté, & Verrina de l'autre, avec tous ceux qui lui avoient aidé à ſurprendre le port, s'avançoient dans les grandes ruës pour émouvoir le peuple. Ce deſſein leur réuſſit, de ſorte qu'ayant aſſemblé une grande multitude de gens de mêtier, perſonne n'oſa plus paroître ſans ſe declarer pour le parti de Fieſque. L'Ambaſſadeur de ſa Majeſté Imperiale ſe mit en devoir de fuïr, à l'exemple de Doria, mais il fut retenu par les vives remontrances de Paul Laſanga, homme de grande autorité parmi le peuple. Il repreſenta ſagement à ce Miniſtre qu'il ne couroit aucun riſque de quelque côté que la fortune ſe déclarât, puiſque le droit des gens rendoit ſa perſonne inviolable, & que les conjurez n'auroient garde de ſe priver d'un gage qui leur donneroit moyen de ſe garentir du reſſentiment de l'Empereur ſon maître.

La pluſpart des Nobles demeurerent renfermez dans leurs maiſons durant le tumulte, de peur qu'elles ne fuſſent pillées s'ils en ſortoient. Quelques-uns neanmoins des plus braves ſe rendirent au Palais, avec le Cardinal Doria, Adam Centurioné & Nicolas Franco, chefs de la Republique, parce qu'il n'y avoit point

alors de Doge. Il y fut réſolu d'envoyer Boniface Lomelin, Chriſtophle Palavicin, & Antoine Calva, avec cinquante ſoldats de la garniſon, pour défendre la porte de ſaint Thomas; mais en ſortant de l'Hôtel de Ville, ils rencontrerent une troupe de conjurez, qui les chargea ſi rudement, qu'elle les contraignit de ſe retirer dans la maiſon d'Adam Centurioné, dont ils étoient proche : ils y trouverent François Grimaldi, Dominique Doria, & quelques autres Nobles, qui s'étant joints à eux, les encouragerent à continuer leur chemin vers la porte de ſaint Thomas. Cependant le projet ne leur réuſſit pas; Vincent Calcagno défendit ſi bien ce poſte, qu'il les obligea de s'en retourner, aprés avoir perdu leurs meilleurs ſoldats, & laiſſé priſonnier entre les mains des conjurez Boniface Lomelin, qui neanmoins trouva moyen de s'échaper ſans être connu. 1547.

Cette tentative n'ayant pas réuſſi, le Senat jugea à propos d'abandonner la force, & de ſe ſervir de la négociation. Le Cardinal Doria, Jean-Baptiſte Lercaro, & Bernard Caſtagna, Senateurs, furent priez d'aller parler au Comte de Fieſque, & de mettre tout en uſage pour l'adoucir. Ces trois Nobles s'en étant excuſez, le

1547. Senat jetta les yeux ſur les quatre plus conſiderables perſonnes de ſon corps, qui furent Auguſtin Lomelin, Anſaldo Juſtiniani, Ambroiſe Spinola, & Jean Balliano. Ces quatre Senateurs voyant une troupe de gens armez venir à leur rencontre, s'imaginerent que c'étoit le Comte de Lavagne, & s'arrêterent à ſaint Cyr, pour l'attendre. Jerôme de Fieſque qui commandoit cette brigade, chargea d'abord les Députez, & en mit trois en fuite, avec une partie de leur eſcorte. Le ſeul Juſtiniani tint ferme, & reconnoiſſant Jerôme de Fieſque, lui demanda de la part de la Republique où étoit le Comte de Lavagne. La réponſe de Jerôme fut ſi imprudente, qu'elle acheva de ruiner la conjuration, qui n'auroit pas laiſſé de réuſſir, quoi qu'elle eût été déconcertée dés le commencement par la mort de ſon chef. Jerôme repartit en des termes où le deſeſpoir avoit autant de part que la fierté, qu'il n'y avoit plus d'autre Comte de Lavagne que lui, & qu'il vouloit qu'on lui remît tout preſentement le Palais. Juſtiniani conclud de ces paroles que Fieſque avoit été tué, & ſe démêlant des conjurez avant qu'ils l'euſſent tout à fait environné, courut au Palais pour y ranimer le Senat, en lui portant une ſi agreable nouvelle.

Il

Il ne faut plus tenir le lecteur en ſuſpend, en diférant de lui apprendre cet étrange cataſtrophe. Le malheureux Comte de Lavagne aprés avoir viſité les lieux que ſes amis avoient occupez, & laiſſé des corps de garde dans les places les plus importantes, s'étoit rendu à la Darce, dont-il avoit trouvé l'entrée entierement libre; de-là il étoit allé ſur le port, dont Verrina s'étoit déja emparé ſans perte, ayant trouvé toutes les galeres deſarmées: il avoit enſuite voulu ſe joindre à Verrina; mais un bruit ſurvenu dans la Capitane l'en avoit empêché. Il s'étoit perſuadé que la chiourme venoit de ſe ſoulever contre les conjurez que Verrina y avoit laiſſez: cette ſuppoſition l'avoit obligé d'y paſſer pour y donner ordre; mais lorſqu'il étoit ſur le point d'y entrer, la planche ſur laquelle il venoit de poſer le pied s'étoit rompuë, & l'avoit fait tomber dans la mer; la peſanteur de ſes armes, & l'eau extrémement profonde dans cet endroit l'avoient empêché de ſe ſauver; nonobſtant ſon extréme agilité il s'étoit noyé, & la confuſion qui ne pouvoit alors être plus grande, avoit ôté à ſes amis la connoiſſance de ſa chute. Cependant le bruit qui l'avoit attiré ſur la Capitane, bien loin d'être cauſé par la revolte des forçats, ne 1547.

1547. procedoit que de leurs acclamations, ſur l'aſſurance que Verrina leur avoit donnée de leur liberté, à condition de prendre les armes en faveur de leur parti. Verrina à la vûë duquel le Comte ſe noyoit, eut ſi peu de connoiſſance de ſon malheur, qu'il acheva de s'aſſurer du port & des galeres. L'impatience qu'il eut enſuite, fondée ſur le retardement de Fieſque, & la hâte de lui annoncer le ſuccez de ſa premiere tentative, l'avoient porté à le faire chercher par tout. Mais quand on lui eut rapporté que perſonne ne l'avoit vû, & qu'il s'aperçut que la planche de la galere venoit d'être rompuë, il ſe douta de la verité. Il fit ſonder au deſſous, & trouva Fieſque ſuffoqué dans un endroit, d'où il auroit été retiré facilement avec la main, ſi l'on en avoit eu plûtôt connoiſſance. Verrina ne ſçachant alors à quoi ſe réſoudre, abandonna les galeres conquiſes, ſans en témoigner la cauſe : il ſe contenta d'envoyer à Jerôme de Fieſque la même perſonne qui avoit découvert le corps de ſon frere, pour l'informer de l'accident, & pour concerter avec lui le remede qu'il falloit y apporter. Jerôme qui manquoit d'experience & de conduite, ne répondit rien, ce qui jetta Verrina dans un nouvel embarras, & le fit demeurer ſans action.

Le Senat reprit courage ſur l'avis de Juſtiniani, & envoya douze Nobles pour rallier ceux de la garniſon, & du peuple qu'ils trouveroient capables de défenſe, en divulguant la mort de Fieſque. La nouvelle n'en eut pas plûtôt paſſé de ruë en ruë, & de quartier en quartier, qu'elle y fit naître une révolution, qui ne peut être mieux exprimée que par l'effet du tonnerre, d'autant moins inévitable, qu'il eſt plus ſoudain. Les plus échauffez entre les conjurez commencerent à s'étonner, pluſieurs d'entr'eux qui n'avoient ni tant d'eſtime ni tant de confiance pour Jerôme de Fieſque, qu'ils en avoient eu pour ſon frere aîné, ſe diſſiperent au ſeul bruit de ſa perte. Le deſordre ſe mit incontinent parmi les conjurez qui ne ſçachant où trouver un azile, étoient obligez de reſter. Ceux du Palais s'en apperçevant, délibererent s'ils les iroient charger, ou s'ils traiteroient avec eux. Le premier avis étoit le plus honorable; mais le ſecond fut ſuivi, parce qu'il étoit le plus ſûr. Paul Panſa fut chargé de cette négociation, & on ne pouvoit choiſir un homme qui y fût plus propre. Il étoit reſpecté dans Genes de tout le monde, & de plus il étoit connu pour être de tout temps attaché à la maiſon de Fieſque. Il porta parole de la part du Senat 1547.

1547. à Jerôme de Fieſque, d'un pardon general pour lui & pour ſes complices. Il manía ſi adroitement cet eſprit irreſolu, & ſçut ſi bien profiter de ce qu'il n'avoit pris aucune meſure pour la Souveraineté, qu'il le fit ſortir de Genes avec tous ceux de ſon parti, incontinent aprés que l'amniſtie eut été ſignée & ſcellée par Ambroiſe Senarega, Secretaire de la Republique. Jerôme craignant de perdre les biens de ſa maiſon s'il ſortoit d'Italie, ſe retira dans ſon Château de Montobio. Ottobon plus défiant, & perſuadé qu'une Republique ne pardonne jamais ſincerement les crimes de leze-Majeſté, monta avec Calcagno, Verrina & Sacco, ſur la galere de Fieſque, pour ſe retirer en France.

Cependant cette prudence qui avoit accompagné la retraite de ces quatre conjurez, les abandonna dans la ſuite. Ils avoient entre leurs mains Sebaſtien Lercaro, Mainfroy Centurioné, & Vincent Vaccato, qu'ils avoient pris à la porte de ſaint Thomas. Ces trois priſonniers leur pouvoient ſervir d'ôtages, & mettre en ſureté leurs biens & les vies de leurs amis; mais par une fauſſe generoſité, ils les débarquerent à l'embouchure du Var, & les renvoyerent à Genes, contens du bon traitement qu'ils leur avoient fait. Ils por-

terent enſuite à Marſeille les premieres nouvelles de leurs diſgraces, & deſabuſerent le Roi de l'opinion qu'il y auroit bientôt guerre en Italie. Le Senat députa le lendemain Benoiſt Centurioné, & Dominique Doria, vers André, pour le conſoler de la mort de Jeannetin, & pour le ramener dans la Ville, où il fut reçû avec tous les honneurs imaginables. Cet artificieux vieillard alla le lendemain au Senat, où couvrant ſon reſſentiment particulier ſous le voile du bien public; il perſuada à l'aſſemblée de révoquer l'abolition qu'elle avoit accordée aux conjurez. On declara tous ceux qui avoient eu part à la conſpiration, criminels de leze-Majeſté, & on commença l'exécution de l'Arreſt du Senat par le corps de Fieſque. Il fut enlevé du port où il étoit demeuré quelque temps ſans ſepulture, & on le jetta dans la mer. Son ſuperbe Palais fut raſé juſqu'aux fondemens, & ſa memoire éternellement flétrie. On proſcrivit ſes freres, & les principaux chefs de ſa faction, & on bannit pour cinquante ans ceux qui avoient tant ſoit peu contribué à l'entrepriſe. Jerôme de Fieſque eut ordre de remettre aux Commiſſaires qui lui furent envoyez, la fortereſſe de Montobio; mais ce dernier point n'étoit pas ſi facile à ter- 1547.

1547. miner que les precedens. La place étoit conſiderable par ſa ſituation, & le Comte de Lavagne avoit commencé de la fortifier regulierement, dés qu'il avoit conçu de l'averſion pour les Doria : dans la crainte qu'on eut de ne la pouvoir forcer, on jugea à propos d'employer la négociation, pour la tirer des mains des Fieſques.

Paul Panſa retourna vers Jerôme, par ordre du Senat ; mais il le trouva ſi irrité de la rigueur qu'on avoit exercée contre tous ceux de ſa maiſon, au préjudice de l'amniſtie, qu'il n'en put rien obtenir. Les Miniſtres de l'Empereur craignant que l'obſtination de Jerôme ne r'allumât la guerre en Lombardie, & que les François ſous pretexte de le dégager, s'emparaſſent du Château de Montobio, place importante pour la ſureté de Genes, preſſerent Doria de l'aſſieger, offrant d'en faire la dépenſe, & de fournir les troupes neceſſaires.

Auguſtin Spinola, Capitaine de reputation, eut ordre de les commander. Il inveſtit le Château, y forma un ſiege regulier de quarante jours, & contraignit ceux qui s'y étoient enfermez de ſe rendre à diſcretion. La bonne fortune de Doria voulut que tous ſes ennemis ſe trouvaſſent alors dans la place, excepté Ot-

tobon de Fieſque & ſon frere Scipion, d'où eſt ſortie la branche qui s'eſt établie en France. Sacco Verrina Calcagno, & les autres refugiez à Marſeille, n'y avoient pas trouvé tout l'accueïl qu'ils y avoient eſperé, parce qu'on n'en pouvoit tirer aucun profit, & que dans la conjuration ils n'avoient prétendu travailler que pour eux-mêmes. Les conjurez voyant qu'on ne leur offroit que des penſions, s'étoient tous rembarquez par dépit, à la reſerve d'Ottobon de Fieſque, qui par bonheur pour lui, n'étoit pas revenu de la Cour, où ſes compagnons l'avoient envoyé. L'imprudence des autres les porta à retourner au lieu, d'où ils devoient s'eſtimer heureux d'être ſortis. Ils s'étoient enfermez dans Montobio avec Jerôme de Fieſque, & ſe trouverent par la capitulation expoſez à la diſcretion de leurs ennemis. Pluſieurs des Senateurs inclinoient à la clemence, mais l'autorité de Doria l'emporta. La maiſon des Fieſques ne pouvoit ſubſiſter même dans l'indigence, ſans donner de l'ombrage à la ſienne; il fit réſoudre le Senat à punir du dernier ſupplice tous les conjurez. Jerôme de Fieſque, Verrina, Calcagno, & Aſſerato, perdirent la vie ſur un même échaffaut. Il y eut encore une Sentence prononcée contre Ottobon de Fieſque

1547.

& ſa poſterité, qui leur défendoit d'ap-
1547. procher de Genes. Scipion de Fieſque, le plus jeune des quatre freres, n'avoit alors que dix ans, & ſe trouvoit dans un College de Padouë, où il apprenoit à lire; quoi qu'on ne pût l'accuſer de complicité, on ne laiſſa pas d'étendre la Sentence juſqu'à lui, & de l'enveloper dans le malheur de ſa maiſon. Il fut dépoüillé de tous ſes biens; on ôta à ſes deſcendans l'eſperance de rentrer dans Genes, juſqu'à la cinquiéme géneration; on le contraignit de ſe refugier en France, où les guerres civiles n'empêcherent pas qu'on ne le traitât en homme de ſa qualité. Voilà quel fut le ſuccez d'une conjuration, qui aprés avoir été concertée avec tant d'adreſſe & de ſecret, manqua au point de l'exécution, par un accident imprévu, & parce qu'il ne ſe pût trouver un chef capable de remplir la place du Comte de Lavagne, & de ſuivre ſon projet.

1548. En 1548. l'Empereur ayant mandé au Prince Philippe ſon fils aîné, de le venir trouver aux Païs-bas; il s'embarqua à Barcelone, & ſe rendit à Genes le vingt-deux Novembre. Il fut logé dans le Palais de Doria, auprés du Mole. Il fut traité pendant quinze jours avec une magnificence ſurprenante. Il avoit amené avec lui une

1548.

ſi grande ſuite, que les Genois en furent allarmez, & mirent des corps de gardes à tous les coins de ruës, pour la défenſe de leur liberté. Quelques jours aprés leur défiance augmenta, par la propoſition que ce Prince fit au Senat, ſuivant les conſeils du Duc d'Albe, de bâtir dans le faux-bourg une Citadelle, où il mettroit garniſon Eſpagnole, ſous pretexte de pourvoir à la ſureté de la Ville, & de la garentir des conjurations qui n'y étoient que trop frequentes. Cette propoſition fut rejettée tout d'une voix; nonobſtant les raiſons que le Prince pût alleguer pour la ſoûtenir. Il en donna avis à l'Empereur, qui prit d'autres meſures pour s'aſſurer de la fidelité des Genois. Il réſolut de ne leur payer jamais le capital des ſommes qu'il leur devoit, & de ſe contenter de leur en faire toucher les arrerages, afin que demeurant toûjours leur creancier, ils craigniſſent de ſe broüiller avec lui, de peur de perdre leur dû. Toutes ces précautions que les Genois regardoient comme autant de pieges qu'on tendoit à leur liberté, augmenterent l'antipatie qui étoit entre les deux Nations; & enfin quelque ſoin que priſſent les Magiſtrats d'empêcher les querelles entre les Genois & les Eſpagnols, cette haine éclata enfin en la maniere ſuivante. Le Prince d'Eſpa-

1548. gne ayant apris qu'on avoit vû dans la Ville D. Antoine Darze, qui avoit noyé dans la fontaine de ſon jardin à Valladolid, lieu de ſa naiſſance, ſon neveu, âgé de ſept ans, pour profiter de ſa ſucceſſion, & qui ayant été arrêté en ſon païs à cauſe de ce crime, s'étoit ſauvé de la priſon, ordonna qu'on le cherchât, & qu'on le mît en lieu ſûr, pour être renvoyé en Eſpagne. Le Docteur Mignaca, à qui le Prince avoit donné cet ordre, ayant trouvé le criminel dans la ruë, ſe ſaiſit de ſa perſonne, & le mit en dépoſt dans la priſon publique. Il voulut enſuite le conduire au port avec douze gardes du Prince, pour le remettre entre les mains de D. Bernardin de Mendoce, General des galeres d'Eſpagne. Le peuple s'y oppoſa, & voulut ſauver le priſonnier. Les gardes tirerent ſur les mutins, & en tuerent un, ce qui cauſa une grande ſédition. Doria ayant eu avis de ce deſordre, envoya le Colonel Spinola pour l'appaiſer. Spinola trouva que le peuple avoit aſſiegé cinquante Eſpagnols dans une maiſon avec D. Antoine; mais il fit retirer cette canaille. Il eſcorta enſuite Mignaca avec le priſonnier juſqu'à la premiere porte, qu'il trouva déja fermée, & qu'il fit ouvrir. Il alla enſuite rendre compte à Doria de ſa commiſſion, croyant le deſordre

appaiſé, mais les Eſpagnols étant arrivez à la ſeconde porte, furent arrêtez par les gardes, qui leur preſenterent le fer de leurs piques & de leurs halebardes. Neanmoins ceux de la premiere porte voyant de loin cette conteſtation, vinrent avertir leurs compagnons des ordres que le Prince Doria avoit envoyez par Spinola, ce qui obligea les gardes de laiſſer paſſer les Eſpagnols. Le Prince d'Eſpagne qui n'étoit pas accoûtumé à ces émotions populaires, ne voulut pas faire un plus long ſejour à Genes, & ſe rembarqua. Le lendemain il ſe rendit à Milan, où il fut reçu avec toute la pompe & les honneurs dûs au fils de Charles-Quint. Ce Prince aſſiſta à la nôce d'Aſcaigne Colonne, fils de Fabrice, avec Hypolite de Gonzague, fille du Gouverneur de ce Duché. Philippe partit enſuite pour aller à Mantouë, d'où il paſſa à Verone, à Trente, & à Inſpruk; étant arrivé en Baviere, il traverſa l'Allemagne, pour ſe rendre enfin aux Païs-bas. 1548.

Cette même année Mendoce s'empara par ordre de l'Empereur de Piombin, & de l'Iſle d'Ilna, appartenante à Ferdinand Appian, afin d'empêcher les François de ſe ſervir de ce port, comme ils faiſoient depuis quelque temps, pour faire paſſer des troupes en Italie. Mendoce donna en-

1548. ſuite cette place à Côme de Medicis, grand Duc de Toſcane, qui promit de la fortifier & de la garder pour le ſervice de ſa Majeſté Imperiale. Dés que ce Prince en fut en poſſeſſion, il fit travailler aux fortifications avec tant de diligence, qu'elles ſe trouverent achevées dans peu de jours. Les Genois ayant été avertis de ce travail, prétendirent qu'on vouloit ſe ſervir de cette place, pour les tenir en bride. Le peuple ſe mutina, & accuſa les Nobles de connivence, pour ne s'y être pas oppoſez. André Doria employa toute ſon autorité & toute ſon adreſſe pour appaiſer cette ſedition; mais voyant que ſes raiſons ne faiſoient qu'aigrir davantage les eſprits, il chercha avec le Senat les moyens de contenter les mutins. Il fut réſolu qu'on en voyeroit des Ambaſſadeurs à l'Empereur, pour lui repreſenter les intereſts de la Republique, & qu'on offriroit à ce Prince trois millions, s'il vouloit ceder cette place aux Genois; même afin que la Republique eût quelque droit de la demander, on s'accommoda de ceux d'Appian, & on paya quatre cens mille livres à Marguerite Salmati, ſœur du Cardinal de ce nom, mere & tutrice de ce jeune Prince, qui pour aſſurance de ce traité, envoya ſon fils à Genes. Le grand Duc pour

rompre cette négociation, fit entendre à l'Empereur que les Genois agiſſoient de concert avec les François, & que Leon Strozzi étoit parti de Marſeille avec vingt galeres, pour s'emparer de cette place. Enfin le grand Duc ſçut ſi bien perſuader à l'Empereur cette intelligence, qu'outre la Ville, dont Mendoce l'avoit mis en poſſeſſion, il en obtint encore la Citadelle. Quelque temps aprés Jacques Appian, alla trouver Charles-Quint, pour lui repreſenter le tort qu'on avoit fait à ſon neveu, en le dépoüillant de cette place; ce qu'il fit avec tant d'éloquence, & fut ſi bien ſecondé par Adam Centurioné, Ambaſſadeur de la Republique, qu'il perſuada à l'Empereur d'écrire au grand Duc, qu'il ſouhaittoit que Piombin & l'Iſle d'Ilna fuſſent remis entre les mains de Mendoce. Il eſt vrai qu'Appian & Centurioné firent mouvoir un reſſort qui leur ſervit beaucoup plus que toutes les raiſons. Ils engagerent dans leur intereſt un Jacobin, qui étoit Confeſſeur de l'Empereur. Ce Religieux repreſenta adroitement à ce Prince, que s'il ne donnoit quelque ſatisfaction aux Genois, il ruineroit entierement le credit du Prince Doria auprés du peuple qui avoit cette affaire extrémement à cœur, & que dans la ſuite il

1548.

en recevroit un notable préjudice. Neanmoins l'Empereur qui ne vouloit que laiſſer paſſer cette premiere chaleur des Genois rendit trois ans aprés Piombin au grand Duc. Aprés la mort de Charles-Quint, Philippe ſecond ſon fils s'en accommoda avec Côme de Medicis, & rendit cette place à Appian.

1550.

Peu de temps aprés on arrêta à Genes un Cordelier qui faiſoit de frequens voyages à Marſeille, & comme il ſe trouva contre lui de violens indices, qu'il tramoit une conjuration pour livrer la Ville aux François, on l'appliqua à la queſtion. Se voyant preſſé par la force des tourmens, il accuſa Jean-Baptiſte Fornari, d'avoir part à la conſpiration ; mais n'y ayant point d'autres preuves pour le convaincre, il en fut quitte pour un banniſſement.

1551.

En 1551. Leon Strozzi ayant eu avis que le Prince Doria devoit paſſer d'Italie en Eſpagne ſur ſa flotte, Maximilien Roi de Boheme, & la Princeſſe Marie ſa femme, fille de l'Empereur, ſe mit en embuſcade avec vingt-ſept galeres, derriere le mont Circello ; mais Doria en ayant eu avis, ſe retira à Ville-Franche. Strozzi voyant ſon entrepriſe manquée, continua ſa route vers Barcelone, & ayant arboré le pavillon de Genes, ſurprit une galere

qui étoit partie de ce port, pour aller au devant du Roi de Boheme. Il fit faire enſuite une décharge de toute ſon artillerie contre la Ville, & donna tellement l'épouvante aux habitans, que s'il eût fait mettre pied à terre à ſes troupes, il lui auroit été facile de s'en rendre maître ; mais le commandement de la flotte de France ayant été ôté à Strozzi, Doria prit cette occaſion pour conduire le Roi & la Reine de Boheme en Eſpagne, d'où il la ramena à Genes. 1551.

Fin du dixième Livre.

SOMMAIRE

DU

ONZIE'ME LIVRE.

LE Marquis de Terme s'empare de l'Iſle de Corſe. Les Genois implorent le ſecours de l'Empereur pour l'en chaſſer. Doria reprend cette Iſle. Les Genois font la paix avec Soliman II. Henri II. rend aux Genois tout ce qu'il poſſedoit dans leur Etat. André Doria Prince de Melfe, Doge perpetuel, meurt à Genes. Les Genois ſe ſaiſiſſent de Final. Ils le rendent au Marquis de Carreto, à la priere du Roi Catholique. Ils enlevent la femme de ſaint Pierre Corſe, qui la fait mourir à ſon retour de Conſtantinople. Les habitans de l'Iſle de Corſe ſe ſoulevent, &

SOMMAIRE.

Doria les remet ſous l'obeïſſance de la maiſon de ſaint Georges. Saint Pierre Corſe y retourne aprés le départ de Doria, & y eſt aſſaſſiné par Vitello. Les Corſes offrent la Souveraineté de leur Iſle au Duc de Toſcane. Il la refuſe & en donne avis aux Genois. Les Rebelles ſe diviſent en deux factions. L'arrivée de D. Jean d'Autriche à Genes, fait découvrir le deſſein du Roi Catholique. La Cueva s'empare de Final.

HISTOIRE
DE
GENES,

CONTENANT

Tout ce qui s'eſt paſſé depuis l'an 1553. juſqu'à 1570.

LIVRE ONZIE'ME.

1553. EN 1553. le Marquis de Termes deſcendit dans l'Iſle de Corſe, avec deux mille cinq cens hommes de troupes choiſies : il prit en peu de temps San-Firenzo, & ſaint Boniface, places importantes, par l'intelligence qu'il avoit avec d'Ornano, communément ap-

pellé S. Pierre Corſe. Toutes les autres Villes ſe rendirent quelques jours aprés au vainqueur, à la reſerve de la Baſtie & de Calvi, qu'il fut obligé d'aſſieger. Il écrivit incontinent à Marſeille, pour en faire venir des munitions, de l'artillerie, & de nouvelles troupes, dont il avoit beſoin, pour fournir les garniſons des places qu'il avoit conquiſes. Il fit auſſi reparer les fortifications de San-Firenzo, & d'Ayazzo, afin de mettre ces deux Villes en état de défenſe. Le Senat ayant eu avis des progrés que les François faiſoient dans cette Iſle, donna promptement ſes ordres pour de grandes levées, & confera le commandement de toute l'armée, tant par mer que par terre, au Prince Doria, & on lui remit pour cet effet entre les mains l'étendart de ſaint Georges, qu'il donna à André Doria ſon petit neveu, fils de Jeannetin, qu'il déclara Amiral de la flotte. 1553.

Cependant les Genois ne ſe croyant pas aſſez forts d'eux-mêmes pour chaſſer les François de l'Iſle de Corſe, envoyerent demander du ſecours à l'Empereur. Ce Prince écrivit au grand Duc, comme plus proche de cette Iſle, pour le prier d'aſſiſter les Genois. Il ordonna auſſi aux Vicerois de Naples & de Sicile, d'y faire

1553. marchet leurs galeres, & au Gouverneur de la Sardaigne, de fournir à l'armée de la Republique les vivres & les munitions neceſſaires. Cependant le Marquis de Termes profitant du temps qu'ils n'avoit point d'ennemis à combattre, fit le dégaſt avec quatre mille hommes qu'il commandoit tout autour de Calvi, de la Baſtie, & de Rozella. Doria ayant fait paſſer dans l'Iſle de Corſe, ſur les galeres de Naples & de Sicile, ſept mille hommes de pied, moitié Italiens, & moitié Eſpagnols, avec quelques Compagnies de Chevaux-legers, alla mettre le ſiege devant San-Firenzo. Aprés un mois de tranchée ouverte, le Marquis de Termes ayant été averti que les aſſiegez manquoient de vivres, & qu'ils ne pouvoient plus tenir, réſolut d'y jetter un convoi. Il donna cette commiſſion à Jean de Turin, qu'il fit partir avec deux mille hommes de pied, entre leſquels il y avoit deux cens fuſeliers, avec ordre de prendre par les Dunes, & tâcher de ſe couler entre deux montagnes de ſable. Cependant le Marquis détacha deux frégattes de ſa flotte pour eſcarmoucher avec quatre de Doria, & ordonna au Capitaine qui les commandoient de ſe retirer, en feignant de prendre la chaſſe juſqu'à l'endroit des Dunes, où les hommes détachez

devoient ſe rendre. Dés que Jean de Turin vit les frégates de Doria à la portée du fuzil, il fit faire par ſes fuſeliers une décharge ſi à propos, qu'ils nettoyerent le tillac : neanmoins les Genois étant revenus de leur premiere ſurpriſe, firent auſſi un grand feu de leur côté. Jean de Turin s'étant avancé pour animer ſes gens au combat, fut tué d'un coup de fuzil, qu'un de ſes ſoldats lui tira par mégarde ; cependant les aſſiegez voyant que les vivres leur manquoient, & qu'ils n'avoient aucune nouvelle du convoi, mirent hors de la place pendant cette eſcarmouche deux cens hommes, tant Gaſcons qu'Italiens, qui étant tombez entre les mains des ennemis, furent pour la pluſpart mis à la chaîne : il s'en ſauva neanmoins quelques-uns qui gagnerent le camp du Marquis de Termes. Les hommes détachez ayant fait éloigner les frégates de Doria, donnerent moyen aux deux de France d'entrer dans le port de San-Firenzo : elles réjoüirent extrémement les aſſiegez, à qui elles apporterent de la chair ſallée, de l'huile, & quatre meules de moulin qu'ils avoient demandées pour moudre leur bled. Pendant que le ſiege de cette place continuoit, Doria qui avoit ſeparé ſon armée en pluſieurs corps, rémit ſous l'obéïſſance de la Repu- 1553.

1553. blique toutes les Villes qui s'étoient renduës aux François, à la reſerve d'Ayazzo, de Rozzella, & de ſaint Boniface. Pluſieurs Corſes qui s'étoient révoltez à l'arrivée du Marquis de Termes, changerent alors de parti, en voyant la fortune changée, & s'allerent rendre à l'armée de Doria. Pour dernier malheur le peu de ſoldats qui étoit reſté au Marquis, ſe mutina faute de ſolde. Jourdain des Urſins qui cõmandoit dans San-Firenzo, aprés avoir ſoûtenu le ſiege durant trois mois, fut enfin contraint de rendre la place ſur la fin de Fevrier 1554. à condition que
1554. les ſoldats de ſa garniſon ſortiroient avec leur bagage, ſans armes. Antoine Neveu de Clermont Calabrois, Mathieu Stendardo, & pluſieurs bannis du Royaume de Naples & autres Etats de l'Empereur, furent pris en diverſes ſorties : on fit leur procez comme à des rebelles, & ils furent tous condamnez à perdre la tête, à la reſerve de Stendardo, à qui ſa Majeſté Imperiale pardonna, en conſideration du Cardinal Caraffe ſon oncle, qui fut depuis Pape. On mena Stendardo à Florence, où enſuite il obtînt ſa liberté.

Aprés la priſe de San-Firenzo, le Marquis de Termes paſſa les montagnes qui ſeparent l'Iſle en deux, pour aller du côté

qui regarde la Sardaigne, & ſe retira à Ayazzo. Quand il y fut arrivé, il dépêcha en France François des Urſins & Jean Vitelli, pour ſolliciter à la Cour l'argent dont il avoit beſoin pour payer ſes troupes, qui ſe mutinoient tous les jours. Les Compagnies de Jules neveu de Jean de Turin, & de D. Carlos Caraffe, firent tant de bruit, que le Marquis fut contraint d'emprunter de l'argent pour les ſatisfaire. Comme les autres ne le preſſoient pas moins pour les contenter, il fit battre de la monoye de cuivre, qu'il leur promit de reprendre à un certain prix, lorſqu'il auroit reçu de l'argent de France. Il fit auſſi arrêter Gilles & Jean Jourdain, Lieutenans de la Compagnie de Caraffe, & principaux Auteurs de la ſedition, à qui il fit trancher la tête. Le Roi tres-Chrétien avoit fait équiper une flotte de trente deux galeres, pour envoyer dans l'Iſle de Corſe; mais comme elle ſortoit du port d'Antibe, elle fut battuë d'une ſi furieuſe tempête, que cinq galeres ſe perdirent ſans qu'on en pût ſauver aucune choſe, & les autres furent ſi maltraitées, qu'elles furent obligées de rentrer dans le port pour ſe faire radouber. Lorſque la mer fut plus calme, Leon Strozzi Prieur de Capouë, frere du Marêchal, ſe remit à la voi- 1554.

le, avec le reſte de la flotte. D'abord qu'il
1554. fut arrivé dans l'Iſle de Corſe, il renforça les garniſons des places qui étoient reſtées aux François, & les fournit de vivres & de munitions. Il paſſa enſuite à Porto-Hercolé, pour aller joindre ſon frere. Aprés le départ du Prieur de Capouë, Doria eſſaya de prendre Ayazzo, & n'en ayant pû venir à bout, il attaqua San-Colombano, qui ſe rendit ſans reſiſtance.

La guerre continua dans l'Iſle de Cor-
1555. ſe pendant les années 1555. & 1556.
1556. ſans aucun avantage conſiderable de part
1557. ni d'autre; mais en 1557. les Genois y envoyerent le Comte Jerôme de Lodron, avec deux mille cinq cens Allemans, & huit cens Italiens. Jourdain des Urſins qui commandoit l'armée de France, ne ſe trouvant pas aſſez fort pour tenir la campagne, mit une partie de ſes troupes dans ſaint Boniface, & s'étant retiré vers les montagnes, ſe logea dans un poſte avantageux.

En 1558. les Genois craignant que
1558. le Baſſa Kara-Muſtapha, qui ravageoit les côtes d'Italie, ne vînt deſcendre dans l'Iſle de Corſe, négocierent la paix avec le Sultan Soliman. Ils la conclurent par l'entremiſe de Francho de Franchi, & de Teſtorino de l'Iſle de Chio, qui gagnerent par

par de riches preſens Ruſtan Baſſa, gendre du Grand Seigneur. Les principales conditions de ce traité furent; qu'il y auroit une paix perpetuelle entre ſa Hauteſſe & la Republique; que les Genois pourroient tenir un Baile à Conſtantinople pour défendre les intereſts de leurs Marchands, à l'exemple des Venitiens; qu'il ne ſeroit permis d'envoyer que trois vaiſſeaux aux Dardanelles, & que le traité n'auroit point d'exécution, qu'aprés que le Baile & l'Ambaſſadeur de la Republique auroient eu audience du Sultan: cependant de peur qu'il n'arrivât quelque hoſtilité qui rompît cette union, on en avertit des deux côtez les Gouverneurs des places frontieres. Les Genois choiſirent Nicolas Grillo, pour aller faire la fonction de Baile à Conſtantinople, & ils envoyerent avec lui François de Franchi, en qualité d'Ambaſſadeur, pour aller faire ratifier ce traité à ſa Hauteſſe. Grillo & Franchi s'étant embarquez ſur un vaiſſeau de la Republique avec deux autres d'eſcorte, chargez de preſens pour tous les Grands de la Porte, furent contraints de relâcher en Sicile, à cauſe des vents contraires. Lorſque la mer fut plus calme ils ſe remirent à la voile; mais à peine eurent-ils paſſé le Fare de Meſſine, qu'ils découvrirent la flotte Ottomane, 1558.

1558. commandée par le Capoudan Pacha. Ils lui envoyerent incontinent dans une chaloupe François Coſta, avec de riches preſens, pour l'informer de la paix faite avec le Grand Seigneur. Coſta fut fort bien reçu du Bacha, qui lui offrit toutes ſortes d'aſſiſtance. Ces offres lui furent confirmées par Melangua, renégat qui étoit de ſainte Marie de Rapallo, auprés de Genes.

1559. En 1559. l'Empereur Charles-Quint étant mort, la paix fut concluë entre Henri II. Roi de France, & Philippe II. Roi d'Eſpagne, fils de Charles-Quint. Par le dix-ſeptiéme article du traité, il fut dit; que ſa Majeſté trés-Chrétienne rendroit aux Genois, ou à la maiſon de ſaint Georges, toutes les places qu'il poſſedoit dans l'Iſle de Corſe; mais que l'artillerie lui demeureroit avec les munitions de guerre & de bouche, & que les Genois accorderoient une amniſtie générale à tous ceux qui avoient ſuivi le parti de France.

1560. En 1560. André Doria Prince de Melfe, mourut à Genes, univerſellement regretté de tous les Ordres. On peut dire à ſon avantage qu'il défendit toûjours la liberté de ſa patrie, avec une fermeté inébranlable, n'ayant jamais voulu conſentir

qu'on fit bâtir une Citadelle à Genes, quoi qu'il en eût été ſollicité pluſieurs fois de la part de l'Empereur. Il étoit ſobre dans ſon manger, & ne faiſoit jamais que deux repas par jour ; il ne buvoit que deux coups à chacun, & du vin ſi trempé, qu'il y mêloit les trois quarts d'eau. Quoi qu'il fût fort galand, & qu'il aimât les Dames, jamais l'amour ne lui fit negliger aucune affaire. Il étoit liberal & magnifique en toutes choſes, comme on en peut juger par le preſent qu'il fit au fils de ſa femme, de la Principauté de Melfe. 1560.

L'Empereur en eut quelque chagrin, croyant que comme il tenoit cette terre de lui, il avoit voulu ſurmonter ſa magnificence, ou témoigner qu'il faiſoit peu de cas de ſon preſent. Doria fit bâtir pluſieurs édifices ſomptueux, & entre autres ſon Palais du faux-bourg de ſaint Pierre d'Arena, où il reçut Charles-Quint, le Prince d'Eſpagne ſon fils, le Roi & la Reine de Boheme. Il y fit faire une galerie, où l'or brilloit également au dehors & au dedans ; il l'orna de colonnes de marbre, & de riches peintures : il fit bâtir un ſuperbe mauſolée dans l'Egliſe ſaint Mathieu, qu'il avoit choiſie pour le lieu de ſa ſepulture, & il la dota d'un revenu conſiderable. Il eut tant de moderation dans la

1560. bonne fortune, qu'il refuſa ſouvent les honneurs & les dignitez qu'on voulut lui déferer : il mépriſa les murmures du peuple, ſe contentant de n'avoir rien à ſe reprocher dans le fond de ſa conſcience ; il ne prit jamais plaiſir de compter ſes exploits, & fut toûjours ennemi des loüanges : il étoit grave dans ſes diſcours & dans ſes actions par nature & ſans affectation : il aimoit tellement la juſtice & la verité, qu'il n'auroit pas voulu dire un menſonge, même en raillant : il ſe mettoit aiſément en colere ; mais il en revenoit facilement. Il fut heureux dans toutes ſes entrepriſes, & obligea les Genois par la ſeule conſideration de ſa vertu, de l'élire Doge perpetuel, ce qu'aucun autre avant lui ni depuis n'a pû obtenir, quoi que pluſieurs l'ayent tenté. Il ne portoit jamais d'épée en voyage, & il ne s'en eſt ſervi que rarement dans les combats, agiſſant plus de la tête que du bras.

On ne lui peut reprocher qu'une action de cruauté, qui eſt d'avoir fait mourir Ottobon de Fieſque, frere du Comte de Lavagne, qui ayant été pris à Porto-Hercolé, s'étoit remis à ſa diſcretion. Comme le Prince Doria n'avoit jamais eu d'enfans, il déclara ſon heritier univerſel Jean André Doria, fils de Jeannetin, & lui laiſſa

entre autres choſes le Duché de Turcis, mais fort chargé de debtes. Son petit neveu étant abſent lorſqu'il mourut, il chargea Antoine Piſani, ſon premier valet de chambre, de lui conſerver tous ſes effets, & de lui recommander de ſa part d'être toûjours fidele à Philippe II. Roi d'Eſpagne, & de défendre la liberté de ſon païs au péril de ſon ſang & de ſa propre vie. Il nomma Jean de Figuerroa, & Adam Centurioné, pour exécuteurs de ſon teſtament, par lequel il étoit porté entre autres choſes qu'il deſiroit être inhumé la nuit & ſans ceremonie. Jean André Doria étant revenu à Genes ſix jours aprés la mort de ſon oncle, lui fit faire un ſervice magnifique dans l'Egliſe Cathedrale. 1560.

En 1563. les Genois s'étant ſaiſi de Final, appartenant à Alphonſe, Marquis de Carreto, qu'ils prétendoient leur être dévolu par crime de felonie, le Marquis ſe pourvût devant l'Empereur Ferdinand; mais les Genois ne le voulurent reconnoître que pour arbitre & non pour juge, de peur de préjudicier à leur droit de Souveraineté. Ferdinand irrité de ce refus, prononça en faveur d'Alphonſe; mais les Genois ne voulurent pas acquieſcer à ſon jugement, qui leur fut intimé par un He- 1563.

1563. rault : neanmoins à la priere du Roi Catholique, ils rendirent Final au Marquis, quoi que les habitans fiſſent grande difficulté de retourner ſous ſon obéïſſance.

La même année la guerre de Corſe recommença : ſaint Pierre de la Baſtie, qui avoit épouſé Vannina d'Ornano, fille de François d'Ornano, nommé ſaint Pierre Corſe, n'ayant pas voulu joüir de l'amniſtie accordée aux mécontens de cette Iſle, par le dernier traité fait entre les deux Rois de France & d'Eſpagne, ſe retira à Paris aprés la mort de Henry II. & de François II. ſon fils. Les grands du Royaume ayant formé divers partis pendant la minorité de Charles IX. la Baſtie que nous nommerons à l'avenir ſaint Pierre Corſe, comme ſon beau-pere négocia un traité entre Antoine Roi de Navarre & Philippe II. Roi d'Eſpagne, portant qu'Antoine ſe départiroit de ſes prétentions ſur la Navarre, & qu'en échange Philippe lui cederoit la Sardaigne, & qu'il lui aideroit à conquerir l'Iſle de Corſe, par les intelligences de d'Ornano, afin de l'unir à la Sardaigne, & n'en faire qu'un ſeul Royaume, en conſequence de ce traité, S. Pierre Corſe alla trouver Draguth en Afrique, & par le Conſeil de ce Corſaire paſſa enſuite à Conſtantinople, pour engager So-

liman à favoriſer cette entrepriſe ; mais le Roi de Navarre ayant été tué d'un coup de mouſquet au ſiege de Rouën, le traité demeura ſans effet. 1563.

Saint Pierre Corſe en partant pour Conſtantinople, laiſſa ſa femme à Marſeille. Les Directeurs de ſaint Georges ayant eu avis de ſon voyage & de ſes négociations avec la Porte, réſolurent de faire tous leurs efforts pour avoir cette femme en leur pouvoir, & de s'en ſervir comme d'un gage pour ramener ſon mari à ſon devoir. Il lui envoyerent un Prêtre nommé Michel, & Auguſtin Baſſica, Luquois, qui avoient été vingt-cinq ans au ſervice de S. Pierre & lui firent perſuader par leur moyen de retourner en ſon païs. Ces deux envoyez l'obligerent de s'embarquer ſur une frégate dont ils étoient aſſurez ; cependant ils ne pûrent conduire cette intrigue ſi ſecretement, qu'elle ne vînt aux oreilles d'Antoine de ſaint Florentin, ami particulier de ſaint Pierre qui réſolut de tirer cette femme des mains de ceux qui l'enlevoient. Il s'embarqua incontinent ſur une felouque, & vogua avec tant de diligence, qu'il atteignit les raviſſeurs à la hauteur d'Antibes. Ces deux hommes ſe voyant pourſuivis, prirent terre, & ſe ſauverent dans les détours des montagnes, abandonnant

1563. la femme de S. Pierre Corſe, qui fut ramenée à Marſeille par ſaint Florentin, & de là conduite à Aix, où elle demeura juſqu'au retour de ſon mari, qui fut aſſez prompt, parce qu'ayant appris à Conſtantinople que le traité qui avoit donné lieu à ſon voyage, s'étoit rompu par la mort du Roi de Navarre, il jugea à propos de revenir en France. Il apprit ſur les côtes d'Afrique la fuite de ſa femme, par Jean Pierre Calvi, qui fut puni de ſon indiſcretion, ſaint Pierre l'ayant fait étrangler par des eſclaves Turcs, craignant qu'il n'en eût obtenu des faveurs. Lorſque ce mari jaloux fut arrivé à Marſeille, il prit la poſte, & alla trouver ſon infidelle à Aix. Il ſe diſpoſa enſuite pour aller à la Cour, & comme il vouloit mener ſa femme avec lui, le Parlement s'y oppoſa; mais elle voulut le ſuivre : il la ramena à Marſeille, & l'ayant tenuë trois jours enfermée dans ſa maiſon, avec des filles qui la ſervoient, il la voulut faire étrangler par les miniſtres de ſa fureur; mais elle lui demanda en grace de lui donner la mort lui-même, croyant qu'il auroit horreur de commettre un ſi grand crime, & qu'ainſi elle pourroit échaper de ce danger ; mais S. Pierre Corſe demeura inébranlable, il dénoüa froidement les jarretieres de ſa femme,

& les ayant paſſées autour de ſon cou, il l'étrangla. Aprés ce meurtre il prit la poſte, & ſe rendit à Paris, où ayant conferé avec la Reine Catherine de Medicis, mere du Roi, qui étoit alors Régente, & ſejourné huit jours à la Cour, il s'en retourna à Marſeille : il s'y embarqua avec ſaint Florentin, & prit la route de l'Iſle de Corſe, ſur trois galeres qu'il avoit ramenées de Conſtantinople. 1563.

Il prit Ilna, où il n'y avoit point de garniſon, & voulut ſe rendre maître de San-Firenzo par intelligence ; mais la conjuration fut découverte, & on fit pendre par les pieds le Gouverneur avec ſes ſoldats, convaincus d'être les autheurs de cette entrepriſe.

D'un autre côté la flotte de Genes étant partie avec un vent favorable, arriva à la Baſtie, où l'Amiral trouva le Commiſſaire General de l'Iſle, avec onze Compagnies de Corſes. Aprés qu'il eut fait mettre ſes troupes à terre, & joint à ſon armée les Corſes fideles que le Commiſſaire lui avoit amenez, il ſe rendit à Bourg, qui eſt à dix mille de la Baſtie. Il y tint Conſeil de guerre, où il fut réſolu qu'on paſſeroit à la Caccia, une des Provinces de l'Iſle. Lorſque les Genois y furent arrivez, ſaint Pierre Corſe approcha d'Omeſſa avec

1563. deux cens hommes de ſa nation. Le même jour on avertit le General des Genois que dans les onze Compagnies qui étoient venuës joindre ſon armée à la Baſtie, il y avoit pluſieurs traîtres qui devoient quitter ſon parti, & paſſer dans celui des rebelles quand il ſeroit aux mains avec eux; qu'ils auroient pour ſignal leurs chemiſes hors de leurs chauſſes. Sur cet avis le General fit aſſembler les Officiers de ſon armée, pour leur en faire part, & demander leurs ſentimens. Dans ce Conſeil les avis ſe trouverent partagez, les Genois vouloient qu'on marchât par une valée qui regne le long de la riviere de Goyro; & les Capitaines étrangers ſoûtenoient qu'il falloit ſuivre un autre chemin, pour éviter le combat avec les rebelles, pendant lequel les païſans pouroient les charger en queuë. Le Capitaine Antoine Balagina Corſe, qui avoit toûjours été fidele aux Genois, repreſenta au General qu'il falloit bien ſe garder de paſſer dans cette valée, parce que dés qu'ils ſeroient ſortis de la Caccia, les habitans du païs ne manqueroient pas de les attaquer par derriere, pendant que S. Pierre les prendroit en flanc, & que lorſqu'ils ſeroient engagez entre ces deux corps, les traîtres tournant viſage contre eux, acheveroient de les mettre en deſordre, mais

que s'ils ſuivoient la route de Balagina, ils ne trouveroient perſonne qui s'oppoſât à leur paſſage, & feroient leur voyage heureuſement. Quoi que cet avis fût le plus ſolide, il ne fut pas neanmoins approuvé; le General voulut abſolument paſſer par la valée; mais dés que l'armée fut ſortie de la Caccia, tout ce qu'on leur avoit prédit arriva : les Corſes vinrent de tous côtez fondre ſur les Genois, avec de grands cris; neanmoins vingt-cinq Chevaux-legers de l'arriere-garde enfermerent dans un paſſage étroit S. Pierre avec douze maîtres ſeulement. Les Genois mirent incontinent pied à terre, & ſe poſtant derriere leurs chevaux, pour ſe garentir des coups de lance des Corſes, ils firent à couvert une décharge de leurs piſtolets : cependant ils envoyerent un des leurs demander au General cinquante mouſquetaires, qu'il leur refuſa, parce que l'Infanterie Genoiſe pouſſée par la Cavalerie Corſe, étoit déja fort en deſordre. Les vingt-cinq Chevaux-legers voyant un eſcadron venir à eux, remonterent à cheval, & prirent la fuite à toute bride. Deux Piedmontois qui étoient reſtez derriere, à cauſe de la laſſitude de leurs chevaux, furent pris par S. Pierre & tuez de ſa propre main. Ainſi le General pour n'avoir pas voulu ſuivre le conſeil 1563.

1563. de Balagina, fut cauſe de la défaite entiere de ſon Infanterie qu'il abandonna, ſe ſauvant avec ſa Cavalerie. Les fantaſſins qui échaperent de cette déroute, furent dépoüillez juſqu'à la chemiſe, & conduits tous nuds comme ils étoient, à la plus prochaine Ville, où ils demeurerent priſonniers.

Pierre André de Coſta Corſe, Lieutenant de la Compagnie des Gendarmes du Comte de Benne en France, étant venu en ſon païs pour s'y marier, le General des Genois lui offrit un Regiment s'il vouloit prendre parti dans ſes troupes. Coſta s'en excuſa, ſur ce qu'il ne pouvoit ſervir à deux maîtres: mais il offrit de combattre dans ſon armée en qualité de volontaire. Ce brave Officier s'étant trouvé à la déroute dont on vient de parler, y demeura priſonnier. Saint Pierre à qui on l'amena lui reprocha qu'il étoit un traître, & qu'il recevoit la ſolde des deux côtez. Coſta s'en défendit, & ſoutint qu'il n'avoit ſervi les Genois que comme leur vaſſal, ſans prendre d'emploi dans leur armée. Saint Pierre irrité de la hardieſſe de ce Corſe, voulut lui paſſer ſon épée au travers du corps; mais ſes Officiers qui aimoient Coſta, s'y oppoſerent, & crierent tous d'une voix que ſi quelqu'un étoit aſſez har-

di pour entreprendre ſur la vie d'un ſi brave homme, ils vengeroient ſa mort même ſur la perſonne de leur General. S. Pierre craignant une revolte entiere de ſes troupes, envoya Coſta dans un Château, bâti ſur un rocher eſcarpé, où il le fit garder ſoigneuſement. 1563.

Les Directeurs de ſaint Georges ayant appris la défaite de leur armée, & la revolte de toute l'Iſle, réſolurent d'y envoyer Eſtienne Doria, qui étant fort ſage, ménageroit mieux les troupes. Saint Pierre qui connoiſſoit le génie de ce General, jugea bien-tôt qu'il n'en auroit pas ſi bon marché qu'il avoit eu de ſes predeceſſeurs, & recommanda à tous ſes Officiers de ſe tenir ſur leur garde.

Doria s'embarqua avec pluſieurs Regimens d'Infanterie Allemande & Italienne, & avec D. Alphonſe, fils de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, qui commandoit quinze cens hommes de ſa Nation. Il fit auſſi paſſer en Corſe cent cinquante mulets pour porter des vivres à ſon camp. Dés qu'il eut mis pied à terre dans cette Iſle, il marcha droit à la Ville, où l'Evêque fait ſa réſidence, & s'étant campé en cet endroit, il faiſoit porter de temps en temps par ſes mulets à ſon camp, le pain & le biſcuit qui étoit ſur ſa flotte, & que l'on conduiſoit ſur

1563. des chaloupes, juſqu'à trois lieuës du poſte qu'il avoit choiſi, ſur un lac qui entroit dans la mer. S. Pierre ayant été averti de la marche de Doria, s'approcha de lui avec quatorze mille hommes, qu'il logea à Venſolaſer, à Caſtello, & à la Pinta. Le lendemain étant monté ſur une éminence pour reconnoître le camp des ennemis, il découvrit les mulets qui leur apportoient la proviſion ordinaire: il détacha incontinent quatre mille hommes de pied, & cent cinquante chevaux pour s'en ſaiſir. Charles Carafolo qui eſcortoit le convoi avec cent mouſquetaires, les fit paſſer derriere les mulets, qui leur ſervirent de remparts pendant qu'ils faiſoient leurs décharges. Dans le même temps quatre-vingts Gendarmes aprés avoir baiſſé la viſiere de leurs caſques, allerent avec leurs lances fondre ſur les Chevaux-legers de S. Pierre qui les reçurent d'abord avec beaucoup de réſolution; mais enſuite s'étant ébranlez, ils ſe renverſerent ſur l'Infanterie, & rompant leurs rangs ils traverſerent les Bataillons à bride abbatuë. Les Gendarmes Genois profitant de ce deſordre, acheverent de défaire l'Infanterie, il demeura ſept cens hommes ſur la place, & le reſte ſe ſauva dans un bois prochain. Doria ayant eu avis de ce combat, monta à

cheval avec cent maîtres qui avoient chacun un mouſquetaire en croupe, & marcha au ſecours des ſiens ; mais il arriva trop tard, & trouva le combat fini. S. Pierre ayant appris la déroute de ſes troupes, s'approcha davantage de la montagne, afin d'en être à couvert, mais ayant ſçu que Doria venoit le chercher, & qu'il étoit campé à la Balladella, il ſe retira avec mille hommes ſeulement à Campaloré, où il fit travailler à un profond retranchement pour fortifier ſon camp. Doria feignant d'aller à Alleria, marcha droit à Campaloré avec ſon avantgarde pour attaquer S. Pierre en front, pendant que ſon arriere-garde prenoit un grand tour pour le venir charger en queuë. Tandis que l'arriere-garde faiſoit le tour des montagnes, Doria attaqua les retranchemens des rebelles, qui ſe défendirent avec beaucoup de courage, & tuerent grand nombre de leurs ennemis. S. Pierre qui avoit l'œil à tout, voyant arriver l'arriere-garde des Genois, qui venoient le prendre par la queuë de la tranchée, en ſortit, & ſe ſaiſit d'une hauteur où il étoit difficile de le forcer, quoi qu'avec perte de pluſieurs des ſiens ; cependant les Allemans étant entrez d'un côté dans ſon camp, & les Italiens d'un autre, ils y firent un grand carnage de ceux qui y

1563.

1563. étoient reſtez : ils brûlerent vingt-cinq Corſes qui s'étoient retirez dans une tour. Ils pillerent le Village, & mirent le feu à la pluſpart des maiſons, aprés avoir répandu le bled & le vin dont elles étoient fort bien garnies, pour empêcher les ennemis d'en profiter.

Doria marcha enſuite vers Aleria, & ſe logea le long de la riviere auprés d'un lac, au milieu duquel il y a une petite Iſle faite d'écailles d'huîtres, que la mer y porte en abondance : c'étoit là que ſaint Pierre avoit retiré le biſcuit pour la nourriture de ſes ſoldats, qui demeura au pouvoir des Genois. Doria vouloit enſuite aller au ſecours de Coſta, que S. Pierre tenoit aſſiegé ; mais la maladie s'étant miſe dans ſon camp, il ne put exécuter ce deſſein. Cette maladie fut cauſée par les débauches que firent ſes ſoldats des vins de cette Iſle, qui étoient doux & piquants. Pendant qu'ils furent campez ſur les bords du lac, ils furent reduits à ne boire que de l'eau, & ce mélange de boiſſons leur cauſa une diſſenterie qui en tua autant qu'auroit pû faire la peſte. Pour dernier malheur la mer ne s'étant pas trouvée navigable, Doria fut contraint de faire paſſer ces malheureux dans le Fort aux Huîtres, où étant attaquez en même temps de la diſſenterie &

de la fiévre ſans ſecours, & reduits à ne manger que du biſcuit, & à boire de l'eau à moitié corrompuë, il en mourut plus de ſix cens qu'on fut obligé de jetter dans le lac. Le Château de Coſta s'étant rendu à ſaint Pierre dans peu de jours, Doria qui craignit d'être attaqué dans ſon camp, réſolut de ſe retirer à la Baſtie, quoi qu'il y eût cinquante mille de diſtance. Pendant cette longue marche les rebelles le ſuivirent toûjours en queuë, & auroient tué la plûpart de ces malades, ſi les Cavaliers ne les avoient mis en croupe derriere eux. Aprés que Doria fut arrivé à la Baſtie, ſes troupes y furent attaquées d'un nouveau mal, que ceux du païs nommoient le mal galand; il y fit tant de ravage, que de vingt-deux Compagnies Italiennes que Doria y avoit amenées, il ne lui en reſta que deux, & les Allemans furent reduits à la moitié. Cette maladie paſſa enſuite aux habitans, & dans peu de jours en emporta plus de neuf cens: il mourut auſſi beaucoup de chevaux faute de fourage; tous les foins ayant été brûlez, on ne pût les nourir qu'avec des feüilles de vignes, & un peu de ſeigle & de froment. 1563

Cependant Coſta qui avoit toûjours demeuré priſonnier, trouva moyen de ſe ſauver, & s'étant fait conduire par un berger,

1563. il ſe rendit au Château de Souvenzara : il envoya de là ſon guide à Doria, pour l'avertir du lieu où il étoit, & ce General lui envoya une frégate pour le porter à ſa flotte. Quelques jours aprés les galeres que Doria avoit renvoyées à Genes, revinrent avec un Régiment Eſpagnol de onze Compagnies, que le Roi Catholique avoit accordé aux Genois aprés la conquête de Pegnon de Los-Velez. Les galeres ayant abordé à Porto-vecchio, dont les rebelles s'étoient emparez, les habitans ſe mirent en bataille ſur le bord de la mer, pour leur empêcher la deſcente ; mais Doria s'étant avancé avec ſes troupes pendant que les galeres faiſoient un grand feu de leurs courſiers, il ſe rendit maître de la place. Il fit pendre le Gouverneur, pour avoir fait tirer ſur ſa flotte. Pendant qu'il étoit dans cette Ville, un Député des bourgeois de Boniface vint le prier de leur envoyer un Capitaine qu'on appelloit Eſtienne de Sardaignac, qui avoit vendu aux Turcs pluſieurs de leurs principaux habitans. Doria ayant livré le traître à ce Député, ils le menerent à la Ville lié & garroté. Dés qu'il y fut arrivé les bourgeois l'obligerent de dreſſer une potence dans le marché, d'y planter l'échelle, & de s'y pendre lui-même. Cependant la flotte ayant continué ſa

route, vint aborder à un lieu nommé le Giaccia; les Eſpagnols y mirent pied à terre, & brûlerent tous les Villages qu'ils trouverent ſur la côte où ſaint Pierre avoit accoûtumé de ſe retirer, & y furent ſouvent contraints d'eſcarmoucher avec les ennemis, qu'ils attendoient dans les détours des montagnes. Doria ayant réſolu de mener ſes troupes à Calvi, parce que le pain lui manquoit, fit embarquer ſon Infanterie, & envoya ſa Cavalerie par terre à Balagnia pour ſe rafraîchir. Pendant que la flotte côtoyoit l'Iſle, il s'éleva un grand orage qui la mit en deſordre: les galeres revirerent pour gagner le port de la Chierardada; mais le vent étoit ſi fort, qu'il y en eut deux qui ſe briſerent contre les rochers: toute l'artillerie fut perduë; mais l'équipage ſe ſauva par le ſecours des autres galeres. La Cavalerie qui étoit à Balagnia fut mandée à Calvi: on donna à chaque Cavalier un ſac de farine pour porter aux galeres qui étoient à la rade de la Chierardada. La Cavalerie exécuta cet ordre, mais avec beaucoup de fatigue, parce qu'il fallut traverſer des rochers qui paroiſſoient inacceſſibles. Auſſi-tôt que les troupes de la flotte eurent reçu ce convoi, elles firent boulanger du pain, & continuerent enſuite leur route juſqu'à Calvi. Camillo

1563

1563. Cavalé Milanois, Colonel d'Infanterie, s'étant trouvé mal ſur la flotte, mit pied à terre, & mourut peu de jours aprés dans cette Ville. Les galeres allerent enſuite à San-Firenzo, & y ayant deſcendu, les Eſpagnols qui étoient preſque tous malades, s'en retournerent à Genes : le reſte de l'Infanterie alla par terre trouver Doria à la Baſtie, & comme l'hyver approchoit, le General la mit en quartier à Capocorſo. Doria envoya enſuite demander deux cens Chevaux-legers au Viceroy de Sardaigne, & fit partir un Officier qui étoit de Boniface, pour leur ſervir de Major. Cet Officier étant arrivé en Sardaigne, y fit lever deux Compagnies de cent hommes chacune, commandées par des Capitaines de la nation. Quand les Cavaliers de ces deux Compagnies furent montez, on les embarqua & on les paſſa à Boniface, qui n'eſt qu'à dix mille de cette Iſle : de là ils allerent à Porto-vecchio, qui en eſt éloigné de vingt : ils trouverent cette Ville démantelée, parce que Doria en avoit fait raſer les murailles pour la punir de ſa revolte. Ces deux Compagnies marcherent à la Baſtie, ſuivant une plaine qui eſt le long de la côte. Comme cette marche étoit de cent trente milles, Doria qui craignit qu'elles ne fuſſent attaquées par ſaint

Pierre envoya au devant d'elles ſa Cavalerie, qui les rencontra à Aleria. Aprés cette jonction ces troupes continuerent leur marche en bon ordre, & arriverent heureuſement au camp. On ne fit rien de tout l'hiver, pendant lequel les chevaux ſouffrirent beaucoup, n'ayant été nourris que de jeunes ſermens, avec un peu de bled & d'orge qu'on fit venir par mer, & qu'on leur diſtribua par petites meſures. 1563.

En 1565. les Directeurs de ſaint Georges réſolurent de faire un dernier effort pour reduire les rebelles: ils ordonnerent pour cet effet à leurs Generaux de ruiner les moiſſons des Inſulaires, & de mettre le feu dans leurs maiſons; cependant afin que ces ordres fuſſent exécutez avec plus de facilité, ils envoyerent dans l'Iſle de Corſe un nouveau renfort de troupes avec des faux pour couper les bleds, & quantité de mulets pour fournir le camp de vivres. Ce ſecours arriva au mois de Mars, auquel temps on void dans cette Iſle les bleds & les orges hors de terre de la longueur du bras. Doria s'étant mis à la tête de ces nouveaux venus, marcha vers la Canonica, où la Cavalerie étoit logée. Dés qu'il fut entré dans les terres des rebelles, avec toute ſon armée, il fit ſcier les bleds, & continua de faire le dégât juſqu'à la Tour 1565.

1565. de Souvenzara. Il retourna enſuite ſur ſes pas, & revint à la Baſtie: il y ſejourna juſqu'à ce que les Corſes euſſent fait leur recolte, qui commence de bonne heure, à cauſe des pluyes qui y ſont frequentes en Eſté. Quand elle fut achevée il entra dans les montagnes, où il mit le feu à toutes les javelles & à leurs maiſons. De là il paſſa dans le païs de la Caccia, dont les habitans s'étoient revoltez tout de nouveau : il trouva d'abord quelques Corſes, qui s'étant fortifiez dans un Couvent, firent ſur lui une décharge; mais il les obligea bien-tôt d'abandonner ce poſte, & à prendre la fuite. Doria s'étant campé auprés d'une coline, il fit arracher toutes les vignes, couper les arbres fruitiers, & razer les métairies voiſines, qui étoient en grand nombre. Les rebelles qui étoient ſur la montagne roullerent de groſſes pierres ſur les Genois, mais avec peu d'effet. Doria mena ſon armée du même côté où ſon predeceſſeur avoit été battu à la premiere campagne : il y fit faire le dégât, pendant que trois cens mouſquetaires Eſpagnols, & cent cinquante chevaux allerent à Corté, au milieu de l'Iſle, & dans un païs extremement fertile : neanmoins ils le trouverent abandonné, parce que la plûpart des habitans étoient allez avec ſaint

Pierre pour tâcher de ſurprendre Doria. Les Eſpagnols mirent le feu par tout, ſans trouver aucune réſiſtance: ils ſe logerent dans une vaſte plaine, où ils paſſerent la nuit. Le lendemain ils partirent pour aller joindre l'armée, & paſſerent par une valée de douze mille de long. Les Corſes en ayant eu avis, s'aſſemblerent en grand nombre, & ayant marché toute la nuit, vinrent attaquer les Eſpagnols dans cette valée. La Cavalerie ſoûtint leur effort, pendant que l'Infanterie continua ſon chemin, faiſant de temps en temps volte-face, & ſaluant cette milice d'une décharge de mouſqueterie. Les rebelles ſe voiant ſi vigoureuſement repouſſez, ſe retirerent avec une grande perte; & ainſi les Eſpagnols arriverent heureuſement au camp. Doria qui s'étoit arrêté pour les attendre, décampa le lendemain, & alla attaquer le Fort de la Brocca, qui étoit gardé par cinquante Corſes. La garniſon fit une décharge, & tua un Caporal & quatre ſoldats; mais incontinent aprés elle prit la fuite. Doria ayant continué ſa marche, ſe trouva ſur le ſoir ſans proviſions, ce qui fit mutiner ſes ſoldats: comme il entendit qu'ils demandoient du pain, avec de grands cris, il ſortit de ſa tente, & tâcha de les appaiſer, en les aſ-

1565.

1565. ſurant qu'il les meneroit le lendemain dans un lieu où ils ne manqueroient de rien. Il les fit partir à la pointe du jour, & leur ayant fait traverſer une grande plaine, il les mena au bord de la mer. Ils y trouverent trois frégates & quelques autres petits bâtimens, chargez de pain, de vin, de chair ſalée, de ſauſſiſſons, & de fromages. L'armée ſe campa en cet endroit, & y demeura pendant huit jours pour s'y rafraîchir. Pendant ce ſejour il arriva de Genes à la Baſtie de nouveaux ſecours. Doria les ayant joints à ſon armée, retourna vers les montagnes de la Caccia, & enſuite paſſant par Omeſſa, il ſe rendit à Corté : il y trouva ſaint Pierre retranché ſur une coline. Pour aller à lui, il falloit traverſer la riviere de Goyro. Pendant que Doria la paſſoit, ſaint Pierre fit faire à ſon Infanterie divers mouvemens autour de la montagne, afin que ſes ennemis la cruſſent plus nombreuſe, & n'oſaſſent l'attaquer. Il joüa ſi bien ſon jeu, qu'encore qu'il n'eût que trois mille hommes, on eût dit qu'il en avoit dix mille ; mais cet artifice ne lui ſervit de rien. Doria envoya par un valon deux Compagnies de Corſes fideles, pour le prendre en flanc, pendant que trois cens fuſeliers qu'il avoit détachez, monſoient la montagne, dont la pente étoit d'u-

d'un demi quart de lieüe. Ces hommes détachez s'avancerent avec beaucoup de réſolution, quoi que les rebelles roulaſſent ſur eux des pierres d'une groſſeur extraordinaire. Dans le même-temps André Centurioné, Provediteur de l'armée, fut commandé avec cent fuſeliers & vingt maîtres, pour aller déloger quelques Corſes d'une autre coline oppoſée à celle où étoit le gros de leur armée, ce qui fut exécuté avec beaucoup de vigueur. S. Pierre qui s'étoit avancé au bord de la riviere, pour en défendre le paſſage, voyant que ſes gens avoient abandonné la montagne, ſe retira avec précipitation; il fut ſuivi de ſi prés par les Genois, que ſentant que ſon cheval étoit las, & ne pouvoit plus galoper, il fut obligé d'accepter celui que montoit un de ſes Officiers. Ce genereux Corſe demeura priſonnier, & fut pendu à un arbre avec un écriteau où étoient écrit ces mots, *Voilà le prix de ſa generoſité.* Doria alla enſuite loger à Omeſſa, aprés avoir fait un grand carnage des rebelles. Il paſſa delà à Corté, eſperant de prendre le Château ſans artillerie; mais n'en ayant pû venir à bout, il ſe contenta de faire mettre le feu au reſte des maiſons, & marcha tout le long de la riviere d'Aleria. Les rebelles qui s'étoient mis en embuſcade auprés du gué par 1565.

1565. où il devoit la traverſer, laiſſerent paſſer une partie de l'armée, & chargerent enſuite l'arriere-garde : ils tuërent pluſieurs ſoldats, & bleſſerent le Commandant, qui mourut peu de jours aprés de ſa bleſſure à la Baſtie. La perte des Genois auroit été beaucoup plus grande, ſi Doria n'eût détaché quelques troupes de la bataille, pour ſoûtenir l'arriere-garde : lorſque l'avant-garde s'approcha de la montagne, elle fut chargée par un parti des rebelles, qui ſortant de derriere un rideau qui le couvroit, fit ſa décharge fort à propos, mais ſe voyant pouſſé il lâcha le pied, & s'enfonça dans un bois, où il fut impoſſible de le pourſuivre. L'armée ayant continué ſa marche, campa le ſoir dans une valée, & arriva le lendemain devant le Château de Tulon, qui étoit défendu par pluſieurs tours. S. Pierre qui étoit logé ſous le canon de cette place, voulut attaquer les Genois, mais ſon avant-garde fut battuë, pluſieurs des ſiens demeurerent ſur la place, & on fit quantité de priſonniers, qui furent pendus le lendemain. Doria décampa deux jours aprés, & laiſſa quelques Chevaux legers en embuſcade dans un valon. Les Corſes voyant l'armée partie, allerent viſiter le camp des Genois, pour voir s'ils n'y avoient rien laiſſé, mais cet-

te curioſité leur coûta bien cher, les Chevaux-legers ſortirent du valon, les chargerent à l'impourvû, & aprés en avoir fait un grand carnage, retournerent à toute bride auprés de Doria. Lorſque les Genois ſe virent éloignez des ennemis, ils ſe mutinerent tout de nouveau, & demanderent du pain. Doria pour les appaiſer les mena en diligence au bord de la mer, & aprés leur avoir fait donner des vivres, il fit mettre le feu aux bleds. Il les fit paſſer par un défilé où ſes Cavaliers ne pouvoient aller que l'un aprés l'autre: il donna l'avant-garde aux Eſpagnols, les Allemans marcherent enſuite, & les Italiens demeurerent à l'arriere-garde. Le Colonel general de la Cavalerie craignant quelque ſurpriſe, ordonna à Antoine Coſta, Major du Regiment de D. Alphonſe, de garder la tête du défilé avec deux cens mouſquetaires, juſqu'à ce que tous les eſcadrons fuſſent paſſez. Pendant qu'ils côtoyoient un bois, il ſortit d'un taillis fort épais cinquante fuſeliers Corſes, qui firent leur décharge, & ſe rembuſquerent dans leur Fort. L'armée aprés avoir eſſuyé divers périls, entra dans une plaine fertile, où elle trouva toute ſorte de vivres en abondance. Elle y ſejourna deux jours pour s'y repoſer: elle paſſa enſuite auprés de la Tour de Ba- 1565

1565. dulella, qui ſert de fanal aux vaiſſeaux, & ſe rendit devant le Château de Tamagna, bâti ſur une éminence. Pendant cette marche quelques Corſes vinrent eſcarmoucher, mais ils ne tuerent qu'un Eſpagnol d'un coup de mouſquet à la tête. Doria les fit pouſſer, & les voyant en deſordre, il commanda qu'on ne leur donnât aucun quartier, afin d'épouvanter les autres. Aprés qu'il les eut diſſipez, il changea l'ordre de ſa marche, il donna l'avant-garde aux Allemans, qu'il fit ſuivre par les Italiens, & laiſſa les Eſpagnols à la queuë de tous les autres. Les Corſes qui s'étoient mis en embuſcade au nombre de trois cens, dans un bois fort épais, en ſortirent lorſqu'ils virent paſſer les mulets qui portoient le bagage, & ayant battu l'eſcorte ils les auroient enmenez ſi les Eſpagnols ne fuſſent venus à leur ſecours. Ils pouſſerent les rebelles ſi vigoureuſement qu'ils les obligerent de rentrer dans la foreſt. Sur le ſoir Doria alla camper à Campaloré, au bord de la mer, où il demeura huit jours. Doria ayant eu avis que S. Pierre deſcendoit de la montagne pour le venir combattre, envoya au devant de lui un détachement de ſon armée, mais le Corſe ne l'attendit pas, & retourna par où il étoit venu. Un Gentil-homme de Boniface ayant voulu pour

ſuivre les Corſes, fut tué d'une mouſquetade qui lui perça le cœur, le reſte du détachement revint au camp ſans aucune perte. Doria aprés avoir achevé de faire le dégât dans toute l'Iſle, ſe retira à Nebi pour y faire repoſer ſes troupes, & attendre les ordres du Senat. On lui manda de conduire deux pieces d'artillerie devant Corté, pour battre la place, ce qu'il exécuta avec beaucoup de diligence. Il fit venir deux canons de San-Firenzo, qui furent conduits par mer juſqu'à un certain port, d'où on le mena par terre à Omeſſa, & de là à Corté, ſans aucun empêchement: on les mit incontinent en batterie, & on les fit tirer inceſſamment contre l'endroit le plus foible de la place. Les aſſiegez ſe deffendirent vigoureuſement, juſqu'à ce qu'ils virent une brêche raiſonnable; mais alors craignant d'être pris d'aſſaut, ils ſe ſauverent par une voûte ſouteraine, ſans que les Genois s'en apperçuſſent. Pendant le ſiege de Corté S. Pierre ſe rendit à Omeſſa avec neuf mille mouſquetaires, & trois mille piquiers, & ſe retrancha ſous le canon de la Ville: il attendit Doria dans ce poſte, par où il falloit qu'il paſſât neceſſairement. Il auroit défait ſon armée ſuivant toutes les apparences, ſans une avanture qui l'en empêcha. S. Pierre tenoit priſonier un Cor- 1565.

delier, qu'il accuſoit de l'avoir trahi, &
1565. avoit réſolu de le faire enfermer dans un tonneau, & le précipitant du haut de la montagne d'Omeſſa, lui ôter la vie d'une maniere ſi cruelle. Le Moine averti du péril qui le menaçoit, trouva moyen de ſe ſauver avec le ſecours de quelques-uns de ſes parens : il alla trouver Doria, & l'avertit du deſſein du Corſe. Le General des Genois fit incontinent démonter les deux pieces de canon, dont l'une fut chargée ſur des mulets, & l'autre enterrée dans un lieu écarté : il marcha par un chemin que Balagna lui avoit enſeigné : il eut auſſi la précaution d'envoyer devant un eſcadron pour ſe ſaiſir du paſſage d'une montagne qu'il falloit traverſer. S. Pierre ayant eu avis du départ de Doria, rangea ſon armée en croiſſant pour l'enveloper ; il en fit enſuite étendre les pointes, de ſorte que ſes premiers bataillons arriverent à la montagne une demie heure aprés l'eſcadron de Doria. Comme il y avoit une platte-forme ſur la coline, les Genois y formerent leurs eſcadrons, & vinrent enſuite fondre avec tant d'impetuoſité ſur les Corſes, qu'ils ne leur donnerent pas le loiſir de mettre la méche ſur le ſerpentin. Ils prirent l'épouvante, & s'enfuïant en deſordre, abandonnerent leur Commandant, qui y fut tué : on lui coupa

incontinent la tête, qui fut mise au bout d'une zagaie pour intimider les autres. 1565.

Les Corses ont accoûtumé d'entourer leurs terres labourables d'une muraille seche, de peur que les bêtes sauvages n'y entrent, & ne gâtent leurs bleds. Doria qui étoit obligé de passer un défilé entre deux de ces murailles, fit avancer trois cens fuseliers pour se saisir du passage. Ces fuseliers tirant à couvert sur les rebelles, les empêcherent d'enlever les mulets des Genois, comme ils avoient resolu. Il arriva pendant cette marche un évenement bizare qui causa un grand desordre. On avoit donné aux Allemans un baril de poudre, & comme ils la partageoient, une méche y mit le feu, & fit sauter soixante soldats de cette nation. Comme ce malheur étoit arrivé à l'avant-garde dans un défilé, où les plus éloignez ne pouvoient sçavoir ce qui causoit ce bruit, toute l'armée crut que les Allemans étoient défaits; les rebelles en prirent avantage, & chargerent avec tant de vigueur ceux de cette Nation, qu'ils les firent plier. Doria les voyant ébranlez s'avança pour les soûtenir, à la tête de quatre-vingts chevaux, & leur promit double paye s'ils vouloient faire leur devoir. Cette promesse produisit un effet merveilleux, les Allemans se rallierent, & baissant leurs

1565. demi piques, enfoncerent les Corſes, étant ſoûtenus par les Italiens. S. Pierre combatit vaillamment avec l'Infanterie Italienne. Quoi qu'elle ne pût être ſecondé par la Cavalerie, qui étoit trop éloignée : elle ne laiſſa pas de paſſer le défilé à la faveur du feu que faiſoient les trois cens mouſquetaires poſtez derriere la muraille. Neanmoins les Corſes harcelerent les troupes de Doria depuis le matin juſqu'au ſoir, ſans leur faire d'autre mal que tuer & bleſſer quelques chevaux. Dés que S. Pierre vit les Genois hors du défilé, il ſe retira & les laiſſa en liberté de ſe loger, comme ils firent dans une grande plaine au bout de la muraille. Les Genois paſſerent la nuit à faire des balles de mouſquet avec la vaiſſelle d'étain de leur General, le plomb leur ayant manqué. Ils craignirent que S. Pierre ne les vînt attaquer par un autre endroit ; mais ils en furent quittes pour la peur. L'armée de Doria étoit alors reduite à ſix mille hommes de pied, & ſix cens chevaux, tant Allemans qu'Italiens, les Eſpagnols s'en étant retournez avant le ſiege de Corté. Doria ayant envoyé battre l'eſtrade pour apprendre des nouvelles des ennemis, apprit par le retour de ſes coureurs qu'on ne les voyoit pas paroître, & décampa le premier

d'Octobre. Aprés quelques jours de marche, il arriva heureuſement à la Baſtie, & s'y embarqua avec les Allemans, & la plus grande partie d'Italiens. Il ſe mit à la voile, ne laiſſant dans l'Iſle que deux Compagnies Genoiſes & deux Corſes, ſous les ordres de Chriſtophle de Negro, & il renvoya auſſi les troupes de Sardaigne en leur païs. Lorſqu'il fut arrivé à Genes, & qu'il eût rendu compte aux Directeurs de S. Georges du ſuccez de cette campagne, ils renvoyerent en Corſe Jean Pierre Vivaldo, avec de nouvelles troupes. 1565.

Aprés le départ de Doria S. Pierre envoya faire des levées à Marſeille, avec l'argent qu'il avoit reçu de France. Il rendit completes toutes les Compagnies Corſes, à qui il commença de donner la ſolde : il en mit ſur pied trois de Cavalerie, à qui il fit porter ſon étendart. Lorſqu'il ſe vit à la tête d'une puiſſante armée, il laiſſa les François dans les Landes, & paſſant la montagne ſur la fin du carnaval de l'année 1566. il alla camper à Balagna le mardi gras : la foudre tomba ſur une grote pratiquée dans le roc, dont les Genois faiſoient leur magazin, & ayant mis le feu à cent barils de poudre qu'on y gardoit, fit ſauter le Château qui étoit bâti ſur la grotte, avec vingt-cinq ſoldats dont la 1566.

garniſon étoit compoſée. Il ne ſe ſauva que
1566. la ſentinelle, qu'on tira de deſſous les ruines, & qui guerit de ſes bleſſures, aprés avoir été long-temps entre les mains des Chirurgiens. La violence de la poudre fit auſſi un grand deſordre dans la Ville, les gons des portes furent rompus, quoi qu'ils fuſſent gros comme le bras. Pluſieurs maiſons en furent renverſées, & deux cens ſoixante ſix perſonnes furent écraſées, tant des bourgeois que de la milice.

S. Pierre ayant été averti de cet accident, s'imagina que la muraille ſeroit tombée, & qu'ainſi il lui ſeroit aiſé de s'emparer de la Ville. Il s'en approcha incontinent, mais l'ayant fait reconnoître, il vit bien qu'il lui ſeroit impoſſible de profiter de ce malheur, parce qu'on ne pouvoit aller à la Ville que par la montagne ſur laquelle étoient les ruines du Château, le reſte étant entouré de la mer, & comme elle étoit de la hauteur de plus de dix piques, & que la poudre avoit entierement rompu le chemin, il jugea impoſſible d'y grimper. Lorſqu'il fut pleinement informé des difficultez de cette entrepriſe, il ſe retira à Nebi. Le Gouverneur de la Baſtie en ayant eu avis, & craignant pour San-Firenzo, y envoya cent cinquante chevaux pour renforcer la garniſon. Les Cavaliers n'y trouvant point

de fourages, ſe trouvoient obligez de ſortir tous les jours de la Ville pour en aller chercher avec une bonne eſcorte. Un jour que les fourageurs étoient ſur une montagne à faire leurs trouſſes, leur vedete les avertit que les ennemis venoient à eux. A cet avis ils remonterent à cheval, & faiſant ſonner le boute-ſelle, ſe mirent en eſcadron. Les rebelles qui n'avoient point de Cavalerie, ſe couvrirent d'une haye, pour n'être pas renverſez par les chevaux. Le Capitaine Jacques de la Maiſon-Blanche, Commandant de ce parti, s'avança contre les Genois : ſon Infanterie n'ayant pû le ſoûtenir, il fut attaqué par ſix Cavaliers Genois : à leur approche il voulut ſe retirer vers ſon bataillon, mais ſon cheval s'étant câbré, il demeura priſonnier. S. Pierre ayant vû de loin le malheur de cet Officier, détacha un eſcadron pour le dégager, mais comme les Genois étoient aſſez éloignez, ils eurent gagné San-Firenzo avec leur priſonnier, avant que les rebelles puſſent les atteindre, quoi qu'ils euſſent toûjours marché au trot. Le lendemain les Cavaliers Genois étant retournez au fourage, S. Pierre s'approcha de San-Firenzo avec ſon armée, ſe ſaiſit de tous les paſſages, & ne leur laiſſa libre qu'un marais qui étoit impratiquable. Ces fourageurs au retour 1566.

1566. voyant les avenuës gardées, enfoncerent un bataillon qui voulut s'oppoſer à leur paſſage, & ayant paſſé ſur le ventre de leurs ennemis, rentrerent dans San-Firenzo, ſans autre perte que d'un Cavalier tué, & de quelques uns bleſſez.

S. Pierre voyant qu'il lui étoit impoſſible de prendre cette place, s'avança vers Capo-Corſo, qui avoit toûjours été fidele aux Genois; mais comme il y avoit un paſſage fort dangereux entre San-Firenzo & la Baſtie, où les ennemis auroient pû aiſément défaire ces troupes, il reprit le chemin de la montagne. Cependant les Directeurs de S. Georges envoyerent dans l'Iſle de Corſe Pierre André de Coſta, qu'ils avoient fait Colonel de la Cavalerie, avec l'Ingenieur Fratin, qui étoit un des plus habiles de toute l'Italie, avec ordre de fortifier San-Firenzo; de quoi Fratin s'acquitta avec beaucoup de capacité. Il y fit un chemin couvert, & deſſecha une partie du marais: il propoſa de faire du reſte de fort beaux jardins; mais Coſta ne le jugea pas à propos, parce que ce païs marecageux rendoit la place plus forte, & empêchoit qu'on n'y pût conduire de l'artillerie de ce côté-là.

Sur la fin de l'Eſté les Directeurs de S. Georges donnerent une Compagnie à Gre-

goire Grillo, Genois, qui prit pour ſon Lieutenant Sebaſtien de Vecchio, Luquois : ils paſſerent enſemble en Corſe, & ſe rendirent à la Baſtie, où étoit leur garniſon. Peu de jours aprés leur arrivée ils y cauſerent une querelle qui eut des ſuites fâcheuſes. Le Capitaine Auguſtin de Mantouë s'étoit marié dans cette même Ville, avec une fort jolie femme. François de Pino, Enſeigne dans la garniſon la voyoit aſſez familierement, parce qu'elle étoit ſa parente. Le mari en devint jaloux, & eut à ce ſujet quelques paroles avec Pino. Auguſtin ſe croyant offenſé par l'Enſeigne, réſolut de s'en venger. Il aprit qu'il s'étoit allé promener hors de la Ville, & alla l'attendre à ſon retour avec trois autres Capitaines. Auguſtin ayant vû de loin venir Pino, fut au devant de lui avec ſes trois amis, & l'attaqua avec beaucoup de fureur. Pino qui étoit de la Ville ſe vit bien-tôt ſecouru par plus de vingt habitans qui ſe trouverent par hazard ſur ce chemin, & les quatre Capitaines auroient mal paſſé leur temps ſi Coſta, Colonel de la Cavalerie, qui étoit parent du mari jaloux, ne fût ſorti de la Ville avec ſon Lieutenant, & grand nombre de Cavaliers, pour appaiſer ce deſordre par ſon autorité. Un des Capitaines en ſe retirant ne pût s'empêcher de faire une raillerie pi- 1566.

1566. quante contre Pino, qui ne l'entendit pas, mais à qui elle fut rapportée le lendemain. Pino voulant avoir raiſon de cet affront, fit épier ce Capitaine, pour ſçavoir quand il ſortiroit de la Ville. Un jour ayant été averti qu'il étoit allé avec ſes trois camarades en un lieu nommé le port di Terravecchia, il s'y rendit incontinent avec un grand nombre de ſes amis. Dés qu'il apperçut le Capitaine, il ſe jetta ſur lui, & lui donna pluſieurs coups de canne, ſans que les trois autres oſaſſent le défendre, de peur que les païſans du Village ne priſſent le parti de Pino. Cet Officier aprés s'être vengé s'en retourna froidement à la Ville, où les quatre Capitaines ſe rendirent par un autre chemin. Vivaldo qui étoit déja arrivé à la Baſtie, ayant été averti de ce differend, voulut en empêcher les ſuites: il envoya Pino à San-Firenzo, & les autres au bourg, & delà à un Château extremement fort, appartenant à un de leurs amis. Le Capitaine Fabio de Campo-Baſſo, qui ſuivoit le parti de S. Pierre en ayant eu avis par un eſpion, ſe rendit la nuit devant cette place avec trente fuſeliers, & attendit qu'on ouvrît la porte. Auſſi-tôt qu'elle fut ouverte, Campo-Baſſo monta tout doucement l'eſcalier avec ſon eſcorte, & s'étant jetté dans la chambre des Capi-

taines Genois, il les trouva à table, qui ne ſongeoient à autre choſe qu'à ſe divertir, & s'étant ſaiſi de leurs perſonnes, les amena à Corté. Le lendemain on leur demanda s'ils vouloient ſe mettre à rançon, & s'y étant offerts, on leur promit de les remettre en liberté, moyennant cent écus chacun. Mais quand les rebelles eurent touché cette ſomme, ils dépoüillerent ces malheureux tout nuds, les firent entrer dans un jardin, & ayant lâché ſur eux un dogue qui les terraſſa, ils les percerent de pluſieurs coups de piſtolets. Aprés cette action barbare les rebelles ſe retirerent à Balagna, mais ils furent attaquez en chemin par les Officiers de la garniſon de la Baſtie, qui ayant appris la mort de leurs camarades, quoi qu'arrivée à cinquante milles de leur garniſon, réſolurent de la venger. Ils chargerent ſi bruſquement les rebelles, qu'ils les mirent en fuite, & aprés en avoir tué un grand nombre, ils s'en retournerent à la Baſtie fort contens. 1566.

Un mois aprés, Vivaldo ayant appris qu'Antoine de S. Florentin, Colonel d'un Regiment de Corſes rebelles, étoit allé loger au bourg avec quatre Compagnies, réſolut de lui dreſſer une embuſcade : il com-

manda pour cet effet deux Compagnies de
1566. Corſes fideles, avec quelques fantaſſins Italiens, à qui il ordonna de faire le tour de la montagne, au pied de laquelle le bourg eſt bâti, & de ſe cacher dans un valon proche de la Ville, pendant que Coſta traverſeroit la même montagne avec quelque Cavalerie, pour attirer S. Florentin dans l'embuſcade, mais cette entrepriſe ne réuſſit pas. La Cavalerie Genoiſe fut pouſſée ſi vivement, que s'étant engagée dans les détours de la montagne, où elle ne pouvoit ſe mettre en eſcadron, elle fut aiſément rompuë avant que l'Infanterie pût la ſoûtenir; neanmoins l'Infanterie Genoiſe en s'en retournant trouva quelques Cavaliers Corſes qui s'étoient retirez dans une maiſon, où elle les força. Les Genois gagnerent en cette occaſion pluſieurs ſelles & pluſieurs paires de piſtolets: neanmoins les Cavaliers s'étant ralliez, & ayant trouvé encore quelques uns de leurs compagnons, firent rencontre de la Cavalerie Genoiſe qui ſe retiroit aſſez en deſordre, & en auroient fait un grand carnage, ſi l'infanterie ne s'étoit avancée pour la ſoûtenir, & ne lui eût donné moyen de ſe retirer avec elle à la Baſtie.

Cependant le Cordelier que S. Pierre avoit voulu faire mourir, & qui s'étoit

ſauvé, ne ſongeoit à tous momens qu'aux moyens de ſe venger de ce chef des rebelles : & comme rien n'eſt impoſſible à un homme qui n'a qu'une affaire dans la tête, & qui y donne toute ſon application, il en vint à bout en la maniere ſuivante. Il gagna un vieux domeſtique de S. Pierre nõmé Vitello, auquel ce Corſe avoit une extréme confiance, parce qu'il étoit à ſon ſervice depuis trente-cinq ans : S. Pierre le faiſoit même coucher toutes les nuits à la porte de ſa chambre, de peur que quelqu'un n'attentât à ſa perſonne, & dormoit en repos quand il le ſçavoit auprés de lui. Cependant cet homme qu'il croyoit ſi fidele le trahit. Il convint avec le Cordelier qu'on dreſſeroit un embuſcade à ſon maître au pied de la montagne ; qu'il donneroit l'allarme pour l'y engager, & enfin que dans le fort de la mêlée il le tueroit d'un coup de fuzil. Le Cordelier ayant averti Fornari de ce deſſein, ce General envoya deux cens maîtres dans un valon proche du quartier de S. Pierre. A l'entrée de la nuit, Vitello donna l'allarme comme il l'avoit promis. Ce Corſe monta à cheval, avec ce qu'il pût ramaſſer de troupes, & ſe laiſſa conduire par ce traître dans le valon où les Genois l'attendoient. Dés qu'il fut engagé dans le combat, Vitello lui tira par derriere un coup

1566.

de fuſil, qui le renverſa par terre. S. Pierre
1566. ſe ſentant bleſſé, & reconnoiſſant Vitello pour ſon aſſaſſin, il lui reprocha ſa perfidie, & ayant apperçu auprés de lui ſon fils âgé de ſeize ans ſeulement, ſauvez-vous promptement, lui cria-t-il, nous ſommes trahis. Le fils s'étant arrêté pour ſecourir ſon pere, un Cavalier lui donna un coup d'eſtramaçon ſur le viſage. Ce jeune garçon qui n'avoit pas moins de courage que S. Pierre tout bleſſé qu'il étoit, tira ſon piſtolet ſur ſon ennemi, mais il ne lui fit qu'une legere contuſion : il fut en même-temps entouré de pluſieurs Cavaliers qui l'acheverent. Il ne faut pas s'étonner s'ils s'acharnerent de cette maniere ſur les deux Corſes, puiſque ce parti étoit commandé par les quatre freres de la femme de S. Pierre qui furent ravis de trouver cette occaſion de venger la mort de leur ſœur. Quoique ce jeune garçon qu'ils venoient de maſſacrer fût leur neveu, ils ne reconnurent en lui que le fils de S. Pierre, tant la haine qu'ils avoient pour ce Corſe les avoit aveuglez. Aprés ce combat Fornari s'embarqua pour s'en retourner à la Baſtie.

Il y avoit encore un autre fils de S. Pierre nommé Alphonſe, plus âgé que celui qui venoit d'être tué avec ſon pere. Ce jeune homme ſoutint encore la guerre pendant

deux ans, avec les ſecours qu'il recevoit des Turcs. Le Capoudan-Pacha qui étoit alors devant Malte, lui envoyoit de temps en temps des Armateurs qui venoient conferer avec lui, à un certain port au deſſus duquel ſon pere avoit fait bâtir un Château pour la ſureté de ſes vaiſſeaux. Alphonſe ayant obtenu huit galeres de Sinan Pacha, qui commandoit la flotte du grand Seigneur, alla devant la tour de Campoloré qu'il battit pendant quelques jours avec leurs courſiers : il auroit bien voulu dreſſer une batterie ſur une éminence qui commandoit la place ; mais les Turcs ne voulurent pas permettre qu'on mît leur artillerie à terre, de peur de la perdre, ſi la fortune leur étoit contraire. Cette précaution ne fut pas inutile, les troupes qui étoient logées à la Canonica entendant tirer le canon des infideles, ſe rendirent en diligence à Campoloré, qui n'en eſt éloigné que de douze milles : ils chargerent ſi vigoureuſement les Turcs, qu'ils les obligerent de ſe rembarquer avec une précipitation qui ne leur auroit pas donné le loiſir de retirer leur artillerie, s'ils l'avoient miſe à terre, comme Alphonſe le ſouhaitoit. 1566.

Aprés la mort de S. Pierre les rebelles qui ne recevoient plus de ſecours de France, commencerent de ſe refroidir. Ils dé-

1566. pêcherent à Côme de Medicis grand Duc de Toſcane, le Capitaine Valere de la Maiſon-Blanche, pour lui offrir la Souveraineté de leur Iſle, s'il vouloit les proteger. Ce Prince qui aimoit la paix refuſa la propoſition des mécontens, & même ſe l'étant fait donner par écrit, il l'envoya aux Genois : le Senat fit part de cet avis au General qui commandoit en Corſe, afin qu'il jugeât par là de la foibleſſe de leurs ennemis.

Cependant cette nouvelle produiſit un effet contraire. Les ſoldats de l'armée de Genes qui ne recevoient point de ſolde, s'imaginant qu'ils n'avoient plus d'ennemis à combattre, abandonnerent leur General, & ſe diviſerent en pluſieurs petits corps, pour avoir plus de liberté de piller le païs : Fornari ayant appris qu'un Capitaine des rebelles étoit dans une maiſon auprés de Tavagna avec ſa Compagnie, il réſolut de l'y forcer avec ce qui lui reſtoit de troupes ; il y envoya cent maîtres, avec trois cens fantaſſins, qui ayant marché toute la nuit, entourerent la maiſon, & obligerent les rebelles de ſe rendre, aprés une longue reſiſtance. Un des mécontens pour conſerver ſa vie & ſa liberté, fit une action qui merite d'être rapportée. Il ſortit dans la ruë l'épée nuë à la main, & aprés

avoir percé Jean-Baptiſte de Siene, qui le couchoit en joüe avec ſon fuſil, il paſſa ſur le ventre de tous ceux qui oſerent s'oppoſer à ſon paſſage, & gagna la campagne, quoi que bleſſé en pluſieurs endroits. Tous ſes compagnons étant demeurez priſonniers, furent conduits à la Baſtie. Le Capitaine Sebaſtien de Vecchio, Commandant des Genois, ayant reçu une mouſquetade au travers du corps, s'y fit porter ſur un brancard. 1566.

Un mois aprés les ſoldats de la garniſon de la Baſtie ayant eu avis qu'il y avoit auprés d'Omeſſa un parti de rebelles: ils prirent cette route au nombre de cent trente chevaux, & de trois cens fantaſſins: ils arriverent ſur le ſoir à Teſto, Village audelà des montagnes, & s'y étant repoſé quelques heures, ils continuerent leur marche le reſte de la nuit: il arriverent une heure avant le jour à un quart de lieu de cette Ville. Pierre André de la Coſta s'étant avancé pour reconnoître les ennemis, rencontra le Capitaine Paul Baptiſte, & ſe ſouvenant qu'à la défaite de la Caccia il avoit quitté le parti des Genois avec ſa Compagnie, & s'étoit jetté dans celui de S. Pierre, animé d'un juſte dépit, il lui tira un coup de piſtolet dans l'eſtomach, & le renverſa par terre. Les autres rebelles

1566. ayant entendu le coup, prirent l'épouvante, & ſe ſauverent en diligence, ce qui fit manquer cette entrepriſe. Au retour cette action ayant été rapportée à Fornari, il fit une ſevere reprimande à Coſta; mais ce Capitaine lui répondit fierement qu'il avoit fait ſon devoir en tuant un Officier des ennemis. Fornari indigné de la liberté de Coſta, réſolut de donner ſa Compagnie à Gregoire Grillo, Capitaine reformé; mais de peur d'être blâmé il voulut y obſerver quelques formalitez, & pour cet effet il mit Coſta au Conſeil de guerre. Il n'en eût pas la ſatisfaction qu'il s'en étoit promiſe : l'action de ce Capitaine ayant été approuvée de tout le monde. Trois ſemaines aprés Fornari envoya chercher Coſta par un Sergent, & lui dit qu'il vouloit l'envoyer en France, mais qu'il étoit embaraſſé de ſçavoir à qui il donneroit le commandement de ſa Compagnie pendant ſon abſence. Coſta lui répondit qu'il pouvoit diſpoſer de ſa charge comme il voudroit, mais qu'à ſon égard s'il ſortoit de l'Iſle, ce ne ſeroit que pour aller à Genes, rendre compte de ſa conduite. Ce n'étoit pas là ce que Fornari demandoit; il n'avoit propoſé à Coſta le voyage de France, que pour avoir un pretexte de lui ôter ſa Compagnie, & d'ailleurs il apprehendoit

que ſi ce Capitaine alloit à Genes, il ne lui rendît de méchans offices auprés de leurs ſuperieurs. Cependant il ne pût ſe garantir du mal qu'il prévoyoit. Coſta s'embarqua ſur une frégate ſans lui en demander la permiſſion, & ſe rendit bien-tôt à Genes. Il demanda incontinent audience au Senat, & l'informa des particularitez de ſon different avec ſon General. Le Senat approuva la conduite de Coſta, & lui fit donner gratuitement un logement, avec la paye de quatre ſoldats tous les mois, pendant le reſte du tems que Fornari devoit commander les troupes en Corſe. 1566.

L'Iſle étoit alors diviſée en deux parties : on nommoit les uns les Noirs, & les autres les Rouges. Les Noirs ayant trouvé moyen de gagner Fornari, lui perſuaderent de chaſſer les Rouges leurs ennemis mortels. Ce General y conſentit, quoique ces derniers fuſſent plus affectionnez à la Republique que les autres ; mais il ne voulut pas le faire de ſon autorité : il en écrivit aux Directeurs de la maiſon de ſaint Georges, qui remirent à ſa prudence d'en uſer comme il le jugeroit à propos. Fornari ſe voyant en liberté de ſuivre ſon inclination, diſpoſa toutes choſes pour l'exécution de ce deſſein. Il ordonna au Capitaine Camille de la Maiſon Blanche, & à ſon

frere, Chanoine de l'Egliſe Cathedrale, qui
1566. étoient les principaux d'entre les Noirs, de traiter avec les habitans des montagnes, afin qu'ils leur aidaſſent à reprendre un Fort, dont Camille avoit été chaſſé par Luce de la Maiſon-Blanche, chef des Rouges. Les Montagnards témoignerent à Camille & à ſon frere qu'ils prendroient volontiers les armes en leur faveur, pourvû que ce ne fût point par ordre des Genois, à qui ils ne prétendoient pas obéïr. Camille rapporta ſeulement à Fornari que les Montagnards avoient promis de l'aſſiſter, mais il lui cacha la mauvaiſe intention de ces peuples pour la Republique. Fornari fit incontinent donner à Camille de la poudre, du plomb, de la méche, & tout ce qu'il falloit pour armer mille Noirs. Luce de ſon côté fit entrer dans le Fort cinq cens Rouges, & ſe prepara à ſe défendre contre les ennemis. Les Noirs s'étant approchez de la place, prirent l'épouvante au premier coup de canon, & ſe mirent en fuite. Les Rouges les pourſuivirent, & en tuerent plus de la moitié. Camille & ſon frere ſe ſauverent avec peine dans un bois, d'où ils gagnerent la Badulella, & enſuite la Baſtie.

1567. Pendant le carnaval de l'année 1567. le Capitaine Jacques de la Maiſon-Blanche, qui

qui avoit été pris par les Genois à San-Firenzo eſſaya de ſe ſauver une nuit : il trouva moyen d'avoir une lime, avec laquelle il rompit les grilles qui étoient aux fenêtres de ſa chambre : il commençoit déja de deſcendre avec une corde dans les foſſez du Château, lorſqu'un garçon qui couchoit au pied de ſon lit s'éveilla, & ayant vû la fenêtre ouverte, appella du ſecours, & fit reprendre le priſonnier. On peut dire que le malheur de ce Capitaine fut bien grand, parce que tous les ſoldats de la garniſon étant en débauche il ſe ſeroit ſauvé indubitablement ſans ce garçon. Les Noirs ayant apris cette avanture, tâcherent d'aigrir Fornari contre le priſonnier qui étoit du parti des Rouges ; ils lui repreſenterent que s'il s'étoit ſauvé, il auroit cauſé beaucoup de mal, parce qu'il entendoit extremement la guerre, & étoit fort aimé des rebelles. Ce General en écrivit au Senat, qui lui permit de faire mourir ce Capitaine. Il envoya incontinent le bourreau dans la priſon, & l'ayant fait étrangler, ordonna qu'on expoſât ſon corps dans la place de la Baſtie. Quelques jours aprés Fornari envoya ſommer Luce de rendre le Fort dont il s'étoit emparé : Luce répondit qu'il étoit preſt de lui remettre la place, pourvû qu'il y mît garni- 1567.

ſon Italienne, & qu'il n'en donnât pas ſe
1567. commandement à aucun des Noirs. Ce General croyant la réponſe de Luce ſincere, envoya pour en prendre poſſeſſion Chriſtophle de Negro, avec cinquante fuſeliers. Luce feignit de vouloir obéïr aux ordres de Fornari, & ouvrit les portes aux Genois, mais il les fit fermer dés qu'ils furent entrez : il commanda enſuite qu'on les dépoüillât tout nuds, & qu'on les menât en priſon ; neanmoins aprés les avoir gardez un mois, il les envoya tous au General, à la reſerve de Tarente Lieutenant de Negro, qu'il garda encore quelques jours, & de trois ſoldats Genois qu'il fit enfermer dans un four chaud, où ils furent rôtis vifs.

Fornari irrité d'une action ſi barbare, commanda à Negro d'aller aſſieger le Fort avec deux pieces d'artillerie. Negro ſe mit incontinent en marche, & conduiſit ſon canon avec beaucoup de peine, par des montagnes eſcarpées. Lorſque les Genois furent arrivez au haut de la côte, pendant qu'ils côtoyoient un bois, l'avant-garde fut attaquée par un parti de Corſes, & le Lieutenant Bourguignon qui la commandoit, tué d'un coup de fuſil. Negro fit auſſi-tôt mettre ſes deux pieces en batterie, mais elle creverent du premier coup

l'une aprés l'autre. Le bruit courut que Negro l'avoit fait à deſſein, parce qu'il n'aimoit pas Fornari, & qu'il fut bien aiſe de lui donner le chagrin de voir manquer cette entrepriſe. Luce fit publier un manifeſte, portant qu'il avoit fait brûler les trois Genois pour venger la mort du Capitaine Jacques ſon pere, qui avoit été étranglé par ordre de Fornari. Toutes ces diviſions ceſſerent par le départ de ce General, qui ayant fini le temps de ſon Gouvernement, fut rapellé à Genes. 1567.

Pendant que le Senat ſongeoit à envoyer un nouveau General en Corſe, Coſta s'étant trouvé en converſation avec quelques Senateurs, leur fit entendre que Georges Doria ſeroit fort propre pour cet emploi. Cette propoſition fut approuvée par tous les Directeurs de la maiſon de ſaint Georges : ils lui donnerent le Commandement des troupes, & voulurent que Coſta l'accompagnât en ce voyage. Fornari qui n'étoit pas encore parti de l'Iſle de Corſe, & qui y demeura encore un mois depuis l'arrivée de ſon ſucceſſeur, en attendant une occaſion pour s'embarquer, eut le chagrin d'y voir Coſta en grand credit. Quelques jours avant l'arrivée de Doria, Gregoire Grillo fut empoiſonné à la Baſtie.

1567. Pendant que la guerre de Corſe continuoit ainſi avec differens ſuccez; Jean-Baptiſte Lercaro, Doge de Genes, ayant fini les deux années de ſa Magiſtrature, brigua pour être élû Procurateur perpetuel; mais cette grace lui fut refuſée, parce qu'on le crut trop partiſan d'Eſpagne. Eſtienne Prejean, fils de Jean-Baptiſte Lercaro, s'étant imaginé que Lucas Spinola, & Auguſtin Pinelli Cenſeurs, s'étoient oppoſez aux deſſeins de ſon pere, réſolut de s'en venger. Il les fit attaquer dans la ruë par une troupe de ſcelerats, qui tuerent Pinelli d'un coup de piſtolet, & bleſſerent dangereuſement Spinola. Un des aſſaſſins ayant été pris, accuſa Eſtienne Prejean Lercaro, qui fut mis incontinent en priſon avec ſon pere: neanmoins ce dernier ayant été trouvé innocent, obtint ſa liberté; mais ſon fils fut condamné à mort & executé, quoi que D. Garcias de Tolede, Amiral de la flotte d'Eſpagne, eût fortement ſollicité en ſa faveur. Aprés cette petite digreſſion il eſt temps de venir à la guerre de Corſe.

Quelque temps avant l'arrivée de Doria, Chriſtophle de Negro alla avec les troupes qu'il commandoit à Aleria, où il demeura quinze jours: delà il ſe rendit à Campoloré, dont il fit fortifier la tour avec

quatre baſtions, & y laiſſa deux cens hommes pour empêcher la deſcente des Turcs. 1567.
D'un autre côté Fornari réſolut avant que de s'en retourner de faire mourir Antoine de S. Florentin, qui avoit commandé un Regiment de Corſes rebelles du vivant de S. Pierre, & ſuivoit encore le parti des rebelles. Un ſoldat de la Compagnie de Coſta ayant appris le deſſein de Fornari, lui propoſa d'enveloper dans une piece d'écarlatte, dont les Corſes ſont fort curieux, quatre piſtolets à roüet, diſpoſez d'une telle maniere qu'ils tireroient quand on déployeroit cette étoffe, & d'envoyer à S. Florentin ce funeſte preſent; mais Fornari n'approuva pas cette propoſition, de peur que les piſtolets ne portaſſent ſur quelque autre Officier. Il aima mieux ſe ſervir d'un Cavalier Mantoüan, de la Compagnie de Mainfroy Cocarello, qui promit de l'empoiſonner. La choſe ayant été réſoluë, le Cavalier feignit de deſerter du camp des Genois, & de prendre parti avec S. Florentin. Pour ôter tout ſoupçon à ce Colonel, il mena avec lui un Luquois, à qui il n'avoit fait aucune confidence de ſon deſſein. Il eut auſſi la précaution avant que ſe preſenter à S. Florentin de cacher dans les ruines d'une vieille Egliſe qu'on nommoit la Canonica, la fiole qui contenoit ce fa-

1567. tal breuvage. Il propoſa enſuite à ce Colonel pour le mieux faire donner dans le piege, d'enlever vingt-cinq chevaux des ennemis qui étoient à l'herbe aſſez proche de ſon camp. Cocarello à qui Fornari n'avoit rien appris de ſon deſſein, voyant qu'il lui manquoit deux Cavaliers dans ſa Compagnie, ſe douta qu'ils avoient deſerté, & pour les en punir il écrivit à S. Florentin qu'il ſe défiât d'eux, parce qu'ils vouloient l'aſſaſſiner. Le Colonel pour s'éclaircir ſi cet avis avoit quelque fondement, fit arrêter ces deux transfuges, & commanda qu'on les dépoüillât en ſa preſence, pour voir s'ils n'avoient point ſur eux de piſtolets de poche ; mais ne leur en ayant pas trouvé, il demeura perſuadé que cet avertiſſement n'étoit qu'un artifice du Capitaine, pour l'obliger de ſe défaire d'eux, & ainſi il ne fit aucune difficulté de les prendre à ſon ſervice. Le Mantoüan pour ôter tout ſoupçon au Colonel, alla le lendemain avec dix de ſes compagnons faire une courſe juſqu'aux portes de la Baſtie, & en ramena trois chevaux qu'il avoit trouvez au fourage, ce qu'il continua par trois fois avec le même ſuccez. La quatriéme ayant ſçu que S. Florentin devoit bien-tôt déloger, il alla chercher la fiole de poiſon au lieu où il l'avoit cachée, & s'étant gliſ-

ſé dans la cuiſine de ce Colonel, il la verſa dans la marmite, ſans que perſonne s'en apperçût : il demanda enſuite permiſſion de retourner en courſe, & l'ayant obtenuë il partit avec ſes dix compagnons. Quand il fut en campagne il s'éloigna inſenſiblement, & regagna la Baſtie. Les Corſes aprés l'avoir attendu quelque-temps, ne le voyant pas revenir, reprirent le chemin du camp. Cependant le poiſon avoit fait ſon effet, S. Florentin & tous ceux qui avoient dîné avec lui s'en trouverent incommodez, mais ils n'en moururent pas, parce que le feu lui avoit ôté une partie de ſa force. Le Colonel s'informa du Mantoüan, & ayant ſçu qu'il n'étoit pas revenu avec les autres, il ne douta plus que le poiſon n'eût été préparé de ſa main ; mais comme il avoit échapé à ſa vengeance, il déchargea tout ſon reſſentiment ſur le pauvre Luquois, qui en étoit innocent. Quelques jours aprés le Mantoüan s'étant embarqué ſur une galere pour retourner à ſon païs, y mourut de maladie. 1567.

Cependant Doria ayant pris poſſeſſion du Commandement de l'armée, fit aſſembler le Conſeil de guerre, pour y réſoudre ce qu'il y avoit à faire pendant la campagne. Il diviſa enſuite ſes troupes en trois corps ; le premier fut compoſé des milices

1567. de la Baſtie, & des autres places qui avoient quitté le parti des rebelles : le ſecond de celles de Capo-Corſo : & il donna le cõmandement du troiſiéme où étoient tous les Genois, à Chriſtophle de Negro. Il l'envoya vers Omeſſa, ſur l'avis qu'il avoit reçu que pluſieurs rebelles s'étoient retirez dans un Château voiſin. Negro étant arrivé devant cette place, détacha quelques Noirs pour l'aller recõnoître ; mais cõme ils étoient du même parti que ceux qui gardoient le Château, ils ne revinrent point. Negro s'étant apperçu de la faute qu'il avoit faite, y renvoya des Rouges, qui chaſſerent les rebelles de ce poſte, & en firent un grand carnage. Negro fit enſuite bâtir un Fort ſur une éminence, entre la Caccia & Teſto, & y laiſſa pour le garder cent chevaux avec deux cens mouſquetaires. Les rebelles en ayant eu avis, vinrent ſouvent faire des courſes juſques-là, mais la Cavalerie leur donna ſi bien la chaſſe, qu'ils n'oſerent plus y revenir. Alphonſe fils de S. Pierre s'étoit mis auſſi en campagne avec quelques troupes, mais Doria le gagna par le moyen d'un Capucin, qui conclut avec lui un traité aux conditions ſuivantes.

Qu'Alphonſe s'embarqueroit avec les Capitaines François qui étoient en Corſe depuis le commencement de la guer-

re, ſans neanmoins qu'il fût reputé banni de l'Iſle ; qu'il y pourroit laiſſer un Intendant qui recevroit ſes revenus, & les lui feroit tenir. 1567.

Aprés qu'Alphonſe fut parti, Doria fit aſſembler tous les Officiers des Corſes rebelles, & en reçut le ſerment de fidelité au nom de la maiſon de S. Georges. Il reconcilia auſſi les Noirs avec les Rouges, & fit ceſſer toutes les partialitez. Il fit enſuite conſtruire un Fort à Aleria, où il mit en garniſon une Compagnie de Chevaux-legers, avec cinquante fuſeliers, pour empêcher les incurſions des Turcs. Il licentia les troupes inutiles, & ayant diſtribué les autres dans les places, il s'en retourna à Genes ſur la fin de l'année 1568. laiſſant l'Iſle de Corſe paiſible. 1568.

Cette Iſle ne fut pas la ſeule troublée par des guerres civiles. Dans le même tems les habitans de Final ſe ſouleverent contre Alphonſe, Marquis de Carreto, & l'aſſiegerent dans ſon Château. L'Empereur voulut prendre connoiſſance de ce differend, prétendant que ce fief relevoit de l'Empire, & il prononça en faveur du Marquis, mais les rebelles ne voulurent pas acquieſcer à ſon jugement. Le Roi Catholique, ſous pretexte de le

1568. vouloir faire exécuter, y envoya à la priere de Ferdinand, D. Gabriel de la Cueva, Duc d'Alburquerque, avec quatorze mille hommes de pied, en partie Allemans, en partie Eſpagnols, & ce qu'il pût tirer de Cavalerie du Duché de Milan. Le Duc aprés avoir tenu quelque temps cette place aſſiegée, & l'avoir battuë pendant pluſieurs jours avec ſon attillerie, obligea les habitans de ſe rendre à compoſition.

Dans le même-temps le Marquis de Biſague, Gouverneur du Marquiſat de Saluces pour Charles IX. Roi de France, eſſaya de ſurprendre Savone par intelligence; mais la conſpiration ayant été découverte par des lettres du Marquis, adreſſantes à Octavien de Ferrate, qui furent interceptées, les Auteurs furent punis du dernier ſupplice.

1570. Au commencement de l'année 1570. le Duc d'Albuquerque fit lever quantité de troupes, ſous pretexte de les envoyer contre les Armateurs d'Afrique, ce qui donna de l'ombrage à tous les Princes voiſins, qui ne ſçavoient à quoi elles étoient deſtinées. Mais dés que D. Jean d'Autriche fut arrivé à Genes, on connut bientôt quelle étoit l'intention du Roi Catholique. Bernard de la Cueva, neveu du Duc d'Albuquerque, s'approcha de Final avec

cinq mille Italiens, commandez par Sigiſmond de Gonzague, quinze cens fantaſſins Eſpagnols, & toute la Cavalerie du Duché de Milan. Jean Albert de Carreto, que le Marquis avoit établi pour Gouverneur de cette place, depuis que le Duc d'Albuquerque la lui avoit renduë, reçut d'abord la Cueva dans la Ville comme ami; mais voyant qu'il vouloit y mettre garniſon, il ſe retira dans le Château, dont il fit fermer les portes, déclarant qu'il le défendroit juſqu'à l'extrémité. Le Marquis de Carreto qui étoit depuis longtemps à la Cour de l'Empereur, où il ſolicitoit l'inveſtiture du Marquiſat de Final, ayant appris les hoſtilitez commiſes par la Cueva, s'en plaignit à ſa Majeſté Imperiale. Elle envoya des Ambaſſadeurs au Roi Catholique, & à la Cueva, pour les faire deſiſter de cette entrepriſe. La Cueva ayant été averti du départ des Ambaſſadeurs, réſolut de prendre le Château avant leur arrivée: il le fit battre avec trois canons, & preſſa tellement les aſſiegez, qui n'étoient que cent en tout, qu'un de leurs principaux Officiers ayant été dangereuſement bleſſé, & la bréche ſe trouvant raiſonnable, ils furent contraints de capituler, & de ſe rendre, à condition qu'ils ſortiroient avec armes & bagages: que le 1570.

1570. Marquis joüiroit du revenu de la Ville ; & en conſerveroit la Souveraineté. La garniſon étant ſortie ſuivant la capitulation, la Cueva fit entrer dans la place trois cens hommes d'élite. Quelques jours aprés les Ambaſſadeurs de l'Empereur arriverent ; mais la Cueva leur déclara qu'ils étoient venus trop tard, & qu'ils devoient s'adreſſer au Roi d'Eſpagne, qui ne manqueroit pas de donner ſatisfaction à leur Maître.

Fin du onziéme Livre.

SOMMAIRE
DU
DOUZIE'ME LIVRE.

ANdré Doria donne une nouvelle forme au Gouvernement de la Republique. Après ſa mort les nouveaux Nobles ſe plaignent qu'on ne les admet plus aux charges. Jeannetin Lomelin, nouveau Doge, perſecute Senarega. Rottalè donne occaſion à une querelle entre les anciens & les nouveaux Nobles. Le Roi d'Eſpagne envoye à Genes Idiaquez pour les accommoder. Les nouveaux Nobles ſe liguent avec les Populaires. Il ſe forme une nouvelle faction. Les nouveaux Nobles refuſent l'arbitrage du Pape & du Roi d'Eſpagne. Le peuple oblige le Senat à conſentir qu'on

aſſocie cinq cens de leur corps à la Nobleſſe. Idiaquez fait reſoudre les anciens Nobles à s'aſſurer des paſſages pour aller à Genes. Le Senat envoye Senarega à Rome, pour prier le Pape de procurer la paix à la Republique, & ſa Saintetè envoye un Legat à Genes. Differend pour l'élection des nouveaux Magiſtrats. Les anciens Nobles levent des troupes. Les deux partis envoyent des Deputez à l'Empereur. Philippe II. donne des troupes aux anciens Nobles. L'Empereur envoye deux Ambaſſadeurs à Genes, pour traitter l'accommodement. Tous les Princes d'Italie arment. Philippe II. fait approcher ſes troupes de Genes. Tagliacarne eſt deputé à ce Prince par le Senat. Les anciens Nobles font un fond pour ſoûtenir la guerre. Ils découvrent que Philippe II. n'a d'autre deſſein que de profiter de leur querelle avec les nouveaux Nobles. Le Pape ſe déclare pour les anciens. Les nouveaux ſe preparent à la défenſe. Doria com-

mence la guerre. Le grand Duc leve des troupes pour ſa ſureté. Les anciens prenent Novi. Le Pape fait ſigner un compromis aux deux partis, & les accommode. Le Roi Catholique retient Final, qui lui avoit été mis en dépoſt par les Genois.

HISTOIRE DE GENES,

CONTENANT

Tout ce qui s'eſt paſſé depuis l'an 1570. juſqu'à 1624.

LIVRE DOUZIE'ME.

1570. DANS le commencement de cette ſeconde partie nous n'avons rapporté que les guerres étrangeres, ſans parler du Gouvernement de l'Etat; mais comme il eſt impoſſible de le bien entendre, & de connoître les differends des maiſons anciennes d'avec les nouvel-

les, qui durent depuis l'année 1570. sans entrer dans le détail des divers changemens arrivez à l'Etat politique ; je reprendrai l'hiſtoire de plus haut. Je commenceray par les Reglemens que fit faire André Doria, lorſqu'en changeant de parti il obligea auſſi ſa patrie d'en changer. Il la mit ſous la protection de l'Empereur Charles-Quint, à condition que lui & ſes ſucceſſeurs, tant à l'Empire qu'à la Couronne d'Eſpagne, maintiendroient la Republique de Genes dans une entiere liberté : Que ce Prince lui feroit rendre toutes les places qui étoient demeurées au pouvoir des étrangers, & principalement Savone : Qu'il n'exigeroit rien des Genois en forme de tribut, ſe contentant de ce qu'ils lui donneroient gratuitement. Qu'il ordonneroit à tous les Officiers de ſes troupes en Italie de prendre les armes pour leur défenſe à la premiere requiſition ; & enfin qu'il ſeroit permis aux Marchands de cette Nation de trafiquer dans tous les Etats de l'Empereur, de même que les ſujets de S. M. I. ſans aucune diſtinction. 1570.

Aprés que Doria eut pris ces précautions pour le dehors, il fit remettre le Gouvernement de la Republique entre les mains de douze Réformateurs, tirez en

1570. nombre égal des maiſons anciennes & nouvelles. Ces Réformateurs firent pluſieurs Réglemens, ſe reſervant le pouvoir d'en ajoûter de nouveaux, ſuivant qu'ils le jugeroient à propos. Ils établirent entr'autres choſes qu'on ſupprimeroit tous les noms qui pourroient renouveller les anciennes diviſions: Qu'on ne parleroit plus de Guelphes ni de Gibelins, de Noirs ni de Blonds ou de Rouges, & que les Nobles & les Populaires ſeroient admis indifferemment aux charges, pourvû qu'ils euſſent les qualitez requiſes pour ſe bien acquitter de leurs emplois. Ils ordonnerent auſſi qu'on éliroit un Doge avec huit Gouverneurs, mais qu'ils ne pourroient réſoudre aucune affaire importante le même jour qu'elle auroit été propoſée, & qu'ils ſeroient obligez d'en remettre la déciſion au lendemain : Que le Doge, le Gouverneur & les Procurateurs pourroient changer & reformer les anciennes Ordonnances, & en faire de nouvelles, ſans augmenter pour cela l'autorité qu'on leur auroit donnée en les mettant en charge. Ils ſtatuerent encore que pour entretenir une parfaite union entre tous les ſujets de la Republique, on pourroit tous les premiers jours de l'an aggreger à l'ancienne Nobleſſe dix Citadins, ſept de la Ville, & trois de

la campagne : Que les ſept de la Ville ſeroient choiſis par les Gouverneurs qui ſeroient tenus de faire enqueſte de leurs vie & mœurs, & verifier s'ils étoient nez en legitime mariage ; à la charge auſſi que ces nouveaux Nobles, depuis l'aggregation, ne pourroient plus faire aucun commerce. A l'égard de ceux de la campagne, l'élection en fut remiſe au Gouverneur, mais avec cette condition, qu'ils ſeroient obligez de la faire approuver au Doge. Il fut enfin arrêté que pour ſerrer davantage les nœuds de l'amitié entre tous les Nobles, on incorporeroit toutes les maiſons de la nouvelle Nobleſſe dans les vingt-huit anciennes, permettant à ces nouveaux aggregez d'ajoûter à leur noms ordinaires celui de la famille ancienne dans laquelle ils ſeroient entrez, & qu'ainſi on les appelleroit tous indifferemment Nobles ſans diſtinction. On ajoûta auſſi au nombre des Patrices, (on nomme ainſi ceux qui ont droit d'entrer au Senat) cent quarante Nobles des maiſons nouvelles, & quatorze des anciennes. Suivant cet ordre les Marocelli & les Panzani furent aggregez aux Marini ; les Ceba aux Grimaldi, & ainſi des autres. On compta au nombre de ces vingt-huit familles, les Juſtiniani, les Sauli, les Franchi, les Promontori & les

1570.

1570. Fornari; quoi qu'auparavant ils fuſſent réputez du corps des Populaires, lorſqu'on n'admettoit que des Citadins aux charges. Aubert de Lazari fut le premier Doge élû par les Réformateurs. C'étoit un homme d'un grand merite, quoi que d'une famille populaire. Les Gouverneurs & les Procurateurs furent tirez en même-temps, moitié des maiſons anciennes, & moitié des nouvelles. A l'égard des Gouverneurs on en prit deux de l'ordre des Citadins, & deux de celui des Artiſans, le même ayant été pratiqué à l'égard des Procurateurs, ſuivant l'ancien uſage établi long-temps avant la réforme. Les Genois pour reconnoître les obligations qu'ils avoient à André Doria, reduiſirent les cinq charges de Syndic ou de Cenſeurs en une ſeule qu'ils lui conferérent, & au lieu qu'elles n'étoient qu'annuelles, ils firent celle-là perpetuelle en ſa perſonne, avec exemption pour lui & ſa poſterité de toutes ſortes d'impoſitions & de gabelles. L'Empereur de ſon côté l'honora de l'Ordre de la Toiſon, & lui donna la Principauté de Melfe. Depuis cet heureux changement chacun eut une entiere liberté dans les ſuffrages, étant permis de les donner ſans contrainte, de bouche, ou par buletin au choix de l'opinant. Les Réformateurs

avoient neanmoins recommandé ſur tout qu'on obſervât l'égalité dans la diſtribution des charges, afin que perſonne n'eût ſujet de ſe plaindre. Ils donnerent même la faculté au Senat de reformer l'Election en cas d'inégalité. Cependant comme il n'y a point de loix ſi bien établies qui ne ſe relâchent dans la ſuite, les anciens Nobles commencerent de murmurer, prétendant qu'on mettoit dans le nombre des Magiſtrats plus de Citadins & d'Artiſans, que de ceux de leur ordre, & qu'on ne gardoit pas l'égalité dans l'élection du Doge, quoi qu'elle dût être religieuſement obſervée. Ils ſoûtenoient que cet abus procedoit de ce que dans le grand Conſeil, compoſé de quatre cens Nobles, il s'en trouvoit à peine le tiers d'anciens, & qu'ainſi les nouveaux étant en plus grand nombre ils y entroient plus ſouvent. Ils diſoient que cette inégalité aigriſſoit les familles les unes contre les autres, & cauſoit même la diſcorde avec ceux d'un même nom: Qu'encore qu'à l'élection du Doge & des Gouverneurs le premier jour les Electeurs fuſſent tirez de tous les ordres, neanmoins ces mêmes Electeurs dans le choix des Magiſtrats ne ſuivoient que leur inclination, ſans ſonger à l'égalité requiſe, & qu'ainſi la balance tomboit toûjours du côté le plus fort. Ils

1570.

1570. ajoûterent qu'encore que le nombre des Nobles eût été fixé du temps de Trivulce, la peſte l'avoit extremement diminué, & qu'ainſi les nouveaux avoient un grand avantage ſur les anciens : Qu'il étoit même entré pluſieurs familles dans le Senat contre l'ordre preſcrit par les loix : que la puiſſance des nouveaux croiſſoit inceſſamment par l'aggregation des dix familles qu'on incorporoit tous les premiers jours de l'an : que ce deſordre en entraînoit un autre beaucoup plus important, parce que les nouveaux Nobles étant aſſurez de faire paſſer tout ce qu'ils vouloient à la pluralité des voix, ſe ſoucioient fort peu d'enfreindre le Reglement qui leur interdiſoit le commerce, & même qu'ils exerçoient pluſieurs Arts mécaniques, ce qui ravaloit la dignité de leur caractere.

Il ne faut pas s'étonner ſi la Republique de Genes a été ſujette à de ſi frequentes révolutions, depuis que le peuple qui n'eſt né que pour obéïr a eu part au Gouvernement, & a voulu commander. L'experience nous a fait voir que tous les Etats dont le Gouvernement a été Démocratique ont été ſujets à mille changemens, & que les peuples qui ont voulu s'élever au deſſus de la Nobleſſe, ſont devenus les eſclaves des autres Nations. Sans remonter juſqu'aux

Atheniens & aux Lacédemoniens, qui aprés avoir été soûmis à la puissance des Romains, ont enfin passé sous le joug des Turcs, qui les traittent plûtôt comme des bêtes que comme des hommes; les Republiques de Pise, de Sienne, & de Milan, autrefois si florissantes, ont enfin perdu leur liberté, & ne sont plus que des Provinces du grand Duc ou du Roi d'Espagne. 1570.

Cependant il n'y a point eu de Republique sujette à de si frequentes conjurations que celle de Genes, sans parler de celle du Comte de Lavagne, qui a fait plus de bruit qu'aucune autre, & dont j'ay décrit les particularitez dans le onziéme Livre. Valacerca Centurioné essaya de se rendre maître de Genes en 1536. pendant que l'Empereur faisoit la guerre en Provence. Cainin de Gonzague feignant d'aller à la Mirandole, pensa peu de temps aprés surprendre la Ville, par intelligence avec quelques Citadins; mais il fut vigoureusement repoussé par Augustin Spinola, Comte de Tassarolle, qui commandoit l'Infanterie, & par Antoine Doria, que S. M. I. envoya au secours des Genois avec sa flotte. Pierre Strozzi fit la même tentative de concert avec le Comte de Lavagne; mais comme les galeres d'Espagne

étoient alors dans le port, cette entreprise
1570. n'eût aucun effet.

En 1545. Jean-Baptiſte Fornari fut élû Doge par cabale, & quoi que d'un merite diſtingué, on ne laiſſa pas de le mettre en priſon lorſqu'il fut hors de charge, ſur quelques ſoupçons qu'on eut qu'il avoit intelligence avec les François. On lui fit ſon procez, parce qu'il y avoit contre lui de violents indices, mais la preuve n'étant pas ſuffiſante pour le convaincre, on n'oſa le condamner à la mort, & on ſe contenta de le releguer en Flandre, où il finit ſes jours.

En 1547. aprés la mort tragique du Comte de Lavagne, le Senat envoya Auguſtin Spinola avec quelques troupes, pour ſe ſaiſir des places fortes que tenoient les Fieſques, & principalement de Montobio. Cela ſe fit dans la crainte que l'Empereur n'y fît marcher ſon armée, & ne s'en emparât, pour opprimer la liberté des Genois, ſous pretexte de la défendre ou de les vêger.

Peu de temps aprés on découvrit une autre conjuration, faite par Jules Cibo, Marquis de Maſſe, qui avoit épouſé une niéce du Prince Doria. Ce Marquis avoit réſolu avec quelques Citadins & les exilez de la maiſon de Fieſques, de ſe rendre maître du Palais Ducal, & de faire main baſſe

baſſe ſur le Doge, auſſi-bien que ſur les Gouverneurs, ſans même épargner le Prince Doria ſon oncle. La conſpiration ayant été découverte, le Senat trouva moyen de faire arrêter Cibo à Pontremole, ſuivant les ordres qui en furent donnez par le Gouverneur du Milanois. Ce malheureux fut enſuite conduit à Milan, où il eut la tête tranchée par le commandement de S. M. I. Pluſieurs de ſes complices furent auſſi décapitez à Genes, & quelques autres exilez. 1570.

Ces differentes entrepriſes obligerent ceux qui diſiroient le repos de leur patrie de ſonger à en prévenir les ſuites. D. Ferdinand de Gonzague, Lieutenant General de l'armée Imperiale en Italie & Gouverneur de Milan, en fit grand bruit, & écrivit pluſieurs lettres au Senat pour le porter à y remedier promptement. L'Empereur lui même tint pluſieurs Conſeils à cette occaſion; mais Doria qui connoiſſoit que ce grand empreſſement venoit plûtôt du deſſein que ce Prince avoit d'entreprendre ſur la liberté de la Republique, que d'une bonne volonté pour la défendre, refuſa toutes ſes offres, & rompit ſes meſures. L'Empereur ne ſe rebuta pas, & fit pluſieurs tentatives pour obliger les Genois à ſouffrir qu'il fît bâtir une Citadelle au-

1570. prés de leur Ville, où il mettroit garniſon, ſous pretexte d'empêcher que les factieux n'attiraſſent les étrangers en leur pays, & ne troublaſſent le repos de l'Italie : il envoya pour cet effet à Genes le Duc d'Albert, & le Cardinal de Granvelle, avec ordre de prendre l'avis de Doria, ſans lequel il n'oſoit rien entreprendre, connoiſſant le credit qu'il avoit dans la Republique. Doria preſſé par les Miniſtres de l'Empereur en fit la propoſition à quelques Citadins, qui y trouverent d'abord une utilité apparente ; mais ayant enſuite examiné cette affaire avec plus de loiſir, ils demeurerent convaincus que ſi cette Citadelle leur donnoit moyen de ſe garentir des entrepriſes de ces eſprits factieux, elle leur impoſeroit une ſervitude dont il leur ſeroit fort difficile de s'affranchir. Doria entra dans le même ſentiment, & étant bien réſolu de ne ſouffrir point d'innovation qui pût donner atteinte à la liberté de ſon païs, il fit dépêcher par le Senat à l'Empereur en Allemagne, Adam Centurioné, & depuis François Grimaldi, pour luy repreſenter que ſans Citadelle on viendroit bien à bout de faire obſerver les ſages Reglemens qui avoient été faits par les Réformateurs, & que la Compagnie de Lanſquenets étoit ſuffiſante pour s'oppoſer à

tous les attentats des eſprits broüillons. L'Empereur voyant Doria inébranlable, témoigna eſtre perſuadé des raiſons des Ambaſſadeurs, & ne ſongea plus à la Citadelle. Aprés que Centurioné & Grimaldi furent de retour à Genes, on élut huit des principaux Citadins pour conferer avec Doria, ſur les moyens de pourvoir à la ſûreté publique, & en faire enſuite le rapport au Senat. Quelques jours aprés on augmenta le nombre des Commiſſaires juſqu'à douze, afin que cette affaire fût mieux diſcutée, & on tira ces quatre nouveaux, moitié du corps des Procurateurs, & moitié de celuy des Gouverneurs. Aprés pluſieurs conferences le Doge, les Procurateurs, les Gouverneurs, les huit Réformateurs & le Prince Doria firent une Loy que les ſeditieux nommerent le Garibet, & elle fut publiée en 1547. Elle portoit qu'au lieu que tous ceux du Conſeil des quatre cens étoient tirez au ſort, & que les vingt-huit Electeurs du Doge & des Gouverneurs étoient nommez par les cinq qui avoient été tirez au ſort, & qu'enſuite cette nomination étoit confirmée par les ſuffrages du Conſeil des quatre cens du grand Conſeil, on en tireroit à l'avenir trois cens au ſort, & qu'on éliroit les cent autres par ſuffrages. Que de ce grand corps 1570.

1570. on en tireroit cent par buletins, dont ſeroit compoſé le petit Conſeil, pour regler les affaires importantes & les plus preſſées, & ainſi des cent adjoûtez au grand Conſeil par ſuffrages; & des cent du petit Conſeil; on feroit deux Colleges, en y ajoûtant huit Directeurs de la maiſon de ſaint Georges, cinq Syndics, & ſept tirez des Magiſtrats extraordinaires, ce qui feroit encore le nombre de vingt Senateurs. Il étoit auſſi ordonné par la même Loy que le petit Conſeil qui devoit être élû tous les ans de la maniere dont on vient de l'expliquer, nommeroit les vingt-huit qui devoient élire le Doge & les Gouverneurs, à la charge neanmoins qu'ils ne ſeroient pas perpetuels, mais que chacun y viendroit à ſon tour. Cet ordre fut approuvé de tout le monde, & dura depuis l'année 1547. juſqu'à 1575. Voilà ce qu'il étoit neceſſaire d'expliquer pour comprendre l'origine de la guerre civile qu'on va décrire.

Aprés la mort du Prince Doria les nouveaux Nobles ſe plaignirent de ce qu'on les avoit aggregez aux maiſons anciennes, diſant qu'ils n'étoient plus admis aux charges, & que les vieux emportoient toûjours l'avantage. Les anciens ſouffrirent ce continuel murmure des nouveaux ſans en faire ſemblant, parce qu'ils étoient toûjours oc-

cupez aux affaires politiques, & d'ailleurs qu'ils ne vouloient pas ſe commettre contre un nombre incomparablement plus grand que le leur. Ils entendoient à toute heure les aggregez dire en leur preſence qu'ils étoient bien las de cette union, & qu'ils ſouhaitoient extremement que les choſes retournaſſent en leur premier état; qu'il leur étoit bien fâcheux de voir leur veritables noms éteints; qu'il en étoit comme des Rivieres qui vont ſe perdre dans la mer, en y mêlant leurs eaux, & que les étrangers profitoient de la gloire qu'ils acqueroient aux dépens de leur ſang, puis qu'elle ſe répandoit également ſur leur veritable famille, & ſur celle à laquelle ils étoient aggregez. En 1559. les vieux obtinrent du Senat un Decret, par lequel il fut deffendu à tous Notaires ſous de rigoureuſes peines, d'employer dans les Actes qu'ils paſſeroient d'autres noms que ceux des familles où les nouveaux Nobles étoient entrez. Ce même Decret portoit encore que les aggregez ne pourroient s'allier par mariage avec les familles de la nouvelle Nobleſſe, ce qui leur ſembla fort dur. Les nouveaux Nobles ne pouvant plus ſouffrir cette rigueur, commencerent de s'aſſembler en 1570. aprés la guerre de Corſe dans la maiſon de Jacques Baſa-Dona qui 1570.

1570. étoit fort déchaîné contre le Gouvernement preſent. Quoi que le Senat eût été pleinement informé de ces aſſemblées ſedi-tieuſes, & de la liberté avec laquelle on y avoit parlé, bien loin de punir ceux qui avoient manqué de reſpect pour cet auguſte corps, il ne leur en fit pas même une réprimande.

1571. Sur la fin de l'année ſuivante Jeannetin Lomelin fut élû Doge en la maniere ordinaire. Ce Magiſtrat fermant les yeux à tous les abus qui devoient être reformez, s'attacha à perſecuter Mathieu Senarega, grand Chancelier & premier Secretaire de la Republique, homme illuſtre par ſa naiſſance, par ſon éloquence, & par ſon érudition, ſur qui le Senat ſe repoſoit du ſoin des affaires les plus importantes, avec une confiance qu'il n'avoit jamais euë pour aucun autre des nouveaux Nobles. Quoique le Doge n'agit contre Senarega que par jalouſie, il avoit ſçu couvrir ſes mauvaiſes intentions du voile de la juſtice : il trouva mauvais que Senarega ſignât ſeul les lettres qu'on écrivoit au nom de la Republique aux Princes étrangers ſur des matieres importantes, & il voulut qu'elles fuſſent contre-ſignées par luy & par deux Senateurs. Le Doge auroit merité des loüanges s'il avoit pris cette précaution plûtôt pour l'intereſt public,

que par le conſeil des ennemis de Senarega. La dureté avec laquelle cet ordre fut exécuté fit aſſez connoître le motif par lequel il étoit pouſſé. Comme l'animoſité augmentoit tous les jours entre ces deux Magiſtrats, on crut avec quelque apparence que Senarega avoit ſuſcité les nouveaux Nobles contre les Anciens, & qu'il avoit eu l'adreſſe de leur faire obtenir la moitié des charges de la Republique. On jugea auſſi que c'étoit par ſon miniſtere, ou du moins ſur ſes memoires qu'on avoit dreſſé le Reglement, portant que les principales dignitez ſeroient diſtribuées partie au ſort, & partie par les ſuffrages : quoy qu'en effet il fut avantageux au public, & que ce fut le plus ſeur moyen pour éteindre les diſtinctions qui étoient entre les maiſons anciennes & nouvelles. Comme perſonne ne pouvoit douter de l'utilité de cette Loy, il ne fut pas difficile à Senarega qui étoit parfaitement inſtruit des coûtumes du païs, & dont l'éloquence perſuadoit aiſément, de la faire paſſer, & d'en tirer enſuite avantage pour engager à la revolte les eſprits qui n'y étoient déja que trop diſpoſez. On ſe confirma encore davantage dans ce ſentiment, lorſqu'on vit à la derniere aſſemblée les nouveaux Nobles s'échauffer extremement contre les vieux, & en venir 1571.

à de fâcheuſes extremitez, tandis que d'un autre côté la populace ſe mutinoit.

1572. En 1572. il arriva en Eſpagne un accident qui ne contribua pas peu à aigrir les deux partis l'un contre l'autre. Baltazard Rottalé, aggregé à la famille des Palavicins, ayant été arrêté pour debtes, demanda ſon élargiſſement, ſur le fondement que par les loix de ce Royaume les Nobles ne peuvent être empriſonnez pour cauſes civiles; mais comme on auroit pû révoquer ſa nobleſſe en doute, il obtint du Senat de Genes un Certificat, portant, que François Rottalé, pere de Baltazard, avoit toûjours vêcu noblement, & qu'il avoit été aggregé dans la famille des Palavicins. Rottalé avoit pour creanciers quelques anciens Nobles, qui par leur intereſt particulier firent ajoûter à ce Certificat que François Rottalé n'étoit entré dans cette famille qu'en 1528. Les parens de Rottalé ſe plaignirent extrémement de cette clauſe, & firent de cette affaire particuliere, celle de tous les nouveaux Nobles qui ſe trouvoient intereſſez dans cette diſtinction. Cette conteſtation fut portée au Senat, & y fut agitée avec beaucoup de chaleur, ſans qu'on y pût prendre aucune réſolution. Les anciens Nobles firent dans le même temps une autre entrepriſe, qui augmenta extré-

ment l'aigreur des nouveaux. Les Réformateurs de l'année 1528. avoient ordonné que les revenus de la maiſon de ſaint Georges ſeroient appliquez à doter les filles de l'ancienne Nobleſſe, & à pourvoir aux autres neceſſitez des vieux, ſans que les aggregez y puſſent avoir aucune part. Quelques familles anciennes pour joüir de ce privilege, firent faire l'arbre de leur genealogie, & y placerent les aggregez comme ſeparez de la ſouche, afin, diſoient-ils, de ne préjudicier pas à leur deſcendans. Les Lomelins entr'autres qui avoient de grands biens, s'y attacherent avec un ſcrupule fort exact, & firent enregiſtrer leur genealogie dans les archives publiques, par un Decret du Senat, malgré l'oppoſition de leurs aggregez. Un plaiſant dit un jour au ſujet de cet arbre genealogique, que ſi le Senat ne le faiſoit arracher, il produiroit un jour un fruit fort amer. 1572.

Comme dans les matieres d'Etat les moindres choſes ſont de conſequence, & peuvent avoir des ſuites fâcheuſes, ſi elles ne ſont prévenuës par ceux qui ſont prépoſez au Gouvernement; l'affaire des Lomelins fit un ſi grand bruit dans le Senat, que les anciens Nobles en vinrent aux groſſes paroles avec les nouveaux. Ceux qui n'avoient pour but que le repos de leur

1572. patrie propoſerent de choiſir un certain nombre de Nobles d'une ſageſſe & d'une probité ſi connuë, qu'ils ne puſſent être ſuſpects à l'un ny à l'autre des deux partis, & de leur commettre le ſoin de terminer ce differend, & de reformer de nouveau les Reglemens & les Ordonnances qu'on avoit déja faites. Les nouveaux Nobles refuſerent cet expedient, diſant que ſi on nommoit des arbitres en nombre égal de l'ancienne & de la nouvelle Nobleſſe, les aggregez ſeroient toûjours condamnez & n'auroient aucune juſtice; même ils accuſerent les vieux d'avoir appellé les Eſpagnols à leur ſecours, parce qu'il étoit arrivé à Savone quelques galeres d'Eſpagne. Quoi qu'elles y euſſent fait peu de ſejour, & euſſent paſſé aux Etats que le Roi Catholique poſſedoit en Italie, les nouveaux Nobles en prirent tellement l'allarme, & éclaterent avec tant de bruit, qu'ils déclarerent en plein Senat, que ſi on ne remedioit promptement au malheur dont ils étoient menacez, ils chercheroient eux-mêmes les moyens les plus prompts & les plus efficaces pour s'en garentir. Neanmoins quelques jours aprés, les eſprits deſintereſſez connurent que c'étoit un artifice de ceux qui vouloient mettre la diviſion dans l'ordre de la Nobleſſe.

Jean André Doria qui étoit alors en Sicile, ayant apris les conteſtations qui arrivoient à Genes toutes les fois qu'il falloit élire de nouveaux Magiſtrats, s'y rendit en diligence, eſperant appaiſer ces deſordres par ſon credit, mais tous ſes ſoins furent inutiles. Quelque temps aprés on élut pour Doge aprés pluſieurs brigues Jacques Grimaldi de Durazzo, agreable à tout le monde pour ſa douceur & pour ſes autres vertus, dont toutes les inclinations étoient portées à la paix. 1572.

Le Roi d'Eſpagne ayant apris ces partialitez, envoya à Genes Jean Idiaquez, Cavalier auſſi prudent qu'habile, & dont l'humeur inſinuante étoit fort capable de réunir les eſprits diviſez. Cet Eſpagnol parla avec beaucoup d'éloquence dans le Senat; mais ſes raiſons quoique ſolides, & débitées avec beaucoup de grace, ne pûrent perſuader des eſprits qui n'écoutoient que leur paſſion. Idiaquez ſçachant que pour guerir un mal il faut le connoître parfaitement, eut avec Sanche de Padille, Ambaſſadeur ordinaire de ſa Majeſté Catholique, & avec pluſieurs des nouveaux Nobles, pluſieurs conferences par leſquelles il fut pleinement informé du ſujet de ce different. Pendant qu'il prenoit ces inſtructions, il arriva un incident qui cauſa de nouvelles 1573.

1573. défiances, & allarma extremement les aggregez. Comme on étoit ſur le point d'élire les Magiſtrats de l'année courante, les anciens Magiſtrats firent venir de leurs terres quelques uns de leurs Vaſſaux pour la ſureté de leurs perſonnes : les nouveaux s'en plaignirent comme d'une entrepriſe faite contre eux ; mais comme ces milices furent licentiées aprés l'élection, le deſordre ceſſa, & le reſte de l'année ſe paſſa aſſez tranquilement.

1574. En 1574. les troubles recommencerent ſur ce que les aggregez prétendirent qu'on tirât au ſort les Magiſtrats, parce qu'étant en plus grand nombre, ils eſperoient emporter la plus grande partie des charges. Dans cette vûë ils eſſayerent de perſuader aux autres Citadins qu'ils ne devoient pas approuver la nouvelle reforme qui avoit été propoſée par Marc Antoine de Carreto, Prince de Melfe. Le Senat nomma quatre Commiſſaires pour examiner cette propoſition, & les autres Reglemens qui regardoient la tranquilité publique ; les aggregez ſans attendre le rapport qu'ils en devoient faire, déclarerent fierement qu'ils n'approuveroïent aucune reforme, qu'on n'eût auparavant caſſé le Garibet, & rétabli les Loix de 1528.

Dans le même-temps quelques chefs du

peuple prierent le Senat d'aggreger à la Nobleſſe un certain nombre de populaires qui étoient dignes de cet avantage par les ſervices qu'ils avoient rendus à la Republique. Le Senat leur répondit, que ce qu'ils demandoient étoit encore contre les loix, & les menaça de les punir s'ils continuoient de lui en faire inſtance. Les nouveaux Nobles ne voulurent pas manquer une ſi belle occaſion d'engager le peuple dans leurs intereſts. Ils promirent à ces chefs d'appuyer leurs prétentions, & prirent enſuite de ſi fortes liaiſons avec les populaires, qu'ils ne firent plus aucune démarche que de concert. Les nouveaux Nobles ſe voyant appuyez par le peuple, demanderent avec plus d'opiniatreté la caſſation du Garibet, & commencerent de cabaler pour faire paſſer l'aggregation des populaires. 1574.

Aprés l'élection des Magiſtrats, les deux ordres de la Nobleſſe entrerent en pourparler d'accommodement, mais les chefs du peuple en ayant eu avis s'en plaignirent ſi fortement aux aggregez, qu'ils furent contraints d'abandonner cette négociation, de peur de ſe voir privez d'un appuy ſi conſiderable. La Ville ſe trouva inſenſiblement diviſée en trois factions. On appelloit les anciens Nobles les gens du porti-

1574. que de ſaint Luc, on déſignoit les nouveaux par le portique de ſaint Pierre, & ceux de la troiſiéme faction ſe nommoient ſeulement les populaires non aggregez. On propoſa une ſeconde fois dans le Senat l'incorporation de ces populaires; mais cette propoſition y fut encore rejettée, ce qui augmenta la haine du peuple contre les anciens Nobles, & les unit plus étroitement avec les nouveaux, qui mirent tout en uſage pour obtenir cette aggregation.

Sebaſtien Ceroné & Barthelemi Montobi étoient alors les chefs de la troiſiéme faction, quoi qu'à peine leur nom fût connu dans la Ville; mais ils étoient protegez par les nouveaux Nobles, qui leur trouvoient un caractere tout propre à ſeconder leurs deſſeins. Ces deux populaires avoient une certaine éloquence groſſiere, toute propre à perſuader les eſprits brutaux qui s'étoient abandonnez à leur conduite. Ils exciterent dans la ſuite pluſieurs ſeditions, & furent les principaux auteurs d'une guerre civile, qui donna l'allarme à tous les Princes d'Italie. Ils firent eſperer au peuple un plus heureux Gouvernement, & par cette eſperance les rendirent plus ardents à ſuivre tous leurs mouvemens. Ils leur promirent qu'on diminueroit leurs impo-

ſitions aprés la reforme qu'ils ſollicitoient; que les Artiſans vendroient leurs ouvrages à plus haut prix; que les vivres ſe donneroient à meilleur marché; qu'on rendroit mieux la juſtice, & qu'ils obtiendroient l'aggregation tant ſouhaitée. Ils inſinuerent en même-temps à ces eſprits credules, que ſans cela ils ne pouvoient joüir de tous ces avantages; & pour les émouvoir autant par la crainte que par l'eſperance, ils leurs perſuaderent que les anciens Nobles prétendoient avec le ſecours des Eſpagnols les reduire à une honteuſe ſervitude; qu'ils conſumoient les deniers publics en des dépenſes inutiles, & qu'ils étoient la cauſe de tous les abus qui ſe commettoient dans l'adminiſtration de la juſtice. Le peuple rempli de ces imaginations, commença de faire pluſieurs aſſemblées pour chercher les moyens d'acquerir les biens dont on l'avoit flatté, & d'éviter les maux dont on le menaçoit. Depuis ces harangues ſeditieuſes, on ne voyoit plus dans les ruës que des gens armez; on y voloit, on y tuoit & on y commettoit impunément toute ſorte de crimes; on inſultoit les Magiſtrats, on maltraitoit leurs Miniſtres, & on trouvoit des corps de garde à tous les carrefours, comme ſi on eût été en temps de guerre; au moindre bruit on fermoit 1574.

1574. les boutiques, on tendoit les chaînes ; les mutins ſe ſaiſiſſoient des portes de la Ville, de l'artillerie, & des munitions : le peuple eut même l'inſolence d'entrer à main armée dans le Senat, & d'y demander la caſſation du Garibet ; enfin on étoit à la veille de voir un bouleverſement univerſel, ſi Senarega touché des malheurs de ſon païs n'eût fait aſſembler le peuple pour le deſabuſer. Il luy repreſenta en termes patetiques les malheurs que traînoient aprés eux les troubles domeſtiques, & lui fit voir que c'étoit par là que les Republiques les plus floriſſantes s'étoient ruinées. Il lui montra le peu davantage qu'il pouvoit eſperer de la part qu'il prétendoit au Gouvernement ; & pour lui faire mieux goûter ſa penſée, il lui propoſa cette fable ſi ſouvent employée en pareilles occaſions de la revolte de tous les membres du corps humain contre la tête & le ventre. Il leur dit que par la conduite qu'ils avoient priſe ils alloient introduire chez eux les étrangers, & hazarder par ce moyen leur liberté & leur religion. Il leur fit toucher au doigt que s'ils avoient une fois perdu cette liberté ſi chere, ils ne ſeroient plus en leur pouvoir de la recouvrer, rapportant pour les en convaincre l'exemple des Republiques de Milan, de Sienne, de

Piſe, & de Florence. Il lui perſuada enfin, qu'un Etat pour être heureux devoit être gouverné plûtôt par les Nobles & par les plus ſages, que par une multitude ignorante. La harangue de Senarega fit tant d'effet ſur l'eſprit de ſes auditeurs, qu'ils étoient diſpoſez à ſuivre ſes conſeils; mais dés qu'il ſe fut retiré, les ſeditieux détruiſirent ces favorables diſpoſitions par des maximes contraires. 1574.

Pendant tous ces deſordres les anciens Nobles vivoient dans une tranquilité ſurprenante, ils ſe contentoient de faire garder leurs maiſons pour les garentir du pillage, & de prier le Senat d'apporter quelque remede à ſes maux. Il y eut ſur ce ſujet pluſieurs aſſemblées où les avis ſe trouverent partagez: les uns vouloient qu'on ſe ſervît de la force pour faire rendre aux Magiſtrats l'obéïſſance qui leur étoit dûë; & les autres deſiroient qu'on employât des moyens plus doux. Il fut enfin arrêté aprés pluſieurs conteſtations, qu'on doubleroit la garde à tous les poſtes, qu'on feroit ſortir les étrangers de la Ville, & qu'on défendroit le port d'armes aprés deux heures de nuit, ſous de rigoureuſes peines. Les nouveaux Nobles continuerent de demander avec empreſſement la caſſation du Garibet; mais les vieux firent connoître au

Senat les ſuites fâcheuſes que pourroit avoir
1574. ce changement. Ils propoſerent encore d'établir une nouvelle forme de Gouvernement, qui tînt un milieu entre le Garibet & la Loy de 1528. Ils dirent pour appuyer cette propoſition que le Garibet n'avoit pas été introduit pour donner aucun avantage à une faction ſur l'autre, mais ſeulement pour le bien public, & qu'ainſi l'intereſt general s'y trouvant bleſſé on ne devoit faire aucune difficulté d'y apporter quelque moderation. Ils offrirent même de remettre la déciſion de ce different à un Prince étranger, nommant pour cet effet le Pape & le Roi d'Eſpagne, qui étant deſintereſſez ne favoriſeroient pas un parti plus que l'autre. Les aggregez refuſerent l'arbitrage, & demanderent qu'on s'en rapportât au grand Conſeil, ce ce qui n'accommodoit pas les anciens, qui n'étant pas en ſi grand nombre qu'eux, étoient aſſurez de perdre leur procez. Les vieux implorerent la protection de Jean André Doria, & le prierent que comme il avoit herité des biens de ſon oncle, il voulût auſſi leur continuer les mêmes bontez que ce Prince leur avoit témoignés dans toutes les occaſions. Doria qui ne ſouhaittoit rien tant que le repos de ſa patrie, fit aſſembler les principaux Artiſans,

qu'il exhorta à ne favoriſer pas plus une faction que l'autre, à ſe contenter de garder la Ville, & d'empêcher que perſonne ne les maltraitât. Il leur repreſenta les obligations qu'eux & leurs ancêtres avoient à l'ancienne Nobleſſe, il les fit ſouvenir que le Prince Doria ſon oncle, les avoit remis en liberté, & qu'il avoit en differentes occaſions défendu l'Iſle de Corſe contre les François & contre les Turcs. Il leur dit encore, qu'ils ne devoient pas oublier qu'ils étoient redevables à la liberalité des anciens Nobles, de pluſieurs hôpitaux & de divers autres ouvrages publics. Mais comme les bien-faits s'effacent aiſément de la memoire quand ils ſont répandus ſur des ames baſſes, ces Artiſans qui avoient d'abord promis à Doria de faire tout ce qu'il ſouhaittoit, changerent bien-tôt de ſentiment, & par leur inconſtance naturelle rentrerent dans leur premiere fureur. Les anciens Nobles qui comprenoient bien que cette ſedition étoit fomentée par leurs ennemis, furent contraints de demeurer dans leurs maiſons, & de ſe faire garder par des troupes qu'ils avoient fait venir des deux Rivieres. 1574.

Idiaquez Ambaſſadeur d'Eſpagne, qui voyoit que de la maniere dont les deux partis étoient aigris, il étoit difficile qu'ils

1574. n'en vinſſent à une entiere rupture, eſſaya de les accommoder, de peur que dans la ſuite la tempête ne vînt fondre ſur les Etats du Roi ſon maître, mais tous ſes ſoins furent inutiles. Les nouveaux Nobles briguoient de tous côtez pour obtenir l'aggregation des Populaires, l'éloignement des étrangers & la caſſation du Garibet. Mais le Senat demeura ferme, & ne leur voulut rien accorder juſqu'à ce qu'ils euſſent mis les armes bas, ſoûtenant qu'autrement il ne pouvoit recouvrer ſon autorité, & ſe mettre en état de punir les perturbateurs du repos public. Toutes les aſſemblées ſe paſſoient en conteſtations, chaque parti demeurant attaché à ſon opinion, ſans vouloir ſe relâcher; ainſi on n'avança rien; la confuſion augmentoit tous les jours, & on voyoit inceſſamment les ruës remplies de gens armez. Quoi que les nouveaux Nobles fiſſent plus de bruit par leur grand nombre, neanmoins les anciens avoient ſur eux un grand avantage à cauſe de la capacité de leur chef & de leur experience dans l'art militaire. Pendant que ces deux factions témoignoient le plus d'animoſité, Idiaquez ſçut ſi bien agir auprés de ceux qui avoient le plus de credit dans les deux partis, qu'il en obtint une tréve d'un mois, en conſide-

ration du Roi ſon maître. Il auroit bien voulu obliger le peuple à deſarmer ; mais ceux qu'il employa pour le perſuader eſſayoient ſous main de le porter à la revolte. Les anciens Nobles pour marquer leur bonne foy quitterent les armes, licentierent les étrangers qu'ils avoient fait venir pour la ſureté de leurs perſonnes, & contremanderent les troupes qui venoient à leur ſecours. L'Ambaſſadeur d'Eſpagne porta dans le Senat le Traité qui avoit été reſolu pour la ſuſpenſion d'armes, & obligea les Chefs des deux partis à le ſigner. Les Populaires qui n'avoient pris aucun engagement voyant les anciens Nobles deſarmez ne voulurent pas laiſſer échaper une ſi belle occaſion de les opprimer ; on vit dans un moment la place remplie de ſoldats, les ruës barricadées, les Allemans poſtez ſur le Mole pour la garde de l'artillerie chaſſez par les ſeditieux, & le canon pointé contre le Palais Ducal ; même les Colonels des Gardes Allemans & Italiens ſe rangerent de leur côté, parce qu'ils ſe diſoient défenſeurs de la liberté publique. Le Senat s'aſſembla incontinent pour remedier à ce deſordre ; les nouveaux Nobles feignant d'être les plus empreſſez à en arrêter le cours, dirent qu'il falloit caſſer le Garibet pour appaiſer la

1574.

1574 populace, autrement qu'elle renverſeroit le Palais avec l'artillerie. Cette ouverture cauſa de grandes conteſtations dans cette aſſemblée : les uns vouloient qu'on cedât à la fureur populaire, & les autres qu'on s'y oppoſât. Jean-Baptiſte Lercari, Senateur fort eſtimé pour ſa vertu & pour ſon éloquence, voyant devant lui les veritables auteurs de la ſedition, ne put s'empêcher de s'emporter contre eux. Il exprima en termes patetiques l'aveuglement de la plûpart de ceux qui compoſoient cette aſſemblée ; il leur montra que leurs diviſions alloient reduire leur patrie dans une honteuſe ſervitude, & qu'il ne ſeroit plus temps de ſe réunir & de reformer le Gouvernement quand ils ſeroient ſoûmis à une puiſſance étrangere ; il les pria de rappeller dans leur ſouvenir les maux qu'ils avoient ſouffert quand le peuple inſolent s'étoit vû le maître de la Republique ; il les exhorta à concourir unanimement pour rétablir l'autorité du Senat, puiſque c'étoit le ſeul moyen de prévenir les malheurs dont ils étoient menacez. Ceux qui favoriſoient la faction populaire & les nouveaux Nobles, ne pûrent ſouffrir la continuation de ce diſcours, & interrompant Lercari, ils dirent que c'étoit mal prendre ſon temps de vouloir

soûtenir la puissance du Senat quand le peuple s'approchoit du Palais enseignes déployées, & avec l'artillerie des remparts, & qu'il étoit déja maître des portes de la Ville; qu'il y avoit des occasions où il étoit glorieux de ceder, & que dans l'extremité où ils se trouvoient il y auroit de l'imprudence de s'exposer à une mort certaine par un vain point d'honneur. La crainte fut plus forte dans l'esprit des Senateurs que les sentimens de gloire qui devoient leur faire prendre les armes contre une poignée de mutins: il fut enfin résolu que le Garibet demeureroit cassé, malgré l'opposition de Lercari, de Nicolas Catanée, & de Lazare Grimaldi, qui ne voulurent jamais signer cette déliberation, & dirent qu'ils souffriroient plûtôt les dernieres indignitez que de consentir à un Decret si honteux. Quelque temps aprés, le peuple voyant qu'il ne tiroit aucun avantage de la révocation de cette Loy, & qu'il étoit la dupe de l'ambition des nouveaux Nobles, songea à son interest particulier. Il demanda qu'on reçût dans le Senat cinq cens Populaires, qu'on supprimât le droit de gros qui se payoit sur le vin vendu en détail; qu'on augmentât le prix de certains ouvrages, & qu'on accordât une amnistie à tous ceux qui

1574.

1574. avoient pris les armes dans les derniers troubles. Le Senat qui n'étoit plus en état de rien refuſer au peuple qui avoit connu ſa foibleſſe, acquieſca à toutes ſes demandes. Lercari en ſortant du Senat declara à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne & à l'Archevêque de Genes, en preſence de ſon grand Vicaire & du Secretaire de Senarega, qu'il avoit honte de vivre dans une compagnie où l'inſolence & l'opiniâtreté l'emportoient ſur la juſtice & ſur la raiſon.

Quoy que les nouveaux Nobles fuſſent venus à bout de leurs deſſeins, ils n'en furent pas plus contens. Comme ils n'avoient obtenu la caſſation du Garibet que par violence & contre le ſentiment des gens de bien, ils craignirent que les Anciens ne ſe pourvuſſent contre cette déliberation, & ne la fiſſent révoquer quand ils ſeroient les plus forts. Pour prévenir le mal qu'ils craignoient, ils envoyerent un Preſident avec un Commiſſaire dans la valée de Pozzeveri, pour eſſayer d'en faire ſoulever les habitans, & pour s'oppoſer au paſſage des troupes que les vieux pourroient faire venir de la Lombardie. D'un autre côté l'Ambaſſadeur d'Eſpagne ayant eu pluſieurs conferences avec les Députez des anciens Nobles, ſur la conjoncture des affaires preſentes, il réſolut avec

avec eux de s'aſſurer de tous les paſſages. On ordonna pour cet effet à Jean-Baptiſte Spinola, Gouverneur de Seravallé, de s'y rendre incontinent avec pluſieurs de ſes ſujets qui s'étoient approchez de la Ville au bruit de cette émotion populaire, & qui attendoient ſes ordres dans les faux-bourgs. Idiaquez manda auſſi au Gouverneur de Milan, qu'il étoit neceſſaire qu'il envoyât des troupes de ſon Gouvernement du côté de Seravallé. Ce Gouverneur en donna la commiſſion au Commandant d'Alexandrie, qui fit partir ſur le champ un détachement conſiderable de Cavalerie & d'Infanterie. Quoi que les anciens Nobles ſe viſſent bien-tôt en état d'avoir une armée capable de faire trembler leurs ennemis, ils n'étoient pas ſans inquietude, parce que le peuple étoit toûjours armé, & comme il n'avoit plus aucun reſpect pour leur caractere, ils n'oſoient ſortir de leurs maiſons : ils trouverent moyen neanmoins de s'aſſembler ſecretement pour deliberer ſur la ſureté de leurs perſonnes. On y propoſa divers expedients : quelques-uns dirent qu'il falloit s'emparer de Savone, poſte avantageux pour recevoir des ſecours étrangers. Cette entrepriſe fut trouvée dangereuſe par les plus moderez ; ils repreſenterent à leurs collegues qu'en levant le maſ- 1574.

1574. que ils romproient toutes les meſures que les médiateurs avoient priſes pour l'accommodement, & que le Roi d'Eſpagne auroit ſujet de ſe plaindre qu'ils ſe fuſſent portez à cette violence ſans ſa participation. Qu'en outre expoſant leur patrie aux malheurs inſeparables de la guerre, ils obligeroient le peuple à les regarder comme ſes mortels ennemis; que les perſonnes deſintereſſées ne reconnoîtroient plus en eux les enfans de ces illuſtres Genois, qui avoient ſouvent diminué les impoſitions afin de ſoulager le peuple, & qui avoient tiré de l'argent de leurs bourſes, tant pour défendre la liberté de leur patrie, que pour aſſiſter les miſerables. Ils conclurent enfin que s'il n'y avoit plus de ſureté pour eux dans la Ville, il valloit mieux en ſortir & abandonner un peuple ingrat, que de l'engager dans une guerre civile. L'aſſemblée s'étant ſeparée ſans rien reſoudre, ceux qui ne vouloient pas porter les affaires à l'extrémité partirent le lendemain, & furent ſuivis de pluſieurs autres. Les nouveaux Nobles tirant avantage de leur retraite, les firẽt citer & ſonner à ſon de trompe; & comme ils ne comparurent pas à l'aſſignation, leurs charges furent conferées à d'autres. L'éloignement de ces Senateurs déplût extrémement à ceux qui ſouhaitoient l'accommode-

ment; ils firent réſoudre dans le Senat qu'on députeroit ſix perſonnes de leur corps aux anciens Nobles, qui étoient encore reſtez dans la Ville, pour les prier de ne pas ſortir. Les nouveaux Nobles qui craignoient que s'ils avoient une fois gagné la campagne ils ne formaſſent un parti capable de les détruire, relâcherent de leur fierté pour les obliger à demeurer. Ils s'offrirent à deſarmer le peuple, à redoubler la garde du Palais, & à traiter à l'avenir les affaires avec plus de douceur. Quoi que l'exemple du paſſé donnât lieu aux anciens Nobles de ſe défier de leurs promeſſes, ils uſerent de diſſimulation comme eux. Dés le lendemain ils parurent en public, & firent celebrer une Meſſe ſolemnelle, à laquelle ils aſſiſterent tous en corps. Les nouveaux Nobles ne trouvant plus perſonne qui leur reſiſtât, firent reſtablir la Loy de 1528. de ſorte que les Magiſtrats & les Gouverneurs furent créez cette année ſuivant cette ancienne diſpoſition. Ils voulurent enſuite ôter toute l'autorité aux vieux; & pour cet effet ils firent paſſer dans le Senat une Ordonnance, portant que ceux qui oſeroient blâmer la forme preſente du Gouvernement ſeroient châtiez comme perturbateurs du repos public. Ils leverent auſſi des troupes, munirent toutes les pla- 1574.

1574. ces frontieres, & firent porter quantité d'armes dans la Ville pour s'y mettre en état de reſiſter aux Princes étrangers qui voudroient entreprendre ſur leur liberté, ne doutant pas que leurs ennemis ne ſe miſſent ſous la protection de la France ou de l'Eſpagne. Ils prirent ſouvent les avis de Senarega ſur les ordres qu'il falloit donner pour ſoûtenir la guerre, & le chargerent de les faire exécuter.

Le Pape qui ſouhaitoit le repos de l'Italie, fit entendre aux Genois par François Canobi ſon Nonce, qu'il alloit leur envoyer le Cardinal Morone en qualité de Legat, pour tâcher d'accommoder leurs differends. Ce Cardinal avant que d'arriver à Genes, voulut s'inſtruire à fond du ſujet de ces diviſions, & il apprit que le peuple demandoit l'aggregation de quelques populaires au corps du Senat; que les nouveaux Nobles ſouhaitoient l'obſervation de la Loy de 1528. & que c'étoit là où ſe reduiſoit toute la conteſtation. Les ſeditieux craignant que le Legat ne fit changer la face des affaires, aſſemblerent le peuple dans chaque quartier à la principale Egliſe, & aprés la celebration d'une Meſſe du ſaint Eſprit, firent jurer aux aſſiſtans qu'ils ne conſentiroient à aucune autre forme du Gouvernement qu'à celle qui s'ob-

ſervoit alors, ſoit qu'elle fût propoſée par le Legat ou par d'autres Miniſtres étrangers. Le Nonce & l'Archevêque témoignerent être fort irritez de ce qu'on avoit choiſi les lieux deſtinez au culte divin pour y tenir des aſſemblées ſi criminelles. 1574.

Les nouveaux Nobles qui ſeuls compoſoient alors le Senat, apprehendant que le Pape Gregoire XIII. qui tenoit le ſaint Siege ne voulût punir cette impieté, envoyerent à Rome Senarega en qualité d'Ambaſſadeur Extraordinaire, pour juſtifier leur conduite, & prier ſa Sainteté de continuer ſes offices en qualité de pere commun, pour procurer la paix à leur Republique, & obliger les deux partis à quitter les armes, de peur que le plus foible n'appellât en Italie les Huguenots de France, qui pourroient corrompre la pureté de leur Religion. Senarega étant arrivé à Rome, tâcha de perſuader le Pape de la ſincerité des intentions des nouveaux Nobles : il repreſenta à ſa Sainteté qu'ils ne demandoient que la paix, & qu'on ne pouvoit ſe plaindre d'eux, puiſqu'ils ne ſouhaitoient que d'être admis aux Magiſtratures avec une diſtribution égale. Que les anciens n'avoient pas droit de s'y oppoſer, connoiſſant comme ils faiſoient le zele avec

1574. lequel les aggregez avoient ſervi leur patrie ; Que les vieux au contraire pouroient obtenir par les armes ce qu'ils n'avoient pû emporter par leurs raiſons, & qu'ils prétendoient, quoi qu'en beaucoup plus petit nombre, poſſeder toutes les charges: Que la propoſition des nouveaux ne tendoit qu'à réunir tous les eſprits, & que celle des anciens cauſeroit indubitablement la ruine de leur patrie, & la donneroit en proye aux étrangers : Qu'il n'y avoit que l'égale diſpenſation des dignitez qui fît ſubſiſter les Republiques, & les rendit floriſſantes : qu'aucontraire toute l'autorité ſe trouvant renfermée dans un petit nombre de Citoyens dégenereroit en tyrannie, ce qu'on pouvoit verifier par l'exemple de pluſieurs autres Etats anciens & modernes, qui s'étoient perdus par cette injuſte conduite. Senaraga ſe jetta enſuite aux pieds du Pape, & le pria d'empêcher par le reſpect qu'on avoit pour ſes ordres, que ce differend ne ſe terminât par les armes, puiſqu'il étoit bien plus facile de commencer une guerre que de la finir, & qu'il s'agiſſoit de la conſervation d'une Ville libre & toûjours fort ſoûmiſe au ſaint Siege, du repos de l'Italie, & de l'intereſt de toute la Chreſtienté.

Le Legat étant enfin arrivé à Genes,

chaque parti nomma six Commissaires pour conferer avec lui, mais ce Cardinal qui étoit Prêtre voulut avant que d'entrer dans aucune conference implorer le secours divin. Il celebra la Messe pontificalement, & fit faire des processions publiques pendant trois jours. Quelques-uns proposerent dans le Senat de remettre tous leurs differends au jugement du Legat, mais les autres rejetterent cette proposition, disant que ce seroit faire une injure au Roi d'Espagne qui avoit offert sa médiation, & qui s'étoit depuis long-temps declaré protecteur de la Republique, & se moquer de ses Ambassadeurs qui avoient déja beaucoup travaillé à cet accommodement. Cependant les anciens Nobles craignant qu'on n'attentât à leurs personnes pendant cette négociation, se retirerent les uns à Final, & les autres à d'autres places de l'obéïssance de sa Majesté Catholique. 1574.

Le temps de créer les Magistrats qu'on envoyoit tous les ans dans les Villes dépendantes de la Republique étant venu, il y eut de grandes contestations sur la maniere de les élire, les uns vouloient qu'on suivit le Garibet, & les autres la Loy de 1528. On s'en rapporta au Legat, qui pour faire plaisir aux nouveaux Nobles jugea contre le sentiment des vieux, qu'on se

1574. devoit conformer à la Loy de 1528. Cependant le peuple qui ne pouvoit pas demeurer long-temps dans une même assiete, abandonna le parti des aggregez, & résolut de rappeller les anciens pour rompre un dessein que les nouveaux Nobles avoient sur Savone, & reformer le Gouvernement. Les aggregez pour les faire entrer en quelque défiance de leurs ennemis, firent courir le bruit que quelques particuliers étoient allez de leur part trouver le Legat, pour lui demander des choses entierement contraires à la liberté publique. Le peuple abusé par ce faux bruit se rengagea avec les nouveaux Nobles; & ainsi les anciens qui étoient restez dans la Ville sur l'esperance qu'on leur avoit donnée d'un changement favorable, furent contraints d'en sortir. Le Roi Catholique à qui ces divisions déplaisoient extrémement, eut plusieurs conferences avec ses Ministres pour chercher les moyens d'obliger les deux partis d'accepter sa mediation, & de se soûmettre à son jugement. On n'en trouva point de meilleur que de ne leur pas rembourcer le capital des sommes qui leur étoient deuës, & de leur en payer seulement l'interest à cinq pour cent, parce qu'ils seroient toûjours dans la soûmission & dans la crainte de perdre leur dû. D'un autre côté

les anciens Nobles ayant appris que les nouveaux avoient député Senarega au Pape, envoyerent auſſi à Rome Nicolas Doria, pour y faire la même fonction de leur part. Sa Sainteté ſouhaitoit extremement que ce differend s'accommodât, parce qu'il étoit aſſez occupé des affaires de France, les Huguenots ayant fait de grands deſordres dans le Comté d'Avignon & ſur les autres terres du ſaint Siege. D'ailleurs ce Pontife craignoit que ces partialitez ne rallumaſſent la guerre en Italie, où elle n'étoit pas encore bien éteinte, & ne l'engageaſſent à de nouvelles dépenſes. Il apprehendoit auſſi que l'une des deux factions n'appellât les Huguenots à ſon ſecours, & qu'ils ne répandiſſent dans tous les lieux où ils s'arrêteroient le venin de l'hereſie. Le Pape pour agir avec plus de ſuccez, voulut être informé à fond des intereſts des deux partis, & ayant donné audience à leurs Députez, il ſe laiſſa tellement prévenir par l'éloquence de Senarega, qu'il ſe declara pour les nouveaux Nobles. 1574.

Pendant que les affaires des anciens prenoient une ſi méchante face à Rome, ils ſongeoient à ſe fortifier par les armes, & comme ils étoient tous ſortis de la Ville, ils s'attacherent avec beaucoup d'application

à lever des troupes. Le Legat qui étoit toûjours à Genes en ayant été averti, envoya Odeſchalchi ſon Secretaire à Final, & à la Ville d'Aqui où ſe faiſoit leur principal armement, afin d'obliger les Commiſſaires de ces Nobles de congedier leurs troupes, & d'entrer en conference pour un accommodement. Odeſchalchi ſçut ſi bien ménager leurs eſprits, qu'il les porta à envoyer à Genes Jean-Baptiſte Lercari & Eſtienne Mario, avec des pleins pouvoirs pour négocier avec ſon maître & avec les Ambaſſadeurs de ſa Majeſté Catholique. Ces deux Nobles étant arrivez à Genes, déclarerent que ceux de leur parti ne ſouhaitoient rien tant que la paix, & que pour le témoigner par les effets, ils étoient tous preſts de s'en rapporter au Legat & à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, conjointement ou ſeparément à celui des deux qui voudroit bien connoître de leur differend, conſentant que celui qui demeureroit Juge changeât, innovât, diminuât & reformât dans le Gouvernement tout ce qu'il eſtimeroit raiſonnable, ſans préjudice de la liberté publique, à laquelle ils ne prétendoient donner aucune atteinte. Les aggregez qui apprehendoient qu'une propoſition ſi juſte ne fût acceptée, ſuſciterent le peuple à maltraiter ces Députez, & ainſi ils fu-

1574.

rent contraints de ſortir de la Ville & d'abandonner les conferences, le Legat même eut bien de la peine de les garentir d'inſulte, & de les faire conduire en ſureté hors des portes. Les anciens Nobles connurent par le retour de leurs Députez qu'il n'y avoit plus d'eſperance à aucun accommodement, & qu'il falloit tout de bon ſe préparer à la guerre. Ils envoyerent prier Doria de vouloir accepter le Commandement de leurs troupes, tant par mer que par terre; mais il s'en défendit, ſur ce qu'étant au ſervice du Roi d'Eſpagne, qui l'avoit fait ſon Amiral dans les mers du Levant, il ne pouvoit ſe charger d'un autre employ ſans la permiſſion de ce Prince, & qu'il n'étoit plus à lui ni à ſa patrie depuis qu'il s'étoit donné à un autre maître. 1574.

Quoique les nouveaux Nobles euſſent fait un Decret, portant que trois cens Populaires ſeroient aggregez à leur corps, ils en avoient toûjours differé l'exécution ſur divers pretextes. Ils avoient bien connu dés le commencement qu'en accordant au peuple ce qu'il ſouhaitoit, ils lui donneroient trop de part au Gouvernement politique; auſſi en rendant ce Decret ils avoient moins ſongé à lui en faire reſſentir les effets, qu'à le leurrer par cette eſ-

1574. perance, & le tenir attaché à ſes interêts; neanmoins pour continuer de l'amuſer ils firent une nouvelle Ordonnance, portant que ceux qui prétendoient à cette aggregation donneroient leurs noms à Barthelemi Coronato, avec les raiſons ſur leſquelles leurs prétentions étoient fondées, afin qu'il en fît le rapport à l'aſſemblée, & qu'on examinât enſuite s'ils avoient toutes les qualitez requiſes pour entrer dans cet auguſte corps. Ce Commiſſaire qui étoit fort adroit, ſe ſervit de l'occaſion pour gagner l'eſprit de la populace. Il flattoit ceux qui aimoient la gloire: il diſtribuoit dans l'occaſion quelque argent à ceux qui en avoient le plus de beſoin: il ſe ſervit de tous les moyens dont il put s'aviſer pour les aigrir contre les anciens Nobles, afin de trouver moyen de venger la mort de ſon frere, qui avoit été tué pendant les derniers troubles.

Les deux partis envoyerent ſeparément des Députez à l'Empereur pour ſe plaindre les uns des autres, & lui demander du ſecours. Ce Prince ne voulut pas entrer dans le détail de leurs raiſons, parce qu'ayant deſſein de ſe faire élire Roi de Pologne, il employoit tous ſes ſoins à gagner l'amitié des Polonois, & ne ſouhaitoit pas que ſes alliez priſſent part aux.

guerres d'Italie, de peur que dans la ſuite ils ne fuſſent hors d'état de le ſecourir s'il en avoit beſoin. Les nouveaux Nobles avoient chargé François Tagliacarné, Ambaſſadeur de la Republique à Madrid, de répondre aux plaintes que faiſoient contre eux les Députez des anciens, & d'aſſurer ſa Majeſté Catholique qu'ils perſevereroient toûjours dans la fidelité & dans l'affection qu'ils avoient toûjours euë pour la Couronne d'Eſpagne. Ils envoyerent auſſi des Députez aux autres Princes d'Italie, pour leur repreſenter les raiſons qui les avoient portez à chaſſer les anciens de la Ville. 1574.

Philippe II. avoit envoyé le Marquis de Los-Veles, en qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire à Genes, avec des inſtructions fort amples pour accommoder ce differend. Une maladie imprévûë l'ayant arrêté à Barcelone, le Roi Catholique en donna la commiſſion à D. Carlos Borgia Duc de Gandie; la goute retarda encore le voyage de ce dernier, & l'empêcha de s'appliquer à cette affaire, avec autant de diligence qu'il l'auroit ſouhaité.

On leva en Italie pluſieurs Regiments Italiens & Eſpagnols, ſous pretexte de les envoyer en Barbarie, ou de les employer à défendre les côtes de l'Apoüille & la Calabre, contre les incurſions des Turcs:

quoi qu'en effet ce fût à la priere & de l'ar-
1574. gent des anciens Nobles de Genes, pour empêcher que les étrangers ne s'emparaſſent de la Ville. Pluſieurs Miniſtres du Roi d'Eſpagne lui conſeillerent de ſe ſervir de l'occaſion que la fortune lui offroit afin de ſoûmettre les Genois à ſon obéïſſance; mais il ne voulut pas y entendre, à cauſe de l'inconſtance de cette nation : il ne laiſſa pas neanmoins de lever des troupes pour s'en ſervir, ſuivant qu'il jugeroit à propos pour ſes intereſts. Il demanda permiſſion à l'Empereur de lever quelques Regimens Allemans afin de s'oppoſer aux Corſaires d'Afrique, qui venoient à tous momens piller ſes places maritimes, & faire ſes ſujets eſclaves. L'Empereur conſentit ſeulement que le Comte Felix de Lodron & D. Jean Manriquez miſſent ſur pied chacun trois mille hommes, ce qu'ils exécuterent avec beaucoup de diligence, & aſſignerent leur quartier d'aſſemblée à Milan. Les Venitiens ayant eu avis de ces preparatifs de guerre, en prirent l'allarme, & munirent toutes leurs places frontieres, de peur qu'on n'eût deſſein ſur quelques-unes. Tous les autres Princes d'Italie ſuivirent cet exemple, ne ſachant où la tempête devoit fondre. Les Miniſtres d'Eſpagne retinrent encore tous les vaiſſeaux Genois qui

avoient abordé en Sicile pour charger du bled, ſous pretexte que leur maître en avoit beſoin pour ſon expedition d'Afrique, mais en effet pour obliger les Nobles de cette Republique de le rendre arbitre de leurs differends, & pour empêcher les Princes voiſins de s'emparer de Genes, en cas qu'ils fuſſent appellez par l'un des deux partis. Dans le même-temps Philippe avoit ordonné à D. Jean d'Autriche de paſſer en Barbarie avec un grand nombre de galeres, & avant que s'éloigner des côtes d'Italie, de veiller ſur ceux qui auroient quelque deſſein ſur l'Etat de Genes. Lors que ce Prince s'approcha de ces côtes toute la Ville en prit l'allarme. Les nouveaux Nobles pour gagner l'amitié du peuple firent courir le bruit que D. Jean avoit été appellé en Italie par leurs ennemis. Ils n'eurent pas de peine à perſuader à cette multitude que ce Prince venoit pour les opprimer, à la ſollicitation des anciens Nobles, parce qu'il étoit certain qu'ils avoient envoyé ſix Députez à ce Prince pour lui demander ſa protection, & qu'il leur avoit promis de les rétablir, ſuivant l'ordre qu'il en avoit reçu du Roi Catholique. Le peuple ne voulut pas recevoir D. Jean dans la Ville, de crainte qu'il n'entreprît ſur ſa liberté, ſous pretexte de la défendre. Le 1574.

1574. Senat neanmoins de peur d'irriter ce Prince qui avoit la force à la main, lui envoya offrir toute ſorte de rafraîchiſſemens & l'entrée du port, pourvû qu'il voulût y venir avec quatre galeres ſeulement, & laiſſer à la rade le reſte de ſa flotte, afin de ne point allarmer la Ville. Cette condition déplut extrememement à D. Jean. Doria qui s'en apperçut, prit cette occaſion pour lui dire en preſence du Comte d'Eghmont Gouverneur de Milan, que les anciens Nobles étoient réſolus ſi on ne les vouloit pas recevoir dans la Ville de bonne grace, de s'y rétablir par les armes. Qu'ils levoient des troupes à leurs dépens; mais qu'ils ne vouloient pas s'en ſervir ſans la permiſſion du Roi d'Eſpagne. Doria demanda enſuite à ce Prince la liberté d'aller ſecourir ſes amis & ſes parens dans cette occaſion. D. Jean ne voulut rien réſoudre de lui-même dans une matiere ſi importante; il envoya Eſcovedo à Madrid, pour apprendre les intentions du Roi, & en attendant ſon retour il ſe retira à Naples, laiſſant Doria aux côtes de Genes avec ſes galeres, & celles de quelques particuliers de la même nation.

Dans le commencement de ces troubles l'Empereur Maximilien avoit dépêché à Genes le Chevalier Chriſtophle Sigiſmond.

Reiner, homme d'une grande réputation, pour y ménager un accommodement entre les deux partis ; mais depuis ayant reçu des Lettres par leſquelles on lui mandoit que tout y étoit paiſible, il contremanda ce Chevalier, qui étoit déja ſur le point de monter à cheval. Quelque-temps aprés ayant été averti par Auguſtin Spinola, qui s'étoit rendu à Vienne pour quelques affaires particulieres, que le deſordre avoit recommencé, il ordonna à Pierre Fauri Coſtalliaro, Prince de l'Empire, & Evêque d'Aqui, & à Vitale Dorimberg, ſon Ambaſſadeur ordinaire auprés de la Republique de Veniſe, tous deux Conſeillers en ſon Conſeil Aulique, de prendre la poſte inceſſamment, & de ſe rendre à Genes. Comme ils étoient en differents endroits, & qu'il n'auroit pas été honnête que les Miniſtres d'un ſi grand Prince fuſſent entrez dans la Ville ſeparément, Dorimberg alla trouver l'Evêque à Aqui, afin qu'ils fiſſent ce voyage enſemble. Deux Procurateurs allerent au devant d'eux juſqu'aux frontieres de l'Etat de Genes. Ils furent reçus à la porte de la Ville par quantité de Nobles, & conduits au Palais entre une double haye d'hallebardiers Allemans. Ils trouverent au pied de l'eſcalier quatre Senateurs, & le Doge lui-même vint leur faire compliment à la por- 1574.

1574. te de ſon appartement, accompagné de quantité de perſonnes de marque, au bruit des tambours, aux fanfares des trompettes, & au tintamare de l'artillerie du port & des remparts, qui fit pluſieurs décharges. Aprés que les deux Ambaſſadeurs eurent pris leurs places dans le Senat, Dorimberg dit à l'aſſemblée que l'Empereur ſon maître regardant cette Republique comme un des membres de l'Empire, & voulant la maintenir dans la paix & dans l'union, avoit ordonné à Reiner de ſe rendre inceſſamment à Genes, ſur le premier avis qu'il avoit reçu des diviſions qui la déchiroient, pour exhorter les deux partis à un accommodement. Qu'il l'avoit neanmoins rappellé ſur l'avis qu'on lui avoit donné que leurs differends étoient accommodez; mais qu'en ayant apris la continuation, il avoit chargé l'Evêque d'Aqui & lui, de venir employer leurs offices auprés d'eux, pour tâcher de les réunir. Il ſe plaignit auſſi adroitement de ce qu'ils avoient choiſi pour Juges de leurs conteſtations d'autres Souverains, ſans ſonger à l'Empereur, à qui la connoiſſance en devoit appartenir préferablement à tout autre.

Le Doge répondit à cette harangue, & témoigna d'abord que tous les Genois, &

principalement le Senat, étoient extremement obligez à ſa Majeſté Imperiale du ſoin qu'elle prenoit de leur procurer la paix; mais que graces à Dieu les affaires n'étoient pas deſeſperées, puiſqu'il n'y avoit point encore eu de ſang répandu. Il s'étendit enſuite ſur la mauvaiſe conduite des anciens Nobles, & il s'excuſa de ce que le Senat n'avoit pas remis ſes intereſts au jugement de l'Empereur, ſur ce que ce Prince n'ayant point alors d'Ambaſſadeur à Genes, ils avoient été contraints de négocier avec les autres Miniſtres qui s'étoient trouvez preſens. 1574.

Les anciens Nobles envoyerent auſſi des Députez aux Ambaſſadeurs de ſa Majeſté Imperiale, pour ſe plaindre, & même avec aſſez d'aigreur, des outrages qu'ils avoient reçus des nouveaux Nobles, offrant de s'en rapporter à leur maître. Les haines des deux factions demeurerent ſuſpenduës par l'aſſurance que leur donnerent ces Miniſtres, qu'aprés que l'Empereur auroit bien examiné la conduite des uns & des autres il protegeroit avec toutes ſes forces ceux qui auroient la juſtice de leur côté, s'y croyant obligé, puiſque la Republique de Genes étoit un membre de l'Empire. Quelque temps aprés Dorimberg ſe trouva incommodé d'une fiévre, qui l'em-

1574. pêcha de travailler à cette négociation, & ſon collegue qui n'avoit pas la même capacité ne fit preſque plus rien. Il arriva encore un autre obſtacle qui s'oppoſa à leurs bonnes intentions. Le Senat ayant vû que ces Ambaſſadeurs prenoient le nom de Commiſſaires s'en trouva offenſé : il ſoûtint qu'on n'envoyoit des Commiſſaires qu'aux vaſſaux & non pas aux Etats libres. Il demanda à voir leur plein pouvoir, qu'il fit examiner par quatre Docteurs en Droit. Il mit auſſi des eſpions auprés des domeſtiques de ces Miniſtres, pour tâcher de penétrer quelle avoit été l'intention de l'Empereur, lorſqu'il avoit donné à ſes Ambaſſadeurs une qualité ſi extraordinaire. Le Cardinal Morone & Idiaquez s'étant apperçus de ce ſcrupule, employerent toute leur éloquence pour perſuader aux Senateurs en general & en particulier, qu'il n'y avoit point de miſtere caché ſous ce nom de Commiſſaire. L'Evêque d'Aqui & Doremberg ayant écrit à ſa Majeſté Imperiale, pour l'informer de la difficulté que le Senat faiſoit ſur la qualité qu'il leur avoit donnée, lui écrivit pour l'aſſurer que ſon intention n'avoit jamais été de préjudicier à la liberté des Genois, mais plûtôt de la proteger, ſauf les droits de l'Empire. Pendant que le Duc de Gandie étoit re-

tenu par la fiévre ſur les côtes d'Eſpagne, & s'excuſoit par lettres de ſon retardement envers le Roi Catholique, Idiaquez & le Legat, qui avoient mandé à leurs maîtres l'embaras qu'avoit fait naître le nom de Commiſſaires donné par l'Empereur à ſes Ambaſſadeurs, interrompirent la négociation juſqu'à ce qu'ils euſſent appris les ſentimens du Pape & du Roi Catholique ſur cet incident. Cependant les nouveaux Nobles pour ne paroître pas entierement éloignez de la paix, nommerent deux perſonnes de leurs corps pour traiter avec les Miniſtres étrangers. Ils ne laiſſerent pas cependant de ſe pourvoir de troupes, d'argent & de munitions pour ſe mettre en état de ſoûtenir la guerre. Les anciens d'un autre côté craignant que le Roi Catholique ne favoriſât la faction contraire, firent tous leurs efforts pour mettre l'Empereur dans leurs intereſts, & lui écrivirent pour le prier de donner une audience favorable à Auguſtin Spinola, qui l'informeroit de la juſtice de leur cauſe. Maximilien aprés avoir reçu leurs dépêches, ordonna à ſes Ambaſſadeurs de ſe conduire avec tant d'adreſſe, qu'ils ne donnaſſent aucune jalouſie aux deux partis, & de leur faire connoître ſeparément qu'il vouloit tenir la balance égale, & ne ſe declarer que pour la juſtice. 1574.

1574. Il écrivit auſſi aux nouveaux Nobles, pour les exhorter à recevoir toutes les conditions de paix que ſes Miniſtres jugeroient raiſonnables. Cependant les anciens Nobles qui étoient à Final s'aſſemblerent diverſes fois, & ſe trouverent de differents avis : les uns ſouhaitoient l'accommodement à quelque prix que ce fût, pour s'épargner la dépenſe où la guerre les alloit engager ; les autres au contraire preferant l'honneur & la réputation à toute autre intereſt, eſtimoient qu'on devoit plûtôt tout hazarder, que de ſouffrir le honteux exil auquel ils étoient reduits. Qu'il falloit recouvrer par les armes la liberté que leurs ancêtres avoient acheptée au prix de leur ſang, & que pour cet effet il étoit à propos de conferer le Commandement de leurs troupes à quelqu'un de leur corps, pour donner bonne opinion de leur valeur, & reprimer l'inſolence de leurs ennemis. Mais comme il étoit abſolument neceſſaire qu'ils vêcuſſent dans une parfaite union, s'ils prétendoient réuſſir dans une ſi glorieuſe entrepriſe, ceux qui demandoient la guerre blâmerent la foibleſſe des autres qui ne témoignoient pas la même ardeur. Doria étoit un de ceux qui montrerent le plus de zele à ſoûtenir l'honneur de l'ancienne nobleſſe ; il exhorta ceux qui par

leur timidité avoient pris des ſentimens contraires à concourir avec lui pour reparer l'affront qui leur avoit été fait. Il parla avec tant d'éloquence qu'il ranima la vigueur des moins échauffez, & les fit réſoudre à prendre les armes. Les aggregez d'un autre côté leverent quelques Compagnies Allemandes pour la défenſe de la Ville. Reiner avoit voulu leur fermer le paſſage; mais les Commiſſaires Imperiaux lui manderent de ne s'y oppoſer plus. 1574.

Pendant que les deux factions ſe préparoient à la guerre D. Jean d'Autriche qui étoit toûjours à Naples avec la flotte d'Eſpagne, ſe diſpoſoit à paſſer en Afrique, ſans qu'on ſçût préciſément s'il vouloit attaquer Alger, le Fort de la Goulette, Tunis ou Biſerte. Il y en avoit même qui le ſoupçonnoient d'avoir des deſſeins cachez : comme il avoit beaucoup de troupes logées entre Milan & Lodi, pluſieurs perſonnes croyoient qu'elles étoient deſtinées pour reſtablir les anciens Nobles dans Gênes. Ce bruit qui avoit commencé à ſe répandre ſe fortifia encore quelques jours aprés, lorſqu'on vit ce Prince faire voile vers cette Ville. Tout le peuple en prit l'alarme, & on ſe barricada dans chaque quartier : dans moins d'une heure plus de trente mille hommes prirent les armes, &

1574. coururent à la défenſe du port & des murailles. Les ſeditieux qui ſouhaitoient extremement d'augmenter cette crainte, inſinuerent adroitement dans l'eſprit des principaux de la Ville que D. Jean qui avoit voulu pluſieurs fois ſe faire Souverain, tantôt en Afrique, tantôt en Angleterre, & même dans les Païs-bas, avoit deſſein de ſoûmettre les Genois à ſon obéïſſance à la ſollicitation des anciens Nobles; mais le départ de ce Prince, qui s'en retourna à Naples, diſſipa tous ces faux bruits.

Les diſſentions des Nobles de Genes avoient allarmé toute l'Italie, chacun avoit mis des troupes ſur pied pour la défenſe de ſes Etats, de peur que cette querelle n'attirât les étrangers dans ſon païs. Tout le monde s'imaginoit que l'une des factions appelleroient les François à ſon ſecours, & l'autre les Eſpagnols, ce qui n'étoit pas ſans fondement: que D. Jean d'Autriche qui étoit déja en Italie avec de grandes forces s'en ſerviroit pour aſſiſter les anciens Nobles, ſuivant toutes les apparences. D'un autre côté Henri III. Roi de France, envoya Marin de Biragues avec Galeas Fregoſe ſur deux galeres à Genes, pour aſſurer de ſa protection les nouveaux Nobles, qui étoient alors les maîtres de la Ville

Ville, offrant même d'y venir en perſonne s'il étoit neceſſaire. Birague fut fort bien reçu, & ayant eu audience du Senat, il l'aſſura de la bonne volonté de ſon maître; mais quoi que ſa harangue fût conçûë en termes obligeans, elle ne laiſſa pas d'être ſuſpecte à l'aſſemblée, à cauſe des juſtes prétentions que le Roi trés Chrétien avoit ſur l'Etat de Genes. Cependant ces deux Ambaſſadeurs qui avoient principalement en vûë de traverſer les deſſeins des Princes de la maiſon d'Autriche, eſſayerent de rendre ſuſpects leurs Miniſtres. Ils exagererent les ſuites que pouvoient avoir le nom de Commiſſaire que prenoient les Ambaſſadeurs de ſa Majeſté Imperiale, & donnerent à entendre que l'Empereur & le Roi d'Eſpagne vouloient ſous pretexte d'amitié entreprendre ſur la liberté des Genois. Birague étant parti au bout de huit jours, careſſé par les uns, & regardé de mauvais œil par les autres, donna beaucoup d'inquiétude à tous les Princes voiſins, qui craignoient que le peuple déja prévenu des mauvais deſſeins des Eſpagnols, n'appellât les François à ſon ſecours. Cette conjoncture fut extremement favorable aux anciens Nobles, qui s'en ſervirent auprés du Roi Catholique, pour l'engager à ſe declarer en leur faveur. Sauly Ambaſſadeur 1574.

1574. ordinaire de la Republique à Madrid, s'efforça en vain de perſuader les Miniſtres de cette Cour des ſinceres intentions des nouveaux Nobles & du peuple. Il ne put détruire les impreſſions que les anciens leur avoient données, parce qu'elles étoient fondées ſur des apparences convaincantes. Cependant les Gouverneurs des Etats de Philippe II. en Italie, firent avancer des troupes juſqu'aux frontieres de l'Etat de Genes, & les mirent en garniſon dans les places les plus expoſées. Les Aggregez ſurpris de ces préparatifs de guerre, nommerent cinq Commiſſaires à qui ils confierent la défenſe de la Ville, & déclarerent Corónato, Préſident de ce Bureau. Ce nouveau Tribunal envoya incontinent deux cens hommes à Savone pour renforcer la garniſon du Château, & autant à Novi. Il fit entrer dans Genes pluſieurs ſoldats qui étoient épars en differens lieux de cet Etat, & leur ordonna de monter la garde conjointement avec les bourgeois. Les nouveaux Nobles firent auſſi partir en poſte un de leur corps, pour ſe rendre inceſſamment à Madrid, ſur l'avis que leur avoit donné Sauly de la mauvaiſe diſpoſition où ſe trouvoit alors le Roi Catholique à leur égard, pour repreſenter à ce Prince que ce n'étoit pas eux qui avoient chaſſé les anciens de

la Ville, qu'ils en étoient ſortis volontairement, par chagrin de ce qu'on n'avoit pas voulu les laiſſer maîtres du Gouvernement, & que c'étoient eux qui avoient pris plaiſir de diviſer la Ville, en diſtinguant les anciens d'avec les nouveaux, depuis qu'on avoit caſſé le Garibet. Parmi tous ces ſujets d'affliction, les Genois reçurent quelque conſolation de ce que D. Jean d'Autriche fit relâcher deux de leurs vaiſſeaux, qui étant allez charger du bled en Sicile, avoient été arrêtez par les Miniſtres d'Eſpagne. Ils tirerent de là une conſequence que ce Prince ne leur vouloit pas porter la guerre, puiſqu'il ſouffroit qu'ils fiſſent venir des vivres d'un lieu où il étoit le maître. D'un autre côté les Députez des Aggregez auprés de l'Empereur, prirent quelque ombrage de ce que ce Prince donnoit aſſez ſouvent audience à Spinola, chargé des affaires des anciens Nobles en cette Cour. 1574.

Jamais on n'a vû les eſprits ſi diviſez qu'ils l'étoient alors à Genes, ſuivant les divers intereſts des partis. Les nouveaux Nobles craignoient la guerre, parce qu'ils en devoient porter toute la dépenſe, & les chefs du peuple apprehendoient la paix qu'ils regardoient comme la fin de leur autorité, accreuë conſiderablement pen-

dant les troubles. Le Roi de France ayant
1574. appris que les Eſpagnols s'approchoient de l'Etat de Genes, fit déclarer par ſes Miniſtres, non ſeulement à la Republique, mais encore à tous les Princes d'Italie, qu'il ne s'intereſſeroit pas dans cette querelle, tandis qu'aucun Prince étranger ne s'en mêleroit, mais que ſi quelqu'un vouloit profiter de cette occaſion pour entreprendre ſur la liberté des Genois, il s'armeroit pour leur défenſe, & ſoûtiendroit de tout ſon pouvoir les droits legitimes qu'il avoit ſur cet Etat, n'ayant point d'intereſt plus preſſant dans un temps où tout ſon Royaume étoit paiſible; même par cette conſideration le Roi trés-Chrétien differa de rendre au Duc de Savoye Saviglian & Pignerol; ainſi qu'il y étoit obligé par le dernier Traité fait avec ce Prince, ce qui déplût extrémement à Philippe II. Cependant les Aggregez pour ſe diſpenſer de porter ſeuls toute la dépenſe qu'il falloit faire pour défendre la Ville & les frontieres de l'Etat de Genes, mirent au jour une Ordonnance, portant, que faute par les anciens Nobles de revenir dans la Ville avec leurs familles, dans un temps fort court, on prendroit ſur leurs biens les frais extraordinaires auſquels la Republique étoit engagée par leur éloignement. Les anciens au-

contraire manderent à ceux de leur corps qui étoient reſtez dans Genes, de ſe rendre inceſſamment auprés d'eux, à peine de la vie, & de confiſcation de leurs biens, ce qui obligea quantité de jeunes Gentilshommes de l'ancienne Nobleſſe qui étoient demeurez dans la capitale, d'en partir inceſſamment. 1574.

Dans le même-temps les Suiſſes envoyerent offrir à la Republique par un Ambaſſadeur cinq mille hommes entretenus pour cinq ans, pourvû qu'elle voulût faire alliance avec eux. Le Senat remercia les Cantons de leur bonne volonté; mais il n'accepta pas leurs offres. Les Miniſtres étrangers négocierent tantôt avec les uns, tantôt avec les autres, ſans pouvoir rien avancer, parce que les ſentimens des deux partis étoient ſi éloignez, qu'il étoit preſque impoſſible de les faire approcher. Les anciens demanderent que tout fût égal dans le Senat, & qu'ils euſſent autant de ſuffrages que les nouveaux, craignant que les Aggregez par leur multitude, ne s'attribuaſſent toute l'autorité à leur préjudice. Les nouveaux au contraire prétendoient qu'il leur ſeroit honteux de ſe priver de l'avantage que leur donnoit leur nombre, puiſqu'il étoit porté par la Loy de 1528. que tous ceux qui étoient immatriculez

1574. dans le Regiſtre de la Nobleſſe, joüiroient des mêmes privileges indiſtinctement. Chaque faction appuyoit ſon droit par tout ce qui le pouvoit favoriſer ; les anciens alleguoient les troupes qu'ils avoient ſur la frontiere, leurs richeſſes, l'ancienneté de leur Nobleſſe, d'où la nouvelle étoit émanée, leurs amis, leurs alliances & leur longue poſſeſſion. Les nouveaux au contraire ſe prévaloient de ce qu'ils étoient les maîtres de la Ville, que le peuple avoit embraſſé leur parti, que la Loy des Réformateurs leur étoit favorable, & qu'ils étoient en état de ſe défendre ſi on les attaquoit. Les Aggregez ajoûterent aux inſtructions qu'ils avoient données à leur Réſident à Madrid, qu'il falloit empêcher que D. Jean ne vînt à Genes, & pour cet effet repreſenter aux Miniſtres d'Eſpagne que les differends qui partageoient la Nobleſſe devoient être terminez plûtôt par la négociation que par les armes. Les anciens ayant appris le départ de Tagliacarné, chargé des intereſts des nouveaux, firent embarquer ſur une galere Eſtienne de Maré & Baltazard Lomelin, dont la diligence fut ſi grande, qu'ils arriverent à Madrid, & eurent audience deux jours avant le Député des Aggregez. Sauly voulut empêcher que Maré & Lomelin ne fuſſent reçus comme

Ambaſſadeurs, mais le Roi d'Eſpagne ne laiſſa pas de les écouter en cette qualité. Ils repreſenterent à ce Prince qu'il n'étoit pas juſte que les anciens Nobles, dont la fidelité avoit toûjours été inviolable envers ſa Majeſté & envers l'Empereur Charles-Quint ſon pere, fuſſent privez de l'honneur de ſa protection dans le temps qu'ils étoient chaſſez de leurs païs ſans aucun pretexte raiſonnable: Que l'ambition des nouveaux les avoient contraints de s'exiler volontairement, lorſqu'ils avoient vû le Garibet caſſé par force, & contre la parole donnée à ſon Ambaſſadeur: Qu'ils avoient inutilement employé la médiation du Legat & des autres Miniſtres étrangers, pour obtenir la paix à des conditions raiſonnables: Et enfin qu'ils ſupplioient trés-humblement ſa Majeſté de permettre à Jean André Doria de les aſſiſter avec ſes galeres, qu'il joindroit à celles des anciens Nobles, & d'ordonner aux Gouverneurs de ſes Etats en Italie, de leur fournir des vivres & des munitions. Ces deux Ambaſſadeurs tâcherent d'engager Philippe II. par ſon propre intereſt, à leur accorder ce qu'ils demandoient. Ils lui inſinuerent adroitement qu'il lui importoit pour la ſureté du Milanois & du Royaume de Naples qu'ils fuſſent les maîtres de Genes, qui eſt la clef 1574.

1574. de l'Italie : Que ſi le peuple naturellement inconſtant avoit le deſſus, il ne manqueroit pas d'introduire les François dans la Ville ; que déja Henri III. avoit fait offrir ſa protection à la Republique, ſur l'avis qu'il avoit reçu que D. Jean d'Autriche s'approchoit des côtes de Genes : que les Aggregez pendant pluſieurs années, même depuis l'établiſſement du Garibet, quoi qu'en plus grand nombre, n'avoient jamais prétendu aucune concurrence avec eux : Que le peuple les avoient regardez avec reſpect, pendant que les obligations qu'ils avoient au Prince Doria avoient été récentes ; mais que les nouveaux Nobles voyant ces idées effacées, avoient mis en avant cette propoſition d'égalité, & tâché d'établir leur autorité ſur la populace à leur préjudice : Que cet attentat avoit donné lieu à pluſieurs conjurations, dont les principales étoient celles de Ceſar Fregoſe, de Calcagnino, du Comte de Lavagne, de Jules Cibo Marquis de Maſſe, de Volaccera, de Granara, & du Doge Fornari, qu'elles n'avoient eu toutes pour but que de priver les anciens Nobles du Gouvernement ; par toutes leſquelles conſiderations ſa Majeſté devoit prendre le parti de ceux pour qui ils parloient, puiſqu'ayant l'eſprit plus ſolide, ils défen-

droient avec plus de vigueur ſes intereſts en Italie. 1574.

Tagliacarné ayant eté conduit à ſon tour à l'audience, dit au Roi Catholique qu'il devoit être indifferent à ſa Majeſté que les anciens fuſſent dedans ou dehors de la Ville, puiſqu'elle étoit gouvernée en paix : Qu'il ne devoit pas prêter l'oreille à des ſeditieux qui s'étoient exilez volontairement : que comme ils ne pouvoient rien entreprendre ſans le ſecours d'Eſpagne, ils ſeroient trop heureux de revenir quand ils s'en verroient abandonnez : qu'on ne pouvoit révoquer en doute qu'ils ne fuſſent les veritables Magiſtrats, puiſqu'ils avoient été reconnus pour tels par tous les ordres : que ſa Majeſté Catholique étoit obligée de proteger la Republique & le Senat, préferablement à des particuliers qui ne pouvoient point faire de corps : qu'ils ne pouvoient être admis aux affaires publiques, n'étant plus que des membres retranchez, ſans renverſer toutes les Loix, & expoſer non ſeulement l'Italie, mais encore toute la Chreſtienté, à un peril manifeſte : que la Republique perſeveroit toûjours dans la ſoûmiſſion qu'elle avoit euë pour ſa Majeſté, par reconnoiſſance, & par ſon propre intereſt : qu'elle devoit ſa liberté à l'Empereur ſon pere, & à lui-même, de

1574 la continuation de ſon bonheur, dont il l'avoit fait joüir ſous ſa glorieuſe protection : que les Genois ne pouvoient perdre le ſouvenir de tant de bienfaits, ſans ſe rendre odieux à toutes les Nations : que pour leur propre intereſt ils devoient conſerver cette étroite union, puiſqu'en tenant une conduite contraire, ils hazardoient par leur ingratitude les ſommes conſiderables qu'ils avoient preſtées à ſa Majeſté : qu'ils ſe priveroient du commerce des ſoyes qu'ils faiſoient à Naples, de celui de bled qu'ils alloient acheter en Sicile, auſſi bien que des grandes correſpondances qu'ils avoient à Milan, à Anvers, & dans les autres places de ſon obéïſſance : qu'il n'y avoit pas un Citadin qui n'eût un fils, un frere, ou un parent dans ſes Etats, qu'il devoit regarder comme autant d'oſtages de leur fidelité : qu'il n'y avoit pas lieu de prendre aucun ombrage des François, puiſque l'Ambaſſadeur de cette Couronne avoit été congedié preſque auſſi-tôt qu'il étoit arrivé : que les Genois ne pourroient ſans imprudence recevoir dans leur païs ceux de cette nation, puiſqu'ils hazarderoient en même tems leur liberté & la pureté de leur foy, par le commerce avec les Huguenots, dont ce Royaume étoit rempli : que les anciens Nobles prétendoient ſe rendre maî-

tres du Gouvernement, quoi que leur nombre n'excedât pas celui de quatre cens, au lieu que les nouveaux étoient plus de onze cens : Qu'encore que des douze Réformateurs il y en eût huit anciens, & quatre nouveaux ſeulement, il avoit neanmoins été ſtatué en 1528. que ces noms demeureroient confondus, & qu'il n'y auroit plus de diſtinction dans la nobleſſe : que pour ôter tout pretexte de diviſion on avoit reduit à vingt-huit les cent quarante familles dont elles étoient compoſées, non que celles auſquelles les autres étoient aggregées, euſſent quelque avantage ſur les nouvelles ; mais ſeulement parce qu'elles étoient plus connûës : qu'on comptoit au nombre des Aggregez celles des Serra, des Mari, & pluſieurs autres qui étoient des plus anciennes : que celles des Fregoſes & des Adornes, quoi que nouvelles, s'étoient renduës illuſtres, pour avoir ſeules pendant pluſieurs années poſſedé la ſouveraine Magiſtrature : que les anciens n'avoient pour eux que le Garibet, auſquels les nouveaux oppoſoient la Loy de 1528. fondée ſur un uſage ſi ancien qu'on en ignoroit le commencement : que même la Loy de 1547. de laquelle le Garibet tiroit ſon origine, ne leur étoit pas favorable, puiſqu'elle ne mettoit aucune diſtin- 1574.

1574. ction entre les degrez de la Nobleſſe, & ne changeoit rien à l'égalité : que quand même elle ſeroit en leur faveur, ils ne pouroient s'en prévaloir, puiſqu'elle avoit été caſſée avec toutes les formalitez ordinaires : que même on y avoit apporté tant de circonſpection, que le Senat aprés avoir déliberé le premier jour en avoit remis la déciſion au lendemain : qu'il ne ſervoit de rien de dire que cette Loy avoit été approuvée & ſuivie par le grand Conſeil pendant vingt-cinq ans, puiſque le grand Conſeil n'en avoit pris aucune connoiſſance, & que cette Loy ne pouvoit ſubſiſter au préjudice de celle de 1528. qu'il falloit caſſer auparavant dans les formes, en propoſer la caſſation dans le grand Conſeil, & en déliberer le lendemain, ce qui n'avoit pas été pratiqué : que les anciens ne pouvoient pas refuſer l'égalité, ni ſe diſpenſer de ceder au plus grand nombre, ſous pretexte de leurs titres d'honneur, puiſque s'ils obtenoient cette préference, leur pouvoir augmentant avec leurs richeſſes, ils s'attribuëroient ſeuls la ſupréme autorité, à l'excluſion de tous les autres : que quoi que le Garibet n'eût été introduit qu'en 1547. on ne laiſſoit pas auparavant de conferer les charges aux anciens Nobles qu'on en jugeoit capables, ſans que les nouveaux ſe

prévaluſſent de leur nombre pour l'empêcher. Qu'ils ſupplioient ſa Majeſté de proteger la Republique qui lui parloit par leurs bouches, & de n'écouter plus les particuliers qui vouloient en troubler le repos ; & enfin que quand ils ſeroient aſſurez de ſa protection, ils n'auroient plus rien à craindre des autres Princes d'Italie, puiſqu'elle ſeroit aſſez puiſſante pour les défendre, en cas que les anciens Nobles par leur opiniâtreté criminelle vouluſſent implorer un ſecours étranger. 1574.

Le Roi d'Eſpagne aprés avoir entendu les deux parties, leur répondit : qu'il étoit plus aiſé de commencer une guerre que de la terminer, & qu'ainſi il leur conſeilloit de regler plûtôt leurs differends à l'amiable, que de les décider par le ſort des armes : Que la voye de la douceur étoit plus honnête & plus avantageuſe, puiſqu'ils étoient tous Citoyens d'une même Ville : qu'il étoit à craindre que s'ils en venoient une fois à une rupture, les Princes d'Italie ennemis de ſa Couronne, ou peut-être même le Roi de France ne vouluſſent s'intereſſer dans cette querelle : que le parti le plus foible éprouveroit bien-tôt que les amis qui avoient paru les plus zelez pendant ſa proſperité changeroient avec la fortune : qu'ils verroient peut-être les Flamands de-

1574. venus puiſſans ſur les frontieres de la Picardie & de la Hollande, paſſer dans la Méditeranée avec leurs vaiſſeaux, pour donner un ſecours dangereux à la faction la plus foible, tandis que les Turcs ſe prévalant de ces diviſions viendroient ravager la Sicile & le Royaume de Naples, & y allumer un feu qui pourroit enfin conſumer toute l'Italie.

Pendant que le Roi d'Eſpagne eſſayoit par ſes offices d'accommoder les deux partis, on publia à Genes, à la priere des Miniſtres étrangers une Ordonnance, portant, qu'il ſeroit permis de ſoûtenir publiquement que le Garibet étoit juſte, & que la Loy de 1528. ne pouvoit ſubſiſter, ſans que ceux qui avanceroient cette propoſition en fuſſent recherchez. On permit auſſi à Sylveſtre Catanée & à Nicolas Palavicin, Députez des anciens Nobles, de venir à Genes pour y traiter la paix. D'un autre côté le Cardinal Lomelin, & Spinola Clerc de Chambre, ne perdirent aucune occaſion de repreſenter au Pape que les anciens Nobles avoient voulu remettre au jugement des Princes médiateurs le differend qu'ils avoient avec les nouveaux, & que les Aggregez bien éloignez de cette déference, avoient manqué au reſpect qu'ils devoient au Legat Apoſtolique. Ils firent

auſſi entendre à ſa Sainteté qu'on alloit voir de grands deſordres dans toute l'Italie, ſi cette affaire ne s'accommodoit promptement, & ſi les anciens Nobles n'étoient rétablis dans leur dignité. Auguſtin Spinola fit les mêmes offices auprés de l'Empereur, à qui il remontra fort ſouvent que les nouveaux Nobles avoient eu peu de conſideration pour ſes Ambaſſadeurs : que la déciſion de ce differend appartenoit à ſa Majeſté Imperiale : qu'elle en devoit prendre connoiſſance pour ſoûtenir les droits de l'Empire, & accorder ſa protection à ceux qui par l'ancienneté de leur nobleſſe & par leurs ſervices perſonnels s'en étoient rendus les plus dignes. Les anciens Nobles tâcherent auſſi de rendre leurs ennemis ſuſpects aux autres Princes d'Italie, afin d'avancer par ce moyen l'accommodement. Les Aggregez de leur côté ne s'endormoient pas, ils eſſayerent de renverſer les batteries à Rome, par les ſoins du Cardinal Juſtinian & de Senarega, comme à Vienne, par les ſollicitations de Georges Spinola, leur Agent auprés de l'Empereur. 1574.

En 1575. le Roi d'Eſpagne ayant réſolu d'envoyer quelques Regiments en Sardaigne, pour augmenter la garniſon des principales places de cette Iſle, fit deman- 1575.

1575. der par Idiaquez au Senat de Genes, le paſſage ſur les terres de la Republique. Cette propoſition fut long-temps débattuë dans l'aſſemblée : les uns trouverent qu'il étoit dangereux de recevoir chez eux les troupes d'un Prince ami de la faction contraire, qui pourroit avec ſes troupes ſe ſaiſir de quelques-uns de leurs ports ; les autres au contraire ſoûtenoient, qu'on ne devoit témoigner aucune défiance à un Roi qui les avoit toûjours protegez, de peur d'en faire un ennemi. Ce dernier avis l'emporta, & le paſſage fut accordé.

Cependant les anciens Nobles qui étoient toûjours à Final travailloient avec grande application à faire un fond ſuffiſant pour ſoûtenir la dépenſe de la guerre, qu'ils ſe croyoient obligez de commencer. Doria donna l'exemple aux autres, en fourniſſant une ſomme conſiderable, & enſuite chacun ſe cotiſa, & remit ſuivant ſon pouvoir l'argent qu'il avoit pû ramaſſer entre les mains d'Auguſtin Grimaldi, d'Antoine Catanée, & de Philippe Lomelin, qui avoient été établis Treſoriers de la Caiſſe militaire. Les uns porterent cinq mil écus, les autres dix, & quelques autres pouſſerent leur liberalité juſqu'à quinze. Comme le Duc de Gandie qui devoit mettre la derniere main à l'accommodement, tar-

doit beaucoup à venir, les anciens Nobles s'ennuyerent de demeurer oiſifs ; mais ils n'oſerent commencer aucune hoſtilité ſans la permiſſion du Roi d'Eſpagne. Neanmoins pour ſatisfaire leur reſſentiment ſans donner ſujet de plainte à ce Prince, ils réſolurent ſecretement, qu'Ambroiſe Lomelin & Scipion Campora, qui ayant été bannis de l'Etat de Genes pour quelques crimes, paroiſſoient avoir un intereſt ſeparé, attaqueroient la valée de Pozzeveri avec quatre cens hommes de pied, & que François Vivaldi entreroit dans la Lunigiane, ſans que les autres de leur faction témoignaſſent y prendre aucune part. Ils croyoient avec ce peu de troupes s'emparer de Novi & de la Spezzia, qui leur ſervitoient de places d'armes quand ils voudroient commencer la guerre. L'approche des troupes commandées par ces bannis remplit les deux valées d'épouvante ; mais ils furent bien-tôt obligez de ſe retirer par les ordres du Duc de Gandie, qui aborda à Genes avec les galeres d'Eſpagne. A ſon arrivée tous les Miniſtres étrangers qui étoient dans la Ville redoublerent leurs ſoins pour reduire les deux partis à un accommodement. Le Duc ayant été introduit dans le Senat, aſſura la compagnie des bonnes intentions du Roi ſon maître ; mais il ſe plaignit en mê- 1575.

1575. me-temps de ce qu'on avoit reçu l'Ambaſſadeur de France. Il exhorta l'aſſemblée à la paix, & luy proteſta que le Roi Catholique n'avoit d'autres intentions que de maintenir la Republique dans la liberté que l'Empereur ſon pere lui avoit procurée : il tâcha enſuite de faire entendre aux Senateurs combien la réunion des eſprits étoit préferable à la diſcorde qui déchiroit leur patrie depuis ſi long-tems.

Les anciens Nobles ayant appris la démarche que le Duc de Gandie venoit de faire, lui députerent quatre perſonnes de leurs corps, pour l'informer de la juſtice de leurs prétentions, & pour le prier de continuer ſes ſoins, afin que ces troubles ſe terminaſſent par un accommodement raiſonnable. Ils avoient pris l'allarme, & craignoient que le Duc ne ſe declarât pour leurs ennemis, parce qu'il avoit paru content de l'aſſurance que lui avoit donnée le Doge, que le Senat n'avoit aucune intelligence avec les François. Qu'il étoit fort obligé au Roi Catholique de la continuation de ſes bons offices, & qu'il feroit bien-tôt connoître par ſa conduite, le deſſein qu'il avoit de répondre aux pieux deſſeins d'un ſi grand Prince, & que même le Duc avoit témoigné ajoûter quelque créance aux invectives que le Doge avoit proferées contre

ceux de la faction contraire.

1575.

Cependant Eſtienne de Maré & Baltazard Lomelin, Ambaſſadeurs des anciens Nobles à Madrid, découvrirent par les conferences qu'ils eurent avec le Duc d'Albe, & avec les autres Miniſtres d'Eſpagne, que Philippe II. n'avoit d'autre intention que de profiter de la diviſion des Genois, pour ſe rendre Souverain de leur Etat. Le Duc d'Albe s'en expliqua même ſi clairement, qu'il dit un jour à ces Ambaſſadeurs, que le ſeul moyen d'empêcher à l'avenir les partialitez qui déſoloient depuis ſi long-temps leur patrie, étoit de bâtir une Citadelle à Genes, & y mettre une garniſon Eſpagnole. On propoſa encore dans le Conſeil du Roi Catholique de ſaiſir tous les effets des Marchands Genois, pour obliger ceux qui avoient part au Gouvernement de s'abandonner entierement à la conduite des Eſpagnols. Ces Ambaſſadeurs pour éviter le piege qu'on leur tendoit, répondirent aux Miniſtres d'Eſpagne que les deux partis n'en étoient pas venus à d'aſſez grandes extrémitez l'un contre l'autre, pour ſe regarder comme des ennemis mortels; qu'ils étoient ſeulement en differend ſur la forme du Gouvernement de la Republique, & qu'en cas que quelque Prince étranger voulût entrepren-

1575. dre ſur leur liberté, on les verroit bientôt ſe réunir & repandre juſqu'à la derniere goutte de leur ſang pour la défenſe de leur patrie. Cette réponſe fit taire le Duc d'Albe, qui ſe ſouvînt que pour avoir voulu traiter les Flamans comme des eſclaves, il avoit allumé un feu dans les Païs-bas, qu'il lui avoit été depuis impoſſible d'éteindre.

A l'égard des Ambaſſadeurs que les anciens Nobles avoient envoyé au Duc de Gandie, ils offrirent de la part de leurs Superieurs, de remettre tous leurs differends au jugement des Miniſtres étrangers qui étoient alors à Genes, ou à leurs maîtres, & de leur donner pouvoir de réformer & changer les Loix de l'Etat comme ils le jugeroient à propos, même d'en faire de nouvelles. Mais les Aggregez ne voulurent pas leur donner un pouvoir ſi ample, & quelques-uns d'entre eux entrerent dans une ſi grande défiance de ces Miniſtres, & principalement du Legat, qu'ils crûrent que ce Cardinal, bien loin de travailler à avancer l'accommodement tâchoit de l'éloigner, afin d'obliger la Republique de ſe ſoûmetrre au Saint Siege pour le temporel. Ainſi l'on peut dire que l'opiniâtreté des nouveaux Nobles fut la ſeule cauſe de la durée de ces diviſions.

Le Pape, dont les intentions étoient fort droites, & qui ne demandoit que la juſtice, lorſqu'il fut convaincu du peu de raiſons qu'avoient les nouveaux Nobles, il ceſſa de les proteger, & leur fit connoître aſſez aigrement qu'il deſaprouvoit leur conduite. Il leur écrivit un Bref, par lequel il leur reprocha leur aveuglement, & les exhorta à remettre leurs differends en arbitrage, comme les anciens offroient de le faire. Le Marquis d'Ajamont, Gouverneur de Milan, écrivit auſſi aux Aggregez, à peu prés dans les mêmes termes, ce qui augmenta leur défiance pour le Legat & pour le Marquis. D'un autre côté les Ambaſſadeurs de ſa Majeſté Imperiale, craignant qu'on ne fît préjudice à l'autorité de leur maître, ſi les autres Miniſtres étrangers demeuroient Juges de ce differend, avec un pouvoir égal au ſien, écrivirent à l'Empereur pour apprendre là deſſus ſes intentions. Ce Prince leur manda que ne s'agiſſant que d'un arbitrage, cette concurrence ne lui faiſoit aucun tort. Les Aggregez envoyerent auſſi dans le même-temps Luc Fornari à S. M. I. pour la remercier de ſes bons offices, & la ſupplier de leur continuer ſa protection. Les conferences commencerent enſuite, mais lorſqu'il fut queſtion d'examiner les pleins pouvoirs, les

1575.

1575. Ambaſſadeurs d'Eſpagne & le Legat firent difficulté ſur la qualité de Commiſſaires, employée dans ceux des Miniſtres de l'Empereur, prétendant qu'elle étoit inferieure à celle d'Ambaſſadeur. Les Commiſſaires de S. M. I. lui en ayant écrit, elle fit réponſe qu'ils avoient les deux qualitez, mais qu'elle n'avoit inſeré dans leurs pleins pouvoirs que celle de Commiſſaires, comme plus éminente.

Quelques jours aprés on apprit par le retour d'Eſcovedo, qui avoit fait un voyage en Eſpagne, qu'André Doria avoit pris des meſures ſecretes avec D. Jean pour faire la guerre aux Genois, & que Doria s'étoit rendu à Naples auprés de ce Prince, pour y preparer toutes les choſes neceſſaires, s'étant crû obligé de ſe faire faire raiſon par les armes, puiſque les Aggregez avoient refuſé la médiation de D. Jean, & n'avoient pas répondu à ſes honnêtetez. Neanmoins comme on n'avoit pas achevé de faire le fond neceſſaire, pour ſoûtenir la dépenſe de l'armement, Doria avant que de paſſer à Naples avoit fait aſſembler ceux de ſon parti à Final, & leur avoit repreſenté la neceſſité qu'il y avoit de pourſuivre leur rétabliſſement par la force, ſans continuer de perdre le temps en négocia-

tions inutiles, leur proteſtant qu'il étoit preſt d'employer ſon bien, ſon ſang, & ſa vie, pour l'intereſt commun. Ce diſcours fit tant d'impreſſion ſur les eſprits des anciens Nobles, que chacun mit incontinent la main à la bourſe, au moyen de quoy le fond ſe trouva complet dans le même jour. Doria n'ayant plus rien à faire à Final, s'embarqua & fit voile à Naples avec vingt-cinq galeres. Il fut accompagné par Georges Doria & par Jean-Baptiſte Spinola, que ceux de ſon parti députerent à D. Jean, pour le prier de leur continuer ſa protection. 1575.

Les nouveaux Nobles firent courir le bruit que Doria vouloit ſe faire Souverain de Genes, & qu'il avoit déja fait avancer quelques ſoldats pour ſe ſaiſir des portes. Le Senat ayant appris qu'il étoit allé trouver D. Jean, ne douta pas que ce Prince n'eût embraſſé le parti de ſes ennemis, & jugea qu'il falloit ſe preparer à la défenſe. Il envoya à Serezana 3000. hommes, la plûpart Florentins, bannis pour divers crimes, avec cinquante Lucquois, & remplit les magazins de munitions de guerre & de bouche. D. Jean de ſon côté envoya prier le grand Duc de Toſcane, de ne pas ſouffrir que ſes ſujets vendiſſent aux Genois des armes, de la poudre, du

1575. ſalpêtre, des balles, des boulets, & du bled. Ce Prince répondit qu'à l'égard des armes, de la poudre, du ſalpêtre & des balles, il n'en avoit jamais permis le tranſport hors de ſes Etats; mais qu'il ne pouvoit interdire le commerce des boulets & du bled, parce que le plus grand revenu de ſes ſujets conſiſtant aux mines de fer, & au grain qu'ils recüeilloient, il ne pouvoit en défendre la vente ſans ruiner entierement de pauvres familles qui ne vivent que de ce trafic : qu'en outre il diminueroit conſiderablement ſon revenu, qui conſiſte principalement aux droits qu'il tire des marchandiſes que les Florentins prennent en échange du bled qu'ils portent à leurs voiſins. Le Senat ayant appris la réponſe du grand Duc, en reçut une grande ſatisfaction, parce qu'il ſe vit aſſuré de tirer de ce côté-là des vivres autant qu'il en auroit beſoin. Cependant les négociations ayant recommencé par l'entremiſe du Duc de Gandie, les anciens Nobles manderent à Catanée & à Palavicin, chargez de leur procurations de ne ſe rendre pas difficiles, & d'accepter toutes les propoſitions d'accommodement qu'ils jugeroient raiſonnables. Les Aggregez tenoient une conduite bien differente; comme ils étoient en poſſeſſion

poſſeſſion du Gouvernement, ils ne ſouhaitoient pas que ce differend ſe terminât ſi tôt. Pour éloigner l'accommodement ils dirent aux médiateurs qu'il valloit mieux faire une nouvelle reforme, que de ſe ſoûmettre au caprice du peuple, & qu'il n'étoit pas avantageux à la Republique de remettre le ſoin de cette reforme à des Princes étrangers pour favoriſer quelques particuliers, ce qui déplut extrémement aux arbitres. Les anciens Nobles ayant été informez des mauvaiſes intentions des nouveaux, voulurent avant que de ſe mettre en campagne, faire connoître à tous les Princes, & principalement à leurs voiſins, l'oppreſſion dans laquelle ils ſe trouvoient. Ils écrivirent auſſi au Senat de Genes, pour l'exhorter à renvoyer ce differend au jugement des Miniſtres étrangers. Ils firent afficher leur manifeſte au coin des ruës, pour inſtruire le peuple de leurs ſentimens; mais ceux qui ne ſouhaitoient pas la paix prirent grand ſoin d'arracher ces placarts auſſi-tôt qu'ils furent affichez pour en détourner l'effet. 1575.

Les anciens Nobles repreſenterent au Senat par la lettre qu'ils lui écrivirent les raiſons qu'ils avoient eu de s'abſenter, en faiſant une énumeration de toutes les violences où le peuple s'étoit porté contre eux, à la

1575. ſollicitation des Aggregez, les Artiſans n'étant coupables que de leur trop de credulité : ils ajoûterent qu'on n'avoit pû même ſouffrir qu'ils demeuraſſent à leurs maiſons de campagne, & que le Commiſſaire de Pozzeveri les avoit contraints de ſortir des terres de la Republique ; que cependant on couvroit du nom & de l'autorité du Senat toutes les injuſtices exercées contre des perſonnes de leur corps, qui n'en faiſoit pas la partie la moins conſiderable : qu'il y alloit de ſon honneur de ne ſouffrir pas cet abus, d'autant plus qu'eux, qu'on vouloit traiter de rebelles, ne demandoient pas mieux que de remettre leurs intereſts au jugement des médiateurs, au lieu que leurs ennemis ne vouloient s'en rapporter à perſonne. Enfin ils l'exhortoient à ne les reduire pas à la neceſſité de chercher la ſureté de leurs perſonnes dans les armes.

Cette lettre ne toucha aucunement les nouveaux Nobles, & ne fit que les rendre plus fiers. Les anciens croyant les avoir mis dans leur tort, ne voulurent plus perdre de temps en démarches inutiles. Doria demanda permiſſion à D. Jean de ſe ſervir de ſes galeres, & de celles des particuliers de ſa nation, puiſque l'expedition d'Afrique n'étoit pas preſſée. Il fit venir

d'Alexandrie vingt pieces de canon, avec quantité de munitions, & embarqua ſur ſa flotte des troupes d'élite. Les nouveaux Nobles ayant eu avis de ces preparatifs, s'imaginerent qu'ils devoient donner quelque ſatisfaction aux Miniſtres étrangers. Pour ne ſe rendre pas leurs maîtres contraires ils offrirent de s'en raporter à leur jugement, mais avec tant de reſerves qu'ils ne firent que les offenſer davantage par cette propoſition. Les anciens Nobles qui étoient à Final & les autres Magiſtrats de la Republique mirent en déliberation s'ils devoient créer un Doge, pour ſe maintenir dans les droits de leurs charges; mais cette propoſition fut rejettée, & il fut arrêté qu'ils envoyeroient leurs Députez à l'aſſemblée, pour y agir en leur nom, cette conduite étant plus modeſte. Leurs Députez apprirent en arrivant à Genes que les Aggregez pour prévenir Doria vouloient attaquer leurs ennemis à Savone, tant par mer que par terre, avec les troupes qu'ils avoient dans la Lunigiane. Ces Envoyez en avertirent auſſi-tôt leurs Superieurs, qui renforcerent la garniſon de Caſtel-franco, & y firent conduire pluſieurs pieces d'artillerie: ils envoyerent auſſi deux cens fantaſſins Italiens & cent Allemans vers la côte pour la garder, ce qui fit avorter les

1575.

1575. deſſeins des nouveaux. Les Aggregez qui n'avoient pas crû que les anciens Nobles en vouluſſent venir à une rupture, ni que les Princes étrangers, & principalement le Roi d'Eſpagne dûſſent ſe declarer en leur faveur, avoient toûjours éloigné l'accommodement; mais ils furent bien ſurpris quand ils les virent en état de les attaquer avec des forces capables de leur donner de l'inquiétude. Jean André Doria qui ſçavoit qu'en ces occaſions il eſt important de commencer le premier la guerre, fit voile vers les côtes de Genes avec vingt-cinq galeres, laiſſant à Naples Marcel Doria, avec les cinq de Lombardie que D. Jean lui avoit prêtées. Il fut bien-tôt ſuivi par ce même Marcel, qui lui amena un ſecours de mille hommes, avec des échelles, des charettes d'artillerie, & les rafraîchiſſemens dont il avoit beſoin. L'approche de Doria rompit toutes les négociations de paix, même les anciens Nobles rappellerent leurs Députez, parce que le terme du compromis étoit expiré. Leur départ déplut extrémement aux Miniſtres étrangers, qui ne ſçavoient plus avec qui traiter. Comme ils avoient aſſez connu que l'opiniâtreté des Aggregez étoit la ſeule cauſe de cette rupture, ils leur declarerent qu'ils en informeroient leurs maîtres, les menaçant que

dans la ſuite ils pourroient avoir plus d'un ennemi ſur les bras. Odeſchalchi leur préſenta un nouveau memoire de la part du Senat ; mais ils le trouverent ſi embarraſſé qu'ils n'y pûrent rien comprendre. 1575

Auſſi-tôt que Doria fut arrivé aux côtes de Genes, il dépêcha André Lercari au Marquis d'Ajamont, Gouverneur de Milan, pour l'informer des intentions de D. Jean, afin qu'il ſe hâtât de lui envoyer les munitions dont il avoit beſoin, & qu'il ordonnât à Sigiſmond de Gonzague & à Hector Spinola, de ſe rendre à la Spezzia avec leurs Régimens, puis qu'auſſi-bien le Prince étoit réſolu de licentier les troupes qu'il n'avoit levées que pour l'expedition de Barbarie, & de mettre ſur pied deux Régiments Allemans, qui ſeroient entretenus par les anciens Nobles, ce qui fut exécuté incontinent. Jean André Doria reçut de ceux de ſa faction l'étendart avec les proviſions de Capitaine General ſur mer & ſur terre, ſans préjudice de la liberté de la Republique : on lui aſſigna un fond certain pour ſes appointemens & pour l'entretien de ſes galeres, pendant tout le temps que la guerre pourroit durer. Les anciens Nobles firent auſſi pluſieurs Regiments Italiens, & entre autre un de vingt Compagnies, de cent hommes chacune,

1575. dont les Capitaines étoient tous de la même nation. Doria en fut déclaré Colonel, & il y mit de ſa main un Lieutenant Colonel pour le commander en ſon abſence. Antoine Serra leva à Milan 5500. Allemans, ſous le nom du Roi Catholique, & leur fit prêter le ſerment de fidelité à ce Prince. Le Marquis d'Ajamont licentia les Regiments de Gonzague & de Spinola; mais les ſoldats de ces deux corps eurent la liberté de prendre parti avec Doria, ou de ſe retirer ailleurs, s'ils ne vouloient pas ſervir les anciens Nobles.

Doria pour commencer la guerre fit arborer à ſa Capitane le Pavillon de la République, prétendant que ceux du parti contraire n'étoient que des rebelles. Il envoya le Comte Philippe de la maiſon de Paſſano, avec trois galeres & autant de Compagnies d'Infanterie à Porto-Venere, pour tâcher de s'emparer de cette place. Ce Comte y employa ſi adroitement les promeſſes & les menaces, qu'il obligea la Ville de ſe rendre. Le Château fit quelque réſiſtance, & ſe laiſſa battre pendant quelques jours avec l'artillerie que le Comte avoit amenée; mais le Gouverneur ayant été ſommé de remettre ſa place entre les mains du Comte, s'il ne vouloit qu'on

passât sa garnison au fil de l'épée, il demanda à capituler, & se rendit à composition. 157.

Le grand Duc voyant l'Etat de Genes rempli de troubles, & une puissante flotte proche de ses côtes, leva dix mille hommes outre ses garnisons ordinaires, & munit toutes ses places, de peur d'être surpris. Comme D. Jean avoit augmenté les garnisons d'Orbitele, de Telamon, & de Porto-hercolé, jusqu'à 3000. hommes chacunes, & que ces trois Villes sont fort voisines du grand Duc, ses défiances n'étoient pas sans apparence, quoi qu'en effet D. Jean n'y pensât pas. D'ailleurs il n'étoit pas facile de surprendre le grand Duc, parce qu'il tient toûjours ses places en bon état, aussi bien en temps de paix, qu'en temps de guerre. Ce Prince envoya à Genes à la priere du Pape un gallion & deux vaisseaux chargez de bled; les Genois en eurent l'obligation aux soins de Mathieu & Jean-Baptiste Senarega, dont l'un résidoit à Rome, & l'autre à Florence.

Quoi que le Senat eût refusé plusieurs fois de se soumettre au jugement des Ministres étrangers, il commença de souhaiter l'accommodement lorsqu'il vit la faction contraire bien résoluë à faire la guerre. Les Ambassadeurs des médiateurs

1575. voyant les Aggregez dans cette diſpoſition, s'aſſemblerent dans la maiſon du Legat, & aprés avoir examiné les moyens de terminer une affaire qui les occupoit depuis plus d'un an, ils envoyerent demander aux nouveaux Nobles un plein pouvoir de changer, de reformer & de caſſer comme il leur plairoit les Loix, les Statuts & les Coûtumes de la Republique. Le Senat s'étant aſſemblé ſur cette propoſition, réſolut de livrer ce plein pouvoir aux Miniſtres étrangers en la forme qu'ils le ſouhaitoient, & le fit incontinent expedier, donnant par cet acte au Roi Catholique la qualité de Défenſeur & de Protecteur de la Republique. Vitale Dorimberg proteſta contre ce titre, prétendant qu'il ne devoit appartenir qu'à l'Empereur ſon maître, & ſe plaignit de ce que les autres Princes tâchoient d'empiéter peu à peu ſur les droits de l'Empire. Le Senat qui vouloit ménager tous les médiateurs, eſſaya de donner quelque ſatisfaction à S. M. I. & fit un ſecond Réſultat.

Le Senat n'eut pas plûtôt délivré ce ſecond Réſultat, qu'il apprehenda qu'il ne donnât quelque ſujet de plainte au Roi Catholique, à qui la défenſe de cet Etat appartenoit comme aux autres médiateurs, puiſque Charles-Quint avoit été Empe-

reur auſſi bien que Roi d'Eſpagne, & que Philippe II. étoit ſon fils & ſon ſucceſſeur. Pour ne paroître pas ingrat des bienfaits qu'il avoit reçus de ce Prince, il fit le même jour à l'inſçu des Ambaſſadeurs de l'Empereur un troiſiéme Réſultat, portant qu'il n'entendoit pas déroger à la protection de ce Prince. 1577

Pendant qu'on traitoit ainſi la paix à Genes, Doria donna la chaſſe à deux galeres des Aggregez, qui lui échaperent par l'addreſſe de la Chiourme, & par la ſage conduite des Officiers. Il ſe poſta enſuite à l'entrée du port, pour empêcher qu'aucun bâtiment n'y entrât. Il fit auſſi mettre à terre cinq cens fantaſſins, commandez par Jean Baptiſte Doria, frere d'Antoine, à qui il ordonna de s'aller ſaiſir de la Spezzia, gardée par 400. hommes, ſous les ordres du Commiſſaire André Centurioné, mais cette attaque ſe paſſa en eſcarmouches. Quelques jours aprés il tenta la priſe de ſainte Marie de Lerice, & de Portofino; mais il n'y pût réuſſir faute de gruës ou de moulinets, pour tirer à terre les courſiers de ſes galeres. De là il prit la route de Chiavari, où Jerôme Juſtiniani Gregheto s'étoit jetté la nuit précedente avec quinze cens hommes qu'il avoit tirez des villages voiſins par ordre du Senat. Doria

1575. fit ſommer Juſtiniani de rendre la place ; mais il répondit qu'il la défendroit juſqu'à l'extremité. Doria irrité de ce refus fit mettre à terre ſes troupes, & planter les échelles contre les murailles ; en même-temps pluſieurs Gentilhommes y monterent. Les aſſiegez étonnez de la valeur de ces Nobles, & voyant leurs maiſons abbatuës par l'artillerie des galeres, ſe rendirent à Jean Antoine Doria, comme General de la Republique : Jean-Baptiſte Doria reſta dans cette place avec ſix cens fantaſſins ; mais il s'y trouva fort embaraſſé, parce que les païſans des environs lui couperent les vivres.

L'Amiral des anciens Nobles prit enſuite Seſtri à compoſition, avec pluſieurs vaiſſeaux chargez de marchandiſes : il en vendit une partie pour acheter ce qui lui étoit neceſſaire, & rendit le reſte aux propriétaires, à condition qu'ils ne le porteroient pas à Genes. Les Aggregez ayant appris les progrés de Doria, ſe plaignirent aux Ambaſſadeurs des médiateurs, de ce que leurs ennemis s'emparoient des places, & commettoient mille hoſtilitez, pendant qu'on les amuſoit de propoſitions de paix. Ils ſe reſcrierent auſſi contre le Roi Catholique, diſant qu'il s'étoit declaré contre eux, & que les anciens Nobles n'au-

roient pû rien entreprendre ſans ſon aſſiſtance. Le Duc de Gandie proteſta qu'il n'en avoit eu aucune connoiſſance, & les exhorta à s'en mieux informer, afin qu'on y pût remedier promptement. Les Miniſtres des médiateurs écrivirent à Doria, & lui manderent que s'il continuoit la guerre il rendroit inutiles les bonnes intentions de leur maître : le Senat reprocha auſſi à Idiaquez, qu'il lui avoit demandé paſſage pour les troupes du Roi Catholique par la Spezzia, & que cependant ces mêmes troupes étoient au ſervice de leurs ennemis. Cet Ambaſſadeur tâcha de s'excuſer ſur ce qu'il avoit été trompé lui même par D. Jean, qui lui avoit caché ſes deſſeins. Le Duc de Gandie manda en particulier à Doria, que l'intention du Roi d'Eſpagne n'étoit pas que ce different ſe terminât par les armes, & que s'il continuoit ſes hoſtilitez, qu'il romproit toutes les meſures qu'on avoit priſes à Genes. Les Aggregez de leur côté écrivirent au Pape, qu'ils n'avoient fait aucuns préparatifs de guerre, ſur l'eſperance qu'on leur avoit donnée d'un accommodement raiſonnable ; mais que s'ils devoient perdre leur liberté, ils aimoient bien mieux ſe ſoûmettre à ſa Sainteté, afin qu'elle fît ceſſer l'oppreſſion dans laquelle ils étoient. Le Pape aſſembla in- 1575.

1575. continent le Conſiſtoire, pour déliberer ſur une propoſition ſi importante; mais les Cardinaux de la faction d'Eſpagne qui ſe défioient de Moroné, & craignoient que Gregoire XIII. ne prît les armes en faveur des Aggregez, exhorterent ſa Sainteté à demeurer toûjours neutre, & à ne prendre point d'autre parti dans cette guerre que celui de médiateur.

Les nouveaux Nobles firent General de leurs troupes Aurelio Fregoſe, parce que Jourdain des Urſins avoit refuſé cet emploi par ordre exprés du Pape : ils promirent auſſi de grands avantages à Pierre Malvezzi, qui s'étoit offert quelque-temps auparavant à les ſervir avec deux mille fantaſſins : ils donnerent de l'argent aux Colonels Sarco & Jerôme Adorne, pour remettre ſur pied leurs Regiments, & ces deux Officiers s'engagerent de les faire de deux mille hommes chacun. Les Aggregez tirerent deux cens mille écus des Citadins, qui contribuerent volontairement aux frais de la guerre : ils reçurent auſſi une ſomme conſiderable des Directeurs de la maiſon de ſaint Georges, & ils prétendoient faire un fond conſiderable de ce qui leur devoit revenir du centiéme denier impoſé ſur les biens des particuliers. Cependant la pluſpart de leurs meſures leur

manquerent, Sarco & Adorne ne pûrent lever des troupes en Piemont, en Lombardie, ni dans les autres Etats voiſins, parce que les Princes d'Italie ne voulurent pas permettre à leurs ſujets d'aller ſervir dans cette guerre. Les nouveaux Nobles dépêcherent incontinent des Ambaſſadeurs à tous les Souverains, & principalement au grand Duc & au Roi d'Eſpagne. Senarega qui fut chargé de faire cet office auprés du premier, s'en acquitta avec tant d'adreſſe, qu'il en obtint des troupes, des vivres, & toutes les autres choſes neceſſaires. Ce ſecours vint ſi à propos qu'il ſauva la Republique du précipice où elle alloit tomber. Les anciens de leur côté envoyerent Jean Baptiſte Doria au grand Duc, pour défendre leurs intereſts; mais il ne put traverſer la négociation de Senarega. Les Aggregez demanderent à ce Prince le Colonel Montaigu, proteſtant n'avoir d'autre deſſein que d'empêcher qu'aucun Prince étranger n'entreprît ſur la liberté de leur patrie. Ils donnerent à Sauly le Commandement de leurs milices, & de mille hommes de troupes reglées. Ils envoyerent des Ambaſſadeurs au Pape, à l'Empereur, & au Roi Catholique, pour ſe plaindre des hoſtilitez des anciens, & pour leur demander des vivres; mais Phi- 1575.

1575. lippe II. qui apprehendoit que les Princes d'Italie ne priſſent parti dans cette guerre, les uns d'un côté, les autres de l'autre ſuivant leur inclination; & qu'ainſi elle n'en devînt plus ſanglante, leur écrivit à tous pour les prier de ne s'en mêler pas, & de laiſſer terminer ces differends par la négociation. Il exhorta auſſi les Aggregez à ſuivre cette voye comme la plus ſeure & la plus honnête. Le Pape leur marqua les mêmes ſentimens par ſes lettres; mais il ne laiſſa pas de les aſſiſter de vivres. L'Empereur leur manda qu'ils lui feroient plaiſir de ſe portet à la paix, & chargea ſes Miniſtres de défendre la liberté de la République. D. Jean leur répondit que le Roi ſon frere ne deſiroit rien tant que le repos de l'Italie; mais que ſi les deux partis ne vouloient rien relâcher de leurs prétentions, il leur falloit laiſſer un peu ſentir les incommoditez de la guerre, afin qu'ils devinſſent plus traitables dans la ſuite. Le Senat ſe plaignit encore aux Ambaſſadeurs de ſa Majeſté Imperiale, de ce que les Allemans qu'on avoit levez pour la guerre d'Afrique, étoient paſſez au ſervice de leurs ennemis. L'Empereur ſur l'avis que lui en donnoient ſes Miniſtres, écrivit à Manriquez leur Colonel, qu'il ne prétendoit pas qu'il combatrît contre le Senat de Ge-

nes; mais Manriquez ſoit qu'il crut ſon maître mal informé, ou qu'il s'imaginât qu'il y avoit de la lâcheté à abandonner le ſervice, aprés avoir reçu l'argent des anciens Nobles, ne voulut pas déferer à cet ordre. 1575.

Cependant les anciens qui avoient établi à Seravallé leur quartier d'aſſemblée & le magazin de leurs munitions, du conſentement de Jean-Baptiſte Spinola, qui en étoit Seigneur, y firent de grands préparatifs, n'ayant pas trouvé de lieu plus commode, à cauſe que cette place eſt proche de Genes. Doria recommanda à ce même Spinola, qui étoit ſon Lieutenant au-delà des Monts, d'aſſurer les chemins, d'empêcher qu'il n'entrât des vivres dans la Ville, de défendre à ſes ſoldats de toucher aux choſes ſacrées, de ne faire aucune inſulte aux Dames, & de ne rien prendre des païſans qu'en payant : il lui recommanda auſſi de mettre en lieu ſûr toutes les priſes qu'il feroit, ſans les abandonner à l'avidité des troupes. Aprés que l'armée fut raſſemblée à Seravallé, Spinola ſe ſaiſit du moulin de Novi, pour en ôter l'uſage à ſes ennemis.

Le grand Duc qui n'aimoit pas la guerre ſi proche de ſes Etats, écrivit à Doria, pour ſe plaindre de ce qu'au lieu d'ar-

1575. tendre le ſuccez de la négociation commancée par les médiateurs, il avoit pris les armes le premier. Il lui repreſenta que la conduite qu'il tenoit étoit extrémement préjudiciable aux intereſts du Roi d'Eſpagne, & que cette guerre pourroit donner occaſion aux François, & peut-être même aux Turcs d'entrer ſur les terres de ſa Majeſté Catholique. Il lui declara enfin que s'il ne deſarmoit, il l'obligeroit de prendre la défenſe des nouveaux Nobles. Le Pape en uſa d'une maniere bien differente; les Aggregez lui ayant demandé un General, il défendit à Marc Antoine Colonne, à Paul des Urſins, & à tous les autres Barons Romains de les aller ſervir. Il fit même publier par toutes les terres de ſon obéïſſance des défenſes fort rigoureuſes de porter les armes pour l'une ni pour l'autre de ces deux factions. Le Duc de Mantouë fit les mêmes défenſes, ſous peine de banniſſement, & de confiſcation de biens contre les contrevenans.

Cependant les Miniſtres des médiateurs pour avancer l'accommodement, dépêcherent Jean Leonard Fralma à Final, pour demander aux anciens Nobles un pouvoir de réformer les Loix, & pour les exhorter à deſarmer, à rendre les places qu'ils avoient priſes, & à envoyer leurs Dépu-

tez à la conference. Ils écrivirent auſſi à Doria, & le preſſerent extremement de concourir de ſon côté à leurs bonnes intentions. Dans le même-temps les Aggregez ſe plaignirent à ces Miniſtres de ce que les Allemans continuoient de ſervir leurs ennemis contre les défenſes de l'Empereur, & demeuroient à Final, place de l'obéïſſance du Roi Catholique : ils leur déclarerent que s'ils n'y apportoient un prompt remede ils leur donneroient lieu de ſoupçonner que S. M. I. vouloit aider au Roi d'Eſpagne à ſe rendre maître de leur Ville, puiſqu'il n'y avoit pas d'apparence que Doria eût oſé ſe ſervir des troupes de ces deux Princes ſans leur participation. 1575.

Cependant on conſeilla à Spinola aprés avoir pris le moulin de Novi, d'aller attaquer la Ville ; mais il n'oſa l'entreprendre, parce qu'il n'avoit pas aſſez de troupes, & manquoit d'artillerie ; neanmoins s'en voyant preſſé par les principaux Officiers de ſon armée, il envoya par un trompette ſommer les habitans de ſe rendre, avec menace de ne leur donner aucun quartier s'ils atendoient qu'il fît venir ſon Infanterie Allemande & ſon gros canon. Les bourgeois demanderent vingt-quatre heures pour déliberer, & il fut contraint de

1575. leur accorder ce delay, ne pouvant mieux faire. Comme ſon deſſein n'étoit que de les amuſer, il délogea à minuit, de peur d'être attaqué dans ce poſte s'il y tardoit plus long-temps. Jean-Baptiſte Ferrari Gouverneur de Gavi, ayant eu avis de la marche de Spinola, ſe jetta dans Novi avec les milices du païs, & ayant été joint ſur le ſoir par quatre cens hommes commandez par Eſtienne Figarella, qu'on lui avoit envoyé de Genes, il alla dés le même ſoir reprendre le moulin. Celui qui commandoit dans ce poſte en ayant fait avertir Galeot Spinola, qui étoit à Caſſan avec une Compagnie de Chevaux-legers, il paſſa la riviere de Scrivia au gué, & alla charger les ennemis. Jean-Baptiſte Spinola qui s'étoit retiré dans le Château de Seravallé, entendit le bruit de la mouſqueterie, & marcha incontinent au ſecours de ſon parent. Il s'apperçut malgré l'obſcurité de la nuit, que Figarella aprés avoir caché ſon artillerie s'étoit retiré dans une vigne avec les troupes qu'il commandoit. Il alla auſſi tôt l'y attaquer, & l'obligea de prendre la fuite. Les ſoldats des deux côtez alloient tous les jours en parti; mais les Officiers voyant qu'au retour ils ſe querelloient pour le partage du butin, ils leur défendirent de ſortir hors du camp.

Quoi que les anciens Nobles euſſent eu l'avantage dans toutes les occaſions où il avoit fallu combattre, ils ne s'en porterent pas moins à la paix. Ils donnerent le pouvoir aux Ambaſſadeurs des médiateurs de réformer les Loix, pourvû qu'on leur accordât une amniſtie de tout ce qui s'étoit paſſé depuis 1573. Ils propoſerent auſſi afin d'avancer la négociation qu'on leur donnât une place d'aſſurance proche de Genes, où ils puſſent réſoudre les difficultez qui ſe preſenteroient, & deſignérent le Château de Savone, qu'ils promirent de rendre auſſi-tôt que la Sentence arbitrale leur ſeroit prononcée. Mais les Aggregez qui croyoient le Pape & le Roi d'Eſpagne dans les intereſts de leurs ennemis, & qui ne ſe fioient pas trop à l'Empereur, ne voulurent pas y conſentir. Le Pape ayant appris que les Miniſtres de S. M. I. vouloient être ſeuls Juges, & qu'ils trouvoient mauvais que le Roi Catholique prît la qualité de Protecteur de la Republique de Genes, les exhorta de paſſer par deſſus ces formalitez pour le bien de la paix. Cependant les médiateurs voyant que les nouveaux Nobles avoient refuſé la propoſition que François Spinola leur avoit faite de la part des anciens, le renvoyerent à Final, & le prierent d'exhorter 1575.

1575. ceux de ſa faction à perſiſter dans leurs bons deſſeins, & lui repreſenterent que la paix eſt toûjours préferable à la guerre, dont les révolutions ſont ſi frequentes, qu'on ne doit pas trop ſe prévaloir de la défaite de ſes ennemis ni de la priſe de quelques places.

Doria ayant appris par le retour de Spinola juſqu'où alloit la dureté des Aggregez, écrivit au grand Duc, & lui repreſenta que ce n'étoit qu'à l'extrémité qu'il avoit pris les armes, & lorſqu'il avoit perdu toute eſperance d'accommodement : qu'il n'y avoit été porté par aucun intereſt particulier, mais ſeulement par le deſir de conſerver à ſa patrie la liberté que ſon ayeul lui avoit procurée. Que s'il n'avoit pas plûtôt donné avis à ſa Serenité des motifs qui l'y avoient contraint, c'étoit parce qu'il avoit toûjours crû que les eſprits s'adouciroient, & qu'il avoit eu honte de découvrir le foible de ſes Concitoyens, ajoûtant qu'il le ſupplioit treshumblement de ne ſe laiſſer pas prévenir par ſes ennemis, & de demeurer neutre, puiſqu'il ne pouvoit douter que les nouveaux Nobles ne fuſſent entierement éloignez de la paix, aprés le refus qu'ils auoient fait de donner aux anciens une place d'aſſurance pendant la négociation,

quoi qu'on leur eût offert des ôtages. 1575.

Pluſieurs Citadins voyant que la fortune favoriſoit Doria, que la Ville manquoit de pluſieurs choſes neceſſaires à la vie, commencerent de ſouhaiter la paix par inclination, & par l'eſperance de trouver de grands avantages dans l'accommodement. Ces conſiderations les obligerent d'en parler au Senat, & de le preſſer de ſe ſoûmettre au jugement des arbitres; mais les anciens refuſerent d'exécuter le compromis ſi on ne leur donnoit Savone, comme ils l'avoient demandé. Ce nouvel incident obligea les Arbitres & les Aggregez d'écrire aux anciens Nobles, pour ſe plaindre de ce qu'ils faiſoient naître cette difficulté mal à propos, & aux Princes d'Italie, pour les prier de leur donner ſecours. Mais les Princes voiſins leur manderent qu'ils ne vouloient aſſiſter les uns ni les autres, pour les obliger de s'accommoder, & de ſe ſoûmettre au jugement des arbitres. Comme les forces des anciens étoient extremement augmentées, pluſieurs de ceux qui avoient été les premiers auteurs des troubles, commencerent de craindre que quelque Prince étranger n'entreprît ſur leur liberté, en feignant de rétablir leurs ennemis. Ce peuple ſe deſabuſa, & voyant que les Aggregez étoient imperieux

1575. dans la Ville, & foibles dans la campagne, connut bien-tôt qu'ils ne ſongeoient qu'à ſatisfaire leurs intereſts particuliers. Dans ce deſordre les Magiſtrats étoient mépriſez, parce que les charges ne ſe donnoient plus que par faveur, & le peuple publioit hautement qu'il falloit offrir aux anciens Nobles la Ville de Savone, & ſe contenter de garder le Château. Ceux qui ne pouvoient trouver l'impunité de leurs crimes que dans la guerre, voyant la plûpart des Artiſans & le menu peuple dans des diſpoſitions ſi contraires à leurs deſſeins, leur inſinuerent adroitement qu'on les amuſoit par l'eſperance d'un accommodement, pour donner moyens aux Eſpagnols de s'emparer de la Ville, & la reduire ſous l'obéïſſance du Roi. Il n'en fallut pas davantage pour allumer le feu de la ſédition : cette canaille ayant rencontré le Legat, le chargea d'injures, & il y en eut d'aſſez inſolens pour crier qu'il le falloit brûler tout vif. Les Ambaſſadeurs d'Eſpagne furent traitez avec la même indignité. Ceux qui animoient ainſi le peuple, y étoient pouſſez par divers motifs : les uns n'étant conſiderez que parce qu'ils ſe rendoient neceſſaires pendant les troubles, regardoient la paix comme la fin de leur grandeur ; d'autres qui étoient

accablez de dettes, trouvoient pendant les desordres des moyens pour se garentir des poursuites de leurs creanciers : quelques-uns haïssoient la Noblesse, & esperoient qu'une faction se trouvant détruite par l'autre, il ne resteroit plus dans la Ville que l'Etat Populaire. Et enfin ceux qui s'étoient emparez de l'autorité des Magistrats legitimes, craignoient de retourner à leur premiere bassesse. Les Ministres étrangers voyant tant d'interests differents s'opposer à l'accommodement, desesperoient d'y pouvoir réussir. 1575.

Les anciens Nobles dont les forces augmentoient tous les jours, connoissant la fertilité du païs qui est autour de Novi, jugerent qu'ils tireroient un grand avantage de cette place, s'ils pouvoient s'en rendre maîtres, & qu'ils priveroient les Aggregez d'un grand secours. Dans cette vûë ils ordonnerent au Seigneur de Seravallé de l'attaquer. Dans le même-temps ils envoyerent quinze cens hommes du côté de Savone, dont Doria s'étoit déja approché avec sa flotte. Ils dépêcherent aussi Jerôme Marini à Manriquez, qui étoit logé avec les Allemans aux Cassines en Lombardie, pour lui faire prendre la même route. Ils avoient crû devoir commencer par le siege de cette place, comme

1575. la plus importante pour le ſuccez de cette guerre; mais ils changerent de deſſein, & rappellerent les Allemans qui étoient déja arrivez à Spino, proche de Carrare, à quinze mille de Savone, & ordonnerent à Manriquez de les conduire à Novi. Quelques-uns des principaux d'entre les anciens Nobles ne voulurent pas qu'on prît cette place, quoi qu'ils jugeaſſent l'exécution de ce deſſein facile, de peur que ce fût un obſtacle à l'accommodement qu'ils préferoient à la continuation de la guerre, quelque avantage qu'ils en puſſent tirer. Georges Doria alla auſſi par leur ordre à Alexandrie de la Paille pour en faire venir l'artillerie que le Marquis d'Ajamont Gouverneur de Milan, leur avoit bien voulu prêter. Doria la fit conduire au camp des anciens Nobles devant Novi, ſous bonne eſcorte. Leur armée étoit forte de 10000. hommes de vieilles troupes, ſans compter quelques Regiments de Dragons. Manriquez prit en paſſant la Ville de Pozzeveri, dont il donna le pillage à ſes ſoldats, ſans ſe ſoucier des ordres réïtez de les licentier, qui lui avoient été envoyez par l'Empereur & par le Roi d'Eſpagne. Les Ambaſſadeurs des médiateurs témoignerent en être fort irritez, & lui écrivirent des lettres pleines de menaces.

Ils

Ils manderent auſſi au Marquis de Maſſe, qui commandoit l'armée de terre des anciens Nobles, de ſe déſiſter de l'entrepriſe de Novi, parce que l'Etat de Genes étant un membre de l'Empire, l'Empereur étoit obligé d'en prendre la protection. Les Aggregez d'un autre côté firent marcher vers Campo quatre mille hommes des milices du païs, qu'ils avoient levées ſecretement. Cette place s'étoit déclarée pour leurs ennemis; mais comme elle n'étoit pas en état de faire réſiſtance, elle fut priſe d'aſſaut, & pillée par les ſoldats. Les Arbitres s'étant plaints au Senat de cette violence, il répondit que la choſe s'étoit faite ſans ſa participation, & promit de faire punir ſeverement les auteurs de cette entrepriſe. Neanmoins il tâcha de juſtifier la conduite de ceux qui avoient pris cette place, & inſinua adroitement aux Médiateurs que les habitans de Campo s'étoient attirez ce malheur en ſervant de guides à leurs ennemis. Le Cardinal Moroné voyant qu'il étoit devenu ſuſpect au peuple de Genes, demanda permiſſion à ſa Sainteté de s'en retourner à Rome, puiſqu'il n'y avoit plus dãs la Ville de ſureté pour ſa perſonne, ni pour celle des autres Miniſtres étrangers. Le Pape aprés avoir examiné les lettres du Legat, & appris d'ailleurs les violences où le peu- 1575.

1575. ple s'étoit porté contre ce Cardinal, commença de connoître que les Aggregez n'avoient en vûë que leurs intereſts particuliers, & que c'étoient des ingrats qui ne répondoient pas aux bontez qu'il avoit euës pour eux. Il ne voulut pas neanmoins accorder au Cardinal Moroné le congé qu'il demandoit, il l'exhorta à ne ſe rebuter pas, & lui promit de faire punir ceux qui l'avoient inſulté.

Les Arbitres ennuyez des obſtacles qui ſe rencontroient à tous momens dans cette négociation, firent un nouveau projet, dans lequel les deux partis pouvoient trouver leur ſatisfaction. Ils prierent le Senat de l'approuver, l'aſſurant qu'ils y feroient conſentir les anciens Nobles à qui ils l'avoient envoyé par un Courier exprés. Ils écrivirent auſſi à S. M. I. en lui envoyant autant de ce projet, que s'il n'étoit accepté il ne falloit plus penſer à l'accommodement, parce que le Legat étoit entierement réſolu à partir. Le Senat qui étoit entré en quelque défiance de l'Empereur, refuſa encore ces nouvelles conditions. Ce Prince ayant été informé de la mauvaiſe opinion que le Senat & le peuple avoient de ſa conduite, en témoigna du chagrin, parce qu'il ne leur en avoit donné aucun ſujet. Neanmoins pour leur ôter tout ſoup-

çon, il écrivit au Roi d'Eſpagne qu'il avoit fait tous ſes efforts pour accommoder les differends des Genois, croyant que ſa Majeſté Catholique & le Pape avoient la même intention; mais que pendant les conferences Doria s'étoit approché de Genes avec quelques galeres, & avoit par ſes hoſtilitez rompu toutes les meſures qu'il avoit priſes, & qu'ainſi il ſe voyoit obligé de lui en donner avis pour ſatisfaire au droit de la parenté, & de l'amitié qui avoit toûjours été entre eux: Qu'il en avoit auſſi écrit à ſes Ambaſſadeurs, à Doria, & au Gouverneur de Milan, pour l'exhorter à prendre plûtôt les voyes de douceur, que de recourir à ces remedes violents; Mais que bien loin de ſuivre ſes conſeils, ils avoient permis aux Allemans levez pour la guerre d'Afrique, d'aller ſervir les anciens Nobles; par leſquelles raiſons il prioit ſa Majeſté Catholique d'ordonner à Doria de quitter les armes, plus propres à entretenir le feu de la diviſion qu'à l'éteindre: Que ſi elle contribuoit à la paix, il publieroit par tout le monde qu'elle avoit ſouhaité la réunion des Genois, & le repos de toute l'Italie; & qu'en ſon particulier il lui en auroit obligation, l'aſſurant que de ſa part il avoit employé tantôt les promeſſes, & tantôt les mena-

1575.

ces, pour porter ceux de cette faction à
1575. desarmer. Doria à qui les Miniſtres d'Eſpagne avoient envoyé une copie de cette lettre, écrivit à l'Empereur pour ſe juſtifier, & lui manda que s'il avoit la bonté d'examiner les conditions propoſées par les Arbitres, il verroit que les unes avoient beſoin de moderation, & les autres d'explication. Cependant la démarche de S. M. I. ne laiſſa pas de faire un bon effet, les deux partis commencerent de travailler ſerieuſement à la paix, & nommerent de part & d'autre des Députez pour conferer avec les Miniſtres étrangers. Le Senat de ſon côté étant mieux perſuadé des bonnes intentions de l'Empereur, s'ouvrit à ſes Ambaſſadeurs avec plus de franchiſe, ce qui avança extrémement l'accommodement.

Quoi que les anciens Nobles commençaſſent de voir quelque jour à la paix, ils ne voulurent pas abandonner le ſiege de Novi. Jean-Baptiſte Spinola qui s'étoit chargé de cette entrepriſe, alla d'abord reconnoître la place, & fit enſuite dreſſer les batteries contre les endroits les plus foibles. Novi eſt une Ville aſſez conſiderable, à l'extremité de l'Etat de Genes, du côté du Milanois. Elle eſt bâtie en partie dans la plaine, & en partie ſur le pen-

chant d'un côteau : les murailles étoient trop foibles pour reſiſter long-temps au canon, & il y eut bien-tôt bréche : neanmoins comme il y avoit dans la place trois cens Corſes & cinq cens Italiens, ils témoignerent beaucoup de vigueur ; ils défendirent les dehors qu'ils avoient bien fortifiez avec de profonds foſſez & quelques redoutes. Avant l'arrivée de Spinola ils avoient coupé tous les arbres autour de la Ville, pour en faire des palliſſades. Le General des aſſiegeans ayant emporté les dehors, envoya ſommer Figarella, qui commandoit dans la place, avant que de faire donner l'aſſaut, pour tâcher d'épargner le ſang de ſes Concitoyens. Figarella ayant refuſé de ſe rendre, on fit dreſſer une autre batterie dans un endroit par lequel il étoit plus facile d'entrer dans la Ville. Ce changement ſe fit pendant la nuit, & cent cinquante fuſeliers qui s'étoient coulez le long du foſſé, à la faveur du feu de l'artillerie, tâcherent de ſe gliſſer dans Novi par un chemin qu'ils avoient reconnu, & croyoient ſurprendre une porte ; mais ils furent découverts par la ſentinelle, malgré l'obſcurité de la nuit ; elle donna l'allarme au corps de garde, qui pouſſa ce détachement juſqu'à la tête de la tranchée. Comme les cent cinquante fuſeliers ſe re- 1575.

1575. tiroient en bon ordre, ils furent chargez en queuë par un parti de la garniſon de Gavi, qui étoit ſorti à l'entrée de la nuit pour ſe jetter dans Novi; ainſi ils auroient été tous taillez en pieces, ſi Spinola ne les avoit fait ſoûtenir par un eſcadron de cinq cens hommes qui les dégagea, & obligea ceux qui étoient partis de Gavi de s'y en retourner. Ce mauvais ſuccez ne rebuta pas le Gouverneur de cette place, il réſolut de faire un dernier effort pour la levée du ſiege de Novi.

Dans ce deſſein il commanda Eſtienne Invrea, Pierre Antoine Chieſa, & Marc Fornari, avec trente-deux Compagnies d'Infanterie, faiſant en tout cinq mille hommes. Lors que ces trois Generaux furent arrivez à la vûë du camp des ennemis, ils pouſſerent d'abord la garde avancée. Les aſſiegez qui avoient été avertis de ce deſſein, firent en même-temps une furieuſe ſortie. Leonard Plaſtifer, Cornette de la Compagnie du Comte Felix de Lodron, ſoûtint vigoureuſement leurs efforts, avec les étrangers qu'il avoit ramaſſez. Le Comte étant monté à cheval au bruit de la mouſqueterie, vint à la tête de ſon eſcadron charger les aſſiegez qui étoient déja aux mains avec Plaſtifer, ce qui les obligea de rentrer dans la

Ville avec aſſez de précipitation. Le Comte craignant que ce ne fût une feinte pour les engager au combat avec ceux de Gavi, fit faire alte à ſes troupes, commandant ſeulement aux plus avancez de pourſuivre les fuyards. Cependant Manriquez avoit repouſſé Invrea avec cinq cens fuſeliers, & fut ſoûtenu par Spinola avec ſes meilleures troupes. Lodron marcha auſſi à ſon ſecours; mais il trouva que les ennemis s'étoient déja retirez. Si les aſſiegez euſſent pouſſé leurs ennemis avec plus de vigueur pendant qu'ils étoient aux mains avec le parti de Gavi, ils auroient indubitablement nettoyé la tranchée, & fait lever le ſiege; mais cette entrepriſe qui avoit eu d'abord un ſuccez favorable manqua par un mal entendu. Le Capitaine Taſſi qui commandoit la ſortie, voyant quelques-uns des ſiens tourner le dos, cria volte-face. Ses ſoldats qui étoient la pluſpart des milices ſans experience, expliquerent mal l'intention de leur Commandant, & rentrerent dans la Ville, au lieu de retourner vers les ennemis. Taſſi avoit voulu d'abord encloüer le canon des aſſiegeans; mais Georges Doria qui le gardoit avec de bonnes troupes, l'obligea de ſe retirer. Galeot Spinola & Jacques Lomelin qui s'étoient un peu trop avancez, fu-

1575.

rent entraînez dans la Ville par les fuyards,
1575. & y demeurerent priſonniers. Les aſſiegeans aprés cet avantage battirent la Ville du côté de la porte, & ayant fait bréche à la courtine, ils ſe préparoient à donner l'aſſaut, lorſque Figarella fit battre la chamade, & ſe rendit à compoſition.

Spinola aprés avoir pris poſſeſſion de Novi, y établit pour Gouverneur Jerôme Marigni, avec trois cens hommes de pied, cent de la Compagnie de Charles Spinola, autant de Jules, de celle de la Roüere, & pareil nombre de celle de Jules Gentilé. Ovada ſe rendit peu de jours aprés à la premiere ſommation. Spinola marcha enſuite vers Gavi, & fit ſommer le Gouverneur, qu'il trouva diſpoſé à ſe bien défendre. Ce General fit inveſtir la place par les Allemans, & par le Regiment de Georges Doria. Les aſſiegez firent d'abord un grand feu de leur canon, & rendirent les approches fort difficiles; mais cette premiere ardeur ne continua pas: Fornari qui commandoit dans la place l'abandonna, & ſe retira dans le Château, laiſſant aux habitans le ſoin de défendre la Ville. Les principaux bourgeois craignant le pillage, ouvrirent les portes à Spinola, quoi que le menu peuple fût d'un ſentiment contraire. Ce General y ayant fait entrer François

Spinola avec trois cens hommes, donna les ordres pour faire attaquer le Château. 1575.
Comme François Spinola n'avoit pas assez de troupes pour en fermer toutes les avenuës, les assiegez alloient tous les jours en parti, & revenoient chargez de butin. Jean-Baptiste Spinola voyant qu'il perdoit beaucoup de temps à la prise de ces petites places, jugea à propos de lever le siege de Gavi, & d'aller droit à Genes, pour y causer quelque émotion, où avancer l'accommodement. Le succés répondit à son attente. Dés que le peuple vit approcher son armée, il crut que le Roi d'Espagne vouloit se rendre maître de la Ville. Les Citadins allerent se refugier dans les Eglises avec leurs femmes, leurs enfans, & tout ce qu'ils avoient de plus précieux. Plusieurs demanderent permission au Conseil extraordinaire de guerre, de se retirer en lieu de sureté. Les plus vieux qui se souvenoient encore des troubles passez, apprehenderent que les anciens Nobles ne créassent un nouveau Doge, qui exerçât un pouvoir tyrannique.

Quoi que la consternation où toute la Ville de Genes étoit réduite donnât beau jeu à Spinola; il ne jugea pas qu'il lui fût aussi facile de s'en rendre maître que la plûpart de ses Officiers se l'imagi-

noient : il ſçavoit qu'il y avoit une forte
1575. garniſon dans cette place, qu'il avoit été contraint d'affoiblir ſon armée, en laiſſant des garniſons dans celles qu'il avoit conquiſes : il en avoit laiſſé derriere lui pluſieurs conſiderables, & capables de lui empêcher la retraite, en cas que la fortune lui fût contraire : il craignoit de perdre ſa réputation s'il ne réuſiſſioit pas dans cette entrepriſe, & s'il en venoit à bout il apprehendoit que ſes ennemis au deſeſpoir ne ſe miſſent ſous la protection de quelque Prince étranger ; même il avoit connû par des lettres interceptées que pluſieurs Citadins mal ſatisfaits du Gouvernement preſent, deſiroient de changer de maître. Pendant qu'il étoit dans cette irréſolution, Doria qui commandoit la flotte ſe rendit à Final, pour conferer avec les anciens Nobles, & prendre avec eux des meſures ſur le ſiege de Genes : il ſe ſaiſit en paſſant de Borcheto, de Pietra & de Nolo, petits forts auprés de Final : il ſe ſeroit même rendu maître de Varraginé, ſans une bouraſque imprévûë qui lui fit changer de route, & l'obligea de relâcher à Ovada. Le Gouverneur de Savone en ayant eu avis, embarqua ſur pluſieurs petits bâtimens huit Compagnies d'Infanterie, la garniſon ordinaire de Valengiane, & quatre pieces

de campagne, pour aller attaquer la flotte. Doria ayant été averti par ſes eſpions du départ de ce Gouverneur, envoya à Ovada François Grimaldi, & Philippe Comte de Paſſan, avec cinq cens fuſeliers, & leur ordonna de ſe loger dans les maiſons les plus proches du port, pour être plus en état d'obſerver les mouvemens des ennemis. Dés que Grimaldi fut arrivé à Ovada, il fit tirer un profond foſſé depuis le Fort juſqu'à la mer, pour défendre en même-temps la Ville & la flotte. Le Gouverneur de Savone ayant trouvé ceux qui étoient ſur les galeres en état de le bien recevoir, fit mettre ſes troupes à terre, & ſe contenta d'eſcarmoucher avec ceux qui étoient à Ovada. 1575.

Doria ayant été averti de cet heureux ſuccez manda au Comte de Paſſan de partir avec quatre cens mouſquetaires, de prendre la route de Tonora, de ſe ſaiſir d'Alto, & de s'y retrancher pour fermer le paſſage au Gouverneur de Savone, & à celui de Valengiane, en cas qu'ils vouluſſent retourner par terre à leurs Gouvernemens. Le Comte exécuta cet ordre avec beaucoup de diligence; mais il fut chargé en chemin par un parti de cinq cens hommes, qui aprés un combat fort opiniâtré, l'obligea de retourner à Ovada.

1575. Cependant le Pape ayant appris que les Aggregez ſongeoient à ſe donner à quelque Prince étranger, leur écrivit pour les exhorter à l'accommodement; même pour les obliger à plus de confiance, il feignit d'être perſuadé que les anciens Nobles ſe rendoient trop difficiles. Nicolas Doria qui étoit chargé de leurs intereſts à la Cour de Rome, ayant eu avis que ſa Sainteté blâmoit leur conduite, eſſaya de la juſtifier, & declara au Pape que ſes Superieurs étoient preſts de ſe ſoûmettre au Senat, pourvû que les ſuffrages y fuſſent libres. Il ajoûta enſuite que les nouveaux Nobles feignoient de deſirer la paix, pour conſumer le temps en négociations inutiles, pendant qu'ils étoient en poſſeſſion de l'autorité Souveraine. Il offrit même de donner vingt-cinq ôtages pour ſureté de l'acquieſcement auquel les anciens Nobles s'obligeoient quand la Sentence arbitrale ſeroit renduë. Pendant que Doria travailloit à perſuader le Pape des bonnes intentions des anciens Nobles, Senarega ſe rendit à Gayette, où D. Jean étoit alors avec la flotte d'Eſpagne : il rendit à ce Prince des lettres d'Eſcovedo, & obtint par l'autorité de D. Jean une ſuſpenſion d'armes, pour donner le loiſir aux médiateurs de mettre la derniere main à l'accom-

modement. Le Pape en ayant été informé
en fit donner avis à Jean Doria, par l'E- 1575.
vêque de Canobi, & par l'Ambaſſadeur du Roi Catholique. Il lui écrivit auſſi pour le prier de ſe rendre à ſaint Pierre d'Arena, afin qu'étant plus proche, il fût plus en état de réſoudre les difficultez qui ſe preſenteroient dans la négociation. Doria s'embarqua incontinent ſur une galere avec quatre Députez des anciens Nobles, chargez de pouvoirs fort amples. Le Pape pour donner plus de chaleur à l'accommodement declara aux deux partis, que lors que la Sentence arbitrale ſeroit renduë, il aſſiſteroit de toutes ſes forces la partie acquieſcente contre la refuſante. Les Députez des anciens Nobles pour ne rien negliger de leur part de ce qui pouvoit avancer leur accommodement, propoſerent des articles contenant leurs demandes. Mais les nouveaux Nobles les rejetterent, diſant qu'ils étoient conçûs en termes équivoques, & difficiles dans l'exécution. Aprés pluſieurs conteſtations les médiateurs dreſſerent eux-mêmes un compromis que l'Evêque d'Aqui alla communiquer aux anciens Nobles à Final, & les en ayant fait convenir, il le leur fit ſigner en la nouvelle forme qu'il lui avoit donnée.

La reformation du compromis ayant été

1575. accordée par les anciens Nobles, il y avoit lieu d'eſperer un accommodement; mais la négociation fut troublée par la nouvelle que reçut le Senat que le Roi d'Eſpagne avoit défendu qu'on payât les arrerages des rentes qu'il devoit à la Republique, & ordonné qu'on fît la réviſion des comptes des quinze dernieres années. Cet ordre rigoureux cauſa un grand trouble dans la Ville, parce que les Genois retiroient onze, douze, & juſqu'à dix-huit pour cent, de l'argent qu'ils avoient prêté à cette Couronne. Tous les Nobles ſouffrirent beaucoup de ce retardement, & principalement les anciens qui en tiroient tous les ans un revenu de quinze millions d'or; ainſi ils ſe virent en même-temps exilez de leur patrie, & privez de leurs rentes. Ce revers en étonna tellement quelques-uns, qu'ils abandonnerent le ſoin de la négociation. Doria eſſaya de les conſoler, en leur offrant ſes biens, ſa perſonne, & ſa flotte. Lercari comme le plus vieux les fit tous aſſembler, & par un diſcours fort éloquent les exhorta à la patience. Ils réſolurent dans cette aſſemblée d'envoyer un Ambaſſadeur au Roi Catholique, pour lui demander trois cens mille écus, tant ſur leurs aſſignations, que pour l'entretien des galeres particulieres des Genois, offrant de

lui donner telle caution qu'il ſouhaiteroit. Cependant comme ils ne faiſoient pas un grand fond ſur ce qui leur devoit revenir de ce côté-là, ils ordonnerent à leurs Agens à Rome & à Veniſe, de vendre ou d'engager toutes leurs rentes, d'où ils tirerent une fort grande ſomme; les particuliers même leur preſterent la plus grande partie de leur argent content, moyennant les ſuretez raiſonnables. Les Dames ne voulurent pas ceder en generoſité aux hommes, elles donnerent liberalement leurs perles & leurs bijous, dont on tira un ſecours conſiderable : elles offrirent de vendre leur dot, & elles montrerent tant d'empreſſement, que leurs peres & leurs maris furent contraints de s'y oppoſer. François Lercari & Jean-Baptiſte Spinola fournirent une grande ſomme, ce qui invita les autres à en faire de même. Chacun mit la main à la bourſe par une noble émulation, & donna de l'argent ſuivant ſon pouvoir. On paya de ce fond des creanciers particuliers, qui avoient prêté de l'argent aux anciens Nobles, & on rendit aux Dames leurs bijoux. On travailla enſuite ſerieuſement à terminer le differend qu'on avoit avec les Aggregez; & comme Barthelemi Coronato avoit des lumieres qui y pouvoient beaucoup ſervir, on s'enga- 1575

gea de lui payer une penſion viagere de trois
1575. mille écus, afin qu'il y donnât tous ſes ſoins.

Aprés que les articles du compromis furent ratifiez de part & d'autre, les Arbitres allerent à Cazal, avec la permiſſion du Marquis de Montferrat. Les Ambaſſadeurs de l'Empereur ſe plaignirent au Senat en partant, de ce que cinq cens hommes des troupes de la Republique étoient entrez tambour battant & enſeignes déployées ſur les terres dépendantes de Campo, Ville du Domaine Imperial, où elles avoient enlevé des païſans avec leur bétail. Ces Miniſtres repreſenterent que c'étoit s'attaquer directement à S. M. I. & demanderent la reſtitution de tout le butin, ſur quoi on leur donna entiere ſatisfaction. Dorimberg qui étoit malade depuis longtemps, ne pût ſuivre ſes collegues, & laiſſa partir l'Evêque d'Aqui ſeul avec les autres Miniſtres. Aprés que ſa ſanté fut un peu rétablie, il retourna à Veniſe continuer ſes fonctions ordinaires. Cependant les deux partis licentierent toutes leurs troupes, laiſſant ſeulement dans les places les garniſons neceſſaires pour leur défenſe. Doria alla à Lucques, où toute ſa famille s'étoit retirée, en attendant que les Arbitres euſſent rendu leur Sentence. Les anciens

Nobles députerent à Cazal ſix de leurs corps pour traitter avec les médiateurs, & les Aggregez en choiſirent auſſi un pareil nombre. Les anciens Nobles envoyerent incontinent leurs ôtages; mais les nouveaux tarderent un peu davantage, parce que les factieux ſoûtenoient que c'étoit une choſe honteuſe à des peuples libres de donner de ſemblables ſuretez à des Princes étrangers; mais le Senat ſans s'arrêter à leurs remontrances voulut exécuter le compromis. De ces ôtages, les uns furent conduits à Milan, les autres à Alexandrie, & quelques-uns à Final, ſous bonne eſcorte. Aprés que les deux partis eurent ſatisfait chacun de leur part aux conditions du compromis, on en celebra la réjoüiſſance à Genes, par des proceſſions ſolemnelles, des feux de joye, & le carillon de de toutes les cloches, ce qui fut continué dans toutes les places de l'obéiſſance de la Republique. Dés que les conferences furent commencées, les inimitiez demeurerent éteintes, & ceux des deux factions commencerent de s'embraſſer comme s'ils n'avoient jamais eu de differend. Il eſt vrai que cette joye fut un peu moderée, par la nouvelle qu'apporterent à Genes les anciens Nobles, de l'ordre que ſa Majeſté Catholique avoit donné pour faire ſurſeoir

1575.

le payement de leurs aſſignations.

1576. En 1576. les Arbitres firent enfin un Reglement pour la réformation du Gouvernement politique; il portoit que pour éteindre toutes les partialitez & diviſions, on ſupprimeroit les noms qui pouvoient mettre quelque diſtinction entre les Nobles, & que les Anciens & les Aggregez ne feroient plus à l'avenir qu'un ſeul & même corps : Que comme l'oiſiveté eſt la perte de tous les Etats, il ſeroit permis aux Gentilhommes d'exercer certains arts, & le commerce en gros, ſans déroger à la nobleſſe, pourvû qu'ils ne tînſſent pas boutique ouverte. On établit des récompenſes aux actions vertueuſes, afin que chacun s'y portât avec plus d'empreſſement : on ordonna que les Citadins qui ſe ſeroient ſignalez par leur valeur, ou qui auroient rendu quelques ſervices à leur patrie ſeroient incorporez dans l'ordre de la nobleſſe : Que pour cet effet il ſeroit tenu un Regiſtre des prétendans, afin qu'on pût examiner s'il meritoient cet honneur, à la charge qu'aprés l'avoir obtenu ils ne pouroient plus exercer aucun art mécanique. On ſtatua que de tout le corps de la Nobleſſe, on tireroit quatre cens Senateurs pour compoſer le grand Conſeil, & qu'on n'éléveroit à cette dignité que des perſon-

nes illuſtres par leur vertu, auſſi bien que par leur experience, & dont la conduite ſeroit ſans reproche : Qu'on tireroit de cette compagnie les Magiſtrats qui ſeroient prépoſez au Souverain Gouvernement. On établit auſſi certaines formalitez pour empêcher qu'on ne commît aucune fraude dans l'élection des nouveaux Officiers, quand les premiers auroient achevé le tems de leur emploi, ou que leurs charges viendroient à vacquer par mort. On ordonna qu'on chaſſeroit de cet auguſte corps tous ceux qui s'en trouveroient indignes. On fit des Loix pour l'élection des grands & petits Magiſtrats, & même du Doge, avec un certain ordre qui empêchoit les diſputes & les jalouſies. On obligea les Officiers à rendre compte de leur adminiſtration quand elle ſeroit finie. On affecta certaines charges à l'Etat populaire, afin que chacun eût part aux honneurs publics : Et comme le veritable moyen d'unir les familles les unes avec les autres, eſt de les lier par le mariage, on choiſit un certain nombre de Gentilhommes qui furent prépoſez pour ménager les alliances entre les anciennes familles & les nouvelles, afin de couper la racine de toutes les diviſions. On créa un Magiſtrat, qui fut nommé Conſervateur des Loix, & on défendit d'en inventer de nouvelles, ou d'ap- 1576.

1576. porter aucun changement à celles qu'on venoit de faire, parce que les plus ſages & les mieux concertées deviennent inutiles quand on ceſſe de les obſerver, ou qu'on y donne atteinte, ſous pretexte d'interpretation. Comme les vils Artiſans ſont extrémement intereſſez, auſſi bien que ceux qui vendent les denrées, & que pour augmenter leur gain ils y commettent mille fraudes dans le poids, la meſure, ou la qualité, on établit un Tribunal pour y mettre la regle, & empêcher qu'il ne s'y commît aucun abus, ſans qu'aucun autre Juge en pût prendre connoiſſance. On défendit le port d'armes & les attroupements ſeditieux; même pour empêcher que le deſir du pillage ne portât à l'avenir le peuple à ſe mutiner, on ordonna que tout ce qui avoit été pris pendant les derniers troubles, ſeroit rendu ſans préjudicier à la liberté publique. Comme la plûpart des affaires criminelles ſe jugeoient auparavant par faveur, on créa un Tribunal nommé la Rote, compoſé de trois Magiſtrats étrangers, pour inſtruire & juger tous les procez de cette nature, afin que n'ayant aucune habitude dans la Ville, ils tînſſent toûjours la balance égale. Cependant pour empêcher qu'ils ne fuſſent inſultez par ceux qui ne ſeroient pas contens de leurs jugemens, on leur don-

na un certain nombre de Gardes pour la ſeureté de leurs perſonnes. On regla le ſalaire de ces Juges, & on établit des peines contre ceux qui ſe laiſſeroient corrompre : On inſtitua des Syndics à qui on donna le ſoin de faire promptement expedier les procez des priſonniers, & d'empêcher qu'ils ne fuſſent maltraitez par les Geolliers ou par leurs Guichetiers. Senarega qui avoit beaucoup contribué à ces beaux Reglemens revint à Genes, chargé d'honneur & de gloire, aprés y avoir mis la derniere main ; il fut enſuite renvoyé à Rome, pour y continuer ſa fonction d'Ambaſſadeur. Le Pape qui avoit toûjours pris plaiſir à traiter avec lui, & qui à ſa conſideration avoit ſouvent oublié les chagrins que lui donnoient les diviſions des Genois, marqua au Senat par un Bref qu'il lui envoya, la ſatisfaction qu'il avoit de la conduite de ce Miniſtre. Il loüa ſa prudence, ſa modeſtie, ſon exactitude, & ſa ſageſſe, recommandant à cette auguſte aſſemblée de lui accorder des recompenſes proportionnées à ſes ſervices, & au zele qu'il avoit toûjours témoigné pour ſon païs. 1576.

Cette même année y ayant eu differend entre la Republique & le Marquis de Carreto, pour raiſon de Final, le Roi Ca-

1576. tholique ſous pretexte de les accommoder, s'empara de cette place, dont il ſe chargea d'abord comme d'un dépoſt, pour le reſtituer à celui à qui il jugeroit qu'elle appartenoit; mais comme elle étoit à ſa bienſéance, & qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à la rendre, il fit repreſenter à l'Empereur, de qui le Marquiſat de Final relevoit, par ſon Ambaſſadeur, qu'il ſeroit plus à propos qu'il donnât au Marquis de Carreto un équivalent, ou du moins un ſemblable revenu dans le Duché de Milan; mais comme les Princes voiſins auroient pû ſe plaindre de ce qu'on avoit ainſi dépoüillé le Marquis de Carreto, ſous pretexte de conſerver ſon droit, on prit un autre expedient pour déguiſer cette invaſion. Il fut réſolu que l'Empereur comme Seigneur direct, poſſederoit ce Marquiſat, & mettroit garniſon dans les places, laiſſant la plus grande partie du revenu au Marquis, en attendant qu'on eût jugé le differend qu'il avoit avec la Republique, & que le Roi d'Eſpagne payeroit une partie de ces mêmes garniſons, parce que les revenus du Marquiſat ne pouvoit pas ſuffire à leur entretien. L'Ambaſſadeur d'Eſpagne fit encore ajoûter à ce projet, que le Roi Catholique comme vaſſal de l'Empereur, à cauſe de

ſon Duché de Milan, mettroit garniſon dans Gononia, & dans les autres places de ce Marquiſat; que les Officiers & les ſoldats jureroient fidelité à l'Empereur & à l'Empire, & enſuite au Roi Catholique, en qualité de Duc de Milan, & de vaſſal de l'Empire, pour les choſes ſeulement qui concernoient ce Duché; que le Roi d'Eſpagne payeroit ces troupes comme il lui plairoit; & en cas qu'il fallût renforcer les garniſons, on s'adreſſeroit à lui ou au Gouverneur de Milan, comme plus proche; mais que ces nouvelles troupes ne reſteroient dans les places qu'autant de temps qu'elles ſeroient en danger d'être attaquées, & que le peril paſſé, ſa Majeſté Catholique ſeroit tenuë de les retirer: qu'elle les pouroit choiſir de telle nation qu'il lui plairoit en les payant, ſans que l'Empereur pût jamais être inquieté ni recherché pour leur ſolde. 1576.

Maximilien étant mort en 1577. avant que ce traité fut exécuté, il fallut le faire approuver à Rodolphe ſon ſucceſſeur, qui rendit Gonovia, le Bourg, Caliſtano, Novello, Sineo, Moucherio, Cauchera, Transbiſignolo, Caſtelleto, Monteforté, Vallé Stellanelia, Vallé-di-Toré, & pluſieurs autres places dépendantes du Marquiſat de Final. Le Marquis d'Almanzanno 1577.

1577. qui étoit reſté ſeul à Vienne, parce que le Marquis de Los Veles, s'en étoit retourné en Eſpagne, differoit toûjours d'executer ce traité ; mais l'Empereur qui s'apperçut que le Marquis vouloit apporter quelque changement aux articles dont on étoit convenu avec ſon predeceſſeur, ne voulut y rien inonver ; il chargea pour cet effet ſon Ambaſſadeur à Madrid de les regler avec le Roi Catholique. Le Marquis ayant pénetré le deſſein de S. M. I. lui propoſa de laiſſer les places en garde au Roi ſon maître.

1580. En 1580. l'Empereur ayant ordonné à Vital Dorimberg ſon Ambaſſadeur à Veniſe, d'aller faire les mêmes fonctions à Rome auprés de ſa Sainteté, chargea ce Miniſtre de paſſer par Final, pour mettre la derniere main à l'exécution du traité fait avec ſa Majeſté Catholique. Il fut enfin arrêté le 28. Septembre entre Vital Dorimberg Preſident du bureau des Finances du Comté de Gorice, Conſeiller de l'Empereur, & de l'Archiduc Charles, & Capitaine de Trieſte, au nom de S. M. I. d'une part, & D. Jean Manriquez de Lara, au nom du Roi d'Eſpagne, en qualité de Duc de Milan.

1. Qu'aprés que les Miniſtres d'Eſpagne auroient ſatisfait aux payemens auſquels ſa Majeſté

Majeſté Catholique étoit obligée, tous les ſoldats qui devoient entrer en garniſon dans le Fort de Gonon, au nombre de deux cens cinquante, ſous les ordres de Manriquez, ſeroient interrogez en preſence du Commiſſaire à ce député, en langue Allemande, de leur nom & de leur païs, afin qu'ils fuſſent connus pour naturels Allemans. 1580.

2. Qu'aprés cet examen ils prendroient poſſeſſion de la place au nom du Roi, comme Duc de Milan, ſans neanmoins que pour ladite conſignation ledit Seigneur Roi ou ſon Gouverneur de Milan, puſſent y pretendre aucun droit de proprieté ou de Souveraineté; mais ſeulement la ſimple garde, au nom de l'Empereur & de ſes ſucceſſeurs à l'Empire, & que nonobſtant ladite priſe de poſſeſſion, ladite Ville ne ſeroit cenſée être entre les mains dudit Seigneur Roi, ou de ſon Gouverneur de Milan; qu'aucontraire il demeureroit pour conſtant qu'elle appartenoit toûjours audit Seigneur Empereur & à ſes ſucceſſeurs, ainſi que toutes les autres places du Marquiſat de Final, au moyen de quoi ſadite Majeſté Imperiale conſerveroit la faculté de mettre dehors ladite garniſon, quand bon lui ſembleroit.

3. Qu'il ne ſeroit rien innové dans ladite

1580. place hors l'entrée de la garniſon : qu'elle ne pourroit être fortifiée : que l'artillerie ni les munitions n'en ſeroient pas augmentées; & enfin que toutes choſes demeureroient au même état : qu'elles ſe trouveroient lors de ladite conſignation, juſqu'à ce qu'autrement par ledit Empereur, comme Seigneur direct du Marquiſat de Final, en fût ordonné.

3. Que ledit Gouverneur, ſoldats, ou Vice-Duc de Milan ne pourroient en aucune maniere par mer ni par terre ſe mêler de la juriſdiction, perception des revenus, ou autres choſes concernant l'Etat & adminiſtration dudit Marquiſat de Final.

Ce Traité ayant été ſigné par les trois Commiſſaires, Dorimberg fit entrer Manriquez dans le Château avec les ſoldats qui devoient compoſer la garniſon. Dans le même temps Calmena Secretaire du Roi Catholique, declara à ceux qui occupoient alors ce poſte, qu'ils étoient déchargez du ſerment de fidelité par eux prêté à S. M. I. Il fit enſuite venir Roger Beniani de Ravene, Commandant de l'ancienne garniſon, & lui ordonna de la part de l'Empereur, que faiſant évacuer ſes ſoldats, il laiſſât la place entre les mains du nouveau Gouverneur, ſuivant le Traité fait avec ſa

S. M. I. & le Roi Catholique, ce qui fut exécuté. Aprés que Beniani fut ſorti, Manriquez y entra avec ſes troupes, & fit faire un Inventaire exact de tout ce qui étoit dans la place.

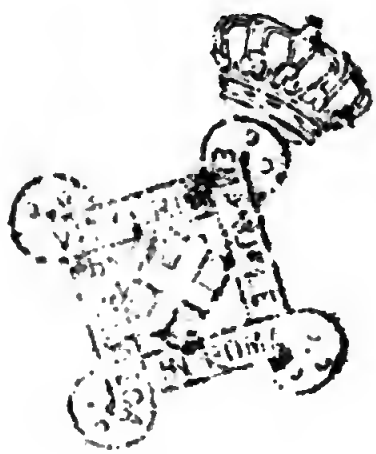
En 1581. le Doge de Genes voyant que les Doges des autres Republiques prenoient la qualité de Sereniſſime, demanda à l'Empereur la permiſſion de ſe faire donner la même qualité, ce qui lui fut accordé par lettres patentes expediées en bonne forme. La même année le Pape ayant voulu établir l'Inquiſition à Genes, le Senat fit prier ſa Sainteté par l'Ambaſſadeur de la Republique d'y apporter quelque modification, & que les Inquiſiteurs ne puſſent confiſquer les biens des condamnez, de peur que des exécutions ſi violentes ne cauſaſſent quelque ſedition dans la Ville, ce qu'il obtint facilement. 1581.

En 1598. le Marquis de Carreto ſe trouvant fort incommodé, & n'ayant ni enfans ni ſucceſſeurs, témoigna qu'il deſiroit vendre les droits qu'il avoit ſur le Marquiſat de Final; les Genois s'offrirent de les acheter, & le Prince Doria voulut auſſi en traiter. Ce dernier en fit parler à l'Empereur, pour en obtenir l'inveſtiture; mais le Roi Catholique qui connoiſſoit l'importance de ce Marquiſat pour ſon 1598.

1598. Duché de Milan, tant à cauſe du commerce, que du paſſage de ſes troupes, s'y oppoſa, & negocia ſi adroitement avec le Marquis, qu'il s'en accommoda avec lui, ſans que les autres pretendans en euſſent connoiſſance.

Quelques mois aprés l'Archi-ducheſſe Marguerite, ſœur de l'Empereur, qui avoit été mariée avec Philippe II. paſſa par l'Italie pour aller en Eſpagne. Le Senat de Genes ayant eu avis qu'elle étoit arrivée à Cremone, lui envoya quatre Ambaſſadeurs, pour la feliciter ſur ſon mariage, & la prier de venir dans leur Ville. Laurent Sauly, Luc Grimaldi, Georges Centurioné, & Jean François Juſtiniani, ayant été choiſis pour cet employ, furent fort bien reçus par cette Princeſſe: elle leur promit de paſſer par Genes; mais elle ne s'y rendit que l'année ſuivante.

Fin du douziéme Livre.



by Google